This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 12943

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— DIX-HUITIÈME ANNÉE —

TOME LIII

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DES PAROISSIENS, 18-20-22
MÊME MAISON A LEIPZIG

1886

Digitized by Google

Digitized by Google

L'OUVRIER

Ce qui se passe actuellement en France, aux États-Unis, en Belgique ; ce qui s'est passé, il n'y a pas bien longtemps, en Hollande, en Allemagne, en Autriche et jusqu'en Espagne, prouve que le moment est proche où tous les gens sensés devront unir leurs efforts pour trouver une solution pratique à la question ouvrière.

Nous n'en connaissons pas de plus épineuse, de plus pressante, ni de plus intéressante.

En Allemagne, en France et en Belgique surtout, elle est à l'ordre du jour.

En France, comme ici, du reste, la poussée vient d'en bas.

En Allemagne, d'en haut. C'est M. de Bismarck qui fait du socialisme d'État.

En France et ici, c'est la masse qui fermente et bout. De la cuve en travail sortent de temps à autre des revendications bruyantes et brutales dont on s'émeut à bon droit, mais dont on ne saisit pas toujours le vrai sens ni la portée. On dirait vraiment qu'il y a quelque chose de *détraqué* dans la mâture ou dans les membrures de notre vieux navire social. Il n'est point battu encore par le grand ouragan; non, mais il a eu déjà bien des orages à traverser, et comme l'horizon n'est pas serein, il faut veiller : les choses pourraient mal tourner. Qui sait si le maître-bau et la carène résisteraient à un ébranlement qui les prendrait par surprise? Que les vigies, du plus loin qu'elles croiront voir un port, crient « Terre! » Et par vigie nous entendons quiconque tient une plume et

Digitized by Google

pense. Et bien que sans cette autorité que donnent l'âge, la science ou le nom, pour trancher les questions épineuses qui bornent si étroitement, en notre siècle, tous les sentiers de l'humanité, encore croyons-nous devoir ajouter notre obscur effort à celui des aînés et des maîtres, apporter notre pierre à l'œuvre commune des honnêtes gens et des gens de cœur.

I

« Je ne suis pas disposée à m'apitoyer sur ces boulangers qui ont donné quelques pains, quand je songe que l'ouvrier qui *produit tout* n'en a pas... »

LOUISE MICHEL. (*Interrogatoire* 1883.)

De faux savants, exploités par des « pirates », ont dit, et des naïfs croient, que la question ouvrière est toute la question sociale. Ce n'en est qu'un des poignants problèmes.

Les économistes et les philosophes savent bien que la véritable question sociale embrasse, non seulement l'ouvrier proprement dit, mais *tous* les TRAVAILLEURS et *toutes* les questions intéressant *tout* travail; de plus, cent autres questions de l'ordre économique, intellectuel et surtout moral, visant le bien-être et les mœurs du monde entier.

L'ouvrier, on le trompe et on lui ment quand on lui dit : « Seul, tu es un *travailleur!* »

Eh! non. — Car l'homme d'État, le magistrat, le financier tant envié, le prêtre, le savant, le médecin, l'artiste, l'écrivain, le chef d'industrie, l'armateur, le négociant, l'agriculteur, et le Roi lui-même, sont tous — au point de vue social et économique — des *travailleurs*, absolument au même titre que l'ouvrier d'usine, le « pauvre » porion ou le piéceur de fabrique.

L'outil varie, et la dose d'intelligence, et la nature de la force mise en œuvre. Mais l'effort appliqué a la même résultante dans tous ces cas: un *travail*, et le même but: un *salaire*, dont la nature peut varier et s'épurer, — pièce de monnaie

Digitized by Google

chez le manœuvre, considération et gloire chez le savant et chez l'homme-cerveau, — mais qui n'en reste pas moins un salaire.

Le capital — cette cible des socialistes — n'est lui-même autre chose qu'une synthèse, la représentation d'une somme de travail ancien, fourni :

Ou bien par le possesseur actuel;

Ou bien par ses ascendants immédiats;

Ou bien par des générations tout entières, auxquelles un lien social le rattache.

A ce point de vue, le capital a le même droit, un droit aussi absolu, à se faire respecter, que l'*outil* de l'ouvrier.

Écoutez plutôt ce que dit l'éminent professeur anglais Mac Leod :

« Tout *travail* est en réalité *effort intellectuel*, accompagné, plus ou moins, d'effort musculaire : et l'homme sédentaire de science, le jurisconsulte, le prêtre, le professeur, le peintre, le ministre, le banquier, le marchand, sont autant des *travailleurs* et des *ouvriers* que le premier charpentier, maçon ou laboureur venu... Quiconque gagne sa vie au prix d'un effort personnel ou de services rendus est un *travailleur*, depuis le lord Chancelier jusqu'au plus humble gâcheur de mortier. Rien de plus funeste que d'établir des distinctions là où la nature n'en a pas dessiné et de cataloguer certains éléments de la communauté sous la rubrique *classe des travailleurs*, les supposant régis par des lois toutes spéciales et différentes de celles qui régiraient d'autres classes. Chacune des grandes sciences — astronomie, géométrie, optique, génie civil, médecine, droit — est aussi bien un produit du travail que le sont les pyramides, un chemin de fer ou un cuirassé. »

Cette identité de toutes les formes du travail est indiscutable.

Elle est discutée pourtant, mais par ceux-là seulement qui se font de tant de notions économiques erronées une arme perfide et terrible contre l'ordre social, et par ceux que nous n'hésitons pas à nommer leurs victimes et leurs dupes.

Dupes? — Hélas! oui, et dupes redoutables!

Digitized by Google

Aveugles et sourds, ils ignorent les clartés de la Vérité et n'entendent point sa voix.

Trompez l'ouvrier par une fausse science, faites miroiter à ses yeux éblouis les facettes brillantes de mots qu'il ne comprend pas ou ne comprend qu'à demi, — il vous suivra d'abord, puis vous distancera. — C'est fatal.

Vos prémisses sont fausses?

Qu'en sait-il?

Est-il de force à les discuter?

Non! Et une fois lancé, il va loin!

Très loin même, parce qu'il a la logique de l'enfant, cette logique impitoyable qui fait que l'enfant *veut* la lune dont il voit briller l'image dans un seau; cette même logique, chez l'ouvrier, — cet autre enfant, — peut le pousser au pillage, aux barricades.

L'enfant est-il fautif d'ignorer que ce qu'il voit est un reflet, rien de plus?

L'ouvrier l'est-il de n'avoir pour toute science que les impudents mensonges dont d'impudents farceurs l'assourdissent?

On lui a dit : « Toi seul es *travailleur* en ce monde! » — « Pourquoi moi seulement et pas les autres? »

On lui a dit : « Tout le monde jouit, toi seul souffres et geins! » — « Injustice! »

On lui a dit : « L'infâme capital t'exploite! » — « Iniquité! »

— On lui a dit : « Tu es la force et le droit! » « Alors, je me fais justice! »

On lui a dit : « Le capital est un vol! Il est pétri des sueurs du peuple! » — « Alors, je reprends mon bien! »

Pauvres gens! On ne leur a pas dit que la prémisse était fausse;

Que du prince au savetier, quiconque gagne sa vie au prix d'un effort physique ou intellectuel est un travailleur, tout comme lui;

Qu'il n'est pas seul à souffrir et à geindre, et que la souffrance physique et morale n'épargne personne;

Que le capital est une synthèse de travail, qui n'existe et

Digitized by Google

ne vaut que par le travail; qui ne se perpétue que par le travail; que le capital n'*exploite* pas le travail, mais s'unit à lui, parce que, sans lui, il ne peut être fécondé; sans lui, il est dépourvu de toute valeur;

Que s'il est, lui, l'ouvrier, une force et s'il a un droit, ce n'est jamais qu'*une* force et qu'*un* droit, non pas LA force, ni LE droit;

Que le capital n'est pas le produit d'un *vol*, mais une *propriété*, au même titre que l'outil manuel et la faculté intellectuelle; qu'il *se loue* et doit être *rémunéré* à l'égal de l'outil ou de la faculté intellectuelle.

On ne lui a pas dit non plus que le capital — réel ou fictif, monnaie ou crédit — est précisément le *fonds des salaires*, ce fonds qui permet de donner à l'ouvrier — aujourd'hui — la part qui lui revient du prix que réalisera peut-être — dans un avenir qu'il ne peut attendre — l'article produit.

On ne lui a pas dit davantage que l'accroissement du capital, son centuplement par le crédit de banque, c'est sa garantie, à lui ouvrier, contre le chômage, c'est-à-dire contre la cessation de sa paye, contre la faim et la misère.

Ah! si l'on disait la vérité à l'ouvrier, croyez-vous que l'on verrait se produire encore ces alliances monstrueuses d'un homme — honnête, au fond, mais moralement ivre et aveugle, — avec la lie du bagne, l'écume de tous les bas-fonds sociaux, avec le rôdeur de barrière, l'escarpe et le souteneur de filles?

Mais non! Ceux que tantôt nous nommions des « pirates » ont tout intérêt à exploiter les passions de l'ouvrier, rien que ses passions. Pour cela, il faut mentir, torturer les vérités de la science.

S'ils ne le faisaient pas, adieu leur puissance, adieu leur popularité, adieu leur revenu même, que, par une contradiction étrange, ils prélèvent sur ce salaire proclamé déjà si maigre!

Ah! ne comptez pas sur ces féroces *amis du peuple* pour dire à l'ouvrier les choses telles qu'elles sont.

Il faut les lui dire pourtant : se taire, c'est méconnaître le péril social que recèle dans ses flancs la question ouvrière,

Digitized by Google

telle qu'elle est posée actuellement. Se taire, c'est presque se rendre complice de ceux qui exploitent si odieusement l'ignorance et la crédulité de l'ouvrier.

II

Comment se règlent les salaires?

L'ouvrier est-il le créateur de la richesse?

Que vaut le *droit* AU *travail* et en quoi se distingue-t-il du *droit* DU *travail?*

Quelle est la sanction, pour l'ouvrier, de la liberté du travail?

Le *droit de grève* est-il respectable? Où s'arrête-t-il?

Quelle est la part équitable qui revient à l'ouvrier dans le prix du produit?

Quels remèdes opposer à l'insuffisance des salaires et aux embarras de la question ouvrière?

Voilà ce qu'il importe à l'ouvrier de savoir avant tout, et que nous allons essayer de lui dire aussi brièvement et aussi clairement que possible.

Comment se règlent les salaires?

On a longtemps soutenu que les salaires se réglaient sur le prix des denrées alimentaires; les protectionnistes se sont même fait un argument de cette affirmation.

Adam Smith n'hésite pas à écrire ce qui suit :

« La valeur-argent du blé est le régulateur du prix de tous les autres articles de commerce. Elle règle notamment le prix-argent du travail, qui doit toujours permettre au travailleur d'acheter une quantité de blé suffisante pour le faire vivre, lui et les siens. En réglant le prix-argent de tous les autres produits naturels du sol, il règle celui des matières premières de presque toutes les autres industries. En réglant le prix-argent du travail, il règle celui de l'art et de l'industrie des manufactures; et en réglant le prix de ces deux éléments, il règle celui de l'article fabriqué. Le prix du travail, comme de tout ce qui est produit de la terre ou du travail, doit nécessairement hausser ou baisser en raison directe du prix du blé. »

Digitized by Google

Ricardo, de son côté, avance ceci :

« Le prix normal du travail est ce prix qui permet aux travailleurs, l'un dans l'autre, de subsister et de perpétuer leur race, sans l'augmenter ni la diminuer. »

Ces définitions sont empiriques; journellement, la réalité et la pratique les contredisent.

Si elles étaient exactes, on ne pourrait pas poser la question suivante, qui est leur réfutation virtuelle :

« Quel est l'*étalon normal* de la nourriture nécessaire?

« Le blé? — comme en France et en Angleterre.

« L'avoine? — comme en Écosse.

« La pomme de terre? — comme en Irlande.

« Le seigle ou le sarrasin? — comme en Pologne et en Petite-Russie.

« Lequel de ces étalons est l'*étalon normal?*

« D'autre part, dans le district de West-Riding, en Yorkshire, le salaire courant était, il n'y a pas longtemps, de 14 shillings par semaine; dans le Dorsetshire, il est de 7 shillings.

« Lequel des deux est l'*étalon normal?* »

Ni l'un ni l'autre, évidemment.

D'où nous concluons que les définitions de Smith et de Ricardo ne sont pas scientifiques, au sens technique du mot, vu qu'elles n'ont ni fixité ni généralité.

La pseudo-loi de variabilité des salaires, basée exclusivement sur les variations de prix du blé et des denrées alimentaires, est tout aussi fausse.

Burke a dit : « Le taux des salaires est un article de commerce comme tous les autres, il hausse et baisse de prix suivant la demande. »

Là est la vérité.

C'est l'inexorable loi de l'offre et de la demande qui règle les salaires. Les plus éminents des économistes de notre temps sont d'accord sur ce point.

Observons, d'ailleurs, que toute l'erreur ancienne repose sur une confusion de prémisses.

En effet, il n'est pas vrai de dire que les salaires ont aug-

Digitized by Google

menté *parce que* l'ouvrier mange du pain de blé au lieu de pain de seigle.

Au contraire, il est vrai de dire que l'ouvrier mange du pain blanc parce que les salaires lui permettent, aujourd'hui, de faire ce qu'ils ne lui permettaient pas de faire jadis.

On cite souvent l'exemple de l'Irlande et l'on dit : « Le salaire y est très peu élevé, parce que la base de l'alimentation des Irlandais est la pomme de terre. »

Mais si l'ouvrier, en Irlande, gagne si peu, c'est qu'il est très prolifique et qu'il y a, dans ce pays, concurrence trop forte d'offres de bras pour une somme de travail trop petite.

Aux États-Unis, au Canada, en Australie, dans la Plata, dans d'autres pays lointains encore, la nourriture est, sinon à vil prix, du moins à très bon marché.

Cela n'empêche pourtant pas le travail d'y être très chèrement payé.

Pourquoi?

Tout uniment parce que, dans ces pays, la somme de travail à exécuter est beaucoup plus forte que l'offre de bras.

En revanche, à Lille, par exemple, où la nourriture est bien autrement coûteuse qu'aux États-Unis, au Canada, à Melbourne ou à Buenos-Ayres, le salaire des dentellières est cruellement minime.

Encore une fois, pourquoi?

Parce que le nombre des dentellières qui s'offrent à travailler est démesuré en proportion de l'ouvrage à faire.

A Paris, où la vie n'est pas à bon marché, la couturière ne peut assurément vivre de son seul travail, au prix auquel il est actuellement tarifé.

L'ouvrier chinois est dans une situation identique. Sa paye est si minime, souvent, nous disent les voyageurs, qu'il vit de trognons de légumes que partout ailleurs on jetterait aux ordures. C'est même pour ce motif qu'il se fait *coolie*.

Pour la troisième fois, pourquoi?

Parce qu'à Paris il y a trop de couturières et en Chine trop d'ouvriers en quête d'ouvrage et se faisant une concurrence effrénée pour obtenir le travail, trop rare, qui s'offre.

Digitized by Google

Faut-il une autre preuve?

Consultez les statistiques officielles. Vous verrez que de 1701 à 1765, par exemple, les récoltes, à de très rares exceptions près, ont été splendides et le blé à très bon marché (à 16 p. c. au-dessous du prix moyen de 1601 à 1665).

Cela n'a pas empêché, en Angleterre, le travail agricole d'augmenter graduellement de prix, et même, chose curieuse, d'augmenter précisément de 16 p. c. sur son taux moyen du siècle précédent.

Non, la hausse du prix du blé n'a rien à voir dans la hausse du salaire. Le contraire serait plus vrai.

En effet, quand le blé est très cher, pour pouvoir manger la même quantité de pain blanc, l'ouvrier doit prendre sur la part de son salaire qu'en d'autres temps il eût consacrée à l'achat de vêtements, à se loger mieux, à se donner des distractions ou à se préparer quelque mets plus succulent.

Or, additionnez la valeur marchande de tout ce qu'il n'achètera plus et multipliez le total par le nombre total des ouvriers. Vous arrivez à un chiffre colossal représentant la réduction de la vente, pour une foule de produits industriels.

Des stocks s'accumulent alors aux usines.

Les stocks se formant, la production est réduite, puis arrêtée.

Un certain nombre d'ouvriers devront être congédiés; plus tard, pour éviter la faillite peut-être, le salaire des autres sera forcément diminué.

Pour peu que dure la crise,— crise de *surproduction*, comme celle que nous traversons, — la réduction sera d'autant plus forte que, les fermetures d'ateliers se propageant, un plus grand nombre d'ouvriers se trouveront sans ouvrage et, pour s'en procurer, offriront de travailler à plus bas prix.

Donc, la hausse excessive et prolongée du prix du blé *peut* amener un abaissement extrême du prix du travail.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, il n'y a point là une *loi scientifique*, inexorable et universellement vraie, attendu qu'en certains pays, l'ouvrier ne mange, pour ainsi dire, pas de pain, — en tout cas, pas de pain de froment.

Digitized by Google

Là, l'ouvrier et le salaire restent indifférents à la hausse de prix du blé.

La seule loi formelle qui régisse le salaire, c'est la loi de l'offre et de la demande, nous l'avons dit déjà.

S'il s'offre plus de bras et de capacités qu'on n'en demande, le salaire baisse.

S'il s'offre moins de bras et de capacités qu'on n'en demande, le salaire augmente.

Voilà également pourquoi un ténor coûte plus cher qu'un manœuvre de maçon.

Il y a peut-être 100,000 manœuvres pour un seul ténor, — cet oiseau bleu des *impresarii*.

La Patti gagnait, dit-on, 26,000 francs par soirée à New-York, et dans certaines régions de la Hollande, dans l'île de Walcheren, par exemple, et en Frise, il est des servantes qui ne gagnent pas 50 francs de gages en 365 jours.

C'est qu'en Frise, dans l'île de Walcheren, l'immense majorité des jeunes filles se faisant servantes, il y en a beaucoup trop pour le travail à exécuter, tandis que, dans le monde entier, il n'y a qu'une seule Patti.

L'offre et la demande, que voulez-vous!

III

L'ouvrier est-il le créateur de la richesse?

Nullement.

On le lui dit, hélas! et il se l'imagine souvent. Ceux qui, sous couleur d'apprendre à l'ouvrier ses droits, l'exploitent et vivent à ses dépens, ont tout intérêt à lui tenir ce langage.

L'ouvrier, cependant, séduit par ce qu'il prend pour un axiome, arrivera logiquement à formuler sa conclusion en ces termes :

« Cette richesse, si c'est moi qui la crée, son possesseur actuel détient un bien qui m'appartient. Le jour où je serai le plus fort, je reprendrai mon bien, et ce sera justice. »

C'est la théorie du pillage social actuel.

Cette conséquence, ne l'oublions pas, se déduit fatalement de la prémisse posée.

Digitized by Google

Tournez et retournez la question; toujours la même inexorable conclusion s'imposera.

Or, c'est avec ces erreurs-là qu'on fait les révolutions dites *sociales*, dont l'ouvrier, en fin de compte, est toujours la dupe.

S'il ne meurt pas, le fusil à la main, sur une barricade, — pauvre pantin qui ne voit pas les ficelles qui le font agir! — il sera, ou fusillé sommairement, ou déporté, ou déshonoré,... à moins qu'on ne le bombarde député.

Quant à ceux qui auront abusé de sa crédulité, ils seront bien loin et hors d'atteinte lorsqu'il s'agira de régler les comptes avec la société.

Ici encore, c'est faire son devoir que de dire à l'ouvrier la vérité.

Posséder des champs de blé, c'est posséder de la richesse.

Qui fait le blé?

L'ouvrier?

Non pas. C'est l'ordre de la nature.

Posséder des troupeaux, c'est aussi posséder de la richesse.

Or, qui crée le bœuf, la vache, le veau, le cheval, le mouton, le bélier, la chèvre?

L'ouvrier?

Pas davantage.

Et le bombyx, de qui vient la soie?

Et ce marbre, ces pierres dont sont faits les palais, les hôtels luxueux, les superbes cathédrales, est-ce l'ouvrier qui les crée?

Et l'or et l'argent, formes les plus convoitées de la richesse?

Et la terre, qui, dans l'ordre matériel, contient tout, effectivement ou virtuellement, en réalité ou en puissance?

Et la science, dont les applications font vivre l'industrie?

Où est-il cet ouvrier créateur de la richesse? Nous le cherchons, nous ne le trouvons pas!

Que fait-il donc, l'ouvrier, s'il ne *crée* pas la richesse?

Il la *transporte* et la *transforme*, plus ou moins vite, plus ou moins bien, machinalement ou avec intelligence.

Au delà, rien!

La preuve?

La preuve, c'est que l'article produit, ainsi transporté et

Digitized by Google

transformé, n'a, même alors, aucune *valeur*. Pour qu'il en acquière, il faut qu'il soit *demandé*, pour être *offert* ensuite à d'autres, soit contre de l'or ou de l'argent, soit contre un autre objet d'échange.

Bien plus, cet article produit n'a jamais une valeur absolue, universelle; ce n'est pas *la* richesse, c'est *une* richesse essentiellement locale, appréciée ici, là dédaignée.

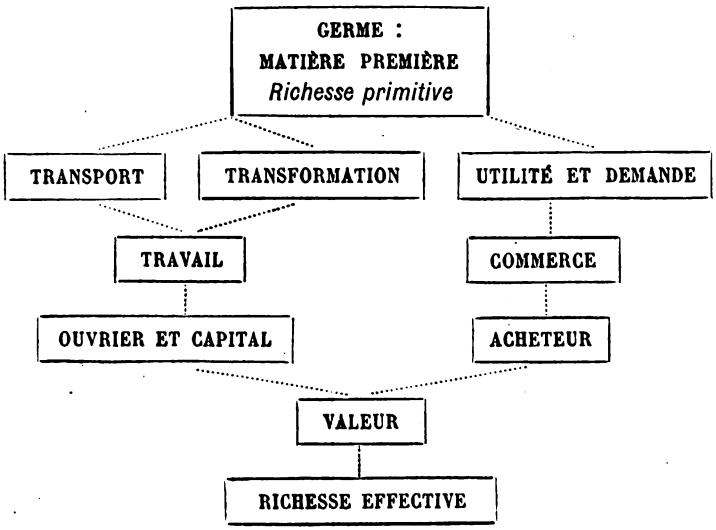
Les nègres d'Afrique nous donnent l'ivoire, la gomme et la poudre d'or, auxquels ils ne tiennent pas, et reçoivent comme une fortune d'un prix très grand, de la verroterie, de grossières cotonnades, des *cauries,* qui, pour nous, valent moins que rien.

Concluons.

La richesse ne se crée, à proprement parler, que par l'adjonction de l'élément *valeur* aux éléments *production*, *transport* et *transformation*.

Or, c'est seulement la demande d'un objet et la rencontre d'un acheteur qui peuvent lui donner l'élément valeur.

Faisons-nous comprendre mieux encore, et pour cela traçons la *figure* de ce qui constitue la richesse, en indiquant sa provenance et ses phases. Cette *figure* peut s'établir ainsi :



Digitized by Google

Cette figure indique clairement, comme le feraient de plus longs raisonnements, que l'ouvrier, à lui seul, ne *crée* pas la richesse; que celle-ci est la résultante, la synthèse d'éléments divers, d'efforts communs.

Donc, celui qui possède de la richesse ne détient pas un bien volé à l'ouvrier et, dès lors, où est-il ce soi-disant droit qu'aurait l'ouvrier d'enlever à autrui ce bien dont il n'est pas le créateur?

IV

Nous venons d'établir que l'ouvrier ne crée pas la richesse.

Ne la créant pas, il n'y a aucun droit *spécial*.

Mais, de par son travail, il acquiert un droit sur une part de richesse dont le salaire est la base.

Ici se posent ces deux questions :

1° Économiquement et socialement parlant, l'ouvrier a-t-il le droit d'exiger du travail, afin d'obtenir ce salaire qui formera la base de sa richesse?

2° A-t-il le droit de faire son prix?

En d'autres termes, le *droit au travail* est-il réel, le *droit de grève* est-il respectable?

A la première de ces questions, nous n'hésitons pas à répondre, avec les maîtres de l'économie politique : le *droit* AU *travail* est une utopie dangereuse, malfaisante et, qui pis est, absurde.

Il ne faut pas confondre le *droit de travailler* ou la *liberté du travail*, proclamée sous Louis XVI par Turgot, avec le *droit* AU *travail* des socialistes de 1848.

La liberté du travail est le droit de disposer librement de ses facultés, de ses connaissances, de son habileté, de sa force; le droit d'user comme on l'entend et sans la tyrannique entrave des corporations, maîtrises, jurandes et privilèges, de la plus sacrée de toutes les libertés.

Quant au *droit* AU *travail* des socialistes de 1848, c'est le prétendu droit qu'aurait l'ouvrier d'*exiger* du travail de l'autorité gouvernementale.

Or, l'État — chargé de pouvoir de la Nation — ne pou-

Digitized by Google

vant donner du travail qu'aux dépens du contribuable, c'est-à-dire aux dépens de la propriété d'autrui, le *droit* AU *travail* ne serait que le droit d'une catégorie de citoyens de vivre aux dépens de l'autre.

Dans notre chapitre III, nous croyons avoir démontré que cette tactique du *déshabiller Pierre pour habiller Paul* ne constitue aucunement, pour l'ouvrier, un droit.

Nul ne peut porter atteinte à la propriété d'autrui, l'État moins que personne.

Sans même aller si loin, sans enfourcher le solennel palefroi de la philosophie, on peut dire que le *droit* AU *travail* croule parce qu'il est absurde.

Un savant professeur de Cambridge, qui est un des grands économistes de l'Angleterre, M. Henry Dunning Mac Leod, — cité déjà par nous, — a pris la peine de faire cette démonstration, et dans des termes si clairs et si spirituels à la fois, que nous ne résistons pas au plaisir de traduire cette jolie page de ses *Economics for Beginners :*

« Si, dit-il, le *droit* AU *travail* est admis peu ou prou, on ne peut en faire l'apanage spécial de l'ouvrier-artisan.

« Si le cordonnier *a le droit* d'exiger que l'État lui commande des chaussures sans qu'il y ait des pieds pour les chausser ;

« Si le maçon a le droit d'exiger que l'État lui fasse construire des maisons, sans personne pour les habiter ;

« Si le failleur a le droit d'exiger que l'État le paye pour confectionner indéfiniment des redingotes, sans souci de l'absence de dos à couvrir ;

« Si tout cela est sérieux, la même règle est bonne pour l'avocat, pour le médecin, pour l'artiste, pour le romancier, pour le journaliste.

« Quiconque a choisi le Droit pour carrière devra voir l'État — chaque matin — déposer, sur le guéridon où il déjeune, un certain nombre d'accréditifs de dix guinées.

« Tout peintre devra recevoir la commande d'interminables madones ;

« Tout sculpteur, celle de non moins interminables Apollons ;

Digitized by Google

« Tout romancier devra se voir acheter par l'État un certain nombre d'exemplaires de son dernier roman, qu'à tout prendre, on pourra condamner les criminels à lire;

« Tout journaliste, enfin, devra se voir acheter par l'État un certain nombre d'exemplaires de son numéro du jour.

« Toutefois, il est assez difficile d'imaginer comment l'État s'y prendra pour fournir à volonté des malades au médecin ou des patients au chirurgien. »

Impossible de mieux rendre palpable l'absurdité de cette utopie, telle, du moins, que les socialistes la rêvent.

En Angleterre, on admet le *droit* AU *travail*, mais dans un sens qui, sans doute, serait peu du goût de ces messieurs.

Là, quiconque ne peut trouver à travailler pour vivre, a le droit légal de réclamer du travail à l'État, lequel lui en donne et le paye d'un abri sans luxe et d'un brouet tout spartiate... au *workhouse*.

L'État — cela va sans dire — choisit à sa guise le travail qu'il donne à exécuter.

Décidément, les Anglais sont pratiques en toutes choses!

Quant au *droit de grève*, il est certainement respectable, en ce sens que l'ouvrier peut, si bon lui semble, cesser de travailler, dès qu'il n'est plus lié par une convention non encore arrivée à son terme.

Il est de toute évidence que l'ouvrier peut louer son travail au prix qu'il veut. Si on ne lui accorde pas ce prix, étant libre et non serf, il peut chômer. C'est clair !

Par contre, le patron — ou mieux : l'*employeur*[1] — est libre, lui, d'accepter ou de repousser cette offre, selon qu'il la juge raisonnable et profitable ou non.

Jusqu'ici, l'ouvrier et l'employeur respectent la loi de l'offre et de la demande, ainsi que celle de la liberté du travail.

Où le droit de l'ouvrier cesse, par exemple, c'est quand, à la grève pure et simple, il joint les menaces, les violences, l'intimidation; quand il pille la propriété d'au-

[1] Expression empruntée à l'anglais : *employer*, et admise par Joseph Garnier et d'autres économistes.

Digitized by Google

trui ou entrave la liberté de travailler des autres ouvriers.

Ici, le droit imprescriptible et le devoir impérieux de l'Autorité est d'intervenir au nom de la société, de réprimer tout désordre, de protéger toutes propriétés privées et publiques, de sauvegarder la liberté du travail de tout le monde.

— Il ne vous plaît pas de travailler à 5 francs par jour, ni dix heures sur vingt-quatre? Soit! Vous êtes libre. Mais je suis libre, moi, de travailler au prix et aux conditions qui me conviennent, que je juge suffisants et rémunérateurs. La liberté du travail existe ou n'existe pas. Si elle n'existe pas, votre droit de faire grève n'existe pas davantage. Au contraire, existe-t-elle, mon droit de vous faire concurrence est absolu.

Tout l'un ou tout l'autre. Point de milieu.

Mais, nous objectera-t-on, s'il en est ainsi et si l'on ne peut « forcer la main » aux employeurs, c'est la misère et la faim pour ceux qui s'entêteront, c'est le servage final pour les autres!

Oui, si l'on s'obstine à méconnaître la loi de l'offre et de la demande.

Mais, si l'on en tient compte, il n'en est plus ainsi.

Supposez une industrie employant 500 ouvriers.

Ces 500 ouvriers, pour obtenir une augmentation de salaire de 10 p. c. ou — ce qui revient au même — une réduction d'une heure dans la durée du travail, se mettent en grève.

Le chef d'industrie, s'il sait pertinemment que pour ce genre de travail les bras abondent à l'ancien prix, refusera l'augmentation de salaire.

500 nouveaux ouvriers en quête d'ouvrage s'offriront alors à travailler aux conditions primitives.

Pour une demande de 500 bras, en voilà donc 1,000 en concurrence.

Évidemment, le salaire ne sera pas augmenté et les grévistes, s'ils s'entêtent, seront purement et simplement remplacés par les nouveaux arrivants.

Or, mettons que ceci se passe en Belgique, par exemple, ou en France.

Digitized by Google

Dans ce coin de la terre, pour ce genre spécial de travail, les offres de bras abondent.

Il peut n'en être plus de même en Amérique ou en Australie, où l'ouvrier étant plus rare que la demande de bras n'est forte, le salaire est très élevé.

Que faire?

V

Émigrez!

Ici, on nous arrête.

« Émigrer! c'est bientôt dit. Mais que faites-vous de l'amour de la patrie, des habitudes prises, de ces mille et un liens invisibles qui attachent l'homme à un coin de terre déterminé? »

L'argument des *liens invisibles* nous semble — franchement — bien peu sérieux par le temps d'Union postale et de télégraphes où nous sommes.

Quant à l'argument des *habitudes prises*, il est indigne d'un homme énergique et courageux.

Reste l'argument de *la patrie*.

Il paraît redoutable.

En réalité, l'est-il?

Question fort délicate, assurément, et que nous nous garderons de trancher.

Qu'on nous permette, cependant, de dire :

Qu'à l'étranger, on aime parfois sa patrie bien plus et mieux;

Qu'au loin, l'idée de patrie devient souvent une sorte de divinité du foyer domestique, quelque chose comme un *dieu lare* qu'on honore d'un culte tout particulier;

Qu'on sert indiscutablement sa patrie en en répandant à l'étranger le renom, par sa probité, son travail ou son talent;

Que, de nos jours, avec le bas prix et la rapidité des transports, des milliers de kilomètres ne sont rien : n'en a-t-on pas une preuve historique dans ce qui s'est passé en 1870, quand — pour ne citer que cet exemple célèbre — des milliers d'Allemands établis en Russie, en Autriche, en Belgique, en France, en Angleterre, voire aux États-Unis, à la Plata

Digitized by Google

même, ont répondu au pressant appel de leur patrie et sont venus se ranger sous ses drapeaux?

Quant à cette objection : « L'émigration appauvrit un pays », les Anglais et les Allemands savent mieux que personne combien elle est peu sérieuse.

C'est du grain que l'on sème pour l'avenir.

Allez à Anvers, à Rotterdam, à Hambourg, à Brême et même au Havre, assistez au départ de quelques steamers transatlantiques, vous ne verrez qu'Allemands émigrant avec leurs familles.

Ils pleurent peut-être. Ils chantent aussi. Et ce qu'ils chantent, c'est la patrie!

Allez à Londres, à Liverpool, à Glasgow; partout, vous verrez des émigrants : des Irlandais qui vont en Amérique, des Écossais qui vont en Australie, des Anglais qui vont partout.

Comme les autres, ils pleurent peut-être, mais ils chantent aussi. Et ce qu'ils chantent, c'est encore la patrie!

Même spectacle à Livourne et à Gênes.

C'est l'exode, l'exode féconde, les grandes semailles de l'humanité, du progrès, de la civilisation.

Le courant d'émigration est tel vers certains pays que peu à peu les États-Unis, par exemple, deviennent une terre mi-allemande et mi-irlandaise.

Depuis soixante ans, l'Allemagne a vu partir ainsi 3 millions 827,000 de ses enfants [1], et, en 1881, un membre du Reichstag, M. von Bœtticher, a prouvé que par Hambourg et Brême seulement, en 1877, étaient partis 20,000 émigrants, 23,000 en 1878, 28,000 en 1879 et, en 1880, 90,000!

En Grande-Bretagne, la statistique officielle du *Board of Trade* pour 1882 enregistre les chiffres formidables que voici :

	ÉMIGRANTS.	
Depuis 1853 jusqu'en :	Anglais, Écossais et Irlandais.	En tout, avec les étrangers.
1882.	279,366	413,288
1881.	243,002	392,514
Augmentation (1882).	36,364	20,774

[1] *The Progress of the World*, par MULHALL. Londres, 1880.

Digitized by Google

Pour chacune de ces deux années, nous trouvons : en 1882, 50,599 Anglais, Irlandais et Écossais, et un total général de 78,268 émigrants; en 1881, 52,707 Anglais, Irlandais et Écossais, et un total de 77,105 émigrants.

D'autre part, l'auteur de *The Progress of the World* enregistre 7,904,000 émigrants anglais, irlandais et écossais de 1820 à 1880.

Croit-on sérieusement que l'émigration appauvrisse l'Angleterre et l'Allemagne?

Tout au contraire, car la majorité de ces émigrants, partis pauvres ou peu s'en faut, reviennent riches ou tout au moins *à leur aise*. Dans l'intervalle, ils alimentent un courant commercial journellement grandissant avec la mère patrie.

Ces raisons nous semblent suffisantes pour dire au travailleur :

« Si vous êtes trop à vous faire concurrence sur un point donné du globe, émigrez vers une autre partie du monde, où cette concurrence n'existant pas, vos salaires seront plus rémunérateurs. »

A aucun prix, ne voulez-vous émigrer?

Arrangez-vous, alors, d'autre façon. Sortez en tout cas de l'ornière.

Comment?

Par la *coopération* et la *participation;* en d'autres termes, non plus seulement par l'alliance, mais par la fusion du capital et du travail, fusion féconde s'il en fût et point si difficile à réaliser qu'on veut bien le dire.

Mais, avant d'aborder cette question et pour la mieux faire comprendre, il nous faut dire deux mots de la répartition du produit du travail.

VI

Dans le prix du produit du travail, quelle part revient équitablement à l'ouvrier?

Il est clair que tout le prix du produit n'appartient ni au

Digitized by Google

patron seul, ni à l'ouvrier seul. Avant tout partage, — car il doit y avoir partage, — il faut déduire :

1° Un tantième représentant ce qui est nécessaire pour maintenir intact le capital, tant fixe que roulant;

2° Un tantième représentant un intérêt équitable du capital engagé dans l'entreprise.

Un 3e tantième représentera alors le salaire du travail intellectuel et matériel du chef d'industrie.

Un 4e tantième représentera le salaire du travail manuel de l'ouvrier.

Enfin, un 5e tantième — ou *solde* — formera le *bénéfice net*.

Le prix de tout produit, pour être normal, doit contenir ces cinq éléments.

Mais la grande question est celle-ci :

« A qui appartient le bénéfice net? »

Au capital?

Au travail?

A tous deux?

Nous avons mûrement et longuement réfléchi à ce délicat problème. Certes, nous n'avons point l'autorité nécessaire pour le résoudre, et nous avouons très volontiers que, s'il est de ceux dont l'étude nous attire le plus, c'en est aussi un que nous n'avons jamais abordé qu'en hésitant.

La propriété nous est toujours apparue comme quelque chose de si sacré et dont la violation, tant moralement que matériellement, est si redoutable, que nous reculons, jusqu'ici du moins, devant une formule absolue.

Pourtant, nous croyons pouvoir exposer ce qui, jusqu'à ce jour, nous a semblé répondre le mieux au droit et à l'équité.

Philosophiquement, le bénéfice net appartient à son *auteur*.

Cet auteur, qui est-il?

Dans l'hypothèse industrielle où nous nous cantonnons strictement aujourd'hui, l'auteur du bénéfice net est, *à la fois*, le capital et le travail.

« Dans un grand nombre d'établissements industriels d'An-

Digitized by Google

gleterre, dit Mac Leod, cette vérité est reconnue : que ceux qui contribuent à la formation du produit ont droit à une part de l'augmentation de valeur de ce produit. Plusieurs applications de ce principe ont été faites, avec les plus heureux résultats. »

Une des formes préférées en Angleterre pour l'application de ce principe, surtout dans les très importantes entreprises ou exploitations industrielles, c'est le *Sliding Scale* [1], atténué souvent et corrigé par les décisions d'un *Board of Arbitration* [2].

Ce système a été, croyons-nous, appliqué pour la première fois en 1874 par les patrons et ouvriers des houillères de Newcastle [3].

Depuis lors, il s'est propagé, non seulement à d'autres districts, mais à d'autres industries, notamment dans tout le nord de l'Angleterre (Middlesbrough, Durham, etc.).

D'aucuns y voient une *solution*.

On nous permettra de n'y voir qu'un *palliatif :* le système de la coopération et de la participation, à notre humble avis, répond mieux aux exigences de la question ouvrière. D'autres systèmes également. Certes, la coopération a donné des mécomptes, mais elle a donné aussi de très beaux résultats : la statistique de la coopération en Angleterre, les Goffinon, les Laroche-Joubert, les Chaix, les Leclaire et d'autres grands industriels, en France, sont là pour en témoigner.

Qu'on nous permette donc, en quelques pages, d'indiquer à grands traits : 1° Quelle force de résistance il y a dans le principe coopératif; 2° Ce que la coopération, jointe à la participation, peut faire pour l'ouvrier industriel.

La dernière statistique anglaise nous fournira notre premier exemple; le second nous vient de France.

[1] Echelle mobile des salaires, réglée d'après les fluctuations du prix de vente.

[2] Tribunal (libre) d'arbitres élus par les patrons et les ouvriers.

[3] Lire à cet égard le *Times* du 31 juillet 1874.

Digitized by Google

VII

L'*Economist* [1] vient de publier la statistique du commerce coopératif anglais en 1884. Ce qui frappe surtout dans cette statistique, c'est l'heureuse et exceptionnelle immunité dont ce commerce fait preuve en pleine crise. Les chiffres publiés sont frappants sous ce rapport et se passent aisément de commentaires.

Voici, tout d'abord, le nombre des Sociétés coopératives existant, en 1884 et 1883, dans chacune des quatre grandes divisions territoriales dont l'ensemble forme le Royaume-Uni :

DIVISIONS TERRITORIALES.	NOMBRE DE SOCIÉTÉS.	
	1884.	1883.
Angleterre	983	1,001
Pays de Galles	26	28
Écosse	297	288
Irlande	13	11
Royaume-Uni. . .	1,319	1,328

Il manque 42 rapports de Sociétés anglaises, 7 de Sociétés du Pays de Galles, 1 de Société écossaise et 5 de Sociétés irlandaises. Le chiffre exact sur lequel la statistique s'appuie pour 1884 est, par le fait, ramené à 1,264. Voici l'effectif de leurs membres et le chiffre de leur capital :

	NOMBRE.		CAPITAL ROULANT.		
	Sociétés.	Membres.	C.-actions. Liv. st.	C. emprunté. Liv. st.	Total.
Angleterre. .	941	730,606	7,436,841	1,252,177	8,689,018
Pays de Galles.	19	5,646	54,436	2,299	56,735
Écosse. . .	296	112,472	704,453	462,474	1,167,427
Irlande . .	8	891	8,843	100	8,943
Royaume.	1,264	849,615	8,205,073	1,717,050	9,922,123

[1] Numéro du 27 mars 1886.

Digitized by Google

La livre sterling étant prise au pair de 25 fr. 25 c., on voit que les 1,264 Sociétés coopératives ci-dessus disposent d'un fonds de roulement total de 250,533,605 francs.

En Angleterre, c'est dans le comté de Lancaster et le Yorkshire surtout que fleurit la coopération dite *distributive*.

Mais ne nous attardons pas à ces renseignements généraux. Nous ne voulons insister ici que sur le résultat obtenu par l'application du principe coopératif au commerce de ce que nos voisins appellent « the necessaries of life », des choses nécessaires à la vie, c'est-à-dire au commerce alimentaire et du vêtement.

Le tableau ci-dessous indique ce résultat :

	Angleterre. Liv. st.	Pays de Galles. Liv. st.	Écosse. Liv. st.	Irlande. Liv. st.	Royaume. Liv. st.
Vente . . .	24,347,982	223,316	4,700,000	23,929	29,295,287
Frais généraux.	1,598,935	9,501	600,422	2,385	2,211,243
Bénéfice total .	2,171,558	23,633	456,716	1,233	2,653,140
B. commercial.	2,061,486	23,498	428,265	889	2,514,138
B. p. c. . .	8.5	10.5	9.0	3.8	8.6
Frais gén. p. c.	6.6	4.3	5.0	10.0	7.4
Revenu du cap.-actions p. c.	26.9	42.9	57.5	9.9	29.6

Il n'y a pas, croyons-nous, un seul négoce, une seule industrie qui, pour une année de crise, puisse accuser de pareils résultats.

Avec l'*Economist*, toutefois, nous ferons à ces chiffres un reproche : ils sont trop beaux et risquent d'induire en tentation les promoteurs de la coopération, de leur faire oublier que la coopération doit tendre, non pas aux gros bénéfices, mais seulement à rendre tout accessible à tous, à aussi bon marché que possible.

VIII

Passons maintenant à l'application industrielle du principe coopératif-participatif.

C'est aux papeteries d'Angoulême que nous allons étudier cette application. Le philanthrope à qui elle est due, mort

Digitized by Google

député de la Charente, a raconté lui-même, en 1883, à Lyon, comment il fut gagné à la coopération et ce qu'il en a obtenu.

Sans avoir jamais été ouvrier au sens vulgaire du mot, il dut mettre de bonne heure — c'est le cas de le dire — « la main à la pâte ».

Sa grand-mère — comme son père et lui-même — fabriquait du papier. Devenue veuve, elle avait peu de fortune, mais, en revanche, *dix-huit* enfants l'entouraient, et l'un de ses fils — le père de notre philanthrope — avait lui-même huit enfants.

Le travail était donc fort en honneur dans cette famille.

Tout jeune encore, — il avait 27 ans, — le futur député fit accepter par ses associés une première application du principe de la coopération.

C'était en 1847, à la suite de troubles qui avaient éclaté dans le pays. Cette première tentative consistait dans le remboursement aux ouvriers de tout ce que le pain de ménage leur coûtait au delà de 30 centimes le kilogramme.

A quelque temps de là, le jeune gérant fut autorisé par ses associés à entrer dans la voie de la participation. Avec quel résultat? — Il va nous le dire lui-même :

« Plus la coopération a été étendue, plus il y a eu à s'en féliciter, dans l'intérêt de tous.

« De ses économies, chaque travailleur est, chez nous, libre de faire ce que bon lui semble, car mon genre de libéralisme ne me permet pas de considérer les ouvriers comme des mineurs perpétuels. Je crois que, quand ils savent gagner, ils savent épargner et conserver. Ils ont donc le droit de placer et de retirer leurs économies à volonté, soit qu'elles proviennent de leur salaire fixe, qui, chez nous, est toujours égal au salaire le plus élevé payé par nos concurrents, soit qu'elles résultent de la participation aux bénéfices de l'entreprise à laquelle ils sont attachés.

« Et savez-vous combien il y en a qui ne laissent pas leurs économies dans nos mains?

« *Un pour cent,* tout au plus.

Digitized by Google

« Ces économies, jusqu'à 2,000 francs, leur donnent droit à 5 p. c. d'intérêt (lors même qu'il y aurait perte) et, en plus, quand il y a profit (jusqu'ici, plus ou moins, il y en a toujours eu), à prendre part à la répartition annuelle des bénéfices au-dessus de 5 p. c., tout comme s'ils étaient des actionnaires ou des commanditaires de la maison.

« La seule différence, c'est que, ne courant pas le risque des pertes, ils n'ont aucun droit sur le fonds de réserve.

« Passé 2,000 francs, ils sont admis à transformer leur dépôt en commandite.

« Nous leur faisons toujours place, retirant de la Société autant qu'ils ont à y mettre en commandite, pour que le capital reste le même, quelle que soit la somme qu'ils y ajoutent.

« A partir de ce moment, ils ne peuvent plus retirer leur mise qu'à l'expiration de la Société; et alors ils participent aux bénéfices, aux pertes et au fonds de réserve.

« Nous nous sommes si souvent retirés pour leur faire place, nous et nos principaux commanditaires, que le personnel lui-même, actuellement, a plus de *trois millions* dans notre capital social de quatre millions et demi. J'espère qu'à l'expiration de la Société actuelle, dans six ou sept ans, ils auront tout le capital social. Et alors luira le plus beau jour de ma vie!

« Ainsi se trouvera réalisé pacifiquement et pratiquement le rêve de ceux qui veulent que l'usine et l'outil appartiennent au travailleur.

« L'usine, l'outillage et les approvisionnements leur appartiendront dans les propositions plus ou moins importantes pour chacun, selon qu'ils auront plus ou moins de temps de service dans la Société, qu'ils auront été plus ou moins économes ou bien portants; selon, enfin, qu'ils auront montré plus ou moins de capacité.

« On a prétendu qu'il n'y avait que les gros bonnets qui prissent une part appréciable aux bénéfices; c'est absolument faux : tous en profitent, et les plus gros coopérateurs ont commencé par être tout petits.

« Il en est mort un, il y a deux ou trois ans, qui avait mon

Digitized by Google

âge; il travaillait avec moi depuis mon enfance; contrairement à mes conseils, il s'est retiré, il y a trois ans, pour vivre de ses revenus. L'habitude du travail lui a rendu l'oisiveté fatale; il en est mort rapidement. Il avait commencé par un poste de 8 francs par mois, il y a cinquante-cinq ans; il gagnait 40 francs par mois à trente ans, et bien qu'il soit resté sept ans sous les drapeaux, il a laissé une succession de 125,000 francs à sa fille unique, qui, elle, n'a jamais travaillé qu'à s'instruire. C'est que, quoique peu instruit, il était très intelligent, très travailleur, et qu'il était, par suite, arrivé depuis vingt-cinq ans à un poste important de chef de service.

« Ils sont assez nombreux ceux qui réussissent ainsi dans notre maison. Nos livres en font foi.

« La coopération a produit de si bons résultats pour tous, que je l'ai appliquée jusqu'à la clientèle de la maison.

« La coopération des travailleurs stimule si bien leur zèle qu'ils produisent plus et mieux parce qu'ils savent que plus et mieux ils feront, plus ils gagneront.

« Si quelques-uns ne sont pas capables de bien comprendre, les plus intelligents, sachant qu'ils seraient victimes de la négligence des premiers, les stimulent; si bien, que l'on peut dire que nous avons autant de surveillants que d'ouvriers... »

Voilà des résultats que les ouvriers feraient bien de méditer. Ils constituent un puissant encouragement à ne plus considérer la coopération et la participation comme de pures utopies — respectables, mais irréalisables.

Tout au contraire, ce que l'on vient de lire prouve que rien n'est, à la fois, plus réalisable et plus pratique.

De secrets, l'ancien député de la Charente n'en avait pas : il appliquait consciencieusement et avec intelligence un principe fécond, voilà tout.

Le même industriel a appliqué le principe coopératif-participatif à l'agriculture et à la banque. La première de ces tentatives a eu un très grand succès, l'autre a échoué.

Nous aurions quelque peine à nous expliquer le fait si nous ne savions que l'ouvrier, en général, tout en jalousant trop

Digitized by Google

souvent « le patron », répugne plus souvent encore à accepter les responsabilités du patronat. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, son éducation est encore à faire.

Reste à savoir, cependant, si pratiquement le principe coopératif-participatif peut s'appliquer à l'universalité des cas, ce qui lui donnerait la valeur d'une *loi scientifique*. S'il en était ainsi, ce serait la *solution* de la question ouvrière. La pratique n'étant pas assez générale et ne nous apportant pas suffisamment de critériums de certitude, nous ne nous prononcerons pas, surtout que de graves dissidences existent encore parmi les partisans mêmes de la solution coopérative. Tous n'appartiennent pas, comme l'ancien député de la Charente, à l'école philanthropique.

Certains d'entre eux prétendent que l'application doit se faire en dehors de toute préoccupation humanitaire, arguant que, s'il n'en est pas ainsi, la liberté de l'ouvrier et sa fierté en pâtiront.

Laissons à de plus autorisés le soin de trancher cette question, fort délicate en somme. Nous la signalons cependant, tout en faisant observer que la divergence de vues ne touche que la forme et point le fond.

La valeur du principe n'en est pas amoindrie.

Au surplus, ni l'un ni l'autre de ces systèmes n'est le seul qui mérite d'être cité. Il en est d'autres, parmi lesquels nous en choisissons un qui nous vient du bout du monde : de Chine, pays fort à la mode de nos jours.

La Chine n'est pas seulement le pays des potiches, du thé et des mandarins à bouton de cristal. C'est aussi un pays dont l'intelligence économique est incontestable, quoique incomplète au point de vue européen. C'est aussi un pays où l'émigration, pratiquée sur une échelle colossale, a fait naître un système de coopération extrêmement curieux, appliqué par les Fils du Ciel partout où ils vont s'installer comme *coolies* et grâce auquel ils arrivent à occuper dans le commerce et l'industrie une place souvent très considérable.

Voici, au sujet de ce système, quelques renseignements qu'un journal de Chicago nous fournit :

Digitized by Google

« On connaît les conditions dans lesquelles se fait encore chaque année l'émigration des Chinois, la situation misérable des coolies, les charges qui leur incombent pour s'acquitter de leurs frais de voyage et du transport en Chine de leurs restes en cas de décès, transport toujours stipulé formellement dans les contrats; enfin, on connaît le taux excessivement minime de leur salaire.

« Grâce au caractère économe des peuples de race jaune, à leur extrême sobriété et surtout au mode d'association adopté parmi eux, ils arrivent non seulement à sortir de la profonde misère où ils végètent au début de leur carrière d'émigrants, mais, avec le temps, à s'emparer du commerce et de l'industrie des lieux où ils s'établissent et à s'assurer, de la façon la plus étonnante, le monopole des affaires. La concurrence des Européens vis-à-vis des Chinois est presque toujours impossible, et les juifs eux-mêmes, si habiles au négoce, ne sont presque jamais en état de lutter contre l'activité et l'ingénieuse organisation de ces Asiatiques.

« A peine arrivés dans la localité où ils sont appelés à se fixer, leur première préoccupation est la création d'un fonds de réserve anonyme qui se composera d'une retenue mensuelle sur tous les salaires, quelque misérables qu'ils puissent être. Le capital ainsi formé s'accroît par toutes sortes d'opérations dont le génie chinois paraît avoir seul la clé. Dès que ce capital est arrivé à un certain chiffre, que les participants jugent qu'on peut l'employer à quelque spéculation avantageuse, au lieu d'entreprendre la spéculation au nom et pour le compte de tous les associés, on tire au sort à qui écherra la petite fortune.

« En un clin d'œil, voici un de ces misérables coolies devenu capitaliste.

« Avec les fonds qu'il possède désormais en toute propriété, il se rend acquéreur d'un magasin de riz, par exemple, et, dès lors, ses compatriotes ne sont plus tributaires des indigènes. Un nouveau fonds de réserve est créé aussitôt, et à ce fonds, le coolie enrichi par le sort contribue en raison de sa fortune, de ses bénéfices. Ce deuxième fonds, bien plus vite

Digitized by Google

constitué que le premier, deviendra par le sort la fortune personnelle d'un autre coolie, peut-être même du premier enrichi, qui en fera un usage analogue; et ainsi de suite, sans changement de système comme sans interruption.

« En songeant au salaire si infime de ces expatriés, on pourrait croire qu'il faut un temps infini avant que ces fonds, créés par l'économie quotidienne, aient acquis quelque peu d'importance. L'expérience a démontré qu'ils se forment, au contraire, avec une rapidité qui tient du prodige, et que les Chinois, grâce à leur habileté et à leur persévérance, se rendent assez promptement maîtres du terrain où ils avaient été tout d'abord importés comme de véritables esclaves. »

N'est-ce point tout uniment admirable? Et après cela, n'est-on point tenté de proclamer que la coopération résout le problème?

Quoi qu'il en soit, un des grands mérites de la coopération est d'exiger chez l'ouvrier une certaine valeur morale et de développer en lui le respect de la propriété et des contrats, ainsi que l'esprit d'épargne, excellents boucliers contre l'envahissement des doctrines dangereuses, des théories empoisonnées que nous avons essayé de rencontrer au début de cette étude.

Aussi souhaitons-nous que ce fécond et bienfaisant principe soit appliqué chaque jour davantage. Avouons, cependant, sans détour, que nos préférences personnelles restent acquises à la solution par l'émigration, parce qu'elle est radicale et scientifiquement vraie; qu'elle est applicable en tout temps et notamment en temps de crise, c'est-à-dire au moment précis où les souffrances matérielles de l'ouvrier deviennent aiguës et le portent, selon les conseils qu'on lui donne, soit au pillage et au brigandage, soit aux résolutions viriles.

Seule, cette solution peut amener la pondération parfaite, l'équilibre absolu des bras, comme, quelque jour, le libre-échange nous donnera la pondération parfaite des produits.

Nous nous adressons donc aux Associations ouvrières et nous leur disons : Mettez à l'étude la formation, dans votre sein, de Comités d'émigration bien organisés. Leurs membres

Digitized by Google

se mettront aisément en rapports suivis avec les Gouvernements des pays « à immigration », où les bras manquent, où le travail manuel est largement rémunéré, où la vie matérielle, facile, coûte peu. Tous ces Gouvernements entretiennent en Europe des agences spéciales.

Dans les moments de crise, quand, chez nous, l'ouvrier, ou bien manque de travail, ou bien gagne péniblement un salaire insuffisant, il s'adresserait aux Comités d'émigration ouvrière [1].

Ces Comités, bien renseignés et absolument dévoués à l'ouvrier, opéreraient avec une sûreté absolue, et tout en rendant à leurs clients le plus signalé des services en les aidant à s'enrichir, contribueraient puissamment, dans notre vieux monde qui se détraque faute d'observer les inexorables lois économiques, à faire observer enfin cette loi dominante de l'offre et de la demande, que l'on comprend si peu et dont la violation coûte si cher.

E.-J. Hernandez.

[1] Une organisation de ce genre existe dès maintenant en Angleterre, sous le nom de *Labour and Aid Society*, 406B, Hackney Road, E., Londres.

Digitized by Google

CHEZ LES BANGALA

SUR LE HAUT CONGO

Nous eussions, certes, manifesté notre incrédulité, si, en 1875, quelqu'un était venu nous dire, à mes compagnons et à moi : « Vous aurez dans quelques années l'occasion de sortir de la monotonie de la vie de garnison ; vous irez visiter des peuplades sauvages, ignorant jusqu'ici l'existence de l'homme blanc ; vous vivrez au milieu d'elles et vous tâcherez de les initier aux premiers éléments de la civilisation. »

Et pourtant, ce rêve est devenu une réalité. Il a suffi d'une initiative auguste et d'une âme élevée pour mettre à exécution une conception noble, grandiose, et d'une portée pratique telle qu'elle a réuni les puissances dans un congrès à Berlin pour y consacrer l'effort tout privé du Souverain de la petite Belgique.

Mais ce n'est pas de l'ensemble de cette œuvre que je vais m'occuper ici. Mon désir est de faire pénétrer avec moi le lecteur bienveillant au sein d'une tribu du centre de l'Afrique et d'y recueillir une impression sur le caractère et les mœurs des indigènes.

I

En jetant un coup d'œil sur la carte du Congo, l'on remarque immédiatement le grand coude formé par le fleuve, lorsqu'abandonnant la direction générale de l'est à l'ouest, il s'infléchit définitivement vers le sud-ouest.

Là, sur la rive droite, occupant la langue de terre relativement étroite comprise entre le Congo et l'Oubangi, son

Digitized by Google

grand affluent, habite, plus ou moins répandue, la tribu des Bangala [1]. S'il faut en croire les rapports des natifs, les Bangala résidaient autrefois, il y a peut-être un siècle, à l'intérieur de cette région, vers son centre. Des inondations ou des guerres, ou les unes et les autres, les ont ensuite chassés jusque sur les bords mêmes du Congo. Ils se sont alors fractionnés. Un groupe descendit en aval jusque Bongâta, à 15 milles au nord de l'équateur; d'autres familles passèrent sur la rive gauche et occupèrent, les unes Loulanga, à l'entrée de l'affluent Loulongo, les autres Boukoumbi, à 150 kilomètres en amont.

Sur la rive droite, celle d'origine, la fraction de Mobéka s'établit en amont de celle qui forme aujourd'hui Iboko. Mobéka et Iboko entrèrent en lutte, et les derniers poussant les premiers de plus en plus vers le cours supérieur du fleuve, finirent par les refouler dans le Mongalla, tandis qu'ils s'établissaient eux-mêmes à l'endroit où est située notre station actuelle.

On le voit, l'histoire des hommes est bien et toujours la lutte pour l'existence, pour le meilleur emplacement sur la terre.

Les pays où résident aujourd'hui les Bangala sont, en général, peu élevés au-dessus du niveau des eaux, ce qui s'explique par les nombreux affluents qui étalent leur large lit dans cette zone et par l'éloignement considérable des sources de toutes ces rivières. Constituant la marge de cette énorme vallée du Congo, dans sa région de hautes plaines et formés de dépôts d'alluvion consolidés par des filons rocheux de limonite et de quartz, ces terrains sont couverts d'une végétation luxuriante Le Congo, parsemé d'îles de toute grandeur, d'un à soixante-dix kilomètres de longueur, déploie, sur une largeur de trois à dix milles, sa nappe d'argent bruni, qui frissonne parfois sous la brise du sud-ouest, mais qui reste habituellement unie et ridée seulement par les petits plis des lignes du courant.

[1] La station établie au centre de la tribu est par environ 1° 33' de lat. N. et par 19° 20' de long. E. de Greenwich.

Digitized by Google

Les îles interceptant la vue, il est exceptionnel que l'on puisse voir en même temps les deux rives. En naviguant au large, où que le regard se porte, on n'aperçoit que la plaine d'eau et la succession des plans de même hauteur des forêts couvrant les îles et la rive, et présentant à l'œil une monotone continuité de bandes d'un vert uniforme. Parfois, le hasard vous livre une échappée lointaine dans le sens de la longueur du fleuve; alors, vous percevez nettement les séries d'îles parallèles dont les dimensions paraissent de plus en plus petites à mesure qu'elles sont plus éloignées, en sorte que celles qui bornent l'horizon à cinq ou six lieues ressemblent à des arbres isolés ou vous offrent la silhouette grotesque de quelque être imaginaire à l'immense chevelure.

Mais si l'on se rapproche d'une de ces nombreuses terres, de manière à la côtoyer d'assez près, dès qu'on arrive à quelques centaines de mètres, le paysage commence à se détailler; on découvre des tons variés dans les feuillages, depuis le gris cendré en passant par le jaune d'or, le brun bronzé, le vert sombre et le vert clair jusqu'au rouge éclatant.

Que l'on se décide enfin à longer l'île ou la rive à 30 mètres de distance, tous les traits du tableau se découpent, une sensation de délicieuse fraîcheur envahit l'être; l'inextricable fouillis des lianes et des fougères enlaçant les géants de la forêt, le dessin délicat et varié des frondaisons, tout apparaît dans un superbe désordre; et l'on se perd à rêver en sondant les profondeurs mystérieuses et sombres des voûtes de verdure, percées de ci de là par un rayon de soleil qui jette sa note éclatante dans ces retraites impénétrables.

Parfois, au milieu de cette exubérance de végétation, on remarque une clairière qui, à distance, paraît un charmant gazon anglais. En réalité, ces herbes s'élèvent à 2 et 3 mètres, et leurs tiges sont grosses comme des cannes.

Des myriades d'insectes bourdonnent dans le fourré; des taillis de roseaux et de papyrus, baignant leurs pieds dans le fleuve, s'échappent des clapotements révélant la présence de poules d'eau, de grenouilles, de serpents et de poissons; sur quelque bout de plage, dont le sable jaune étincelle au soleil,

Digitized by Google

apparaissent les croupes verdâtres d'un couple d'énormes crocodiles.

Dans la forêt, le branchage craque sous les bonds de singes noirs et bruns; les oiseaux gazouillent au-dessus, tandis que d'autres espèces chantent leur motif perpétuellement semblable et que les perroquets gris à queue rouge poussent, en volant très haut dans le ciel bleu, leur cri strident.

Des grognements graves et profonds, semblant sortir d'une caverne, rappellent nos yeux sur le fleuve : c'est une bande d'hippopotames, honnêtes monstres ignorants de nos projets, qui s'étonnent de nous voir troubler leurs ébats par l'étrange bruit de nos bateaux à hélice ou à aubes.

L'on remonte ainsi le fleuve pendant de longues heures sans rencontrer d'êtres humains, sauf, dans quelques petites pirogues, des équipes de deux ou trois pêcheurs. Parfois, pourtant, l'on croise de plus grands canots, s'en allant par groupes de trois à six, en expédition commerciale. Dans ce cas, les embarcations contiennent de quinze à trente-cinq personnes qui pagayent en chantant pour cadencer leurs mouvements et se donner du courage au travail.

Cependant, voici sur la gauche, à une petite lieue, ressortant sur le fond plus sombre de la forêt, une longue tache d'un vert clair piquée de points d'un jaune doré. Bientôt l'on distingue des spirales de fumée bleue s'échappant de ce massif. Plus de doute; c'est un lieu habité, village ou district.

Près des lieux habités, le fleuve s'anime du mouvement des pirogues, qui constituent, dans les parties navigables du Congo, l'équivalent des voitures de nos cités. C'est un va-et-vient continuel de ces légères embarcations, les unes chargées de vivres à vendre (maïs, manioc, huile de palme, chèvres et poules, bières, etc.), les autres menant en course ou en visite des notables assis gravement sur un tabouret vers le milieu du canot, tandis que leurs femmes et leurs suivants pagayent devant et derrière eux.

Le tintement d'un « gonga », sorte de grande cloche en

Digitized by Google

fer, ou le tap-tap du tambour annonce le passage d'un grand personnage. Puis, ce sont les femmes et les enfants qui vont dans les îles chercher le bois de chauffage et qui traversent le fleuve en chantant. Ailleurs, c'est un convoi funèbre : le corps du défunt est recouvert de nattes en écorce de jeune palmier, et les pleurs d'un rythme traînard et invariable, psalmodiés par les siens, font tourner la tête des passants.

A tout passage un peu intéressant, les villageois se précipitent au bord de l'eau pour voir et jaser.

En un mot, le Congo est la grande rue de passage des cités.

Abordons à la rive droite, chez les Bangala. Considérée dans son ensemble, qui comprend les deux districts d'Iboko et de Mabali et les quartiers du N'Gombé (nomades d'amont fixés depuis quelques années chez les Bangala), l'agglomération au milieu de laquelle s'élève notre station peut être appelée une grande ville du Congo. Mais cette ville, au lieu d'avoir toutes ses habitations serrées comme dans nos centres, forme une série de villages espacés par des intervalles de 100 mètres à 1 kilomètre. Ces intervalles sont généralement des parties trop basses, peu favorables à l'assiette d'un établissement.

Ces villages ayant peu de profondeur, de cinq cents mètres à un kilomètre, s'étendent en longueur sur près de trente-cinq kilomètres. Chaque village comprend les quartiers d'un certain nombre de notables. Le quartier est composé d'une ligne droite ou d'une courbe très ouverte, alignant de cinq à vingt maisons précédées, du côté intérieur, d'une large place recouverte d'argile blanchâtre battue et bordée de plantations magnifiques de bananiers interrompues par des carrés de légumes, de maïs et de canne à sucre. C'est sur cette place que se font les réunions de la famille et les réceptions, que se préparent et se prennent les repas et qu'ont lieu le plus grand nombre des actes du *home life*. Que voudrait-on, en effet, que fissent les indigènes dans leurs maisons, sinon y tenir quelque conciliabule et y dormir? Ces maisons sont des

Digitized by Google

cabanes longues de 5 à 10 mètres, larges de 2 et, à la ligne de faîte, hautes autant que larges, sans fenêtres, n'ayant qu'une simple porte dont le seuil est relevé à un pied au-dessus du sol. Les murs et les deux versants du toit sont faits de branches de palmier artistement tressées et que le feu de bois de toutes les nuits recouvre d'une couche brillante d'un brun tirant sur le noir. Les cabanes d'un même quartier sont très rapprochées, un mètre à peine les sépare. A l'intérieur, le mobilier est très simple : un châssis bas servant de lit, des nattes, quelques paniers, des pots en terre cuite, des lances, des boucliers, un fusil, des calebasses et quelques menus objets de ménage, enfin, une cachette quelconque pour le trésor de l'occupant. Au dehors, des tabourets ou des chaises basses à quatre pieds et à dossier, taillées dans un seul bloc de bois, servent, avec une ou deux nattes, de sièges aux habitants. Devant chaque cabane, un feu constitué par trois longs tronçons d'arbre desséchés obstrue quelque peu la circulation. Les habitants sont plus ou moins groupés sous de petits toits formant véranda ou à l'ombre d'un vieux palmier.

Les poules et les chèvres, cherchant leur nourriture, traversent la place et viennent rôder autour des grands pots ronronnant sur la flamme; les chats — de petite espèce — se complaisent en des attitudes béates, et les chiens, petits, trapus, roux ou noirs et d'intelligence peu développée, regardent silencieusement les passants.

Outre les plantations de bananiers et les plants de légumes qui précèdent la « place », le raffiné a planté une ligne à peu près droite de palmiers qu'il empêche de grandir pour développer le tronc et le feuillage, ce qui donne à son lieu de réunion un aspect de fraîcheur et de coquetterie charmant. Mais, à part cet arrangement du devant de la place du quartier, celui-ci, derrière et sur ses côtés, est entouré de massifs de hautes herbes, parsemés de palmiers et de grands arbres et traversés seulement par des sentiers larges d'un pied menant chez les voisins. Les quartiers sont disposés de manière à former trois, quatre ou cinq lignes plus ou moins parallèles au fleuve. En arrière s'étendent les champs et les bois.

Digitized by Google

La culture est fertile sous ce ciel si favorable, qui donne durant presque toute l'année des pluies de deux à cinq heures de durée tous les six ou huit jours.

Les indigènes choisissent l'emplacement d'un champ nouveau dans une partie en friche depuis cinq ans au moins. C'est dire qu'ils taillent généralement en plein bois. Le sol est nettoyé, l'on n'y voit plus que les buttes dénudées des termites hautes de 3 à 5 mètres. L'on sème ou l'on plante et les champs s'entretiennent très proprement. Les champs un peu éloignés de l'agglomération sont entourés de palissades pour les protéger contre les cochons sauvages. Le manioc, base de l'alimentation végétale, rend au bout de dix mois; le maïs se récolte après trois mois; la canne à sucre exige une année.

Les besoins des peuplades ayant été jusqu'ici minimes, on cultive peu au delà du nécessaire à la vie. Et cette terre des plus fertiles est là, prête à féconder les efforts de ceux qui voudront aider à nourrir la vieille Europe.

II

Les Banga'a — comme beaucoup d'autres tribus du haut Congo — sont de la couleur du bronze. On y remarque pourtant quelques hommes de teint presque noir et d'autres de couleur claire comme le café au lait, avec un ton plus rouge.

Les tailles m'ont paru distribuées à peu près comme en Belgique. Néanmoins, les hommes très petits sont assez rares.

La tête n'accuse pas ce prognatisme excessif sous lequel nous sommes habitués à nous représenter les nègres. La partie postérieure du crâne n'est pas trop développée, le front est assez droit. Les yeux sont généralement bien placés et seraient souvent beaux, n'était l'horrible habitude des natifs de s'épiler les cils et les sourcils. Le nez est légèrement épaté et j'ai vu quelques figures à nez aquilin.

Digitized by Google

La bouche est formée de lèvres d'une épaisseur moyenne et chez quelques-uns même elles sont minces et étroites.

En somme, ce type de tête nègre est remarquable.

Les épaules sont généralement carrées et la poitrine est développée; les jambes et les bras sont assez fortement musclés, mais ces muscles, non habitués au rude travail de l'Européen, sont généralement moins durs que les nôtres.

Le pied n'est, d'habitude, pas grand.

Les femmes sont bien faites à quinze ans, mais elles sont vite déformées par l'habitude du travail des champs et surtout du port de fardeaux, tels que les enfants, le bois de chauffage, les récoltes qu'elles maintiennent sur le dos par une liane passant sur les seins.

Hommes et femmes disposent leurs chevelures crépues en coiffures savantes, à dessins compliqués et variés, dans lesquels entrent souvent des tresses en forme de corne. L'huile de palme, d'usage si multiple et produite par le palmier élaïs, leur sert de pommade; ils y ajoutent quelquefois un enduit noir d'argile graisseux formant des boules de la grosseur d'une noisette.

Les dents sont limées.

Le costume est primitif. Les hommes portent une simple bande d'étoffe large de quatre mains, qui leur passe entre les jambes et se rattache devant et derrière à une ceinture en écorce de bananier. Les femmes ont un costume plus gracieux; c'est une triple ou quadruple frange, longue d'un pied à un pied et demi, et qui leur entoure les hanches. Cet élégant jupon dessine tous les mouvements dans la marche et fait vaguement penser aux robes courtes de nos danseuses du corps de ballet. Habituellement, ces vêtements d'hommes et de femmes sont faits de fibres d'hyphéné; mais depuis notre établissement dans la contrée, les coquets ont remplacé le tissu ou la frange indigène par nos étoffes d'échange, posées d'ailleurs de la même manière que leurs anciens « costumes ».

Cet habillement se complète par des bracelets en fer, en laiton ou en cuivre rouge passés aux bras et aux chevilles,

Digitized by Google

par des colliers de perles et des sonnettes de provenance européenne.

Enfin, n'oublions pas la poudre rouge « n'koula », produit du tronc d'une espèce de faux santal, qui, macéré dans de l'huile de palme, est frotté sur tout le corps. Cet enduit se conserve sur la peau le plus longtemps possible, peut-être un mois. D'un ton rouge éclatant au début, il ne tarde pas à passer à l'acajou, puis au brun.

La toilette d'un natif est très curieuse. Elle n'a pas lieu tous les jours. L'indigène s'étend sur une natte, la tête renversée dans les mains de ses femmes, qui lui épilent les cils et sourcils; puis elles le coiffent, — ce qui prend trois à quatre heures, — ensuite elles lui raclent la peau à l'aide d'une petite lame de fer. Enfin, vient l'application de la poudre rouge.

Les indigènes n'abusent pas du lavage à l'eau.

III

Au point de vue social, les Bangala sont divisés en plusieurs classes.

Les *moukounzi* sont les notables de l'endroit, les seigneurs, si l'on veut; tout possesseur de quelques femmes, d'esclaves et d'un quartier complet se dit *moukounzi*.

On appelle *sommi* les hommes libres, mais sans biens ou de fortune assez minime.

Les *mantamba* (au singulier *mountamba*) constituent la classe des esclaves.

Presque tout village comprend plusieurs moukounzi; le plus influent par la richesse, l'intelligence ou la bravoure est reconnu comme chef du village ou *monanga*.

Enfin, la confédération d'un certain nombre de villages admet parmi tous ses chefs locaux et pour les questions d'ordre général, la supériorité de celui d'entre eux qui s'est aquis le plus d'autorité et qu'on désigne alors sous le nom de *monanga monenné* (chef grand).

L'autorité de ces chefs est purement morale; ils n'ont aucune force permanente à leur disposition pour l'exécution de leurs volontés; leur seul moyen de pression est le grand

Digitized by Google

fétiche qu'ils détiennent ou que leurs sujets s'imaginent être en leur pouvoir.

Quelques-uns aussi ont la réputation de posséder le secret d'un poison qui les débarrasse au besoin d'adversaires trop gênants.

Un chef intelligent renforce son influence, autant que sa fortune le lui permet, en épousant les filles de chefs voisins ou éloignés et en mariant ses propres enfants dans des vues politiques.

On conçoit aisément que, dans de pareilles conditions, les « assemblées » exercent une très grande action sur la conduite des affaires. Les femmes y sont rarement admises à parler, mais tout chef ou notable a dans l'une de ses épouses un conseiller intime très actif.

La vie communale est intense et les questions du village se traitent entièrement dans son sein. Le grand chef du district ou de la tribu n'y intervient que sur l'invitation de la commune, quand celle-ci est troublée par des discordes intestines; en ce cas, le grand chef joue le rôle d'arbitre.

Il ne faut pas s'étonner, étant donné le système si élémentaire de gouvernement, de voir des villages d'un même district guerroyer entre eux, quitte à se réconcilier et à s'unir à l'apparition d'un ennemi commun, représenté par l'une ou l'autre peuplade plus éloignée.

Une assemblée publique offre un spectacle des plus intéressants, surtout quand elle a pour but la discussion d'un intérêt général de la tribu. La réunion est provoquée soit par l'initiative du grand chef lui-même, soit à la demande de plusieurs chefs de village.

La veille, ou même plusieurs jours à l'avance, des messagers sont envoyés dans les communes ou les districts pour prévenir chacun du lieu, de l'heure (désignée par la hauteur du soleil) et de l'objet de la convocation. Chaque village se prépare alors au débat dans un conseil préliminaire. Au jour dit, généralement entre neuf et dix heures du matin, sur la « place » du quartier du grand chef retentissent les sons métalliques du « gonga », qui donne le signal de l'ouverture de ce parlement primitif.

Digitized by Google

Mata Buiké, le vieux roi ou grand chef des Bangala, quitte sa véranda et vient s'établir sous l'ombrage d'un magnifique palmier. Les plus jeunes de ses femmes apportent son siège, grande chaise basse à dossier, recouverte d'innombrables petits clous dorés, et disposent quelques nattes. De toutes parts débouchent les chefs, les notables et les hommes libres, accompagnés de quelques-unes de leurs femmes chargées de tabourets. C'est un croisement de saluts, de « vous allez bien? » Une vaste ellipse est formée ; le grand chef se tient au milieu d'un des grands côtés; les autres assistants se rangent et la plupart s'asseyent. Les lances sont plantées en terre, la pointe en bas, les brillants et énormes couteaux sont déposés.

Près du grand chef se sont groupés son fils, ses neveux et ses amis particuliers ; parmi ses descendants, l'un est généralement choisi en raison de son habileté et de son expérience pour porter la parole; celui-là, que j'appellerai volontiers le premier ministre, est installé tout à côté du roi. S'étant assuré que tous les villages sont représentés, Mata Buiké fait signe qu'il veut parler. Le silence aussitôt établi, il invite le premier ministre à exposer la question à l'ordre du jour (on ne discute presque toujours qu'une seule question par réunion). Le délégué du roi se redresse sur son séant, tousse légèrement, puis bat trois fois des mains. Toutes les têtes se tournent vers lui et l'on entendrait voler une mouche.

« Messieurs », commence l'orateur...

Oui, ces cannibales primitifs ont un mot poli qui correspond à notre « messieurs ».

Et le discours se déroule, méthodique, raisonné et spéculant sur les intérêts et les passions des diverses fractions de l'auditoire. Calme au début, l'orateur s'anime peu à peu, interroge du regard et même de la voix, joue des mains et des bras, hausse les épaules, secoue la tête; bref, use de tous les moyens employés en Europe pour manifester la pensée en public. Arrivé au terme de ses développements, le ministre reprend un ton modéré et finit dans une forme placide et conciliatrice, pleine de persuasion.

N'allez pas croire au moins que vous êtes maintenant au

Digitized by Google

fait des projets du grand chef. Cette première harangue a eu pour préoccupation essentielle d'amener les partis à découvrir leurs intentions, sans préciser celles du roi; elle contiendra même à cet égard quelques fausses pistes ou des phrases équivoques de nature à égarer l'auditoire, et, par précaution, elle se distinguera par sa concision.

Pendant qu'elle se débite, des réflexions à voix basse s'échangent dans le public, et dès qu'elle est finie, ce sourd bourdonnement éclate en colloques animés. Et le vieux Mata Buiké, qui préside, impassible, le menton dans sa main droite, étudie la physionomie de l'auditoire.

Cependant, un chef désire exprimer son avis; le souverain invite chacun à se taire et le personnage qui prend la parole entame son speech en s'adressant cette fois au roi.

« *Mata-Buiké*, » ou encore *ancien* ou *père*, s'écrie-t-il, *voici mon opinion...* »

Il part, mais soyez sans crainte, il ne s'aventure guère plus que le premier ministre.

La discussion marche ainsi à travers une série de savants détours et contours; puis l'énervement et l'échauffement des têtes aidant, un mot vif ou caractéristique est jeté au milieu de ce jeu compliqué d'arguments; la situation s'éclaire, les avis se dessinent. Les interruptions se heurtent sarcastiques ou violentes; presque tout le monde s'est levé et brandit les armes; le vacarme est effrayant. Quels poumons vous ont ces enfants de la nature! Le moment décisif est venu. Mata-Buiké quitte son siège et s'avance au milieu de l'ellipse, appuyé sur un bâton long de trois mètres. Sa voix de stentor domine la tempête; il interpelle directement, et l'un après l'autre, tous les villages, les engageant à écouter :

« Êtes-vous des gens bien élevés du bord de l'eau, ou bien les sauvages de l'intérieur des forêts vous font-il envie? »

Il est superbe, ce grand vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, dans son mouvement de pitié pour les emportements de son peuple.

L'orage s'apaise comme par enchantement, et chacun se rassied. Le roi reprend alors lui-même le sujet débattu. Minu-

Digitized by Google

tieusement et avec une mémoire étonnante, il en rappelle les origines et les phases diverses; il détaille ensuite les arguments favorables à la solution qu'il désire et rétorque les objections, marquant chaque point et chaque raison à l'aide d'un brin d'herbe qu'il remet au chef le plus obstiné de l'opposition. Au cours de son discours, il établit un certain nombre de principes et, au fur et à mesure qu'il les énumère, il réclame l'assentiment de l'assemblée par un vigoureux « hon? » prononcé dans le nez et sur un ton élevé, et le public, entraîné, de répondre dans une note grave et avec un formidable ensemble un « hon » prolongé d'approbation. Lorsque pourtant la résistance persiste, que l'auditoire reste froid et que la question est importante, Mata-Buiké use d'un grand moyen; il pose sa question de confiance. Prenant un air profondément découragé : « Soit, dit-il, vous ne voulez pas votre bien; vous n'écoutez plus l'ancien, celui qui vous a tiré de tous les mauvais pas et mené à tant de victoires; je n'ai plus rien à faire ici; je vais quitter le district et me retirer chez un parent habitant un hameau perdu dans l'isolement du désert. »

L'effet est rarement manqué. Dans d'autres cas, le grand chef a recours à l'ajournement. Et les prétextes ne lui manquent pas. Au besoin, il fait prier sous main un ami, chef important de village, de quitter la réunion avant l'issue de la séance. Cet auxiliaire annonce naturellement qu'il va revenir à l'instant; on l'attend en vain; on s'impatiente et finalement Mata-Buiké déclare ne pouvoir conclure sans sa présence.

Les questions soulevées dans ces assemblées sont relatives à des mesures de tout ordre, sauf les projets de guerre. C'est-à-dire que l'on discutera très publiquement s'il faut continuer une guerre commencée, mais, pour en entreprendre une nouvelle, les conseils sont généralement secrets et tenus seulement par les plus grands personnages, en nombre très restreint, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Les séances publiques consacrées à l'examen des propositions de paix ou de prolongation de la lutte sont encore plus pittoresques que celles où l'on ne traite que des sujets pacifiques, parce que les différents clans s'y rendent vêtus et armés en guerre.

Digitized by Google

Ces détachements arrivent au son du grelot de guerre et font processionnellement, et en file, le tour de la place, en brandissant leurs lances et poussant le cri de combat. Les orateurs du parti de la guerre ne manquent pas de ridiculiser l'ennemi, imitant ses façons de parler et parodiant ses allures. A certains moments, ils se tournent vers leurs partisans et ceux-ci, joignant leurs voix à la leur, prononcent d'un ton farouche et sombre une ou plusieurs grandes phrases d'imprécations, nettement articulées, les syllabes étant bien espacées.

Les « Thiers » de l'endroit ont alors fort à faire; mais ils connaissent le tempérament chaud et mobile de leurs concitoyens et laissent passer ces souffles de chauvinisme et de bravade pour reprendre ensuite patiemment leur thèse de paix.

L'assemblée qui aboutit se termine en guise de vote par une « convention », *mobeko* en langage du pays. Ce pacte est scellé par l'abatage d'un palmier adulte, accompagné d'une série de formules consacrées, répétées par l'assistance et répondant aux diverses clauses de l'accord, que se charge d'énumérer un des chefs.

D'autres fois, et surtout quand la convention a un caractère secret, on se borne à fendre, dans le sens de la longueur, un plant de jeune palmier dont chaque chef tient une feuille en main en énonçant à voix basse les conditions arrêtées avec accompagnement des formules. Les mots : *Celui qui violera le contrat mourra*, suivent la mention de chacun des articles.

La coutume des assemblées publiques m'amène à traiter de la manière dont on rend la justice.

Le droit en vigueur est évidemment tout coutumier, les peuplades dont je m'occupe n'ayant pas la moindre notion de la lecture et de l'écriture; mais ses règles n'en sont pas moins déterminées.

S'il s'agit d'héritage, de dettes, de dommages causés aux plantations, aux pirogues, aux nasses à poissons, etc., en un mot, de presque tous les faits qui, en Belgique, sont jugés par les tribunaux civils et par ceux de commerce, les parties essayent d'abord de s'entendre à l'amiable.

Digitized by Google

Cette voie épuisée, l'une d'elles ou toutes deux proposent l'arbitrage. Les arbitres sont choisis d'ordinaire parmi les notables ou les chefs, et les intéressés, s'ils sont désireux d'une entente, nomment des amis communs. Les querelles relatives aux héritages sont d'abord déférées à un conseil de famille. Il est toutefois à remarquer que ce sont presque toujours les mêmes hommes qui sont appelés à ces fonctions de juges, et d'aucuns en ont une si grande habitude qu'ils en remontreraient à nos hommes de loi les plus retors.

Ce n'est pas le seul point qui les fait ressembler à ces derniers. Dans ces pays vierges, où Jean-Jacques Rousseau eût placé l'idéal de l'organisation sociale, la justice n'est nullement gratuite.

Les importants personnages, sollicités de se constituer en tribunal, font observer combien cette mission les dérange et leur occasionne de perte de temps. Les courses et les entretiens préliminaires à la formation de la cour d'arbitrage sont soigneusement rapportés aux plaideurs, et ceux-ci sont invités, avant toute réunion, à liquider les frais étonnants de ces premières démarches.

Enfin, le conseil de justice s'assemble. Les parties vont prendre la parole. « Permettez, font les juges, il fait très chaud, nous venons de loin; donnez-nous à boire et à manger. Oh! pas en nature. Non, non. En bon fil de laiton, s'il vous plaît. » Il faut s'exécuter.

Est-ce tout? Non pas. Les arbitres se retirent à l'écart et, après un long calcul, les voilà qui reviennent et exposent aux patients que les frais de justice monteront à tant de fils de laiton. Ainsi, le litige portant sur une valeur de 30 à 150 fils de laiton, les frais pour chaque partie seront de 15 à 60 fils. Quelquefois, quand la passion anime les intéressés, les frais de justice égalent la valeur du dommage. Veuillez remarquer que jusqu'ici pas un mot n'a été prononcé de la cause en elle-même.

Il arrive que plusieurs séances sont exclusivement consacrées à débattre les honoraires du tribunal.

L'on finit par s'entendre sur ce grave sujet et, dès lors,

Digitized by Google

l'affaire marche assez rondement, à moins que l'un des adversaires ne travaille à prolonger les débats, soit pour se procurer des témoignages, soit pour réaliser la valeur de quelque objet qui lui permette d'influencer les juges.

En général, les décisions suivent assez bien les principes. Le condamné n'accepte pas toujours la sentence. Dans ce cas, son adversaire tâche de le contraindre à payer, en dressant des embuscades pour capturer une de ses femmes ou des esclaves lui appartenant. Souvent même, le lésé n'attend pas la réunion des arbitres pour se donner ainsi un gage et nul ne le désapprouve.

Malheureusement, les captures se font quelquefois avec violence et, si le sang est versé, la guerre peut en résulter.

Les conflits « au civil » surgissent même entre de grands et de petits personnages et se règlent comme entre simples citoyens, mais il est rare qu'un grand chef soit condamné à de fortes amendes.

La justice criminelle s'exerce autrement. Le meurtre, le vol, les blessures sont jugés en assemblée générale du village ou même du district. Toutefois, le coupable surpris en flagrant délit, au moment même du crime, peut être mis à mort. Lorsqu'il est traduit devant le conseil public, l'inculpé n'est condamné à une peine pécuniaire que pour vol ou blessure; ou bien, il est souvent livré à l'homme qui a subi le dommage ou à l'un de ses héritiers; celui-ci peut alors, à son gré, le tuer, le manger ou le vendre. C'est ainsi qu'un homme libre peut être réduit en esclavage; s'il a du bien ou des parents influents, il se rachète ou se fait racheter.

Le meurtrier sans circonstances atténuantes subit presque toujours la peine capitale; il a la tête tranchée.

L'adultère est jugé par le mari offensé. Généralement indulgent pour l'épouse, à laquelle il coupe parfois une oreille ou passe une lance dans les mollets, il n'admet le complice à se racheter que moyennant une très forte indemnité. C'est même là la source de revenus très sérieux.

Les fortunes étant aux mains exclusives d'un nombre assez restreint de notables, possédant de dix à trente et même cin-

Digitized by Google

quante épouses, de nombreux hommes libres — surtout parmi les jeunes gens — sont sans femmes. D'ailleurs, dans l'ensemble de la population, les femmes l'emportent par le nombre, ce qui s'explique par les guerres, les sacrifices humains et les repas des cannibales, dans lesquels on tue le moins possible les femmes, celles-ci ayant une valeur commerciale beaucoup plus élevée que les hommes.

Les maris en possession de nombreuses épouses se rendent parfaitement compte de ce que cette situation crée de tentations. C'est pourquoi, étant donné qu'aucun déshonneur ne s'attache à eux par suite des infidélités de leurs femmes, ils s'entendent avec les plus séduisantes d'entre elles pour qu'elles entraînent quelque jeune amoureux à l'adultère. Les mesures sont alors prises pour surprendre le trop brûlant amant, *flagrante delicto*, pour le lier et l'amener à payer. S'il n'est pas assez fortuné, on le vendra ou ses parents et alliés interviendront dans le règlement de l'indemnité.

Et pour en finir avec ces questions de frais, n'oublions pas qu'un arrangement quelconque, la conclusion d'une paix et tout ce qui donne lieu à la convocation d'une assemblée extraordinaire, exige de la part des organisateurs le payement de bière de canne et même de poules, de chèvres et de chiens pour les libations et les repas des chefs et des notables réunis.

A l'époque où je résidais chez les Bangala, la propriété du sol était réglée d'une manière très simple. Dans les lieux habités, tout notable ou homme libre avait son quartier bien limité; quand les étrangers veulent s'établir individuellement dans la tribu, ils envoient un présent au chef et attendent de lui l'autorisation voulue. Les champs ont leurs séparations nettement déterminées. Mais les terrains en friche, sauf exceptions, sont la propriété commune, et tout homme qui veut défricher devient le maître de la parcelle qu'il a travaillée.

Pour l'établissement des nasses en vue de la pêche, les îles sont divisées en lots par village et les lots de villages sont eux-mêmes fractionnés entre les habitants.

Digitized by Google

IV

Bien que les pages qui précèdent aient déjà pu faire pressentir quelques-uns des traits du caractère des Bangala, je crois devoir m'appesantir sur les défauts et les qualités de ces indigènes.

Mais, en premier lieu, il m'importe de combattre l'opinion, très répandue en Europe, que les nègres sont pourvus d'une pauvre intelligence. Certes, les races du bas fleuve, pendant le très court séjour que j'ai fait parmi elles, ne m'ont pas paru briller par leurs facultés; mais ces races ont senti jadis les affreux ravages de la traite et sont toutes différentes de celles du haut Congo. Les Bayanzi, les gens d'Irebou, les Bakouti (équatoriaux) et les Bangala sont incontestablement bien doués sous le rapport intellectuel.

Les Bangala, en particulier, par leur constitution en une confédération relativement plus puissante que beaucoup d'autres groupes, ont développé leurs moyens sous l'influence du rôle supérieur qu'ils ont voulu jouer dans le haut Congo.

Leur intelligence est vive, mais particulièrement tournée vers la ruse et l'esprit de négoce. Que la vue des Européens, des bateaux à vapeur, des fusils perfectionnés, des jumelles et de tant d'autres choses qu'ils ne s'expliquent pas, les aient étonnés, c'est bien naturel et cela ne doit pas les faire mal juger.

Leurs impressions et leurs résolutions sont des plus mobiles; ils passent de l'insolence la plus audacieuse et de la jactance la plus insupportable à la peur la plus ridicule et à l'humilité la plus grande, pour reprendre peu après leur attitude première de provocation. L'Européen qui traite avec eux ne doit jamais oublier ce trait.

Les Bangala sont cruels, les sacrifices et les repas humains accomplis au milieu de la joie générale le prouvent; ils sont, en outre, de mauvaise foi, menteurs, cupides et pillards. Je vois en eux l'homme à l'état naturel, livré à ses mauvais instincts, que ne refrène pas l'éducation. Par contre, ces

Digitized by Google

grands enfants sont susceptibles d'amitié; j'ai rencontré parmi eux des preuves non équivoques de tendresse maternelle et paternelle; la pitié peut s'emparer d'eux et ils ressentent la douleur de la perte d'un parent ou d'un ami. Ils connaissent la honte, ont un mot pour la désigner, mais la pratiquent peu.

La jalousie, l'orgueil, la vanité, l'enthousiasme les dominent comme nous. Et, malgré la polygamie, l'achat des femmes et les lois sévères sur l'adultère, l'amour chante aussi dans leurs cœurs. Leur abattement peut aller jusqu'au désespoir, et cette folie, qu'ici nous attribuons souvent à nos mœurs civilisées, le suicide, fait aussi des victimes chez les Bangala.

En fait de moralité, ils ne sont retenus que par les nécessités que crée tout état social. Ainsi, s'ils ne comprennent pas l'horreur du cannibalisme, ils possèdent parfaitement la notion du tien et du mien. Ils savent et proclament les maux désastreux de la guerre, puisqu'ils les ont parfois subis, mais ils sont toujours prêts à les infliger aux autres, si le risque leur paraît minime et l'appât considérable.

Isolés de toute civilisation probablement depuis l'origine, ils n'ont, en fait de philosophie et de croyances religieuses, que des rudiments vagues. On ne peut affirmer qu'ils conçoivent un être suprême. Ils parlent bien d'un être plus ou moins surnaturel appelé Mongita, habitant en amont, au pays de l'ivoire, et de ses deux enfants, Ibanza, le fils (dont ils nous ont crus les envoyés parce qu'il était supposé autrefois amener d'aval les fusils et les étoffes d'origine européenne), et N'Songo, la fille, dont ils ignorent la résidence. Mais ils n'ont pu me définir les attributs de ces personnages, en dehors de leur action sur les produits commerçables.

D'autre part, en parlant du tonnerre ils me disaient : *Moutou monenné*, c'est-à-dire : homme puissant. Mais ils appellent *moutou* tout être, toute chose ayant une action : l'hippopotame est un *moutou*, tout comme le soleil, le vent et la pluie.

Nous essayâmes bien souvent d'amener les natifs à nous expliquer leurs opinions sur les points fondamentaux du problème de l'existence et de la divinité; nous nous heur-

Digitized by Google

tâmes toujours à des réponses insignifiantes, accompagnées d'un *nous ne savons pas* prononcé d'un air interrogatif.

Ainsi, sachant qu'aux funérailles d'un homme de marque ils enterrent avec lui les victimes, ses femmes et ses esclaves, avec des étoffes, des fils de laiton et des fusils, nous leur demandions pourquoi ces pertes de vie et de bien; ils nous répondaient: « C'est pour que le défunt fasse son voyage en bonne condition, et non comme un malheureux. »

— « Mais où va-t-il? — Nous l'ignorons. — Pourquoi disposez-vous du manioc et de la canne à sucre sur sa tombe? — C'est pour sa nourriture en route. — Donc, il n'est pas mort, et cependant vous retrouverez plus tard ses os dans la fosse. — Oui, mais ce qui arrive après la mort est inconnu. — Vous distinguez l'intelligence de la chair; vous avez un nom pour chacune de ces deux choses? — Parfaitement. — Que devient l'intelligence? — Vous posez des questions impossibles. »

D'autres fois, parlant des gorilles qui habitent les forêts du Nord-Ouest, les Bangala me disaient : — « Ce sont les hommes morts qui sont revenus sous cette forme. — Alors, vous savez où vont les morts? — On dit cela, mais nous ne saurions rien expliquer. »

Nous cachent-ils quelque culte mystérieux? Je n'en crois rien. Ils ne comprennent pas le système de l'univers et n'ont jamais éprouvé la nécessité de s'en instruire.

Dans cet état, les superstitions ont belle prise sur eux, et le fétichisme matérialise leur besoin inné de croire et de trouver protection ailleurs que parmi les hommes.

Ils possèdent des sorciers et des sorcières — ne formant pas caste—qui sont très craints, mais contre lesquels, parfois, ils n'hésitent pas à agir. On m'a cité l'histoire d'un sorcier qui fut surpris et tué, il y a quelques années, pour avoir causé un mal sérieux dans un village.

Il n'est pas nécessaire, cependant, que le sorcier intervienne dans l'usage de tous les fétiches. Tout indigène détient un ou plusieurs fétiches, dont il se sert tout seul. Le sorcier ou la sorcière n'est mandé que pour guérir un malade,

Digitized by Google

désensorceler un malheureux, découvrir un voleur, préparer une grande guerre. Encore, dans ce dernier cas, le grand chef possède-t-il un fétiche spécial très considéré.

On se doute bien que les sorciers ne pratiquent pas gratuitement; ils réalisent généralement une belle fortune et passent dans leurs vieux jours l'office à leur fils aîné. Le tambour et certaines danses bizarres sont leurs moyens les plus usuels. J'ai beaucoup ri le jour où, attiré par un vacarme subit, je suis arrivé devant la cabane d'un jeune homme à toute extrémité, que l'on travaillait à sauver par des danses chantées et des batteries de tambour assourdissantes. En Belgique, me disais-je, on étendrait de la paille dans les rues pour étouffer le bruit. Ici, c'est le contraire. Le plus drôle, c'est que ce jeune homme guérit. Le tambour intervient également dans les exorcismes. Il joue aussi un rôle important dans la préparation de la guerre; pour une tâche aussi importante, on a recours à un grand féticheur habitant un district étranger. Il m'a paru que la condition essentielle à remplir par le personnage est d'être doué d'excellents jarrets, d'une grande élasticité des muscles et d'une science chorégraphique étendue. C'est, en effet, principalement par ses danses qu'il combine ses talismans et ses maléfices. Les Bangala lui concèdent le pouvoir de « cuire » à distance les armes de l'ennemi de manière à les rendre impuissantes. Mais ils ne s'en tiennent pas là. Mata-Buiké, au jour du départ de l'expédition guerrière, oint le chef de l'armée à l'aide d'une racine qu'il a préalablement mâchée dans son auguste bouche, privée de dents; il frotte les armes du généralissime avec le même produit; enfin, pointant sa lance vers le ciel, il formule des imprécations belliqueuses rappelant tous les griefs de sa tribu contre celle qu'il veut attaquer.

La flotte de pirogues de guerre, s'étant mise en mouvement, doit encore avoir égard aux présages. Si, remontant le courant du fleuve, elle rencontre des hippopotames qui se dirigent également vers l'amont, ou un éléphant qui s'éloigne de la rive, le pronostic est favorable : la victoire est assurée.

Digitized by Google

Il n'est guère de danger ou de contre-temps auquel les natifs ne puissent opposer un fétiche préservateur.

Si l'horizon se charge de nuages noirs chassés par un vent violent annonçant la pluie et que celle-ci soit de nature à déranger un projet, aussitôt l'on voit quelque indigène s'armer d'un sifflet pendu à une peau de civette et souffler vivement à plusieurs reprises dans cet instrument. Puis il interpelle l'orage : « Va-t'en ! que nous veux-tu ? Ne vois-tu pas que nous faisons un marché? Passe et reviens à un autre moment plus opportun !... »

Comme il arrive souvent, dans ces régions équatoriales, qu'une bourrasque passe à portée d'un endroit et le contourne sans l'arroser, la prière est parfois exaucée.

Un matin, je vis une femme indigène occupée à creuser un trou dans un des chemins de la station; son mari me supplia de la laisser faire, ajoutant qu'il réparerait la route, mais qu'il s'agissait de remédier à la stérilité de son épouse. Et voici ce que je vis : La femme, continuant à fouiller la terre, découvrit un squelette d'enfant; c'étaient les restes de son premier-né; elle l'embrassa. Puis, assistée de la sorcière, elle adressa d'humbles prières à cet enfant mort, le suppliant de rentrer dans son sein pour lui donner encore la joie de la maternité. Je n'eus pas, je l'avoue, le courage de sourire devant ce naïf mais touchant tableau.

Les Bangala s'enduisent parfois la figure d'une couleur noire ou rouge; je m'étais imaginé, au début de mon séjour parmi eux, que cette pratique était l'œuvre de la coquetterie, bien qu'elle eût pour effet d'enlaidir considérablement ceux qui la suivaient. Je me trompais. Ces peintures sont des fétiches. Les unes protègent contre la médisance et les dénonciations; les autres mettent à l'abri du danger dans les combats; aussi faut-il voir les débauches de couleurs les jours de bataille!

Un pouvoir très précieux que possèdent les sorcières est celui de découvrir les voleurs et même de deviner les projets des gens. J'ai pu m'assurer que, dans l'exercice de cette remarquable science, elles ont des compères qui se chargent

Digitized by Google

d'enivrer les individus soupçonnés ou ceux qu'il s'agit de scruter. Et ceci fait comprendre que les services de ce genre se payent assez cher, les magiciennes devant rentrer dans leurs dépenses en boisson.

Les rêves servent aussi à l'interprétation de l'avenir. Mais devons-nous tant nous moquer des idées ridicules qui hantent le cerveau des nègres, quand nous voyons, en Europe, tant de bonnes gens croire aux tireuses de cartes et à l'influence du nombre 13, des vendredis et de la rencontre d'un bossu ou d'un corbeau?

Dans le bas Congo comme dans la vallée du Quilou-Niari, on rencontre, paraît-il, des idoles. Je n'en ai jamais vu chez les Bangala. En matière d'objets sacrés, je n'ai découvert dans cette peuplade que des vases remplis d'eau et de certaines herbes particulières et aussi de petites colonnes de bois hautes de deux pieds et abritées sous un petit toit.

Je dois néanmoins dire que les indigènes m'ont signalé dans le district de M'Binga, que je n'eus pas l'occasion de visiter, une certaine *Moisi a Balonie* d'un pouvoir merveilleux. Ce nom veut dire femme de la tribu Balonie. Or, cette femme est un petit pot, de la forme d'une bouteille sphérique, en argile cuite. Elle parle, disent les indigènes, et est indestructible. Une tribu lointaine et réputée pour sa férocité, le N'Ghiri, ayant envahi le M'Binga, rechercha la *Moisi a Balonie* et, l'ayant aperçue, se mit en devoir de la briser. Mais la *Moisi* poussa des cris si terribles que les envahisseurs prirent la fuite.

Le district de M'Binga a, du reste, la spécialité des choses extraordinaires. Ainsi, son grand chef est le maître des crues du Congo : c'est lui qui inonde ou assèche la contrée.

Je ne puis abandonner ce sujet sans dire un mot de l'*ikoundou*. C'est un mot difficile à traduire. C'est une sorte de pouvoir occulte dont dispose un individu; mais, fait curieux, il est possible d'en trouver la trace matérielle à la mort de son possesseur. Qu'un homme ait du bonheur dans ses entreprises, que plusieurs de ses ennemis meurent ou se ruinent sans que l'on puisse saisir son influence matérielle sur ces

Digitized by Google

malheurs, on les lui imputera quand même, en disant qu'il dispose d'un *ikoundou* puissant. Il peut lui en coûter. Ainsi, en juin 1885, une femme ayant été mangée par un crocodile, la rumeur publique accusa son beau-frère d'avoir usé d'*ikoundou* pour amener cette catastrophe. Il fut soumis à l'épreuve du poison et en mourut. En faisant son autopsie, on découvrit énormément d'*ikoundou*. N'ayant jamais assisté à ce genre d'opération, j'ai interrogé les natifs sur la nature matérielle de l'*ikoundou*. Il m'a semblé que celui-ci doit être représenté par les calculs vésicaux, rénaux ou biliaires.

V

La vie courante n'est pas pénible chez les Bangala, si l'on fait abstraction des événements de guerre, des sacrifices et des repas humains.

La part du travail est minime; celle du plaisir est considérable. Avant le jour, quelques jeunes gens de chaque village montent en pirogue pour aller dans les îles relever les nasses à poissons. De rares notables ayant à faire une longue course se mettent aussi en route. Le reste de la population dort jusqu'au lever du soleil. Vers six heures et demie, les feux sont portés par les femmes hors des cabanes, sur la place du quartier, et peu à peu les hommes sortent et viennent se grouper autour du foyer. Ils sont très sensibles à la fraîcheur du matin.

Entre sept et huit heures, on mange une banane grillée ou un morceau de manioc. Mais beaucoup d'hommes remettent leur premier repas à plus tard. Les femmes — de préférence les vieilles, car les jeunes accompagnent à tour de rôle leur mari dans ses réjouissances — se rendent aux champs ou aux bois, accompagnées des esclaves mâles (ceux-ci sont en très petit nombre). Le travail dépasse rarement les onze heures.

Pour la préparation des repas, quelques femmes restent au logis. L'alimentation des Bangala a pour base la racine de manioc, que l'on met préalablement tremper pour lui enlever son amertume et sa pelure; il faut y ajouter les bananes et

Digitized by Google

le poisson, le tout accommodé à l'huile de palme. Les indigènes ne trouvent pas dans la contrée notre sel, le chlorure de sodium. Ils y suppléent par les potasses que leur donnent les cendres de quelques herbes aquatiques et par le piment.

Les poules et les chèvres sont des aliments luxueux; la chair humaine est le mets le plus coûteux. Presque tous les animaux — sauf le chat — contribuent à la nourriture; les rats, les serpents, les cochons sauvages, les crocodiles, les hippopotames, les fourmis blanches (termites), les limaçons, les oiseaux de toute taille, tout se mange.

Aux produits végétaux déjà cités, il faut ajouter le maïs, l'igname, l'ananas, des légumes variés, tomates et autres.

Les boissons sont l'eau, le vin de palme, sève du palmier élaïs, et l'alcoolique bière de canne à sucre.

Mais j'en reviens à l'emploi de la journée des Bangala. Tandis que leurs femmes et leurs esclaves accomplissent les légers travaux que j'ai cités, et que quelques citoyens se livrent aux industries de la construction des pirogues, de la fabrication de la bière, des armes, de la poterie et de la vannerie, la masse des hommes libres, des notables et des chefs, en dehors des affaires du négoce et des discussions publiques, passe son temps à festoyer. Dès 9 heures du matin, on les voit circuler, les uns achetant de grands pots de bière de canne et les disposant pour la consommation, les autres à la recherche d'un quartier dont le maître a réussi à se procurer le liquide aimé. Le vaste récipient est placé sous un frais ombrage et l'on s'assied tout autour. Le propriétaire offre volontiers un gobelet au passant, mais si celui-ci s'assied définitivement dans le cercle, il doit payer une quote-part, à moins que la fête n'ait lieu sur invitations. Les libations commencent dans le plus grand calme; un des assistants plonge méthodiquement une manière de louche dans le pot et remplit minutieusement les gobelets, en veillant à ne répandre aucune goutte. Et l'on devise tranquillement sur la chronique du district. Mais peu à peu, les têtes s'échauffent. On apporte alors un tambour, et bientôt, c'est en chantant leurs motifs traînards, scandés par les batteries, que les amis, dodelinant de la tête, poursuivent la

Digitized by Google

grande « beuverie ». Souvent, alors, une femme se lève et se met à danser sur place au milieu du cercle, et les convives, ruisselants de sueur, suivent assis ses mouvements ondulés en frappant de longs bâtons à l'aide de courtes baguettes.

Un pot vidé, on cherche à s'en procurer un autre, et si l'on n'y réussit pas, toute la bande se lève et s'en va par les quartiers, à la découverte de quelque connaissance encore nantie de bière. Et la fête dure ainsi parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit, sans que l'on songe à manger. Tout au plus, l'on grignote une banane ou l'on aspire quelques bouffées de fumée de tabac dans les grosses calebasses qui servent de pipes.

Ces joyeuses séances ne se terminent pas toujours sans querelles. Très fréquemment, au contraire, à propos d'une vétille, les gros mots pleuvent et sont suivis de luttes au couteau. Le sang coule parfois abondamment.

Les jours où l'orgie chôme, si la soirée est belle et que la lune se montre éclatante, la jeunesse organise des danses.

Elles ont lieu au tambour, avec accompagnement de chansons. Les jeunes gens des deux sexes forment un vaste cercle et se trémoussent sur place en battant des mains et en chantant; en même temps, des extrémités d'un même diamètre se détachent un homme et une femme qui, exécutant un « cavalier seul en avant », viennent rapidement se placer l'un en face de l'autre dans une attitude lascive et se retirent aussitôt dans le rang, et chacun y passe.

Les chansons des indigènes sont toutes des improvisations; les événements du moment et les sentiments qu'ils déterminent y sont brièvement indiqués dans une phrase répétée jusqu'à cent fois. En voici une, qui fut imaginée à la suite de notre établissement chez eux avec nos articles d'échange : *Écartez la jambe du chemin de Boula-Matari* (Stanley). Ce qui veut dire : Stanley, cet homme si riche, doit trouver la route ouverte devant lui; c'est notre intérêt. »

D'autres fois, on chantait : « Mouéva (c'était moi), tu l'as dit : la guerre civile est mauvaise; et nous disons : faisons la guerre étrangère. » L'esprit public s'entretient ainsi dans

Digitized by Google

toutes circonstances. Et puisque je parle de cet esprit, je veux signaler incidemment que ces peuplades ont, tout comme nous, des mots plaisants à la mode, qui se succèdent dans la faveur populaire.

Notre : « Ohé! as-tu vu Lambert? » a ses équivalents là-bas.

Et dans cet ordre d'idées, ce qui est très curieux, ce sont les imprécations, correspondant à nos jurons, que se lancent les natifs, tantôt en plaisantant, tantôt avec colère.

Oké na N'ghiri, ce qui veut dire : « Péris par la main des N'ghiri »; auquel cas l'apostrophé répond : « Que le crocodile t'enlève », ou « Que l'hippopotame te détruise », ou « Sois la proie du serpent », etc., etc. Il y a ainsi toute une litanie des plus pittoresques.

Les Bangala connaissent certains jeux de hasard qui leur ont été enseignés par les Irébous, peuple d'aval; ils y perdent souvent beaucoup de biens.

En temps ordinaire, le coucher a lieu vers neuf heures du soir. Quelquefois, à cet instant, les chefs profitent du calme de la nuit pour faire quelque proclamation ou notification en forme de discours.

A propos de tout et de rien, la guerre éclate de tribu à tribu ou de village à village. Tout village a sa vanité, son amour-propre spécial. De même, la tribu a ses gloires et ses haines communes. Les guerres préparées, et elles le sont quelquefois de longue main, ont pour caractère la surprise. Tout est mis en œuvre pour déconcerter l'adversaire par la soudaineté de l'attaque. Souvent la tribu s'assemble et annonce hautement le projet d'aller combattre telle peuplade. L'on part, puis en route, un détour inattendu conduit l'expédition à envahir le territoire d'une tribu dont le nom n'avait pas été prononcé dans les assemblées et dans les manœuvres préparatoires.

C'est un tableau très vivant que celui de l'appel sous les armes des peuples d'Iboko et de Mabali. Le grand chef Mata-Buiké fait venir quelques enfants des divers villages, les prend par le bras et se met à les battre en manière de simulacre en leur disant : « Toi, fils du village de M'Poumbou, dis,

Digitized by Google

ton père et tes frères sont-ils devenus lâches, qu'ils ne pensent plus à l'ennemi? Où sont les vaillants d'autrefois? Tiens, je te bats et te méprise, et tu mérites que l'ennemi écrase les tiens. Va et dis-leur que moi, le père de la tribu, je les déclare couards. » Ce discours est répété à tous; puis le grand chef coupe leurs ceintures en petits morceaux et, se dépouillant de la sienne, la jette au feu. C'est le grand signal de lutte.

Aussitôt, Mata-Buiké fait battre le grand tambour de guerre, et peu après, quelques chefs délégués des villages les plus proches et célèbres par leurs exploits se mettent à parcourir les agglomérations, en faisant tinter le double grelot d'alarme et en annonçant partout la prise d'armes. Quelques guerriers fameux, suivis de la jeunesse enflammée, arment leurs pirogues. Les boucliers en osier et les fusils à pierre y sont placés à l'avant; vers le milieu, l'on dispose sur les deux bords une sorte de chevalet, et bientôt chacun d'eux reçoit de 10 à 20 lances. Chacun se munit de ses sortilèges et s'enduit des couleurs magiques de protection, puis passe en sautoir le baudrier, qui soutient un énorme couteau. Les plus belles étoffes sont exhibées et servent à la toilette des guerriers, et ceux-ci coiffent leurs bonnets de peau sombre ou de plumes éclatantes. Puis l'on s'embarque. Les premières pirogues armées sillonnent le fleuve, allant d'un village à l'autre, passant et repassant, excitant le peuple à la lutte par des chants bien rythmés et par le bruit des cloches et des tambours. C'est une traînée de poudre. De toutes parts, les embarcations quittent la rive et vont grossir le premier noyau de la flotte. Mais, comme on attend les amis d'amont et d'aval qui habitent au loin, il se passe parfois un ou deux jours avant que la concentration soit achevée. Tous les hommes valides, les jeunes gens et même les enfants de 13 à 14 ans, vont à la guerre; j'ai même vu quelques femmes s'embarquer. Il ne reste au village, en fait de mâles, que les vieillards et quelques esclaves.

Le voyage est réglé de manière à arriver la nuit près des localités qu'il s'agit d'enlever; pendant la route, on utilise

Digitized by Google

les labyrinthes des îles pour dérober le mouvement. Parvenues aux environs de l'objectif, les forces se répartissent en silence, les uns gagnant la terre ferme et le revers et les flancs des villages, les autres chargés du front. On s'est assuré, par tout cet ensemble de mesures, une supériorité numérique écrasante sur le point essentiel. Au chant du coq, entre cinq heures et cinq heures et demie du matin, l'attaque commence. Les masses se ruent sur les quartiers de l'ennemi endormi, chaque maison étant entourée de 10 à 30 guerriers et son unique porte basse étant guettée. La fusillade éclate, le feu est mis aux cabanes; les malheureux assaillis se précipitent vers l'issue de leur case, où la mort les attend. On n'épargne que les femmes, qu'on emmène en captivité. Le jour se lève sur une scène d'affreux carnage. Les habitants dispersés, tués ou faits prisonniers, le pillage commence; on emporte tout, même les simples objets de ménage; les bananiers sont coupés et les champs dévastés. Les morts, décapités, sont mis en pirogue pour servir à de grands festins, pêle-mêle avec les prisonnières, soigneusement garrottées. Puis la flotte quitte le champ de bataille et reprend le chemin de ses foyers. Ayant gagné une distance suffisante pour être à l'abri de tout retour offensif, elle se disperse en quantité de groupes qui rejoignent leurs villages en chantant leur triomphe.

Il arrive que la tribu attaquée se réveille à temps et parvient à infliger une honteuse défaite à l'assaillant. Quand les chances de la lutte sont plus ou moins égalisées par les circonstances, le combat sur terre est très difficile à suivre, parce que les indigènes usent d'un art infini pour se dissimuler dans les hautes herbes et dans le sous-bois. Sur l'eau, l'engagement est plus pittoresque; il y a de véritables mêlées et il n'est pas rare de voir des pirogues renversées et leur équipage précipité dans le fleuve.

Les Bangala n'apportent guère plus de loyauté dans le commerce que dans la guerre. Je ne parle pas des petits achats de vivres et de ceux faits dans le district même et qui sont à peu près empreints de probité. Mais que, d'une tribu éloignée, il vienne une expédition de traficants ayant pour but le troc

Digitized by Google

d'esclaves et d'ivoire contre les produits européens, les cotonnades, la poudre, les fusils à pierre, les perles, le sel, etc., il n'est pas de ruse dont on ne se serve pour la frustrer dans des formes polies et hospitalières.

Ces négociants sont accueillis avec une parfaite urbanité, au milieu de démonstrations de la plus vive sympathie. L'échange du sang a lieu et le nouveau frère étranger remet à celui du pays tous ses objets d'échange. Le dépositaire argue de nombreux empêchements pour commencer le voyage qu'il va entreprendre afin de se procurer les articles demandés par son hôte. Enfin, il s'exécute et revient un mois plus tard, avec toutes les apparences d'une profonde tristesse et d'un dénûment pitoyable. Il a été, dit-il, au cours de son excursion, attaqué et pillé par des inconnus; c'est à peine s'il a pu sauver sa vie et quelques-unes des nombreuses défenses d'ivoire qu'il avait avantageusement négociées pour son cher frère de sang.

Pendant son absence, des embûches amoureuses ont été dressées à ce dernier ou à ses compagnons, et il a encore, de ce chef, à payer de fortes indemnités, quand il ne doit pas laisser un fils ou un esclave aux mains de son ami, dont les femmes ont organisé le piège. Bref, le départ des commerçants étrangers est généralement aussi triste que leur arrivée a été joyeuse.

VI

Le lecteur se demande sans doute de quelle nature devaient être les relations de ces populations aux mœurs si arriérées avec les agents de l'Association internationale du Congo, agents investis du mandat de se faire céder des droits politiques considérables et d'acquérir une influence civilisatrice chez les sauvages, par des moyens pacifiques.

Notre ligne de conduite était inspirée par une haute pensée humanitaire et tracée par des hommes ayant une profonde connaissance des nègres de l'Afrique centrale. Elle avait pour principe de pousser les noirs aux relations avec les blancs par

Digitized by Google

l'appât des intérêts matériels que devaient leur procurer les présents et les échanges.

A cette tentation, nous nous efforcions d'ajouter un grand respect pour l'Européen, respect déterminé par le spectacle, stupéfiant pour ces hommes ignorants, des bateaux (à vapeur) « qui marchent tout seuls », des articles perfectionnés de notre industrie, miroirs, bracelets brillants, étoffes variées et des objets incompréhensibles pour eux, tels que les médicaments, les jumelles, les boussoles, les allumettes, l'accordéon, etc. Enfin, et après les premiers temps de notre établissement, sous les apparences de simples réjouissances ou de chasses, nous les étonnions par la puissance et la rapidité de nos fusils et de nos revolvers, et nous les amenions à méditer sur les dangers considérables, exagérés par leur caractère d'inconnu, qui pourraient résulter de la lutte avec ces êtres bizarres qui sont les blancs.

Il s'agissait d'abord de vaincre la défiance première en abordant dans un district jusqu'alors non visité. Les bateaux ralentissaient leur marche, les fusils étaient couchés sous les bancs, nos Zanzibarites et nous, nous conservions une attitude naturelle, fumant et causant tranquillement. En approchant de la rive, les indigènes des tribus déjà acquises, que nous avions amenés avec nous comme guides, engageaient une conversation amicale avec les sauvages anxieux restés sur le bord du fleuve, et annonçaient l'arrivée du richissime homme blanc, etc., etc., en montrant des tissus aux belles couleurs et de brillants colliers. Nous ne tardions pas à être invités à descendre à terre. Au bout de peu de jours, notre chef exposait son but de fonder une station dans la contrée, moyennant cession d'un terrain qu'il payerait comptant. Puis venaient l'échange du sang et la signature du traité. Nous expliquions aux indigènes que la petite marque à apposer sur le papier correspond à l'incision qu'ils se font sur leurs bras dans la fraternisation par le sang, et que l'une comme l'autre doit marquer l'accord conclu. Chaque clause de ce dernier était énumérée, et les chefs natifs s'engageaient à les respecter toutes. Quand nous leur demandions la cession de

Digitized by Google

la souveraineté politique, ils approuvaient toujours, parce que, très roués, ils se disaient intérieurement que c'était là surtout une satisfaction d'orgueil recherchée par le blanc, mais dont probablement il ne poursuivrait pas bien loin les conséquences pratiques. Les premiers mois s'écoulaient dans la plus parfaite entente. Pendant ce temps, nous élevions nos bâtiments, ce qui fortifiait notre position. Nous avions soin de nous montrer aimables, généreux, accessibles, complaisants pour les milliers de curieux qui nous importunaient.

Cette générosité et cette affabilité amenaient souvent les indigènes à une impression singulière, déterminée surtout par l'indulgence que nous montrions au début pour les vols et les petits délits commis à notre détriment : ils en revenaient à penser que le blanc est très adroit fabricant, mais très sot en commerce et couard. Puis ils calculaient l'effectif minime de notre garnison et les quantités considérables de nos biens, et la *tentation* du pillage venait leur suggérer des idées d'attaque.

C'était à nous de pressentir ces pensées, de montrer que nous les devinions et d'organiser quelque représentation inoffensive pour faire connaître la puissance de nos armes. Ces manifestations faisaient renoncer les natifs à la guerre, d'autant plus que nous y joignions désormais un langage énergique, une attitude décidée et le châtiment des voleurs et des ivrognes brutaux.

Nous voyant néanmoins continuer à réserver une réception amicale à tout homme pacifique, la masse de la population ne rompait pas avec nous. Cherchant à faire pénétrer alors parmi elles nos idées d'humanité, nous éveillions des sentiments de révolte sourde contre cet intrus qui, avec si peu d'auxiliaires, prenait une si grande autorité. D'aucuns faisaient remarquer que si le blanc est difficile à attaquer, il est facile à affamer, et l'on organisait une sorte de blocus en empêchant les populations excentriques de nous apporter des vivres à vendre, jusqu'à ce que nous ayons consenti à céder nos articles européens à des prix dérisoires. Nous résistions à l'aide de notre approvisionnement de réserve, ou en prenant

Digitized by Google

des ôtages parmi les indigènes convaincus d'avoir interdit l'accès de la station aux marchands étrangers venus pour négocier des denrées. Notre ténacité lassait enfin ces grands enfants vicieux et mobiles, et l'union cordiale renaissait.

Au bout de peu de temps, les sages du pays commençaient à s'apercevoir des bienfaits que notre présence répandait dans la contrée : activité commerciale, affluence d'étrangers de toutes les tribus qui venaient faire le négoce et chercher l'arbitrage sur notre terrain neutre et inviolable, sûreté de la parole du blanc, sa loyauté si profitable aux relations, son intervention modératrice dans les conflits entre natifs, sa pitié pour les malades et les faibles, tous ces résultats finissaient par changer en profonde estime pour nos personnes ce qui n'était autrefois que l'admiration de nos marchandises. Et l'amitié devenait sincère.

Nous avions donné, le 7 mai 1884, le premier coup de hache pour l'édification de la station de Bangala et j'avais dû passer par toutes les tribulations, quand, quinze mois plus tard, je quittai mon poste pour rentrer en Europe.

Le 9 août 1885, vers 7 heures du matin, nos bateaux étaient sous vapeur et j'échangeais une dernière impression avec mon successeur, le lieutenant Van Kerckhoven. Les indigènes, en masses considérables, faisaient leurs adieux émus à ceux des hommes de la garnison qui, comme moi, redescendaient à la côte et les comblaient de cadeaux. Les *manangas*, guidés par le grand chef, m'attendaient au bord de l'eau. Tous me donnèrent l'amicale poignée de main du départ et Mata-Buiké, m'embrassant en pleurant, me dit : « Revenez « bientôt chez moi, car je suis vieux et je veux vous revoir « avant de mourir. » Je m'arrachai à son étreinte et je montai sur le bateau. Au bruit du canon qui tonnait et des acclamations d'adieu de nos braves serviteurs et des Bangala, nous nous éloignâmes rapidement vers l'aval.

J'étais profondément remué et récompensé. Nous avions conquis le cœur des cannibales Bangala.

C. Coquilhat.

Digitized by Google

LA CRISE AGRICOLE ET LA DÉPERDITION DES ENGRAIS

PRÉDICTIONS DU POÈTE-AGRONOME

Victor Hugo fut agronome, chacun le sait. L'étude de la nature charma son exil. Dans un chapitre intitulé : « La terre appauvrie par la mer », d'une œuvre parue en 1862 [1], c'est-à-dire à une époque prospère, l'illustre poète a non seulement prédit notre crise actuelle, mais, si l'on accorde à ses paroles tout le développement qu'elles comportent, il annonça la bonne nouvelle de ce que la science, avec le secours des forces mécaniques, est appelée à faire produire à l'agriculture : « Paris jette par an 25 millions à l'eau. Et ceci sans métaphore. Dans quel but? Sans aucun but. Avec quelle pensée? Sans y penser. Au moyen de quel organe? Au moyen de son intestin. La science, après avoir longtemps tâtonné, sait aujourd'hui que le plus fécondant et le plus efficace des engrais, c'est l'engrais humain. Les Chinois le savaient avant nous. Grâce à l'engrais humain, la terre, en Chine, est encore aussi jeune qu'au temps d'Abraham. Si notre or est fumier, en revanche, notre fumier est or. »

Il y a vingt-quatre ans, je m'intéressais énormément au roman, à Cosette attendant son Marius pendant que celui-ci, tombé sous une barricade, est emporté par Jean Valjean à travers les égouts jusqu'à la berge du fleuve. Les pages où le poète-philosophe quitte les intéressants personnages de son imagination féconde pour s'occuper des questions les plus

[1] *Les Misérables.* Il y est question principalement de la crise agricole, mais celle-ci est inséparable de la crise industrielle et commerciale.

Digitized by Google

ardues et les plus essentielles me semblaient alors tout uniment destinées à grossir le volume. Actuellement, ces « longueurs » font mon admiration et je me propose de prouver combien était pratique le jugement de Victor Hugo sur la haute valeur des eaux d'égout et sur l'avenir de l'agriculture, deux questions qui n'en font qu'une, tellement leurs attaches sont étroites. « La statistique a calculé que la France à elle seule fait tous les ans à l'Atlantique, par la bouche de ses rivières, un versement d'un demi-milliard. C'est la substance même du peuple qu'emportent, ici goutte à goutte, là à flots, le misérable vomissement de nos égouts dans les fleuves et le gigantesque vomissement de nos fleuves dans l'océan. A cela deux résultats : la terre appauvrie et l'eau empestée. La faim sortant du sillon et la maladie sortant du fleuve. »

Voilà bien le mal prévu,— voici le remède : « Quand partout le drainage, avec sa fonction double, restituant ce qu'il prend, aura remplacé l'égout, simple lavage appauvrissant, alors, ceci étant combiné avec les données d'une économie sociale nouvelle, le produit de la terre sera décuplé et le problème de la misère sera singulièrement atténué. Ajoutez la suppression des parasitismes, il sera résolu. »

A ces allures, ne croirait-on pas entendre la voix d'un prophète? Prophète ou poète, dites-vous, il faut faire la part de ses exagérations quand il parle de 500 millions d'engrais perdus annuellement par la France, où le « tout à l'égout » est à peine connu; ou bien encore quand il promet aux « combinaisons d'une économie nouvelle » une production agricole décuplée. Eh bien, non, il n'y a là aucune exagération. Cette perte d'un demi-milliard comprend, outre le « vomissement à flots » des égouts, les déperditions « goutte à goutte » de l'agriculture qui, en France comme dans presque tout le reste de l'Europe, est loin d'employer les engrais aussi judicieusement qu'en Chine et au Japon. Nous y reviendrons. Et quant à la production promise, l'hectare donnera, bon an mal an, dans les 3,000 francs de produits bruts, quand le maximum d'engrais sera employé de la manière voulue, grâce à une « économie sociale nouvelle » à résulter de l'association entre

Digitized by Google

travailleurs et de l'industrialisation de l'agriculture. La preuve en sera faite à l'aide de quelques points de comparaison dès à présent acquis; pourvu, toutefois, que le lecteur en juge sans parti pris et qu'il se souvienne combien il est difficile d'établir à l'évidence un fait appelé à se produire après de grandes modifications dans l'économie générale. Ainsi, n'eût-il pas été malaisé de prouver, il y a cinquante ans, que les chemins de fer et les grands steamers allaient modifier les conditions sociales au point de mettre les voyages à la portée de tous et de permettre aux blés de l'Inde et de Californie de chasser les nôtres de nos propres marchés?

Justement, ce fut quand les chemins de fer s'établirent, que l'assainissement des villes devint une question de premier ordre : formant appel sur chaque réseau, les capitales grandirent rapidement : Londres prit cinq millions, Paris deux, Vienne et Berlin chacune un, Bruxelles son demi-million. Comment donner à ces grandes villes l'air, la lumière et l'eau pure? Et surtout comment en emporter l'eau sale? Après qu'il eut été prouvé sans réplique, par les travaux des premiers chimistes, que nul traitement autre que la filtration intermittente à travers le sol arable ne peut réussir à saisir toutes les matières organiques suspendues et dissoutes dans le *sewage*, les séparer, les brûler et les minéraliser, le « Board of health » de Londres s'en tint au principe exposé au congrès de Bruxelles, en 1832 : « La circulation sans arrêt des eaux d'égout est, à l'égard du sol, un principe aussi vrai, aussi fécond, que la circulation du sang pour le corps humain. »

Cependant, la nécessité du « tout à l'égout » se fit en premier lieu sentir dans les grandes villes. Seule, Berlin saisit la question, dès le principe, dans toute son étendue. Londres, Bruxelles, Paris en partie, procédèrent à l'assainissement par les égouts sans s'inquiéter de la barbare pollution des rivières. Plus de deux cents communes anglaises de troisième ordre utilisent leurs eaux d'égout et le nombre en augmente chaque année. Quant aux capitales, figurez-vous à Bruxelles un flot de sewage mesurant un mètre cube par seconde, deux fois autant à Berlin, dix fois autant à Londres, et vous compren-

Digitized by Google

ɑrez la difficulté de transporter ces masses et de les utiliser dans le sol arable. Pourtant, n'était notre incroyable nonchalance, cette difficulté serait loin d'être insurmontable, témoin Berlin. A quoi servent les enseignements de l'histoire, et n'est-ce pas assez que l'individu hérite des vices de ses père et mère, faut-il aussi que les erreurs des nations défuntes soient copiées par les générations présentes? « Ces surprenantes inepties ne sont pas nouvelles; ce n'est point là de la sottise jeune. Les anciens agissaient comme les modernes. Les cloaques de Rome (dit Liebig) ont absorbé tout le bien-être du paysan romain. Quand la campagne de Rome fut ruinée par l'égout romain, Rome épuisa l'Italie, et quand elle eut mis l'Italie dans son cloaque, elle y versa la Sicile, puis la Sardaigne, puis l'Afrique. »

Ainsi dit l'histoire. Mais si les chemins de fer nous amenèrent le « tout à l'égout » et ses difficultés, il ne tient qu'à nous de trouver le remède à côté du mal : dans ce sewage tant méprisé, les matières fertilisantes sont combinées et disposées ainsi que les veut la végétation. En effet, suivant les mystérieuses lois de la création, l'engrais humain contient forcément toutes les parties que la végétation se charge de mettre à la portée du corps humain ou des animaux intermédiaires. De là, l'utilisation du sewage nous enseignera la voie à suivre par la culture générale, pour que le bon marché de ses produits la protège contre les suites des progrès réalisés par les transports maritimes; dans la conservation et la distribution de ses engrais, la culture ordinaire n'aura qu'à copier l'utilisation du sewage dès que celle-ci se sera corrigée des erreurs qui l'entravent encore trop souvent.

I

Sans plus tarder, obéissons donc aux lois naturelles, utilisons notre sewage. Ce qui s'est fait ailleurs nous facilitera la besogne.

Les lois de propreté ont le plus d'importance dans le Midi, et néanmoins c'est là qu'elles sont le moins bien observées. La

Digitized by Google

facilité de l'existence semble y être une raison pour négliger les soins qui la prolongent. En *Hollande*, pays amoureux de propreté, la situation est spéciale. Les provinces maritimes sont plus basses que l'océan; il s'ensuit que l'écoulement des détritus y est laborieux. Leur utilisation pourrait cependant se faire, à grand renfort de force motrice, sur le sable des dunes. L'état des canaux qui sillonnent les grandes villes est lamentable; il en est de même de l'état sanitaire. Autant que possible, les ménages ne consomment que de l'eau de pluie.

Essayé depuis de nombreuses années dans une vingtième partie de Leyden et d'Amsterdam, le système pneumatique impose des règles que les ménages se refusent généralement à observer et donne des résultats peu satisfaisants quant à la salubrité et à l'économie. Ce système fut étudié en 1876 par le gouvernement anglais et par celui de Berlin en 1879; tous deux se prononcèrent pour le « tout à l'égout » et pour l'utilisation du sewage par le sol et la végétation. En 1880, le système pneumatique fut repris à Paris, comme si rien n'eût été fait encore ailleurs dans cette direction; ces expériences ne sauraient réussir, le vide sur de longues distances étant si difficile à obtenir qu'on lui préfère partout l'air comprimé.

En *Allemagne*, depuis plus de trois siècles, Bunzlau, petite ville de 11,000 habitants, possède les quatre parties formant le cycle complet de propreté : distribution d'eau potable, canalisation sous les demeures, égouts de drainage et utilisation du sewage par la culture; aussi cette forteresse a-t-elle joui d'un état sanitaire hors ligne [1].

Danzig, resserré entre ses remparts et sur terrain plat, ayant des fosses d'aisance en partie fort anciennes et peu de squares ni de jardins, se trouvait dans de tristes conditions sanitaires. De 1863 à 1869, la mortalité y fut de 36 par 1,000 habitants et par an. Depuis l'établissement des égouts et l'utilisation de leur produit par les irrigations, les impuretés du sous-sol de la ville se nettoient petit à petit et, de

[1] Ces détails sont tirés de l'ouvrage de l'auteur : *Le sewage (eaux d'égout), son utilisation et son épuration.* Bruxelles, Office de publicité, 1883.

Digitized by Google

1872 à 1879, la mortalité étant descendue à 28 1/2, chaque Danzickois vécut non seulement en moyenne 7 1/2 ans de plus, mais la population fut mieux portante et plus apte au travail. Rien que la diminution de la mortalité représenta pour chaque année des millions d'économisés en capital humain. Les bénéfices de la culture au sewage, qui se fait sur le sable d'anciennes dunes, augmentent d'année en année et furent officiellement constatés par la ville, conformément à une clause du contrat; ces bénéfices seraient tout à fait extraordinaires si, au lieu de copier les irrigations au sewage anglaises, celles de Danzig s'étendaient sur une superficie cinq fois plus grande et si elles ne se faisaient pas par submersion, ce mode étant inepte, ainsi que nous le verrons tantôt.

Berlin s'était peu inquiété, jusqu'en 1860, des lois de propreté. Après la guerre de 1871, tout ce qui rend une capitale propre et saine y fut arrêté après mûr examen. La mortalité y était de 38 et elle augmentait rapidement ces dernières années. Les égouts n'étaient pas terminés en 1883, que déjà la mortalité était descendue à 27. La culture au sewage y couvre ses frais et chaque année elle tend à donner davantage, malgré trois raisons majeures qui s'opposent à son succès : régie de la ville, superficie d'irrigation six fois trop restreinte, irrigation par submersion. Notons encore en courant que l'herbe produite par le sewage est fort recherchée par les éleveurs d'alentour; à Berlin, comme à Danzig et en Angleterre, elle a la réputation de fortifier le bétail malingre, ce qui s'explique par sa richesse en matières protéiques assimilables. De même, les légumes et tous les produits dus au sewage sont de première qualité.

En *France*, depuis que les maraîchers de Gennevilliers, près Paris, ont appris à bien se servir du sewage, ils obtiennent des récoltes annuelles de 8,000 francs à l'hectare; la presqu'île de graviers se couvre de nouveaux villages et l'état sanitaire y est des meilleurs, comme aussi la qualité des légumes produits, dont la vente se fait couramment à Paris.

Le « tout à l'égout » est en retard en France, surtout dans le Midi, où les villes ne sont guère plus assainies qu'en

Digitized by Google

Espagne et en Italie. A Paris, presque toutes les habitations sont encore à fosses d'aisance; les égouts emmènent au fleuve les eaux de ménage et celles des rues. L'utilisation bien réglée du sewage parisien fut du reste retardée par l'éloignement de tout champ d'irrigation suffisant. On parle maintenant d'envoyer le sewage parisien à l'océan; les cultivateurs riverains du canal pourront y puiser s'ils le désirent. Ce serait encore là une... « surprenante ineptie », car le sewage doit couler à couvert, si l'on veut éviter la peste et une perte considérable d'azote. Or, si l'on fait l'énorme dépense de conduites closes, il est préférable de les diriger vers les différents points où la masse du sewage parisien pourra le mieux s'utiliser, et non vers l'océan, d'où les matières polluantes seraient rejetées sur les plages fréquentées des baigneurs.

L'*Angleterre* prit les devants dans ces questions vitales; malheureusement, elle a laissé beaucoup à corriger. Une compagnie s'était formée pour utiliser le sewage de la métropole; il y eut des tripotages et un krach précéda tout essai d'irrigation; l'utilisation du sewage de Londres ne s'en est pas relevée. Les résultats des irrigations de villes moins grandes sont généralement satisfaisants et pourtant, sauf de rares exceptions, les procédés en sont *pitoyables*. Ils pèchent par deux faits principaux :

1° Les Anglais ont cru pouvoir copier le procédé italien du colmatage, oubliant que le climat du Nord ne convient pas à ce mode d'irrigation;

2° L'engrais humain est distribué à raison de la production de 500 à 700 personnes par hectare; or, l'engrais de 10 à 15 personnes équivaut en matières fertilisantes au fumier de ferme donné actuellement dans la culture ordinaire et l'engrais de 100 personnes doit être considéré comme maximum sur les terres sablonneuses les plus absorbantes et pour une culture ultra-intensive. En donnant l'engrais dilué de 700 personnes à l'hectare, non seulement on gaspille les six septièmes des matières fertilisantes dont on dispose, mais de plus on endommage la production de la terre irriguée, par l'empâtement du sol et l'étouffement des racines.

Digitized by Google

Il n'y a que deux modes d'irrigation au sewage réellement pratiques, utilisant dans le sol toutes les matières fertilisantes, grâce à leur dissémination, leur oxydation et leur fixation dans le sol ou dans la végétation; ce sont : l'irrigation en dos d'âne et l'irrigation par les lances pratiquée avec succès par quelques agronomes de la Grande-Bretagne [1]. Bien que le climat anglais, beaucoup moins chaud en été que le nôtre, ne permette pas la culture des plantes les plus absorbantes et les plus productives, telles que betteraves à sucre, tabac, etc., le sewage donne de surprenants résultats partout où il arrive en quantités minces, accessibles à l'oxydation. Ainsi à Leamington, où il circule sans arrêt et irrigue des pentes disposées en dos d'âne, à raison du produit de 108 personnes par hectare, la betterave fourragère donne 82 tonnes à l'acre, soit 202 tonnes à l'hectare, c'est constaté par diverses publications. Le ray-grass donne un produit de 2,500 francs, la rhubarbe plus de 3,000 francs, etc. Et cela s'obtient avec les anciens procédés de culture; que serait-ce sous le climat de Belgique et avec les façons mécaniques proportionnant l'air dans le sol aux énormes quantités d'engrais du sewage! L'heureux locataire de la *sewage-farm* a soin de taire ses bénéfices; la rumeur publique dit qu'ils sont énormes, et il n'en saurait être autrement. A Édimbourg, le sewage irrigue des prairies en pente dont le sous-sol, très perméable, laisse couler le trop d'engrais directement à la mer; ces prairies donnent un bénéfice net de 2,250 francs à l'hectare, c'est constaté aux pages 2 et xx du *Blue-Book* de 1876. Le résultat est beau aussi à Mansfield, où l'engrais de 12,000 habitants est dilué dans toute une rivière, dont l'eau passe ensuite, sans stationner, sur 120 hectares de prairies en pente; celles-ci donnent au duc de Portland un bénéfice net annuel de 1,500 francs par hectare. Chose à remarquer : les parties de ces prairies qui rendent le plus sont celles dont la surface a le plus de pente et où, par conséquent, le sewage circule le plus rapidement. A ce sujet, divers agronomes, dont le Dr Car-

[1] Voir l'ouvrage déjà cité : *Le sewage*, etc.

Digitized by Google

penter partage l'opinion, expliquent par une plus grande surface d'oxydation le fait maintes fois prouvé en pratique que, de deux eaux d'égout contenant les matières fertilisantes à doses inégales, celle dans laquelle l'engrais sera le plus dilué le cédera le plus facilement et le plus entièrement au sol.

Ceci nous certifie que, loin d'être un obstacle à l'utilisation de l'engrais, sa dilution dans les eaux d'égout la favorise et que l'eau y a autant de valeur que les matières riches.

II

Depuis 1848, l'utilisation du sewage s'est ainsi traînée dans la période d'essai, et pourtant l'engrais s'y trouve dilué comme il devrait l'être toujours pour servir à la culture. Actuellement, outre les pertes de fumier causées par le coulage pendant les pluies fortes ou prolongées, les richesses fertilisantes se déperdent en grande partie à travers le sol et l'atmosphère, par suite des erreurs commises dans leur conservation et leur emploi. Précisons : d'après les chimistes, la moitié de l'azote des fumiers et de l'engrais humain se perd, pendant la fermentation, en attendant qu'ils soient utilisés; puis, quand ces engrais sont, comme de coutume, enfouis à l'état de concentration trop grande, les averses en enlèvent encore une forte partie d'azote qu'elles emportent vers les rivières, et l'atmosphère, de son côté, s'en approprie sous forme de gaz. Ces deux dernières pertes sont encore une fois évaluées à 50 p. c. de la teneur enfouie. En sorte que, de tout l'azote contenu originairement dans nos dits engrais, il n'y aurait qu'un quart d'utilisé. Lors même que cette estimation ne fût pas rigoureusement exacte, il n'en ressortirait pas moins que la *dilution préalable* des matières fertilisantes s'impose.

Comme le règne animal, le règne végétal est sous l'influence du principe vital qui dérange quelque peu les règles de la chimie. Outre les lois chimiques, l'agronome doit consulter les propriétés physiques et mécaniques de la terre.

Digitized by Google

Toutes les pratiques agricoles se réduisent principalement à l'assimilation des engrais; la conservation de ceux-ci et leur distribution sont les plus importantes des questions agricoles! Y a-t-il lieu de les confier au sol avant la fermentation putride, ou bien pendant que celle-ci dégage l'ammoniaque? Faut-il les distribuer dilués ou à l'état sec? Ces inconnues semblent résolues s'il est exact que le terreau *bien aéré* possède la propriété de fixer, de minéraliser instantanément l'engrais-atome frais mais dilué, lequel forme alors avec la particule terreuse un composé non soluble sous l'influence de l'air ni de l'eau, mais qui le devient sous l'influence mystérieuse, vitale, des radicelles. Évidemment, la dilution doit avoir à parcourir en profondeur un terrain aéré suffisant pour y lâcher tout son engrais, avant d'atteindre la nappe aquifère.

Ce ne serait jamais que sur un sol arable de fort peu d'épaisseur que la distribution sèche pourrait disséminer assez également les matières fertilisantes; or, celles-ci doivent se distribuer au sein du sol sans former d'amas indigeste et s'y rencontrer à la fois avec l'air et avec l'eau.

Les Chinois n'ont ni machines ni engrais chimiques et très peu de bétail. Néanmoins, dans les parties fertiles et populeuses, ils tirent un tel parti de leurs engrais que leurs cultures rapportent des récoltes de 2,500 à 3,000 francs l'hectare, calculées aux prix si bas de la Chine, sans parler de la culture du thé, encore plus lucrative, ni de quelques détails, tels que cochons engraissés, vaches ou chèvres laitières, etc., ainsi que le dit très bien l'auteur de la *Cité chinoise*. Leurs terres ont atteint des prix très élevés, jusqu'à 15,000 et 25,000 francs l'hectare. L'on écrira encore énormément sur la Chine avant de la connaître entièrement; ses diverses parties diffèrent entre elles pour le moins autant que les divers pays européens. On y rencontre de vastes régions rocheuses où rien ne croît; des sables arides et des terres ravagées par les Taïpings où la fertilité ne semble pas renaître; mais d'autres parties sont très fertiles et admirablement cultivées. La méthode est intensive, le cultivateur a

Digitized by Google

soin de ne pas appauvrir le sol, dont chaque famille se borne à cultiver souvent moins d'un hectare; c'est pourquoi « la terre en Chine est encore aussi jeune qu'au temps d'Abraham ». Pour être juste, il faut cependant se rappeler que les canaux à ciel ouvert qui servent d'égouts aux villes chinoises perdent des quantités très importantes d'azote, bien que leur contenu serve aux irrigations.

Par quels moyens ces braves cultivateurs chinois, si sobres et si actifs, conservent-ils et utilisent-ils leurs engrais? Leurs procédés sont des plus simples et des plus primitifs : l'engrais humain étant à peu près le seul dont ils disposent, ils en font un religieux usage. Là où l'eau fait défaut, ils le mélangent, intimement et encore frais, à une forte proportion de terre; ce mélange forme du terreau, humus inodore, où les matières fertilisantes se fixent et se conservent pour se tenir à la disposition de la culture. Sitôt qu'ils ont l'eau nécessaire, l'engrais devient purin dès sa production et se conserve dans des récipients couverts; ce purin est transporté à dos d'homme sur les terres avant la fermentation putride et distribué parcimonieusement après avoir encore reçu une bonne quantité d'eau. Afin de pouvoir fixer l'engrais dans le sol au fur et à mesure de sa production, les diverses divisions de la culture sont échelonnées et il y a toujours un morceau de terre prêt à être engraissé. C'est le sewage transporté à destination par le cultivateur lui-même.

Pour se faire une juste idée d'une utilisation complète et rationnelle du sewage, il faut se dégager de tout ce qui a été fait jusqu'à présent, même là où elle a donné de beaux résultats. En effet, les façons mécaniques, partout négligées dans les *sewage-farms*, rendraient ces résultats encore bien plus brillants. Il est évident qu'une culture ultra-intensive, qui donne à l'hectare l'engrais de 100 personnes, exige le plus d'air possible dans le sol arable, l'engrais non oxydé, loin de profiter à la végétation, lui étant nuisible. La formation du terreau s'arrête à la profondeur où descendent la charrue et la bêche; au delà, l'engrais empâte le sous-sol et étouffe les racines, ou bien il est emporté vers la nappe aquifère. Dans

Digitized by Google

une terre de sable siliceux pur, les matières dissoutes du sewage ne se fixent au sol que quand les matières en suspension y ont formé du terreau, et il est alors utile de répandre celui-ci dans le sous-sol, par des labours profonds. Afin de tirer le meilleur parti possible du sewage sur une surface limitée, il importe d'y doubler ou tripler le pouvoir nutritif du sol arable, en donnant à celui-ci une profondeur d'oxydation deux ou trois fois plus grande, la profondeur du sol ayant, surtout pour les plantes à racines pivotantes, autant et plus d'importance que la surface. Or, les labours profonds et d'autres façons qui les accompagnent ne peuvent s'obtenir à bon marché que par les appareils mécaniques mus par une force centrale distribuée sur les champs par l'électricité, ainsi qu'il est expliqué dans l'ouvrage déjà cité. Outre les façons mécaniques, il faut avec le sewage un chaulage intelligent. Enfin, le sewage doit être distribué en lames minces promptement oxydables, ce qui s'obtient par les lances, système le plus économique. Tout cela réclame les forces mécaniques.

Les faits posés par l'expérience me permettent de donner encore quelques règles fondamentales de l'utilisation des eaux d'égout par le sol et la végétation :

1° Les trois objections un peu sérieuses que soulevaient les irrigations au sewage sont réduites à néant. Les vertus de l'engrais ne peuvent être diminuées, ni par la dilution, ni par un transport lointain au sein de conduites fermées, ni par les acides des fabriques. Nous venons de le voir, la dilution préalable est nécessaire et, dans le sewage, l'eau a autant de valeur que l'engrais. Le transport par les conduites ne peut donner lieu à la fermentation, puisque l'air n'y a point accès; ce mode de transport, malgré l'intérêt et l'amortissement du capital de premier établissement, est ce qu'il y a de plus économique pour faire arriver l'engrais des villes jusqu'à *pied d'œuvre* sur les champs; ceci, joint à l'impossibilité d'épurer chimiquement des masses de boue et d'eau aussi grandes que celles vomies par nos collecteurs, explique le fatal insuccès de toute opération autre que les irrigations,

Digitized by Google

pour épurer ou utiliser le sewage. Quant aux acides et autres détritus des fabriques, la terre possède certaines propriétés qui annulent toute action nuisible de leur part, du moins en l'état où ils se trouvent dilués au sein du sewage, même dans les villes les plus industrielles;

2° L'utilisation du sewage devrait, surtout dans les commencements, se faire en grand et par un ensemble méthodique. Des cultivateurs isolés ne s'engageraient à le prendre qu'aux époques imprévues où leurs cultures en auraient besoin; il est vrai, l'entreprise pourrait y remédier en ayant sous la main une superficie de forêts et de prairies toujours prêtes à recevoir le sewage et proportionnées à la quantité non demandée par la culture privée. Elle pourrait aussi vulgariser l'agriculture au sewage par quelques exemples. L'entreprise ne devrait pas être conduite en régie, comme à Berlin, mais par l'initiative privée, comme à Danzig, à Leamington et partout où les irrigations au sewage ont le mieux réussi;

3° Plus la ville est grande, plus son sewage peut être utilisé loin de ses murs et de ses villégiatures; cela pour les trois raisons que voici : l'engrais étant abondant près des villes, le sewage y a moins de valeur que là où la population est clairsemée. En outre, plus le centre est populeux, plus la présence de l'engrais a rendu les terres des environs fertiles, partant chères, et quand il s'agit de vastes irrigations dont le but principal est l'enrichissement de terres pauvres, cette différence de prix dépasse aisément le coût des conduites et de la force motrice nécessaires pour expédier le sewage au loin. Enfin, le taux des salaires devient moins élevé à mesure qu'on s'éloigne des grandes villes;

4° Le système d'irrigation le plus économique et le plus efficace, quant à la culture des champs, c'est celui par les lances, recommandé par l'ingénieur agronome Chadwick. Lorsque les ondulations du terrain y sont favorables, l'irrigation en dos d'âne peut être préférée. Tout autre mode donne une épuration imparfaite et une utilisation beaucoup moins brillante dans ses résultats financiers. Vu la difficulté de niveler le sol exactement et de recommencer cette opération

Digitized by Google

à chaque labour, la submersion donne trop d'engrais par places et, d'ailleurs, elle ne donne pas assez d'air; non seulement la plus grande partie des matières fertilisantes se perdent alors dans la nappe aquifère, mais elles obstruent les voies d'air du sous-sol et font du tort à la végétation. Sur prairies en pente, ou dans les forêts, le sewage peut être envoyé par simples rigoles;

5° A moins d'être bien perméables, les terres à irriguer doivent être drainées. L'irrigation des champs doit se faire surtout l'hiver, celle des forêts, l'été, à la sève montante; celle des prairies peut se prolonger toute l'année, sauf le moment de la fenaison. Chaque irrigation des champs doit se trouver suivie d'un labour, et cette opération peut être répétée plusieurs fois pour l'engraissement de chaque terre. Dans les contrées septentrionales, il ne peut être question de labourer le sol durci par la gelée, mais les labours peuvent se faire avant les grands froids et de suite après la fonte des neiges; la distribution du sewage aurait lieu sur les neiges; loin de ralentir la fonte de celles-ci, les dépôts successifs d'eau d'égout glacée l'activeront, les rayons solaires ayant beaucoup plus d'action sur la neige salie. La cristallisation des parties aqueuses du sewage en séparera la majeure partie des matières fertilisantes qui s'y trouvent *dissoutes* et celles-ci se déposeront à la surface du sol, lors de l'écoulement des neiges fondues;

6° Les espèces à cultiver au sewage sont celles qui demandent le plus d'engrais et dont les produits se vendent facilement, sans amener de fortes baisses sur les marchés. Un ordre de rotation sera suivi dans les cultures, pour que les cinq éléments principaux du sewage : azote, acide phosphorique, potasse, chaux et magnésie, soient également consommés par la végétation et de manière à offrir à chaque plante sa dominante en excès;

7° Tout le monde sait que, par la sélection des graines répétée chaque année, le cultivateur obtient des produits de toute première qualité et dont la vigueur s'accorde avec une forte dose d'engrais;

8° Là où l'on donne peu d'engrais, on a souvent tort de

Digitized by Google

chauler, mais là où se distribue celui de 100 personnes par hectare, on doit chauler plus souvent.

La mise en pratique de ces règles sera la réalisation de la poésie en prose du maître :

« Ces fétides écoulements de fange souterraine que le pavé vous cache, savez-vous ce que c'est? C'est de la prairie en fleur, c'est de l'herbe verte, c'est du serpolet, du thym et de la sauge, c'est du gibier, c'est du bétail, c'est le mugissement satisfait des grands bœufs le soir, c'est du foin parfumé, c'est du blé doré, c'est du pain sur votre table, c'est du sang chaud dans vos veines, c'est de la santé, c'est de la joie, c'est de la vie. Ainsi le veut cette création mystérieuse, qui est la transformation sur la terre et la transfiguration dans le ciel. »

III

Pendant que certaines parties de la Chine, assez bénies pour échapper aux pillages, aux massacres, à la lèpre et à l'opium, faisaient produire à la terre les récoltes d'une culture réellement intensive, la fougueuse Europe, arrêtée par maint écueil, resta fort en arrière et, présentement, les « cloaques des capitales absorbent le bien-être du paysan ».

Les peuples qui abandonnent leurs trésors aux rivières se ruinent, tout comme le fou qui jette son argent par les fenêtres. Ils se ruinent la santé aussi bien que l'économie; peu à peu, ils s'étiolent et deviennent inhabiles aux luttes pacifiques. Pour les nations maritimes, l'océan est là, elles s'y retrempent; car les colonies sont le vin des républiques et des empires, — elles leur donnent du ton. Seulement, de même que chacun doit choisir le vin qui lui convient, tout pays doit avoir son genre de colonie : aux pays maritimes, les grandes; à d'autres, celles où leurs premiers pas trouveront aide et protection. Un petit pays sans marine marcherait à sa perte si, laissant couler à vau-l'eau son engrais le plus précieux et contemplant d'un œil placide la pollution de ses puits et sources, il pensait ne trouver d'avenir que dans les aventures d'une vaste colonisation ouverte à toutes les concurrences et exposée à tous les bouleversements.

Digitized by Google

Mal outillée pour la libre concurrence coloniale, la Belgique l'est admirablement pour développer ses ressources internes, dont une bonne partie sommeille. Puisqu'il fit, hélas! son deuil des choses maritimes, la prospérité du pays se résume dans celle de l'agriculture et de l'industrie, solidaires dans leurs progrès comme dans leur décadence. La culture intensive est reconnue la seule qui puisse nous réussir à l'avenir, parce que seule elle produit à bon marché; toutefois, l'avenir nous réserve deux cultures intensives : la chinoise cultivant une petite superficie, où l'homme entasse son humus, et celle où la civilisation met à l'œuvre, à force de capitaux, toutes les ressources des sciences agricole, mécanique, physique, botanique, chimique, ainsi que celles de l'hydrographie, de la physiologie végétale et même de la météorologie et de la climatologie, qui nous enseigneront de mieux en mieux à faire de l'atmosphère notre alliée. Ajoutez la nécessité de joindre à toutes ces connaissances celle de la comptabilité et de l'administration la plus compliquée, et vous concevrez qu'il faille des hommes spéciaux à la tête de semblable affaire. Pour ce qui est de la culture chinoise, ou de famille, notre ancien laboureur est là; seulement, il fera bien de renoncer à l'usage des engrais chimiques, auquel il n'entend goutte, et de se borner à celui de sa famille et de ses bêtes, en y conformant le choix des espèces à cultiver; il fera bien aussi de ne cultiver que la superficie à laquelle suffit l'engrais dont il dispose, afin de faire une guerre sérieuse aux parasites. Car notre laboureur a besoin d'imiter le Chinois encore ailleurs que dans la conservation et l'usage des engrais. Durant un été long et sec, les *celestials* suppléent à l'absence des forces mécaniques et des bêtes de somme par une grande activité. Quoiqu'une épaisse couche de terreau défende leurs champs contre la sécheresse, ils vont prendre l'eau à des canaux souvent fort éloignés. Leur zèle à choisir, conserver et chauler les graines, à les semer dans un coin protégé contre les oiseaux, à repiquer, irriguer, nettoyer, n'est comparable qu'aux soins donnés en Europe à quelques rares potagers. Il faudra que chez nous la grande, comme la petite cul-

Digitized by Google

ture, use des mêmes scrupules et, quand les forces mécaniques retourneront, irrigueront et engraisseront nos champs, les travaux manuels n'y occuperont pas moins de deux à trois fois plus de monde qu'à présent. L'agriculture doit arriver à la suppression parfaite des « parasitismes » ; or, la participation aux bénéfices pourra seule activer le zèle de l'ouvrier agricole, au point de le rendre l'égal du Chinois.

Quoique l'application de la force mécanique aux travaux agricoles ne puisse guère se faire sur une petite échelle, les petits propriétaires pourront néanmoins en profiter aussi bien que les grands. Pourquoi, en effet, ne s'associeraient-ils pas pour se partager les forces mécaniques créées par des machines centrales et distribuées par l'électricité, tout comme les cultivateurs des polders se réunissent en *wateringues* pour recevoir le limon de l'Escaut? L'agriculture se ravivera par l'association et la participation de tous les travailleurs aux bénéfices, c'est-à-dire par les sociétés coopératives. S'il voyait nos meilleures terres envahies, ruinées par la racine traçante du chien-dent, et nos rivières emporter à la mer ce que l'agriculture a de plus précieux, que penserait de nous l'économe habitant du Céleste-Empire? Il se dirait qu'avec raison il nous appelle « les barbares ». Néanmoins, aucune comparaison n'est à faire entre Européens et Chinois, leurs besoins ne sont pas les mêmes et leurs natures ne se ressemblent guère plus que celles du lièvre et de la tortue. Viennent les chemins de fer, la Chine va s'ébranler. Depuis des siècles, rien n'y avança, rien n'y recula, et la culture y resta cette culture primitive dont la grande propriété nous fit dévier, cette culture qui conserve et multiplie l'humus et qui s'attache à faire très bien plutôt que de défricher de grandes surfaces. Cependant, du fait que le cultivateur chinois se borne, en général, à produire peu de chose au delà de la consommation de sa famille, il résulte que la Chine est peu industrielle et peu puissante; de même, tout pays européen qui se bornerait à l'agriculture chinoise se verrait à la remorque de ses voisins. Forcément, nos vues tendent ainsi vers l'industrialisation de l'agriculture. Toutefois, la culture chinoise restera la meilleure là où la cul-

Digitized by Google

ture intensive en grand ne pourra s'introduire. L'exagération aidant, la Chine ne tardera d'être à la mode; pourtant, gardons-nous de devenir Chinois; gardons-nous de reculer, mais progressons, comme toutes nations civilisées, avec la science. Notre édifice industriel étant basé sur le bon marché, il ne nous est pas permis de déchoir de notre rang agricole. Heureusement, nulle part l'industrialisation de l'agriculture ne rencontra un concours de circonstances aussi favorable : nos eaux pluviales maintenues à de faibles profondeurs par de précieux bassins d'argile, notre outillage industriel des plus complets, de grands capitaux disponibles, un climat humide et chaud, enfin le port d'Anvers joint au réseau de chemins de fer qui distribuent au pays les nitrates et les sulfates d'ammoniaque à des prix inférieurs à ceux auxquels ils parviennent sur le reste du continent. Pour peu que nous le voulions, l'avenir est à nous!

Changer les coutumes d'un peuple est chose lente; néanmoins, par une saine utilisation du sewage, le « tout à l'égout » va nous amener à l'*agriculture industrielle*. Soulignons le mot, car il ouvre une nouvelle ère à nos champs. La culture européenne deviendra la culture chinoise renforcée des forces industrielles; alors, aux deux extrémités du grand continent, les cultivateurs auront adopté les mêmes règles : fixer les matières fertilisantes dans le sol arable avec tout leur azote primitif, par la dilution, la dissémination et l'aération. La tortue l'a de nouveau emporté sur le lièvre, mais celui-ci, grâce à son organisation supérieure, peut compter sur sa revanche, pour peu qu'il y songe et qu'enfin il se mette sérieusement en route.

Avant tout, il importe d'utiliser nos engrais, et la Belgique est sans excuse pour la perte du sewage de ses villes, car la Campine est là qui le réclame, tandis qu'ailleurs, ce fut uniquement le terrain qui fit défaut. Le projet, pour Bruxelles, consiste à élever le sewage sur le plateau de Loo, près la station de Haeren, d'où il se rendrait, par une pente uniforme, jusqu'à Haecht et traverserait la Dyle en siphon, pour remonter sur le terrain campinien de Schrieck et Tremeloo. A l'engrais des

Digitized by Google

400,000 habitants reliés au collecteur, il faut une surface d'irrigation de 4,000 hectares. Cette superficie représente un carré dont chaque côté mesurerait 6 1/3 kilomètres. Pour la réunir à des prix raisonnables, l'entreprise devrait pouvoir profiter d'un droit d'expropriation pour cause d'utilité publique, à exercer par l'État. Or, il se trouve que ladite zone est trop habitée déjà pour qu'il n'y eût pas quelque commune qui se dirait lésée par l'expropriation; elle le dirait à tort, car l'entreprise ferait, au contraire, sa fortune; toutefois, nous avons à compter avec ces sortes de « surprenantes inepties ». Y compris l'achat des 4,000 hectares à 750 francs, le capital de l'entreprise est de 10 millions. Les dix premières années donnent une moyenne de 10 p. c. de dividende; chaque année subséquente donne plus de 40 p. c. [1]. Ces résultats sont certains, d'après ceux obtenus à Leamington et ailleurs, avec les façons non mécaniques et malgré l'infériorité du climat britannique. Maintenant, si l'on recule devant les dimensions de l'entreprise ou devant l'expropriation, le sewage se perdra encore longtemps, — à moins qu'on ne trouve un biais. L'État couperait court aux hésitations en supportant les frais du premier établissement des pompes et conduites, évalués à 2 1/2 millions; la capitale, qui déjà donnerait ses détritus gratis, du moins dans les premiers temps, aurait alors intérêt à couvrir les dépenses annuelles de la force motrice, pour vendre dans la suite son sewage à de beaux prix et pour ne plus avoir sous ses murs la honte de la Senne. Une compagnie d'utilisation des eaux d'égout se formerait, qui, après une première expérience sur une moindre échelle, s'engagerait à utiliser une certaine partie du sewage bruxellois le long de la conduite; il s'y trouve des terres sablonneuses d'un prix abordable. Cette compagnie enseignerait aux cultivateurs à se servir des eaux d'égout, en faisant la preuve de ce qu'elles valent : « Si notre or est fumier, en revanche, notre fumier est or. »

Haecht est sur le chemin de la haute Campine, où les

1 Voir : *Le sewage*, etc., ouvrage déjà cité.

Digitized by Google

bruyères n'ont pas encore disparu. Pour faire arriver le sewage bruxellois sur ces terres vierges, le capital, en *conduites* et *force motrice*, atteindrait *cinq millions;* mais les terres y étant moins chères et argilo-sableuses, le succès de l'entreprise serait tel, que l'État rentrerait bientôt dans ses avances par l'augmentation de la population, de sa prospérité et de ses contributions.

IV

Cruelle époque, funestes conjonctures! Pendant que nous laissons « la faim sortir du sillon » au moment où des milliers d'affamés exigent du travail et du pain, « la substance même du peuple se perd à flots », parce que nous oublions combien la nature est fidèle à récompenser toute avance faite en son honneur. N'a-t-on pas vu, en France et ailleurs, de récents travaux de dessèchement, irrigation et reboisement, rapporter dix fois ce qu'on y avait dépensé? Que n'en fîmes-nous autant à la Campine? Le chêne y vient aussi bien et mieux que le sapin, pour peu qu'il ait de l'eau à sa portée. Moyennant quelques pompes locomobiles pour envoyer l'eau aux jeunes pousses les premières années, jusqu'à ce que leurs racines eussent atteint la nappe aquifère campinienne, qui se rencontre à 2 ou 3 mètres de profondeur, ainsi que le défoncement du sol, payé 75 francs l'hectare il y a cinquante ans et qui n'en coûterait pas davantage aujourd'hui avec la force mécanique, la Belgique posséderait, tout le long de sa frontière septentrionale, de magnifiques forêts aussi utiles à son climat qu'à son budget. Ce serait affaire fort simple, si l'État n'avait coutume d'oublier que certaines entreprises, à trop long terme pour des particuliers, méritent parfois son intervention.

Il n'en est pas autrement des avances à faire pour l'utilisation des eaux d'égout. Ce que nous venons de voir certifie que, bien conduite, cette utilisation donne de beaux résultats.

Quel soulagement déjà pour le pays, quand le sewage n'étiolera plus les populations et que *trente millions de rente* seront

Digitized by Google

restitués à nos champs ! Mais il y a plus : nous venons de le voir, l'utilisation des eaux d'égout présentera à la grande agriculture un exemple précieux à suivre pour apprendre à faire baisser les prix de revient de ses produits, de manière à lutter contre la concurrence d'outre-mer sans le secours d'aucune protection. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

La nature ne demande au cultivateur que son travail ; au travail de ses bras, de ses bêtes de somme ou de ses machines, selon l'époque, elle proportionne ses dons. Le travail transforme les roches en agents fertilisateurs qui fixent dans le sol, ou dans ses matières carbonées, l'engrais par excellence, l'azote ravi à l'atmosphère. Et l'atmosphère est inépuisable, car l'océan lui restitue l'azote sous forme de vapeurs ammoniacales, après l'avoir reçu des fleuves ; ces vapeurs passent ensuite dans les matières carbonées du sol, pendant le procédé de la nitrification ; mais, pour achever le cycle, l'azote, ainsi mis à la disposition du cultivateur, s'enfuit vers les fleuves quand celui-ci n'en sait point profiter. Mieux l'agriculture aide la nature dans ses transformations, moins les produits du sol lui coûtent [1].

La valeur maxima de l'engrais et des amendements à donner par hectare et par an est estimée jusqu'à 1,000 et 1,500 francs ; l'on n'y arrivera pas d'un saut, mais graduellement. Outre l'air et l'eau, qui doivent se proportionner aux matières fertilisantes, il est aussi besoin de beaucoup de ce terreau qui enmagasine les éléments solubles pour ne les céder qu'à la végétation, régularise l'humidité dans le sol, propage par son ferment la nitrification des matières organiques, cimente les sables, désagrège l'argile. Pour obtenir beaucoup de terreau, il faut beaucoup de bétail, beaucoup de capital. L'industrie se trouvant avoir été poussée au delà de nos débouchés, un revirement de fonds et de bras, de l'industrie vers l'agriculture, est nécessaire. De cette alliance, l'industrie tirera de multiples avantages : commandes immé-

[1] Ceci se trouve développé dans l'ouvrage de l'auteur : *Remède à la situation agricole*. Office de publicité, 1884.

Digitized by Google

diates en machines fixes, en appareils électriques pour la distribution de la force, en rails, conduites, matériel divers, et, pour l'avenir, le bon marché à obtenir d'une plus forte production agricole, tant dans les salaires que dans les matières premières des diverses fabrications.

Voilà qui est bel et bon, dira-t-on, mais quels seront les produits à obtenir de la culture ultra-intensive? En promettant le décuple de la production ordinaire d'il y a vingt ans, Victor Hugo n'exagéra point. Nous venons de voir ce que donne l'agriculture chinoise, et nous savons que la culture intensive, bien qu'incomplètement pratiquée jusqu'aujourd'hui, a souvent rencontré, en Belgique comme en France, un concours de circonstances assez favorable pour produire, en betteraves, colza, chicorée, etc., des récoltes de 6,000 francs. A Gennevilliers, l'hectare produit 8,000 francs. Or, la culture de l'avenir saura faire renaître à volonté ces favorables circonstances, les forces mécaniques et le terreau la rendant maîtresse de l'air, de l'eau, et même, jusqu'à un certain point, des intempéries, contre lesquelles les labours profonds et l'humus sont les meilleures garanties. Nous sommes, d'ailleurs, assurés, par ce qu'obtient la culture de certains agronomes d'Angleterre, nonobstant un climat si inférieur au nôtre, que nos cultivateurs sauront dépasser les magnifiques résultats obtenus par les Chinois, car ceux-ci ne cultivent guère que leur *tchowtchow*, leur nourriture presque exclusivement végétale, tandis qu'en Belgique, l'agriculture sera appelée à produire surtout la viande et les plantes industrielles.

Et pourtant, d'elle-même, l'agriculture ne changerait point ses accoutumances. Afin de ne pas perdre de précieuses années, il s'agirait de former une compagnie, avec ou sans le concours de l'État, dont les actions cotées à la Bourse frapperaient l'esprit d'un public insensible aux analyses les plus dignes de foi, quand il n'aperçoit pas l'or briller au fond du creuset. En échange de quelques privilèges, cette compagnie mettrait la force mécanique à la portée des cultures, après avoir, par son exemple, répandu les pratiques du nouveau

Digitized by Google

système et tracé, aux capitaux inoccupés, la filière à suivre pour passer à leur nouvelle destination. Un fait est certain : quelles que soient les vicissitudes politiques de l'avenir, le pays conservera à son actif, comme richesse acquise, comme fixation de capitaux, tout développement judicieux donné à son agriculture. Or, ce développement est, en Belgique, encore plus à souhaiter que partout ailleurs : la concurrence de plus en plus redoutable de la Ruhr, la terrible profondeur de nos charbonnages et le peu d'épaisseur de leurs veines, l'épuisement de nos gîtes métallifères, l'ardeur chaque jour plus accentuée des puissances pour s'emparer des débouchés, et bien d'autres choses encore, nous disent qu'à moins de circonstances sur lesquelles il serait fort dangereux de compter, l'industrie belge a vu ses beaux jours et qu'il serait prudent de déverser l'activité de nos vaillantes populations sur l'agriculture industrielle, la plus intensive, la plus profitable.

Non, en prédisant la situation actuelle et son remède, Victor Hugo n'exagéra nullement. La vraie poésie n'est point fatalement étrangère à la science ni à la raison, et l'on eut grand tort de faire fi de l'avis du poète passionné pour l'agronomie; pourquoi faut-il que si peu d'hommes, soi-disant sérieux, possèdent sa justesse, sa profondeur de vues? Dire que les produits agricoles décupleront, c'était dire que dans cette Europe, où les populations s'estiment à l'étroit, il y a place pour trois fois plus de monde, trois fois mieux nourri et vêtu. C'était dire aussi que toute nation qui prétend ne point demeurer en arrière ferait bien d'y songer. Heureux le peuple qui sait se donner des gouvernants capables de prévoir! Arrivés à l'époque où l'industrialisation de l'agriculture s'impose, nous avons à en faire le plan général, non pas en tirant tout au cordeau, mais en prenant à temps des mesures pour qu'à l'avenir l'harmonie entre capital et travail assure la paix aux hommes de bonne volonté; pour que, librement, les lumières de la science se répandent dans chaque hameau; que les coteaux ne manquent plus de forêts et que les sites ne soient plus dévastés comme à plaisir; que désormais le sol, tout en

Digitized by Google

restant divisé entre ses propriétaires, soit, quant à la salubrité de l'âme et du corps, considéré comme domaine public. Les déjections et les cadavres d'animaux, les fumiers en fermentation, les fosses à purin, les mares et marais, enfin tout ce qui altère l'air, souille l'eau, blesse l'odorat et la vue, doit disparaître, et le territoire devenir peu à peu un véritable parc national.

Au rebours de ce qui se passe dans l'industrie, les forces mécaniques, tout en remplaçant l'ouvrier agricole dans les travaux purement matériels, le pousseront à exercer son intelligence plus que par le passé. Attendu que jamais aucun mécanisme n'arrivera à distinguer le froment de l'ivraie, les populations reflueront vers les campagnes; le travail y abondera, le bien-être y régnera. Oui, grâce au développement des ressources qui nous restent, nous pourrons échapper à l'ignorance, à la misère, et « le problème social sera résolu ». Mais si nous attendons, pour les copier, que d'autres pays aient adopté les procédés de la grande culture intensive; si nous laissons aux capitaux inactifs le temps de changer d'horizon, alors, remorqués à la queue du progrès, nous ne cesserons de languir. Malheur alors aux destinées de la patrie!

J. Babut du Marès.

Digitized by Google

SŒUR DE LAIT[1]

IX. — Le bal.

Quand Reine se retrouva seule dans le sentier conduisant à la ferme, elle s'assit sur un vieux tronc d'arbre, cacha son doux visage dans ses mains d'enfant et resta absorbée. Elle avait ressenti le besoin de s'isoler pour se recueillir et revivre en elle-même les instants passés près de Georges.

Georges... Ce nom renfermait sa vie,... sa pensée,... son âme, si elle eût osé la reprendre à Dieu.

Après cinq années d'absence, espacées par de rares vacances, par de bonnes lettres que l'aimable M^me^ de Brêne lui lisait, elle retrouvait son ami d'enfance, devenu un homme, resté bon et affectueux comme dans le temps où, toute petite, il s'ingéniait à la rendre heureuse.

Il était de retour, maintenant, et sa présence résumait tout le bonheur de sœur de lait. Était-ce de l'amour qu'elle éprouvait pour Georges? Qu'importe! le nom ne fait rien à la chose. De tout temps, elle avait eu pour lui cette sorte d'affection, tenant du ciel et de la terre, avec laquelle vous naissez et sans laquelle vous ne pouvez vivre.

A côté de ce sentiment avait grandi, dans le cœur de Reine, une sainte admiration, une reconnaissance sans bornes à l'égard de sa mère, qui l'avait faite l'égale de Georges.

Elle lui devait le précieux bienfait d'une instruction distinguée, cet affranchissement des castes, passeport universel, par lequel la fermière effaçait l'origine de sa fille. Reine ne rougissait pas de sa naissance plébéienne, mais elle en aurait

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1883.

Digitized by Google

cruellement souffert, si cela avait dû la séparer du cousin de Marthe.

Elle continuait sa rêverie profonde, portée par les ailes de son imagination. Le jour commençait à décliner, et le ciel prenait déjà cet aspect plein de poésie précurseur d'un crépuscule d'été.

A quelques pas de la mignonne créature se tenait Denise, les bras croisés sur sa large poitrine, dans l'attitude d'une muette contemplation. Reine fit un mouvement, aperçut sa mère et se redressa vivement.

« Comment !... tu étais là?

— Oui, ma fille,... je te regardais penser.

— Tu dois être contente, alors, chère mère, car je songeais précisément à toi.

— Bien vrai?

— Bien vrai, répondit-elle; je me disais ce que je te répète toujours : tu es sublime de dévouement.

— Je ne serai jamais assez dévouée pour toi, pauvre petite, murmura Denise.

— Tu es une énigme vivante, ma mère, — puis, scellant d'un baiser les lèvres de sa compagne : une énigme que j'adore. »

Tout en causant, elles continuèrent leur chemin.

« Tu ne me parles pas de M. Georges, fit tout à coup la fermière.

— Je l'ai revu, répondit Reine; il se porte bien.

— Que t'a-t-il dit?

— Qu'il est heureux d'être de retour... C'est bien naturel, n'est-ce pas, mère?... Mme de Brêne devait lui manquer : il l'aime tant!

— Oui, fit Denise, c'est un bon fils.

— Il mérite une mère comme la sienne, poursuivit chaleureusement la jeune fille; elle est si généreuse, si noble, cette femme !

— Quel enthousiasme, ma chérie!... Aimes-tu autant Mme Candier? »

La voix de Denise tremblait.

Digitized by Google

« Oh! répondit sœur de lait, Mme Candier est plus grande dame,... sa présence arrête l'expansion sur ma bouche; néanmoins, je l'aime, car je ne puis oublier qu'elle m'a permis de partager l'éducation de sa fille. »

A ces mots, la fermière s'arrêta.

« Cette éducation, tu l'aurais néanmoins reçue.

— Dans un pensionnat; mais alors, j'aurais dû me séparer de toi, d'eux, de tout ce que j'aime.

— Je le sais,... mais je ne veux pas que tu te considères comme l'obligée de personne,... moins encore de Mme Candier que de toute autre.

— C'est entendu... Reine je suis née, Reine je resterai, » dit-elle sur un ton de douce raillerie.

Denise eut un soupir et resta silencieuse.

. . . . . .

Le lendemain était un dimanche. Reine, selon son habitude, resta à la ferme.

Éveillée avec le chant de l'alouette, elle s'était levée joyeuse et sa voix retentissait, vibrant d'une émotion indéfinissable.

Le bonheur est doux à tout âge, mais au printemps de la vie, il rayonne d'un éclat différent. L'illusion, l'espoir, la foi forment son escorte, et le brillant cortège sème de chauds souvenirs, qui illuminent parfois la vieillesse d'un sourire.

« J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, dit Denise à Reine... Ton frère Jean se marie,... il épouse la fille de son patron... Voici la lettre avec tous les détails. »

Sœur de lait en prit connaissance.

« C'est une union bien assortie, conclut-elle. La richesse et la beauté épousent l'intelligence et le travail... Je me sens déjà de l'attachement pour ma nouvelle sœur.

— Mes fils, dit la fermière, me font honneur. Les deux aînés parlent de revenir avec une fortune, et maintenant ton plus jeune frère est en train de devenir un bon négociant à Paris.

— Et les enfants de tes enfants deviendront d'importants personnages, dit Reine, rieuse.

Digitized by Google

— Pourquoi pas? répondit Denise avec un sourire.

— Le mérite t'en reviendra; tu nous a élevés seule. »

Elles se trouvaient dans le jardin. Reine cueillit une rose, en détacha les épines et la tendit à sa mère.

« Tiens..., ta vieillesse sera comme cette fleur..., sans épines. »

Au même moment, un bruit de voix fraîches se fit entendre, et les deux femmes aperçurent, au-dessus de la haie d'aubépine, un petit groupe se dirigeant vers elles.

Georges était là, donnant le bras à sa mère et ayant Marthe à ses côtés.

Il salua Reine d'un sourire et tendit la main à la fermière.

« Bonjour, maman Denise; ma première visite est pour vous. »

Il parlait à la mère, mais regardait la fille.

« Et dans sa hâte de vous revoir, dit Marthe, il nous faisait faire des enjambées doubles... On aurait pu croire qu'il s'agissait d'éteindre un incendie, n'est-ce pas, ma tante? »

Les yeux moqueurs, elle riait à pleines lèvres.

« Espiègle, dit Fernande, gagnée par cette bruyante gaieté.

— Ne désirez-vous pas vous reposer? demanda la fermière, en s'effaçant pour laisser passer ses visiteurs.

— Nous nous reposerons ici, à l'ombre, ma bonne Denise, répondit Maurice de Brêne. Le temps est trop beau pour s'enfermer. »

Mlle Candier approuva de la tête et alla s'asseoir, un peu plus loin, auprès de sœur de lait. Le fils de Fernande semblait prendre un vif intérêt à une collection nouvelle d'arbres fruitiers, plantés précisément de ce côté.

« Quels fruits admirables, maman Denise! Vous permettez d'en goûter? »

Elle sourit.

« Choisissez les meilleurs, monsieur Georges. Reine vous les désignera. »

Mais Marthe causait avec Reine, qui l'écoutait, la pensée ailleurs.

« Imagine-toi, disait la voix claire de Mlle Candier, combien

Digitized by Google

ce sera ravissant! Maman va donner une fête splendide; il s'agira de rivaliser de toilette. La mienne, assortie à la couleur de mes yeux, n'aura pas un fil d'une teinte différente : toute bleue.

— C'est de bon goût, approuva sa compagne.

— N'est-ce pas?... Aussi, je voudrais, ce jour-là, te voir habillée en rose; le contraste serait joli.

— Je préfère le blanc, fit-elle.

— Moi aussi, dit Georges, ouvrant précipitamment une parenthèse pour s'introduire dans la conversation.

— Pourquoi? demanda sa cousine, qui ne savait pas de Brêne si près d'elle.

— Cela sied bien à la modestie de Reine.

— Est-ce à dire que le contraire me sied mieux?

— Deux idylles différentes ne sauraient avoir un même cadre, répondit-il galamment.

— Prends garde, dit Marthe à sœur de lait, il va te vêtir en quakeresse.

— Et toi en Parisienne coquette, répliqua-t-elle.

— Te voilà jugée, Marthe, fit le jeune homme.

— Ce jugement sied à ma vanité, comme le blanc à la modestie de Reine. »

Elle soulignait ces mots d'une voix railleuse.

« Tu pourrais prendre pour devise : Coquetterie oblige, ma chère cousine.

— Et ajouter : C'est le contraire des avocats, mon cher cousin. »

Un défi dans le regard, la jeune fille parait les coups avec une verve intarissable.

« Ceci est peu flatteur pour le barreau, dit Georges, très amusé.

— Le barreau sait se défendre; il fait des études spéciales à cet effet. Qu'en penses-tu, Reine?

— Je pense que tu aurais fait un avocat modèle.

— Voyez la sournoise! Elle se tire d'affaire à l'aide d'un compliment... Jamais je ne parviendrai à lui faire donner tort à Georges. »

Digitized by Google

Le jeune homme regarda tendrement sœur de lait.

Son idylle, à lui, c'était cette enfant, dont l'image pure se reflétait au fond de son cœur et poétisait ses pensées. Lorsqu'à l'aube de sa jeunesse, l'homme a un amour idéal, romanesque même, il est sous la sauvegarde d'une égide bienfaisante et échappe à l'influence d'un matérialisme dangereux. Georges était dans ce cas. Il voulait prendre sa place sociale, ayant à ses côtés la femme de son choix; homme libre, il choisissait librement, n'écoutant que son amour, cet hymen de Dieu.

Rien de cela n'échappait à Denise, et la vue du fils de Brêne semblait rendre la sérénité à sa physionomie tourmentée; l'expression de son visage n'était plus la même; une sorte d'apaisement, de calme intérieur donnait à la veuve de Jean-Baptiste un reflet de sa beauté d'autrefois.

« Nos jeunes gens s'attardent à babiller, dit soudain Fernande; il est temps de partir.

— Déjà! murmura involontairement Denise. »

Mme de Brêne s'était levée; tous en firent autant.

« Nous venons de faire une excursion au pays des souvenirs, dit gaiement Georges; nos aventures d'enfance ont fait le sujet de notre conversation. J'en ris encore.

— Je vous ai tous entendus rire, mon fils... »

Reine leva les yeux sur Fernande.

« Je voudrais encore être toute petite, dit-elle.

— Et moi, je suis heureuse d'être grande, interrompit Marthe, en redressant sa belle taille . . . . . .

. . . . . .

De grands préparatifs, comme l'avait annoncé Marthe, se faisaient au château pour y donner une fête brillante. Georges en était le héros, sa majorité le prétexte, Mlle Candier la cause.

Laurence avait jugé à propos de choisir ce jour pour faire faire à sa fille son entrée dans le monde.

Belle, millionnaire et séduisante sous la fraîche couronne de ses seize ans, Marthe serait la reine incomparable de cette incomparable fête, à laquelle Fernande s'était longtemps opposée. Elle aimait mieux les réunions intimes, faites pour les joies du foyer. L'éclat des lumières, le bruit des voix, le

Digitized by Google

frou-frou des robes lui faisaient mal... Maurice n'était plus et la veuve se sentait plus veuve encore parmi la foule que pressée contre son fils, cet autre Maurice, la main dans a main, assis à la même place qu'avait occupée son père.

Mme Candier eut son orgueil de mère complètement satisfait. Quand sa fille parut dans les salons, une sincère admiration du côté des hommes, un secret dépit de la part des femmes, saluèrent son entrée.

L'art de la couturière n'avait rien eu à corriger; la nature avait fait les choses en artiste; son œuvre était sans retouche.

Le fils de Fernande recevait les félicitations d'une façon distraite. Il observait les entrées et s'impatientait de ne point voir arriver Reine. Cette réunion, dans son ensemble élégant, lui faisait l'effet d'un riche décor. Le rideau était levé, le personnage, attendu.

Sœur de lait parut enfin. Elle venait d'entrer, drapée dans une robe blanche qu'égayait une touffe de liserons.

Elle avait, pour toute parure, ses longs cheveux aux chauds reflets, qui ornaient ses épaules chastement voilées.

Reine hésita au moment de traverser le salon pour aller saluer la maîtresse de la maison, occupée à faire les honneurs de chez elle, avec ce tact exquis dont sa mère paraissait lui avoir légué le charme.

Cette hésitation fut de courte durée; personne ne faisait attention à la fille de Denise. Sa grâce juvénile, que ne rehaussait ni l'éclat de la fortune ni le prestige d'un nom, ne pouvait intéresser ce monde.

Marthe seule centralisait l'attention générale. L'héritière trônait en souveraine, et sa beauté, un peu hardie, se sentait à l'aise dans ce milieu fait pour lui plaire.

Candier, en prévision d'une soirée ennuyeuse, s'était réservé un aparté avec un de ses amis, ancien collègue, très connu à Paris pour son originalité. On citait de lui les traits les plus excentriques. En n'importe quelle occasion il n'avait prétendu endosser l'habit de cérémonie, cet affreux habit en queue de morue, taillé d'un même modèle, disait-il, pour les princes et les garçons de café. Il manifestait la même répu-

Digitized by Google

gnance à l'égard des gants et ne tolérait, en fait d'ornement, qu'une énorme cravate, qu'il roulait en serviette autour du cou. Les deux savants discutaient à l'écart, en adversaires habiles, l'art embrouillé de guérir. L'allopathe et l'homéopathe se bombardaient d'arguments et s'échauffaient si bien, qu'à un moment donné ils se trouvèrent au dehors, discutant, en plein vent, tête nue, leurs théories contradictoires.

... Georges ouvrit le bal avec sa mère. Il avait tenu à lui rendre cet hommage.

Quand la première danse fut finie, il chercha en vain sœur de lait. La jeune fille s'était effacée derrière une tenture et regardait machinalement cette foule qui venait, par son indifférence systématique, de la repousser de son sein, oh! cela très finement, dans toutes les règles des convenances, par un sourire seulement.

La leçon était brutale; elle mit dans ce cœur neuf une vive souffrance.

Georges s'approchait. Il plaça sa main sur l'épaule de la jeune fille.

« Pourquoi êtes-vous triste, Reine? »

Elle se tut; l'émotion l'empêchait de parler.

« Qu'avez-vous?... Vous êtes pâle, insista-t-il.

— Je me sens de trop ici, murmura-t-elle très bas.

— Vous ne pouvez être de trop où je suis, répondit Georges, la voix haute;... venez, Reine. »

Il l'entraîna au milieu de la valse, la maintenant étroitement serrée contre son cœur.

Après la danse, Reine, heureuse et attristée à la fois, voulut aller rejoindre Marthe; mais lui, se penchant vers elle :

« Non,... reste avec moi,... je t'en prie! »

Mme Candier était à deux pas; elle entendit, et sa physionomie devint dure... Comment!... cette petite prenait le pas sur Marthe!... La fille de la nourrice occupait la place de la châtelaine... Une telle situation éveillait chez Laurence des rancunes mal définies, et un sentiment mauvais altéra la bonté de son âme. Souffrir à la fois dans son amour de mère et dans sa vanité de race fouettait son sang, et l'orage qui

Digitized by Google

s'accumulait en elle s'annonçait plein d'éclairs dans ses yeux.

Marthe, en ce moment, souriait à ses adorateurs, qui formaient une petite cour autour d'elle. Mlle Candier était charmante et jouait à ravir son rôle coquet, recevant les hommages du bout de son éventail et les éparpillant d'une main légère.

Un regard suffit à Mme Candier pour s'assurer que la conduite de Georges n'atteignait nullement Marthe. C'était l'essentiel. Mais en regardant ce groupe, elle soupira. Aucun de ces jeunes gens n'égalait son neveu. Elle connaissait la valeur de Georges, sa hauteur d'âme, ses principes, sur lesquels elle avait fondé le bonheur de son enfant.

Si elle avait tenu à rassembler tant de monde, à réunir toutes les jeunes filles de famille, c'était précisément pour faire ressortir, par comparaison, les avantages de Marthe.

Et dire que sa défaite venait d'en bas!

Qu'une simple enfant l'emportait sur les autres rivales!

Le bal continua, cachant par son entrain les sentiments qu'il venait de mettre en jeu.

... Candier et son ami avaient fini par s'apercevoir de la fraîcheur de la nuit et s'étaient sournoisement réfugiés dans la bibliothèque, où Laurence, très énervée, vint les dénicher, après que le dernier convive se fut retiré.

Depuis longtemps, Reine était partie. Georges donnait le bras à sa mère et le serrait plus tendrement encore que de coutume.

Une grande félicité, une joie à peine contenue se trahissait en lui. Il semblait plus homme, plus fort, plus beau.

Fernande s'en aperçut.

« Tu as l'air heureux, mon fils.

— Je le suis, en effet, et je viens te demander la permission de l'être toujours.

— Je te l'accorde d'avance.

— Sans conditions?

— Si j'y mettais des conditions, ce ne serait plus le bonheur, répondit-elle en souriant.

— Chère mère! »

Digitized by Google

Ils étaient seuls dans la salle, maintenant déserte, qu'un parfum de fête envolée rendait triste.

Georges s'inclina pour laisser asseoir Mme de Brêne; puis, se plaçant respectueusement debout devant elle :

« Ma mère,... j'aime Reine,... accorde-moi de l'épouser.

— Épouser Reine;... toi,... mon fils!

— Oui,... cela ne doit point t'effrayer.

— Hélas! mon pauvre enfant, dit-elle atterrée, tu ignores qu'un tel mariage est impossible, que Marthe t'est destinée.

— Par qui? demanda Georges, la gorge sèche.

— Par ton père.

— Ah! fit-il, atteint en plein cœur. »

Fernande contempla douloureusement son fils, venu à elle le sourire aux lèvres, la confiance dans les yeux, et qui, maintenant, restait écrasé sous ses paroles.

Elle fit un effort pour parler.

« Je dois t'expliquer, mon cher enfant, quel lien sacré nous lie aux Candier. Lorsque j'étais jeune fille, continua Fernande avec émotion, j'étais pauvre, seule et fière,... trois obstacles dans la vie... J'aimais Maurice de Brêne, mais il ne pouvait m'épouser sans se brouiller avec ses parents...; ton oncle m'évita le chagrin de refuser mon bonheur à ce prix : il épousa ta tante... Il était riche, renommé,... on l'accepta et, grâce à lui, notre mariage eut lieu. L'alliance de mademoiselle de Brêne fit agréer l'humble union de son frère... Voilà quelle a été la conduite d'Albert Candier... A toi de juger quelle doit être la tienne... Si ta tante te voit préférer à sa fille la fille de sa fermière, jamais elle ne te le pardonnera; toutefois, ajouta gravement Fernande, si ces considérations ne te semblent pas suffisantes pour leur immoler ton amour, je m'inclinerai devant ton choix. »

Il se laissa tomber à genoux et enfouit sa tête dans le giron maternel;... la veuve sentit qu'il pleurait.

Quand il se releva, il était maître de lui.

« Pardon, ma mère,... j'ai été faible;... mon amour pour Reine fait partie de mon être,... on ne peut l'enlever sans me déchirer... J'accepte la situation et je commence à croire

Digitized by Google

qu'on ne choisit pas sa destinée; les circonstances vous l'imposent.

— Ces circonstances se nomment le devoir, mon Georges.

— C'est-à-dire sacrifice,... soit,... mais si je renonce à ma fiancée, à la compagne de mes rêves, je n'accepte point sa rivale... Marthe ne sera pas ma femme.

— Georges!

— Eh! ma mère, ne me demande pas ce sacrilège... Puis-je, moi, honnête homme, offrir à une femme confiante un cœur plein d'une autre!... non, n'est-ce pas, tu ne le voudrais pas?... réponds.

— Non, fit-elle lentement.

— Et Reine, continua-t-il avec exaltation, se préoccupant surtout d'elle, Reine souffrira autant que moi, je le sais: nos âmes n'en font qu'une.

— Reine sera raisonnable... elle comprendra ton abnégation... Je lui dirai tout.

— Et tu resteras son amie; tu lui diras que l'obstacle ne vient pas de nous,... que tu eusses été heureuse de l'appeler ta fille... Oh! ne me dis pas le contraire, sois généreuse,... laisse-moi croire que tu approuves mon amour,... qu'aucune créature n'en est plus digne.

— Je le reconnais, mon Georges, mais puisqu'elle ne peut être à toi, il faut réagir, prendre courage;... tu me dois cela.

— Je voyagerai;... on dit que l'absence est un remède, dit-il amèrement.

— Tu parles de partir;... mais sais-tu, malheureux, ce qu'il m'a fallu de résignation pour supporter ton absence! Tu m'es à peine rendu qu'il me faudrait te perdre de nouveau;... non, ce ne sera pas.

— Tu viendras avec moi, mère;... nous ferons un grand voyage et, à nous deux, nous parlerons de Reine. »

X. — Noblesse oblige.

Georges de Brêne était très posé pour son âge; à vingt et un ans, il paraissait en avoir vingt-cinq.

Digitized by Google

Il avait les cheveux châtains, le front intelligent, l'œil vif, et sa physionomie était des plus sympathiques.

De bonne heure, il avait appris à penser, car son adolescence s'était arrêtée là où le veuvage de sa mère avait commencé.

Il aurait aimé à se créer, jeune, un intérieur et à bâtir son nid, comme les oiseaux au printemps, sans attendre la saison des rhumatismes pour prendre une compagne et lui donner en partage les désenchantements d'une existence blasée.

Le lendemain du bal, sœur de lait ne parut pas au château; elle était souffrante et ne pouvait sortir.

« Toutes réflexions faites, dit Fernande à son fils, il vaut mieux laisser les choses telles quelles; je ne parlerai à Reine qu'à notre retour.

— Tu crains de la rendre plus malade? demanda Georges, inquiet.

— Je crains de la rendre malheureuse et de ne pouvoir assez la consoler; nous partons demain.

— Pauvre petite! dit-il tout bas. »

Mme de Brène, pour motiver un voyage dans le Midi, prit pour prétexte le mauvais état de sa santé. Laurence ne fut pas dupe; elle flaira la vérité et sut gré à sa belle-sœur d'éloigner Georges.

« Et où allez-vous, beaux nuages? s'enquit Candier, qui saisissait les derniers mots de l'entretien.

— Vers le ciel de l'Italie, répondit la veuve en regardant son fils.

— Excellent pour les bronchites et les poètes... Quand comptez-vous partir?

— Demain matin, dit Georges.

— Bon... J'ai encore le temps de préparer ma valise et de vous accompagner, dit le docteur.

— Tu plaisantes, Albert, intervint sa femme, d'un ton moitié fâché, moitié riant.

— Pas le moins du monde.

— Et moi... et Marthe?

Digitized by Google

— Oh ! à toi et à Marthe, il faut au moins soixante jours avant d'avoir vos toilettes préparées... ; mais si, d'ici là, votre couturière vous tient parole, vous pourrez venir nous rejoindre.

— Nous irons certainement vous rejoindre, répondit Laurence,... si cela convient à Marthe.

Georges assistait indifférent à ces débats, la pensée endolorie, le corps malade. Sa belle ardeur s'était évanouie et il se rappela ces brillants papillons qu'il avait un jour confiés dans un filet à Marthe toute petite. Bientôt il n'en était resté, comme de son bonheur à lui, qu'un peu de poussière.

Laurence fut très affectée de ce départ, qui lui enlevait à la fois trois êtres chers, et elle en gardait un vif ressentiment envers la fille de Denise.

A son avis, il eût été plus simple de cesser les relations avec la ferme, car tant que Reine serait la compagne de Marthe, Georges ne se déciderait pas à épouser sa cousine. Ce mariage, convenu depuis tant d'années entre les deux familles, se trouvait menacé d'un obstacle ; or, cet obstacle, M^me^ Candier le briserait, coûte que coûte.

Mais cette chose si simple en apparence ne laissait pas d'être fort difficile en réalité. Laurence devait compter avec les idées démocratiques de son mari, des idées basées sur une égalité qui n'admettait pas d'injustices. Puis, il aimait beaucoup Reine et la citait comme exemple à Marthe, quand il établissait un parallèle entre les deux jeunes filles. Comment lui expliquer maintenant les torts de sœur de lait? Il était capable de s'écrier :

« Ces enfants s'aiment... qu'ils s'épousent ! » Brrr..! Elle en éprouvait une sensation de froid, analogue à celle qu'auraient produite d'épais flocons de neige tombant sur ses épaules nues. A Marthe, elle ne pouvait se confier sans éveiller le soupçon dans son esprit, et l'enfant terrible n'accepterait pas facilement un mari disputé à une autre.

Fernande avait averti Reine de son voyage et en termes affectueux pallié le coup qu'elle portait. M^lle^ Candier s'était chargée de porter la missive, et pendant les quelques jours

Digitized by Google

que dura l'indisposition de sœur de lait, elle vint régulièrement lui faire visite.

Quand Reine fut rétablie, elle se rendit au château et, toute pâle encore, salua Mme Candier.

« Où est Marthe? demanda-t-elle doucement.

— Ma fille passe l'après-midi chez la baronne d'Aubois. »

C'était dit d'un certain ton et Reine sentit dans l'air quelque chose qui l'oppressait.

Dans le petit boudoir, où un feu clair tempérait la fraîcheur d'une journée d'octobre, Laurence se tenait assise devant un métier à tapisserie, très occupée, en apparence, d'imiter les arabesques de son dessin.

« Asseyez-vous, dit-elle après une pause, j'ai à vous parler au sujet de Marthe. »

Elle repoussa son ouvrage et, s'adressant à la jeune fille immobile :

« Vous n'êtes plus une enfant, Reine; votre destinée s'éloigne de plus en plus de celle de Mlle Candier, et je suis obligée d'exiger à l'avenir plus d'étiquette dans votre amitié, trop ancienne pour ne point être familière. »

Chaque parole avait frappé juste et était entrée comme un clou dans le cœur de la jeune fille. Elle devint rouge, puis blanche, d'une blancheur de morte.

« Ne vous affectez pas ainsi, reprit vivement la châtelaine, que ce visage décomposé effrayait; l'amitié de Marthe restera la même,... elle changera de forme, voilà tout. »

Reine s'était levée; elle s'inclina et se dirigea vers la porte.

« Vous partez déjà? fit négligemment Mme Candier.

— Oui, madame. »

Et dans les yeux limpides que de grosses larmes commençaient à voiler, Laurence put lire que sœur de lait ne reviendrait plus au château.

« Tant pis, murmura-t-elle; le bonheur de ma fille avant tout. »

. . . . . .

Quand Denise vit sa fille lui revenir, les cheveux dénoués

Digitized by Google

par une course hâtée, elle ne put retenir une exclamation d'effroi :

« Qu'y a-t-il donc, grand Dieu ! »

Oh ! il n'y avait rien,... pas grand'chose... Seulement, M^me^ Candier venait de lui signifier d'avoir à traiter Marthe en demoiselle,... plus en amie.

Denise l'écoutait interdite.

« Elle t'a dit ça,... la malheureuse !

— Ne te fâche pas, mère, ce n'est que juste;... je ne suis après tout qu'une inférieure,... l'ancienne poupée de Marthe,... un jouet qu'on repousse.

— Tais-toi,... tais-toi.

— Ah ! j'aurais dû le comprendre moi-même,... ne pas attendre qu'on me le dît;... mais cela m'était si naturel d'être comme eux !... j'aime tant Marthe,... tant Georges ! »

Ici, les sanglots serrés dans la poitrine de Reine éclatèrent violemment. Denise la prit dans ses bras, la berça tout doucement sur ses genoux et attendit la fin de cette crise.

« Sois calme, ma chérie... Je suis-là, entends-tu?... je suis là. »

Sa haute stature paraissait grandir et, l'œil farouche, elle regardait dans le vide.

Reine se méprit au sens de ces paroles; elle crut que sa mère voulait intervenir auprès de M^me^ Candier.

« Non, je ne veux pas, dit-elle en essuyant ses larmes;... ne dis rien, maman,... j'en mourrais.

— Bien, bien, ma fille; on connaît son devoir, je ne te laisserai pas mourir, va. »

Plus tard, la jeune fille devait se souvenir de ces paroles.

Le surlendemain, M^lle^ Candier se rendit à la ferme. L'heure était matinale, le temps froid. La jeune fille était coquettement encapuchonnée; sa figure, fouettée par le vent, était fraîche comme une pomme d'apis, et le rire avait creusé des fossettes dans ses joues.

« Oh ! la bonne farce, maman Denise, s'écria-t-elle en entrant...; voyez comme Suzanne court pour me rattraper. »

Elle retenait le battant de la porte pour laisser voir la

Digitized by Google

femme de chambre qui, en effet, marchait si vite, qu'elle semblait courir.

« C'est mal ce que vous faites-là, dit la fermière.

— C'est hygiénique, au contraire;... papa recommande l'exercice aux asthmatiques;... or, Suzanne est terriblement asthmatique. Vous devriez voir parfois ses grimaces;... mais, au fait, que devient Reine?... elle n'est pas venue hier. »

Sœur de lait avait reconnu la voix de Marthe; elle apparut.

« Bonjour, Reine;... es-tu malade?

— Non.

— Tiens... tu en as l'air, cependant.

— C'est une erreur.

— Explique-moi alors ton absence,... je t'en demande compte! »

Elle enflait la voix et prenait la gravité d'un juge d'instruction. Mais Reine restait muette, très oppressée par les battements de son cœur.

« J'attends!

— Madame votre mère vous en expliquera le motif mieux que moi.

— Vous!... madame!... ah! mais... quel est ce langage?

— Celui qui convient à nos conditions réciproques.

— Ma chère, tu es folle,... tout bonnement folle, crois-moi. »

Reine sourit.

« Sais-tu, reprit Marthe, que je me suis bien ennuyée hier en t'attendant? Il ne fait pas gai, à présent, au château; aussi je viens te chercher... Apprête-toi.

— Écoute, répondit Reine, retombant dans sa douce habitude de la traiter en sœur; tu me demandes là une chose impossible... Je reste ici... Mme Candier trouve que notre amitié blesse les convenances. Notre origine nous divise et nous devons chacune entrer dans nos rôles différents.

— Je ne comprends rien à ce charabia... Quant à ma mère, si elle t'a fait des observations, je suis sûre qu'elle l'a déjà oublié... Viens.

Digitized by Google

— Jamais. »

Puis, comme si ce mot était trop dur, elle se jeta caressante dans les bras de son amie.

« Pardonne-moi, ma bonne Marthe, pardonne-moi la peine que je te fais;... je ne puis retourner avec toi,... te traiter en étrangère... Je t'aime trop... Ah! il m'en coûte bien, va, de sacrifier notre chère affection aux exigences du monde! »

Denise venait d'entrer, inaperçue; elle regarda les deux jeunes filles entrelacées et porta la main à ses yeux pour y essuyer une larme.

XI. — Deux mères.

Marthe s'en retourna le cœur gros. Le refus de Reine était une déception, et le joli despote n'était pas habitué à en avoir. Sa vie s'écoulait joyeuse entre deux remparts fleuris, que formaient l'idolâtrie de sa mère et la douce indulgence des siens.

Elle alla rejoindre Mme Candier, la mine allongée, avec une moue d'enfant gâtée.

« D'où viens-tu, ma fille? Je t'ai cherchée partout.

— Je viens de la ferme.

— Sans me rien dire?

— Tu dormais, maman... J'ai été chercher Reine, mais elle ne veut pas venir... Tu l'as offensée. »

A cette énormité, Laurence laissa échapper le livre qu'elle tenait en main.

« Par exemple! Voyez-vous l'impertinente!

— J'appelle cette impertinence de la dignité. Tu ferais de même à sa place.

— Moi, c'est différent; mais Reine le prend de trop haut. Elle se croit ton égale et oublie que le grand-père de son père gardait nos bœufs.

— Et puis?

— Et puis... et puis... Mais cela n'est-il pas suffisant pour te faire comprendre que votre intimité n'est plus possible?

— Mais, maman, dit l'obstinée, résolue à battre son adver-

Digitized by Google

saire en brèche, quand je traitais Reine en sœur, et que toi tu la traitais en fille, le grand-père de son père en avait-il moins gardé les bœufs de notre illustre famille?

— Nous étions alors entre nous... Maintenant, tu vas dans le monde, tu fréquentes une société qui n'admet pas qu'on se mésallie.

— Mais, encore une fois, maman, insista la jeune fille, si une personne est admise dans votre intimité, pourquoi ne le serait-elle pas ailleurs?

— Parce que, répondit Laurence impatientée, notre rang a ses obligations. Il est de bon goût de s'y conformer.

— Tout ça ne m'explique pas pourquoi Reine n'est pas digne de me traiter en amie, puisqu'elle est mon amie... Oui, elle l'est,... elle le sera toujours, na. »

Dans ces paroles perçait un commencement de colère, de cette colère qui revenait parfois à la surface de son caractère indompté.

On frappait à la porte. Le valet de chambre présenta à madame une lettre sur un plateau d'argent.

« C'est de ta tante, dit Laurence à sa fille... Voyons. »

Elle lut à haute voix :

« Je vous écris de Menton, où Georges et moi sommes arrivés ce matin. Ton mari est resté à Marseille pour combattre le choléra qui vient de s'y déclarer...

— A-t-on jamais vu pareille imprudence ! s'écria Mme Candier en pâlissant;... et s'il le gagne, lui, le choléra!...

— Ne t'alarme pas, maman... Papa a traversé plus d'une épidémie... Il prétend que les poltrons seuls en sont victimes.

— Mon Dieu, mon Dieu ! continua la pauvre femme, sans écouter sa fille... Et dire que ce voyage, c'est sa faute, à elle !

— La faute à qui, maman? pas à Reine, dis?

— Non,... pas à Reine,... mais écris de suite à ton père pour le supplier de revenir;... je suis trop agitée,... je ne pourrais jamais tenir une plume. »

La jeune fille se mit en devoir d'obéir.

Digitized by Google

« Surtout, dit Laurence, ne parle pas à ton père de sœur de lait. »

... Trois jours après arrivait un télégramme, ainsi conçu :

« Tranquillisez-vous. Choléra a peur de moi. »

. . . . . .

La fille de Denise souffrait. Son amitié pour Marthe, son amour pour Georges, les liens vivaces de son enfance se trouvaient être rompus en même temps, et le cuisant chagrin qu'elle en éprouvait minait sa santé.

Elle dépérissait comme le fait la sensitive lorsqu'un souffle glacé frôle son feuillage ou qu'une main distraite froisse ses tendres tiges.

Elle était du nombre de celles qui savent surmonter les revers de fortune, les luttes dans le travail, et qu'un mot tue.

Marthe venait chaque jour la voir, et chaque jour la trouvait plus pâle, amincie dans sa tristesse. Les jeunes filles causaient ensemble, et Mlle Candier laissait toujours un peu de gaieté derrière elle, assez pour faire attendre le lendemain, qui la ramenait à la ferme.

Laurence ne s'opposait pas à ces visites.

En autorisant sa fille à voir Reine, elle mettait le bon droit de son côté et prouvait ainsi que la brouille n'émanait pas de sa part.

Un matin que les deux jeunes filles se trouvaient réunies dans la chambre de Reine, Mlle Candier dit tout à coup à sœur de lait :

« J'oubliais! J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Il paraît que Georges va devenir mon époux.

— Vraiment! »

Elle passait la main sur son front pour chasser le voile qui s'étendait sur sa vue.

« Oui, j'en suis bien heureuse : cela me permettra de faire à ma guise;... tu seras toujours avec nous,... toujours.

— L'aimes-tu? demanda Reine dans un souffle.

— Certainement,... nous sommes bons camarades;... avec lui, au moins, tu me seras rendue... Quelle joyeuse vie nous allons mener à trois!... Rien que cette idée me réconcilie avec

Digitized by Google

le mariage, car tu sais combien la pensée d'aliéner ma liberté m'était antipathique... Avec Georges, je la conserverai tout entière,... rien ne sera changé... Es-tu contente?

— Très contente, » dit Reine, qui se mourait.

A partir de cet instant, le mal fit des ravages que la science ne pouvait enrayer. Denise se tordait les bras de désespoir et assistait, morne, au spectacle navrant qu'offre un être jeune qui s'étiole.

Comment nommer cette maladie insaisissable sous laquelle l'enfant succombait sans se plaindre jamais?

La fermière consulta tous les médecins de Blois. Ils hochèrent la tête. Elle écrivit à son fils, lui confia ses anxiétés et le pria de lui envoyer le meilleur médecin de Paris.

Le médecin vint, examina la malade, lui posa quelques questions et alla rejoindre la mère dans la pièce voisine.

« Eh bien?...

— Une anémie grave... très grave!

— Sans espoir?... »

Toute la vie de Denise était suspendue aux lèvres du docteur.

« Pas absolument... mais pour guérir le mal, il faut remonter à la source... Votre fille a un chagrin.

— Hélas!

— Un chagrin de cœur?

— Oui, fit-elle en fermant les yeux.

— Celui qu'elle aime peut seul la sauver, madame. La faculté est impuissante à guérir les blessures de l'âme. »

. . . . . .

Mlle Candier venait d'entrer, elle parlait à voix basse à sœur de lait.

« Je vous amène le soleil, dit-elle à Denise, lorsque celle-ci revint sur ses pas,... ce bon soleil qui va guérir notre chère Reine.

— Il fait beau, bien beau, en effet, fit distraitement la fermière... Je dois aller au château régler des comptes... J'espère, Marthe, que vous resterez près d'elle... Si, dans une heure, je ne suis pas de retour, venez ensemble me rejoindre.

Digitized by Google

— Moi, mère !

— Toi surtout, ma chérie... Accorde-moi cette satisfaction.

— Tu me demandes cela si gravement;... que se passe-t-il?

— J'ai une ancienne dette à acquitter envers Mme Candier;... le temps presse,... j'ai hâte d'avoir fini,... ta présence sera nécessaire. »

Denise se pencha au-dessus des têtes blondes, les réunit sur son sein, selon son habitude d'autrefois, et partit sans se retourner.

Depuis que Reine n'allait plus au château, Denise s'était abstenue d'y paraître; aussi, quand Mme Candier la vit arriver, elle crut qu'un accident était survenu à Marthe.

« Ma fille?... demanda-t-elle.

— Rassurez-vous, madame, c'est de Reine qu'il s'agit,... de Reine, qui est bien malade,... perdue sans vous.

— Parlez, dit la châtelaine en respirant.

— Je serai brève reprit la veuve;... je vous sais trop chrétienne pour laisser mourir cette enfant.

— Sans doute.

— Elle dépérit à vue d'œil... Tous les médecins la condamnent,... un seul me donne de l'espoir, mais à une condition;... cette condition est en votre pouvoir, madame.

— Continuez...

— Reine aime M. Georges, et M. Georges doit épouser Mlle Candier. Ce mariage est votre œuvre, madame; mais quand vous saurez que la pauvre petite en mourra, vous aurez pitié, vous ne le ferez pas s'accomplir. »

Laurence fronça les sourcils.

« Je vous ai écoutée avec patience, Denise, car votre amour maternel vous excuse à mes yeux;... mais sachez que je n'ai de conseils à recevoir de personne, et...

— Oh! madame! c'est une prière que je vous adresse, une prière.

— Mlle Candier, de tout temps, est destinée à M. de Brêne, poursuivit la châtelaine avec hauteur... Ce mariage se fera... Votre fille n'aurait pas dû s'oublier à aimer mon neveu.

Digitized by Google

— Ce n'est pas sa faute, répondit la veuve d'un accent douloureux; il est naturel d'aimer ceux qui vous aiment, et M. Georges l'a toujours aimée...

— D'amitié...

— D'amour, madame, je le sais... Ah! je vous en prie, continua Denise, qui s'était redressée, les mains jointes, je vous en supplie, épargnez cette innocente, soyez généreuse;... vous ne savez pas quelle épouvantable catastrophe votre refus peut amener.

— Assez, Denise, n'insistez pas.

— Grâce! répéta la veuve en se laissant tomber à genoux,... je vous demande grâce... En rompant ce mariage, vous sauvez une vie.

— Vous me forcez à paraître dure en me demandant une chose impossible, répondit Laurence en détournant la tête pour ne point voir cette femme aux cheveux blancs affaissée dans ses longs vêtements de deuil.

— Non, vous ne serez pas dure... vous écouterez votre cœur... votre religion... vous ne briserez pas une existence,... c'est un crime. »

Mme Candier restait muette, partagée entre la colère et l'attendrissement.

La veuve, toujours prosternée, comprenait à ce silence que Reine serait sacrifiée et elle murmura encore une fois, dans une sorte de râle :

« Grâce!

— Vous vous exagérez l'état de Reine, répondit doucement Laurence;... on ne meurt pas d'un caprice... M. de Brêne ne peut devenir le mari de votre fille,... même s'il était libre... Songez qu'il est le fils de mon frère. »

Denise se redressa, effrayante sous un calme apparent.

« Vous êtes implacable, madame... D'un mot, vous pouviez sauver Reine... Moi, je la sauve en me perdant... Elle est votre fille!

— Que voulez-vous dire?

— Elle est votre fille, vous dis-je... Je l'ai changée au berceau,... je vous ai donné mon enfant au lieu du vôtre.

Digitized by Google

— Voyons, Denise, fit Laurence avec compassion, reprenez vos sens;... nous guérirons Reine,... elle reviendra ici et nous lui trouverons un mari pour lui faire oublier Georges.

— Mon Dieu! s'écria la veuve en reculant, elle ne me croit pas!... Je ne puis cependant lui laisser assassiner son enfant.

— Vous divaguez, dit Mme Candier, sérieusement alarmée,... cette scène trouble votre raison... Revenez à vous... Je vous promets de m'occuper de Reine.

— Elle est votre fille, répéta la fermière d'un ton solennel... Je le jure devant Dieu!

— A tout prix, vous voulez la sauver, ma pauvre Denise.

— Mais ne sentez-vous donc point que je dis vrai!... Votre sang ne vous crie-t-il point que Reine vous appartient!... Ah! mon instinct, à moi, me ferait reconnaître mon enfant entre tous. »

A cet accent sincère, Laurence pâlit.

« Vous mentez! s'écria-t-elle.

— Non... Souvenez-vous de la mort de Jean-Baptiste... Je lui avais confié mon secret... Il s'est tué... Cette nuit-là mes cheveux ont blanchi, mais je ne me suis point trahie... Je me disais qu'un enfant en vaut un autre, qu'en parlant, je ferais un sacrifice inutile... A vos yeux, ma fille était la vôtre,... dans mon cœur, votre fille était la mienne... Je l'aimais d'autant plus profondément que j'avais une faute à racheter... Je voulais la rendre heureuse, tellement heureuse qu'elle n'aurait rien à envier à celle qui occupait sa place... Quand je la vis partager l'amour de son cousin, je me jetai à genoux pour remercier Dieu de rendre à l'enfant la famille que je lui avais ravie... J'avais compté sans le châtiment. »

La veuve baissa la tête et Mme Candier attendit haletante la suite de ce récit.

« Toutes petites, reprit la fermière d'une voix plus faible, elles se ressemblaient, les chéries... Les mêmes yeux d'ange,... les mêmes cheveux blonds,... puis, si mignonnes, si jolies... Cette ressemblance me tenta... Je voulus faire une plaisanterie... J'échangeai les fillettes... Je me trouvais seule à la ferme, c'était l'époque de la moisson, toutes les mains étaient

Digitized by Google

à la besogne... Quand je montrai les petites, couchées dans leur berceau, personne ne s'aperçut de la substitution... Alors, j'eus une mauvaise pensée,... une obsession qui me poursuivit partout... Pourquoi ma fille ne serait-elle pas Mlle Candier? Était-ce toujours aux mêmes à commander?... Non, je voulais que ma fille commandât à son tour,... et quand Mme de Brêne arriva, je la lui présentai comme étant sa nièce... Les deux enfants grandissaient, très différentes de caractère... Ma fille avait mon tempérament, votre Marthe avait une nature plus délicate... Pour lui faire honneur, je m'efforçai de lui ressembler... J'avais une bonne instruction, je me perfectionnai par la lecture, j'étudiai ses auteurs favoris, même les poètes... Ah! il faut connaître la puissance du remords pour comprendre ce dont on est capable pour en atténuer la souffrance. »

La tête plongée dans les mains, elle semblait penser tout haut.

Laurence ne pouvait plus douter.

« Misérable! s'écria-t-elle en lui prenant le bras,... vous m'avez volé mon enfant, vous l'avez ravie à mes soins, à ma tendresse... Ma fille portait les vieux vêtements de votre fille,... elle recevait l'aumône sous le toit de sa mère... Quelle créature êtes-vous pour payer d'un crime mes bienfaits?

— J'ai été criminelle, je le sais, répondit-elle d'un ton morne,... mais je répare le mal,... je sauve l'enfant que vous laissiez mourir parce qu'elle était à moi. »

Laurence se promenait comme une lionne dans la chambre, avec des envies folles d'étrangler cette femme. Elle eut un geste menaçant.

« Je vous traînerai devant les tribunaux,... vous expierez publiquement votre forfait, misérable créature!... Sortez! »

La fermière paraissait ne rien entendre. En face d'elle, à travers la transparence des hautes fenêtres, elle regardait Marthe et Reine, s'avançant blotties sous la même pelisse, l'air souriant, réunies dans leur chaude intimité.

« Mes chéries, murmura-t-elle en étendant les bras.

— Sortirez-vous enfin! » s'écria Mme Candier.

Digitized by Google

Denise, par un effort surhumain, se releva; mais à peine avait-elle fait quelques pas que, portant les deux mains à son cou, elle tombait à la renverse, frappée d'apoplexie.

La châtelaine voulut s'élancer; une terreur invincible la cloua au sol et un cri strident s'échappa de sa poitrine.

Le valet de chambre qui, en ce moment, traversait le vestibule, entra tout effaré, mit la malheureuse sur un canapé et partit chercher du secours.

Denise payait de sa vie le bonheur de M^lle^ Candier.

Alors, au milieu du va-et-vient de la chambre, des pas mal étouffés, des voix chuchotantes, Laurence fit un retour sur elle-même. Sa conduite envers sœur de lait lui revint claire, précise, avec un commencement de remords. Denise, par ambition, avait commis un crime tombant sous le coup de la loi... Mais elle, M^me^ Candier, avait refusé de sauver la jeune fille au prix de son orgueil, et ce crime tombait sous le coup de sa conscience.

La mort s'avançait presque foudroyante... Denise battait les paupières et, sous l'effort de sa pensée, tâchait d'exprimer une prière.

Reine et Marthe entraient... Laurence les attira passionnément contre son cœur et, se penchant au-dessus de la mourante, dont le visage s'était soudainement éclairé d'un sourire :

« Meurs en paix, Denise;... elles seront toutes deux mes filles. »

LÉONTINE MUSIN.

FIN.

Digitized by Google

LES ÉTUDES FOLKLORISTES EN FRANCE

L'apparition d'un ouvrage de M. Paul Sébillot sur les coutumes populaires de la Haute-Bretagne me fournit l'occasion d'appeler l'attention sur les études de ce genre si florissantes chez nos voisins, et, hélas! si négligées, je dirai plus, si ignorées en Belgique. C'est un phénomène curieux et attristant à la fois, de voir notre pays rester complètement en dehors du courant qui se manifeste peu à peu dans tous les pays civilisés en faveur des traditions populaires. Depuis que les frères Grimm, en 1811, ont publié leurs *Kinder- und Hausmärchen*, on s'est occupé, d'abord en Allemagne, puis en Angleterre, à recueillir cette littérature anonyme qui vit et se transmet de père en fils par la tradition orale. Grimm y a retrouvé une foule de vestiges de l'ancienne mythologie germanique et les a largement mis à profit dans sa *Deutsche Mythologie*. Le monde savant comprit bientôt la grande importance de ces études et sut extraire de ces compositions, en apparence insignifiantes, maint chapitre de l'histoire de la civilisation. Grimm eut beaucoup de disciples; les plus grandes illustrations de la science allemande ne dédaignèrent pas de consacrer leur intelligence à rechercher la genèse des contes et à en développer l'exégèse. Il suffira de citer Ad. Kuhn, Max Müller, K. Müllenhoff, W. Mannhardt, K. Simrock, Th. Benfey, K. Weinhold, W. Schwartz, Maszmann, Fel. Liebrecht, R. Kœhler et d'autres.

L'Angleterre suivit l'Allemagne de près et, avec l'esprit pratique qui lui est particulier, elle s'efforça de bonne heure à se mettre en garde contre les théories hasardées qui avaient

Digitized by Google

été avancées : elle crut devoir abandonner les Allemands dans le domaine hypothétique où les entraîna l'étude de ces restes mythiques.

C'est à l'Angleterre que la nouvelle science doit son nom. Le vocable *folklore* signifie la science du peuple, et comprend tout ce qui nous permet d'étudier la psychologie populaire. L'âge du mot n'est pas bien déterminé. M. de Puymaigre, dans son ouvrage intitulé : *Folklore*, le fait remonter à l'année 1846 ; il aurait été employé pour la première fois par l'éditeur de l'*Atheneum*. Un savant anglais, Kelly, dans son livre : *Curiosities of Indo-European tradition and folk-lore* (1863), s'exprime en ces termes: « Il y a quatre ans (donc en 1859), l'éditeur des *Notes and Queries* parlait hypothétiquement d'un temps à venir où l'étude du folklore (il fut, je crois, l'inventeur de ce mot très expressif et de bon aloi) s'élèverait d'un agréable passe-temps au rang d'une science » (P. 9.) Ni l'un ni l'autre n'osent se prononcer d'une manière absolue.

Il semble qu'on s'accorde à croire que le terme anglais a été formé d'après le mot *Volkskunde*, avec lequel les Allemands désignent ces études. Je crois néanmoins que les preuves de cette assertion font défaut et que la paternité du mot pourrait bien, somme toute, revenir aux Anglais. Quoi qu'il en soit, le mot anglais eut du succès et fut rapidement adopté dans tous les pays romans ; même en Allemagne, il paraît exister une tendance à remplacer le terme *Volkskunde* par le mot anglais.

Ces études et les travaux produits sur ces matières trouvèrent bientôt un écho dans les pays de langue néo-latine et, à l'exemple de leurs voisins, la France, l'Espagne et l'Italie se mirent à recueillir à leur tour les contes et légendes, les chants populaires, les superstitions locales, les coutumes, les devinettes et les proverbes, en un mot, tout ce qui n'a jamais été noté et qui est, depuis des siècles, la seule nourriture intellectuelle des gens qui ne savent pas lire. Ces productions naïves renferment, beaucoup mieux que la littérature, la véritable histoire du peuple ; car, il faut bien le reconnaître : les

Digitized by Google

livres ne nous font guère connaître que les sentiments, les idées, les croyances des lettrés qui les ont composés. Dans un écrivain, nous retrouvons bien jusqu'à un certain degré l'esprit de son temps; il présente sans doute un certain nombre de traits qui lui sont communs avec les hommes avec lesquels il a vécu; mais le génie propre à chacun modifie ces traits considérablement. Les œuvres littéraires nous permettent de juger ce que pensait et sentait, à tel moment de l'histoire, un personnage déterminé appartenant à un milieu plus ou moins civilisé, mais l'histoire de la grande foule des illettrés et des pauvres gens, du véritable peuple, ne s'y reflète pas. Elle se retrouve dans les documents que le folklore se propose de réunir.

Pendant quelque temps, on pouvait espérer voir la France marcher sur la trace de l'Allemagne et de l'Angleterre. Fortoul, ministre de l'instruction sous Louis-Napoléon, remit à celui-ci un rapport pour faire ressortir la nécessité de recueillir les chansons populaires, et le 13 septembre 1852 parut un décret impérial qui ordonnait de réunir les matériaux propres à mettre ce projet à exécution. Non seulement on devait recueillir les chansons déjà publiées, mais surtout celles existant en manuscrit dans les bibliothèques, ou vivant encore dans la bouche du peuple. On mit la main à l'œuvre : un comité se forma, Ampère en élabora les statuts, et Rathery écrivit dans le *Moniteur* des articles sur le caractère de la poésie populaire française. Dans la suite, les travaux furent arrêtés, et les dossiers, avec les matériaux déjà réunis, sont toujours en dépôt à la Bibliothèque Nationale de Paris.

Avant cette époque, peu de chose avait paru sur la matière. Le *Barzaz Breiz*, ou *Chansons populaires de la Bretagne*, du vicomte Hersart de la Villemarqué, est trop connu pour que je doive le rappeler. Cet ouvrage date de 1839, d'une époque où l'on n'avait pas encore élevé l'étude des chansons populaires au rang d'une science, et plus d'une fois, dans les derniers temps surtout, on a reproché à l'auteur le manque d'exactitude avec lequel il s'est acquitté de sa tâche. En effet, l'exactitude la plus scrupuleuse est la seule condition à

Digitized by Google

laquelle on puisse accorder à ces productions quelque valeur scientifique.

Outre ce recueil, qui s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la faveur du public, malgré les attaques dont il a été l'objet, on peut citer encore un petit nombre d'auteurs qui ont recueilli des contes ou des chansons, des dictons ou des sobriquets. Les *Contes populaires des anciens Bretons*, publiés en 1842, également par M. H. de la Villemarqué, ne sont pas des contes populaires au même titre que ceux de Grimm, mais servent plutôt à illustrer les romans de la Table Ronde; ils appartiennent à l'histoire de la littérature.

Nous pouvons passer sous silence la période de transition, dans laquelle quelques littérateurs s'efforcèrent de faire naître le goût des légendes populaires par l'enjolivement qu'ils y apportèrent : « Le thème recueilli de la bouche du peuple subissait de profondes modifications; d'une fable simple, on faisait une sorte de petit roman où, au rebours de la narration populaire, les descriptions du paysage et la couleur locale jouaient un grand rôle. » (Sébillot.) Cette période a été appelée la période romantique. Souvestre peut ici servir d'exemple.

Plus tard, une évolution se produisit : les embellissements et les préoccupations littéraires furent laissés de côté et l'on écouta parler le peuple pour reproduire ses récits avec une scrupuleuse fidélité. On se contenta d'être le sténographe du peuple. Stœber [1] avait déjà suivi ce principe pour l'Alsace, mais n'entre pas en ligne de compte ici, comme je ne considère pas ce que les Allemands ont fait pour le folklore de la France.

La renaissance du goût pour les études populaires en France ne date que des quinze dernières années. Il est regrettable que le gouvernement n'ait pas continué à s'intéresser aux productions du peuple, à cause des puissants moyens dont il dispose et des nombreux agents qu'il peut trouver, pour la réalisation d'un tel projet, dans ses fonctionnaires de tout rang. L'activité de la jeune école de folkloristes a suppléé

[1] Aug. Stœber, *Elsässisches Volksbüchlein*. Strasbourg, 1842.

Digitized by Google

quelque peu au manque de coopération de la part du gouvernement.

En 1871, M. Cerquand commença la publication des contes du pays basque; en 1874, M. Bladé fit la même chose pour l'Agenais.

L'intérêt alla dès lors en augmentant : en 1878, MM. H. Gaidoz et Eug. Rolland fondèrent une revue folkloriste, intitulée : *Mélusine, revue de mythologie, littérature populaire, traditions et usages*. Après deux ans, elle cessa de paraître, vivement regrettée par le monde savant, non seulement en France, mais encore à l'étranger. Les folkloristes ne se découragèrent cependant pas et, le 14 février 1882, eut lieu une réunion de savants et littérateurs français qui s'intéressent à l'étude des traditions populaires. M. Gaston Paris présidait à cette réunion, à laquelle assistaient MM. Bonnardot, Loys Brueyre, H. Carnoy, comte de Charencey, H. Gaidoz, L. Léger, Ch. Leclerc, Ortoli, P. Sébillot, J. Vinson. M. P. Sébillot proposa et fit accepter le nom de « Dîner de ma Mère l'Oye », d'après le conteur populaire entre tous, Ch. Perrault. De ce « Dîner » sortit l'*Almanach des traditions populaires* (Paris, Maisonneuve), publié en 1882, 1883 et 1884, dont le principal mérite est de contenir les adresses de près de quatre cents folkloristes, appartenant aux parties les plus diverses du monde. Nous verrons dans quelles circonstances l'*Almanach* disparut.

Depuis les six dernières années, les études folkloristes ont été entreprises sur une grande échelle. De tous les coins du pays affluent les matériaux, en assez grande quantité pour fournir à deux libraires à la fois des éléments suffisants pour constituer deux collections de littérature populaire.

La première, sous le titre de : *Les Littératures populaires de toutes les nations*, se publie chez Maisonneuve et Leclerc, dans une forme élégante, mais à des prix fort élevés; l'autre, chez E. Leroux, sous le titre de : *Collection de chansons et de contes populaires*, avec un programme plus restreint. Celle-ci compte actuellement cinq volumes, celle-là vingt-deux. Le folklore étranger n'est pas exclu.

Digitized by Google

Plusieurs de ces ouvrages furent une véritable révélation : il suffira de citer les contes égyptiens de M. Maspéro, les contes gascons de M. Bladé, les contes basques de M. Vinson, les contes russes de M. Sichler et surtout les travaux de M. Sébillot sur son pays natal, la Haute-Bretagne.

De tous les folkloristes français, c'est bien M. Paul Sébillot le plus actif. Il est infatigable; en une dizaine d'années, il a composé treize ouvrages, étudiant la Haute-Bretagne sous les points de vue les plus variés. Dans ses collections de contes : *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, *Contes des paysans et des pêcheurs*, *Contes des marins* (Paris, Charpentier), il a publié deux cent cinquante contes et nous a fait connaître toute la richesse de cette littérature orale, qui est de plus en plus refoulée par la civilisation.

La véritable religion de ces populations encore bien souvent primitives fait l'objet d'un autre ouvrage en deux volumes, portant le titre de : *Les Traditions et les superstitions populaires de la Haute-Bretagne* (Paris, Maisonneuve). Ce qu'il a trouvé dans le domaine des chansons, des formulettes, des devinettes, des proverbes, est réuni dans un autre volume de la collection Maisonneuve : *La Littérature orale de la Haute-Bretagne*, qui nous apporte également quarante-quatre nouveaux contes. — Un autre petit ouvrage est spécialement affecté aux devinettes (Paris, Maisonneuve). — *Gargantua dans les traditions populaires* (Maisonneuve) nous apprend le rôle que les héros populaires jouent dans l'imagination du peuple dans différents pays de l'Europe.

M. Sébillot vient encore de publier un ouvrage : *Les Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* (Maisonneuve). Ce livre peut nous prouver par combien de côtés l'étude du folklore tient à l'ethnographie. Beaucoup de mythes, en effet, ne s'expliquent que par la connaissance des coutumes; réciproquement, certaines coutumes, et non les moins bizarres, ne peuvent être comprises que si l'on connaît l'idée mythique ou superstitieuse qui leur a donné naissance. Dans ce volume, M. Sébillot nous déroule tout un tableau de la vie de ses compatriotes; « il prend l'homme à la naissance et, à travers

Digitized by Google

les diverses phases de son existence, il le conduit jusqu'au cimetière ». Guidé par M. Sébillot, nous assistons à la naissance de l'enfant; nous l'observons faisant ses premiers pas, nous l'accompagnons à l'école et participons aux jeux innocents du jeune âge. Nous voyons se développer l'adolescent et, passant plus tard par les cérémonies, souvent fort curieuses en Bretagne, du mariage, devenir père de famille.

L'auteur ne le quitte qu'au bord de la tombe et nous dépeint, à cette occasion, les cérémonies funèbres. Il traite ensuite des fêtes et des divertissements, ainsi que des dictons très variés qui s'y rattachent; il nous décrit la maison bretonne, les coutumes qui se rapportent aux travaux des champs; enfin, il fait suivre ces intéressants chapitres d'un code de politesse breton et d'un aperçu sur les mœurs épulaires, une partie de l'ethnographie qui a été négligée jusqu'ici [1].

Ces travaux font déjà preuve d'une activité extraordinaire. Avouons cependant que M. Sébillot a la bonne fortune d'avoir pour patrie un coin reculé, où les anciennes croyances, les anciennes coutumes ont pu se conserver intactes plus longtemps qu'ailleurs. Il le dit, du reste, dans la préface de ses *Coutumes populaires*. « Les paysans de la Haute-Bretagne, qui tiennent par certains côtés au XIX^e^ siècle, sont parfois, si on se place au point de vue de leurs idées et de leurs croyances, dans un état psychologique qui touche encore de près au moyen âge. » C'est ainsi qu'il a retrouvé des superstitions et des mœurs villageoises qui n'ont guère varié depuis trois cents ans. Ces circonstances expliquent la richesse extraordinaire de la moisson qu'il a su récolter dans tous les genres de littérature populaire. Encore ne nous a-t-il pas livré tout ce qu'il sait : il nous promet, en outre, un ouvrage sur les *légendes, les croyances et les superstitions de la mer*, un autre ouvrage sur la *médecine populaire*, un troisième sur les *jeux des enfants*, enfin une *bibliographie du folklore* pour la France.

[1] Un ouvrage semblable existe pour la Transsylvanie. FRONIUS, *Bilder aus dem Sächsischen Bauernleben in Siebenbürgen*. Wien, C. Græser, 3^e^ Aufl. 1885.

Digitized by Google

Un fait qu'il faut reconnaître, c'est que M. Sébillot a le talent de faire causer le peuple, de lui arracher ses secrets. Tous ceux qui se sont occupés de traditions populaires ont toujours eu à lutter contre les préjugés qui s'attachent à ces études. On méconnaît généralement leur côté sérieux. « Il n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine, dit fort bien M. Sébillot (Questionnaire, p. 2), de recueillir la littérature populaire : pour y réussir, il faut du tact, de la patience et une certaine dose d'entregent. Si, en effet, on n'a pas su se faire bien venir des personnes que l'on interroge, si on leur laisse soupçonner que leurs croyances et leurs légendes vous paraissent ridicules, on n'obtient rien, ou bien les gens s'amusent à forger des histoires ou à dire des choses qui sont à côté de ce qui existe réellement. La première condition est donc d'établir entre soi et ses conteurs une sorte de sympathie; ce n'est que lorsqu'on l'a acquise qu'on peut obtenir quelque résultat. » Or, M. Sébillot y est parvenu, et la muse populaire n'a plus pour lui aucun secret. Ses divers ouvrages forment une véritable psychologie du peuple.

Mais il ne se borne pas à réunir des matériaux : dans maint article, aussi bien pensé que bien écrit, il nous enseigne soit l'art de recueillir les contes, soit leur importance scientifique; ou il traite certains points spéciaux qui appellent une étude comparative. C'est ce qu'il a fait, par exemple, pour le crachat et la salive dans les croyances populaires, article publié dans la revue anthropologique *l'Homme*. Il serait à désirer que, pour le lecteur qui est dans l'impossibilité de consulter les revues, il réunît en volume ses articles les plus intéressants, comme l'ont fait MM. Liebrecht, de Liége [1], G. Meyer, de Gratz [2], ainsi qu'un folkloriste français de renom, M. de Puymaigre [3].

Un petit ouvrage, très important malgré sa brièveté, et

[1] LIEBRECHT, *Zur Volkskunde, alte und neue Aufsätze*. Heilbronn, 1879.

[2] G. MEYER, *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde*. Berlin, 1885.

[3] DE PUYMAIGRE, *Folklore*. Paris, 1883.

Digitized by Google

appelé à rendre de grands services, est son *Essai de questionnaire pour servir à recueillir les traditions, les coutumes et les légendes* (Paris, Maisonneuve, 1880), suivi du *Questionnaire des croyances, légendes et superstitions de la mer* (Paris, A. Hennuyer, 1885). Le premier est épuisé depuis longtemps et vient d'avoir l'honneur d'une traduction en espagnol. Il est de l'intérêt de la science d'engager M. Sébillot à refondre son ouvrage et à le compléter, d'après l'exemple des *Fragebögen*, publiées par la Société anthropologique de Vienne. Dans le petit livre de ce nom, composé pour l'Esclavonie méridionale par le Dr Krauss (Vienne, A. Hölder, 1884), il n'y a pas moins de 740 questions, relatives aux points les plus variés sur lesquels doivent porter les investigations des chercheurs : la langue, la vie matérielle, les mœurs, les coutumes, les croyances populaires, l'interprétation des rêves, la naissance et la mort, la médecine populaire, la parenté du sang, l'affinité élective, les cérémonies nuptiales et le droit matrimonial, la communauté domestique, le droit familier, la domesticité, le droit fondamental, le droit commercial, les crimes et les délits, la commune, les juges. Ces sujets forment, à ce qu'on voit, un code presque complet des idées populaires. Faute d'un pareil guide, les chercheurs laissent échapper bien des faits curieux. C'est le débutant surtout qui se heurte aux obstacles. Ce questionnaire lui serait donc très utile et l'engagerait à ne pas se laisser rebuter par les difficultés du commencement.

Le *Questionnaire des croyances, légendes et superstitions de la mer*, qui vient d'être publié, d'abord dans les Bulletins de la Société d'Anthropologie, ensuite en brochure, envisage la mer sous les rapports les plus divers de ses noms, de ses légendes, de sa météorologie, du culte, des croyances et des superstitions dont elle est l'objet ; cette enquête porte encore sur les coutumes et usages qui ont trait à la construction et au lancement des navires, aux mâts, aux manœuvres et ustensiles, à la navigation ; le folkloriste aura à s'occuper aussi des noms et surnoms des matelots, de leurs proverbes, dictons et devinettes, de leurs jurons et serments, de la vie à

Digitized by Google

bord, des esprits qui hantent la mer et le navire ; de la vie des marins à terre, des navires légendaires. Il doit s'informer encore de tout ce qui a rapport à la pêche, de l'époque favorable pour s'y livrer, des mœurs des pêcheurs, des esprits bons ou mauvais qu'ils invoquent ou qu'ils redoutent. Je me contente d'énumérer les titres principaux et, d'après ceux-là, le lecteur pourra juger combien une enquête pareille, faite avec tact et avec patience, doit révéler de choses curieuses.

Cette activité fiévreuse ne suffit pas encore à M. Sébillot. Dans une collection publiée par la librairie Cerf, sous le titre de : *La France légendaire et merveilleuse*, il essaye, en collaboration avec M. H. Gaidoz, de rendre le folklore accessible à un plus grand public. En 1884 parurent deux volumes ; dans le premier, intitulé : *Le Blason populaire de la France*, les auteurs nous donnent une anthologie de « ce que le peuple dit de son voisin ».

Le deuxième volume : *Les Contes des provinces de France*, nous apporte un choix des plus beaux contes parus jusqu'ici dans les divers recueils. Chaque récit est accompagné de l'indication de la source. On a, de la sorte, un aperçu sur la littérature des contes dans les différentes provinces de la France. Cette anthologie est d'autant plus utile que les lecteurs ont rarement les nombreuses collections à leur disposition, et que beaucoup de ces légendes sont éparpillées dans des revues.

M. Sébillot a également fait paraître un supplément au premier de ces volumes. C'est un article sur le *Blason libre*, publié dans la *Revue de linguistique* (avril 1884). Il est un point qu'il ne faut pas perdre de vue dans ces études : c'est que le peuple aime bien d'épicer son parler, même à un tel degré qu'il offense souvent notre pudeur. Maint conte populaire très décent se retrouve avec des variantes libres, et fréquemment celles-ci sont la version primitive : c'est le cas, par exemple, pour le conte si répandu des « Souhaits ridicules ». Il n'y a que peu d'années que ces productions, où le peuple déploie souvent une verve et un esprit remarquables, sont comprises parmi les études folkloristes et que leur impor-

Digitized by Google

tance, comme documents pour l'origine et le développement des contes, a été reconnue. De ce genre de contes, il a paru deux volumes sous le titre de : Κρυπτάδια, *Recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires* (Heilbronn, Henninger frères, 1883-1884). La préface du premier volume expose les raisons qui justifient l'entreprise. Du reste, ce recueil ne s'adresse qu'au monde savant, et la preuve, c'est que les éditeurs présupposent la connaissance des principales langues de l'Europe, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, etc. Les Κρυπτάδια profitent de leur devise : « La science purifie tout. » Je ne commettrai pas l'indiscrétion de soulever le voile de l'anonyme sous lequel se cache le folkloriste français de renom qui dirige cette publication.

L'année 1884 vit renaître *Mélusine* et disparaître l'*Almanach des traditions populaires*, qui aurait fait double emploi avec cette revue plus importante. Celle-ci a pour but de fournir des matériaux ; les enquêtes qu'elle a publiées sur des sujets fort importants au point de vue des idées populaires sont d'une très grande valeur : la grande et la petite Ourse, l'arc-en-ciel, la voie lactée. Grâce au grand nombre de ses correspondants, elle traite ces questions d'une manière approfondie. Elle fait bon accueil également aux articles théoriques qui ont rapport à la méthode de ces études ou à des sujets mythologiques.

Le nom des directeurs de *Mélusine* est une garantie pour son caractère sérieux. M. H. Gaidoz, le directeur de la *Revue celtique*, est considéré comme une autorité en fait de mythologie celtique ; les nombreux articles, théoriques et autres, qu'il écrit dans *Mélusine* prouvent sa profonde science et sa grande compétence dans toutes les questions qui touchent au folklore.

M. Eugène Rolland s'est fait connaître par sa *Faune populaire de la France* en 6 volumes (Paris, Maisonneuve, 1878-1884). Il travaille actuellement à un grand recueil de chansons populaires en quatre volumes, dont le premier a paru en 1883.

La cause des études populaires paraît enfin gagnée en

Digitized by Google

France : le « Dîner de ma Mère l'Oye » avait décidé en principe la fondation d'une société française de folklore, analogue au *Folklore Society* existant en Angleterre depuis 1878. La *Société des Traditions populaires*, qui vient de naître, compte déjà 137 membres, parmi lesquels figurent des noms illustres, comme ceux de Maspéro, de Quatrefages, de Mortillet, Gaston Paris, Ernest Renan, P. Topinard. Elle a pour but de « grouper les chercheurs, de les faire se connaître entre eux et de leur fournir des éléments d'investigation » ; elle se propose de publier des documents français, mais elle accueillera avec plaisir ceux qui lui parviendront de l'étranger, ces choses souvent obscures ne devenant claires que par la comparaison. Elle a élaboré un programme où elle a classé les principales matières à recueillir. Elle veut non seulement réunir des matériaux, mais aussi les étudier dans leurs rapports avec les différentes sciences auxquelles ils se rattachent, l'ethnographie traditionnelle, la linguistique, l'imagerie populaire, enfin les productions littéraires qui trouvent si souvent dans les croyances du peuple une source féconde d'inspirations. Les membres titulaires payent une cotisation annuelle de quinze francs, et reçoivent gratuitement le bulletin et les publications ordinaires de la Société.

Son bulletin a paru en mars dernier, sous le titre de : *Revue des Traditions populaires*. Il est placé sous la direction de M. P. Sébillot et en est actuellement à sa 3e livraison mensuelle.

Une remarque générale que le lecteur doit faire à propos des travaux multiples des folkloristes français, c'est qu'ils se sont bornés jusqu'à cette heure à recueillir des matériaux, et ceux-ci se sont accumulés, dans ces dernières années, d'une manière si prodigieuse qu'on se rappelle involontairement les paroles que Max Müller a écrites dans l'*Archivio per lo studio delle Tradizioni popolari* de Pitrè :

« L'étude des traditions populaires de l'Europe et du monde a fait de si gigantesques pas dans ces vingt dernières années que, n'ayant pas une paire de bottes de sept lieues, je ne pourrai les considérer que d'une respectable distance. Il y a quel-

Digitized by Google

ques années, quand cette étude était, sinon méprisée, au moins ignorée, je me déclarai de toutes mes forces contre ses détracteurs. Aujourd'hui que je commence à me sentir vieux et fatigué, je vois les arbres que j'ai concouru à planter former une telle forêt que souvent je suis tenté de crier : Assez! assez! »

« Dans tous les progrès scientifiques, il y a un danger à faire trop, à rassembler plus de matériaux qu'on n'en peut classer et embrasser... » [1]

D'autres savants, entre autres M. G. Meyer, professeur à l'université de Gratz, ont formulé les mêmes appréhensions. Enfin, M. H. Gaidoz ne peut s'empêcher d'écrire dans *Mélusine*, 1886, col. 104, à propos des *Contes populaires de la Gascogne* de M. Bladé, ces paroles significatives :

« Certaines personnes parlent avec complaisance des progrès du folklore en France. Le goût en est certainement plus répandu que lorsque nous fondions *Mélusine*, il y a neuf ans; la sphère de son public est moins étroite; les chercheurs locaux sont plus nombreux et l'émulation ajoute à leur activité... Mais si le nombre des amateurs et des collecteurs s'accroît rapidement, la petite troupe de ceux qui s'intéressent au folklore, non comme amusement ou matière facile de « copie », mais comme étude historique et philosophique, ne fait que lentement de nouvelles recrues. « La moisson est grande, comme dit l'Évangile, mais les ouvriers sont peu nombreux. » Pourtant, s'il y a un folklore aux progrès duquel les esprits cultivés doivent aider, c'est le folklore scientifique, ce n'est pas cette manière de folklore qui, nous le reconnaissons, se développe de plus en plus en France à l'heure actuelle, et que nous serions tenté d'appeler le « folklore facile »... »

Une preuve du peu d'attention que les folkloristes français accordent à la partie critique nous est encore fournie par la déclaration de M. Bladé, à propos des notes comparatives qui devaient être ajoutées à ses contes. N'ayant pu obtenir le concours de MM. Kœhler et Gaster, il a simplement supprimé le complément de son travail. Il semble que la *science* des

[1] Cité d'après DE PUYMAIGRE, *Folklore*, p. 9.

Digitized by Google

contes soit l'apanage exclusif des Allemands. Sous ce rapport, la France ne peut nommer que M. Cosquin, pour le savant commentaire dont il a fait suivre ses *Contes lorrains*, et M. de Puymaigre, qui a fait preuve de grande science dans le domaine de la chanson populaire. Rien ne justifie la part minime que la France prend à l'étude comparative des productions populaires. C'est pourquoi nous ne saurions assez applaudir à la fondation de revues folkloristes. Par leur complexité, elles éveillent l'intérêt d'un plus grand nombre de personnes; par les enquêtes qu'elles provoquent, elles appellent la comparaison. Elles sont, par leur nature même, appelées à rendre de grands services. Souhaitons donc aux organes folkloristes français une existence longue et prospère. Ils ont d'avance les sympathies de tous les chercheurs.

En Belgique aussi? demandera-t-on. La réponse n'est pas encourageante. La Belgique reste tout à fait en dehors du courant qui porte ses voisins vers les études populaires. Il y a bien quelques matériaux qui ont été publiés, mais ils sont disséminés, ou bien ont été réunis sans méthode ni système. Nous devons aux Allemands J. W. Wolf, le mythologue bien connu, M^me^ Maria von Plœnnies, et le baron de Reinsberg-Duringsfeld, tout ce qui a été fait de sérieux pour notre folklore [1]. Encore les travaux de Wolf, publiés en allemand, sont-ils restés ignorés en Belgique; ils n'ont pas même eu l'honneur d'une traduction française, et combien de personnes, même familières avec la bibliographie néerlandaise, connaissent la traduction néerlandaise de ses *Niederländische Sagen* de Doorenbosch et Dijkstra?

Nul doute, cependant, que notre pays ne possède encore maint coin privilégié où le folkloriste trouverait une abondante moisson. Je citerai, entre autres, les Ardennes, qui ont fourni ses charmantes nouvelles à Marcellin Lagarde (*Le Val*

[1] J. W. Wolf, *Niederländische Sagen*. Leipzig, 1843; Id., *Deutsche Märchen und Sagen*. Leipzig, 1845; Maria von Plœnnies, *Die Sagen Belgiens*. Köln, 1846 (traduit en français par Piré); Baron de Reinsberg-Düringsfeld, *Le Calendrier belge* (aussi sous le titre : *Traditions et légendes de la Belgique*). Bruxelles, 1861-1862, 2 vol.

Digitized by Google

de l'Amblève et *Le Val de la Salm.*) Malgré l'enjolivement, le lecteur y respire le frais parfum de la tradition populaire. L'aimable Jérôme Pimpurniaux (Ad. Borgnet) aussi a su trouver, dans les nombreuses légendes du pays accidenté, un assaisonnement précieux pour ses esquisses de voyage. Je nommerai encore la West-Flandre, que M. Havard (encore un étranger) a signalée à l'attention des savants (*La Terre des Gueux*, p. 131) : « Les campagnes de la West-Flandre ont conservé un caractère national, une saveur autochtone, des allures primitives qu'on chercherait vainement autre part, et pour celui qui ne craint pas de s'arrêter dans les modestes et joyeux villages, de séjourner dans les petites villes déchues, de réclamer sa place auprès d'un humble foyer, il y a une ample récolte à faire de vieilles histoires, de coutumes locales, de traits de mœurs et de souvenirs. » N'oublions pas, enfin, la Campine, qui vient de mettre au jour une partie de ses trésors populaires, très minime en vérité, dans une petite revue publiée à Hasselt depuis un an [1].

La longue inactivité où nous sommes plongés depuis les travaux de Wolf a certainement eu pour effet de faire oublier beaucoup de ces restes vénérables de l'ancien temps, la civilisation les refoulant de plus en plus vers les classes moins éclairées de la société. Si nous ne les annotons pas aujourd'hui, ces traditions disparaîtront peu à peu, privant ainsi la littérature d'une source toujours vive d'inspirations heureuses, qui lui manquent plus que jamais dans cette période stérile où tout accuse la pauvreté d'idées, l'épuisement intellectuel.

Ath, mai 1886.

AUG. GITTÉE.

[1] *'t Daghet in den Oosten, Limburgsch tijdschrift voor alle liefhebbers van taal- en andere wetensweerdigheden.* Hasselt, Ceysens.

Digitized by Google

RADICALISME ET LIBÉRALISME

LA SIGNIFICATION DU SCRUTIN DU 11 MAI

Il n'y a rien de commun entre le radicalisme et le libéralisme. FRÈRE-ORBAN.

Nous poursuivrons les doctrinaires jusqu'au dernier repaire. JANSON.

Nous sommes les maîtres. NOTHOMB.

Le résultat du scrutin du 11 mai était attendu avec une curiosité anxieuse par le pays entier.

Depuis bien longtemps déjà, on s'ingéniait à analyser l'esprit qui animait le corps électoral bruxellois, mais les plus habiles restaient hésitants dans leurs prédictions. On l'interprétait d'après ses intérêts ou ses désirs. Jamais, auparavant, ce corps électoral n'avait pu faire connaître ses aspirations et ses volontés que dans la plus faible des mesures.

Dans les scrutins, antérieurs deux fractions lui présentaient-elles leurs candidats réunis sur une même liste, toute appréciation des résultats était aussitôt rendue impossible par l'accusation de défection lancée par les soutiens des candidats les moins favorisés à la nuance adverse.

Cette fois, l'enjeu de la lutte avait été précisé sans équivoque, les résultats exposés par des bouches éloquentes, et, à une majorité considérable, le corps électoral de l'arrondissement de Bruxelles a fait connaître sa volonté réfléchie et nettement déterminée : il a voulu inaugurer une politique d'apaisement, de progrès constant et de paix sociale.

On ne peut le contester, le prestige des fonctions qu'il exerçait a valu un certain nombre de suffrages au candidat qui

[1] Toutefois, il y a lieu de tenir compte, dans une appréciation sincère, des griefs ayant pour cause les minuscules intérêts lésés, que toute administration traîne à sa suite.

Digitized by Google

représentait l'esprit gouvernemental [1]. Mais qui pourrait dire le nombre considérable des voix qui n'ont été qu'au tribun populaire et que solliciterait en vain tout autre candidat irréconciliable, glorieux de son intransigeance?

S'il faut se féliciter du résultat obtenu, ce n'est pas seulement parce qu'il éclaire une situation troublée, parce qu'il définit nettement les idées du corps électoral de l'agglomération bruxelloise tout entière, c'est encore parce qu'il semble devoir modifier profondément les mœurs électorales de la population. Ce n'était pas inutile. Ce qui est condamné sans appel, leur inutilité étant clairement démontrée, ce qui est proscrit, ce sont ces meetings monstres, où l'éloquence impétueuse et sonore trouve d'autant plus d'écho qu'elle s'adresse principalement aux classes sans culture ou à une jeunesse inexpérimentée [1]. Qui ne se les rappelle, ces assemblées immenses, où les citoyens les plus honorables, parfois même les plus éminents, se trouvaient obligés de répondre aux interrogations saugrenues d'un personnage hétéroclite venu pour s'amuser à leurs dépens?

Dans certains pays, les meetings sont des réunions au maintien décent, où se rendent des citoyens conscients de l'importance de leur mission, respectueux de la dignité de leurs candidats et de la leur propre, désireux d'interroger l'élu du lendemain, mais le faisant avec la gravité que comportent les intérêts engagés.

Les nôtres, empreints du même esprit au début, n'avaient pas tardé à dégénérer. Et, finalement, on se rendit aux meetings pour acclamer ou bafouer les orateurs, comme on court à un spectacle forain applaudir les baladins qui s'exposent sur les tréteaux, ou les siffler s'ils n'acceptent pas avec un sourire et des paroles aimables les rebuffades en action du maître du lieu.

[1] Au cours de la lutte électorale provinciale, l'Association a, elle-même, décommandé les meetings qu'elle avait organisés. On sait que la suppression des meetings — avant le poll — était inscrite dans les propositions dites « propositions Van Humbeeck », à l'examen desquelles on ne voulut même pas procéder !

Digitized by Google

Et le mot d'ordre était donné aux plus jeunes des membres de l'assemblée. Tel orateur devait être mis dans l'impossibilité de se faire entendre. Pour tel autre était commandé un enthousiasme qui tînt du délire.

On aboutit au désastre du 13 juin 1884.

Comme un rêve, ces scènes se sont évanouies. Ne les rappelons que pour en conjurer le retour.

Mais cette évocation est-elle inutile devant le spectacle de la dernière lutte électorale législative?

A-t-on reculé devant une attaque, devant une manœuvre pour anéantir la candidature que l'on combattait, sauf, le lendemain, à en reconnaître tous les mérites?

Y a-t-il, sauf le respect d'une intégrité qu'on n'a pu contester, une face du talent, voire du caractère de l'élu que l'on n'ait tenté d'amoindrir ou de ridiculiser tout en faisant parade d'une loyauté chevaleresque?

D'un bout à l'autre de la campagne, l'accusation d'incapacité, jointe aux plus désobligeants des commentaires, ne lui a-t-elle pas été prodiguée?

Tristes arguments; triste politique...

Toutes les archives du radicalisme ont été mises sens dessus dessous pour trouver un document qui permît d'accuser le candidat de versatilité.

L'accusation de versatilité est celle que tous les partis se plaisent à jeter à la face de leurs adversaires.

N'est-il donc pas permis de changer d'opinion, quand, bien entendu, l'intérêt personnel n'est pas en cause?

Incontestablement on le peut.

Seul est hautement blâmable celui-là dont les convictions se sont modifiées, et qui, par respect humain, se ment à lui-même, en maintenant publiquement ses déclarations antérieures, alors qu'elles ne correspondent plus avec ses convictions actuelles.

Mais quand avec loyauté, sous l'empire de l'étude des événements et de l'expérience des choses accomplies, on développe des idées autres que celles qui primitivement avaient été les siennes, on a droit à l'entier respect de tous.

Digitized by Google

A quoi donc servirait l'observation des hommes et des faits, de quelle utilité serait l'acquisition de connaissances nouvelles et la méditation qui en extrait l'essence, s'il en pouvait être autrement?

Tous les grands hommes d'État de ce siècle ont varié considérablement et sur les questions les plus importantes.

Pourquoi?

Parce que les événements modifiant les situations, les hommes ne peuvent rester identiques dans leur appréciation. Mais ce qui est inadmissible au tribunal de l'équité, c'est le fait de se servir de doctrines naguère répudiées dans le but de les mieux ruiner; c'est de s'engager comme soldat d'avant-garde dans une armée que l'on n'avait jamais cessé de combattre pour la mener par des voies inexplorées aux abîmes.

Rappeler les opinions antérieures des hommes politiques est donc le droit de chacun, surtout s'ils déclarent n'avoir point varié dans leurs opinions et marcher vers la réalisation des principes jadis défendus.

L'opinion publique a le droit d'être éclairée. Il n'est pas admissible qu'une partie de la vie d'un homme public doive rester cachée.

On ne cache pas ce dont on se glorifie.

La flamme qui animait ses écrits lors de ses premières armes doit venir éclairer ses actes à l'heure où, dans une fonction publique, il prétend atteindre à la réalisation de ses aspirations immuables.

Spectacle curieux : Fait-on usage contre les hommes politiques du radicalisme de documents du passé, le terme se transforme : on appelle cela « un petit papier ». L'emploi de ces mots transporte une assemblée.

Il y a donc une distinction à établir. Mettre au jour un document, c'est un droit, mais produire un petit papier, c'est évidemment une mauvaise action.

La prétention des chefs du radicalisme est de n'avoir jamais varié. Ce n'est pas eux qui diraient avec Montaigne : Que sais-je?

Ils savent tout, et de tout temps ont tout su.

Digitized by Google

Ils ont eu cette bonne fortune d'atteindre du premier coup à la forme définitive de leurs convictions. Mais à quel jour, à quelle heure de leur existence sont-ils arrivés à cette forme suprême de l'évolution de leurs idées?

Leur jugement en toutes choses n'a plus été modifié par une connaissance ultérieurement acquise. Le respect de leur talent empêche de conclure comme on le ferait devant pareille prétention émise par tout autre...

Mais c'est donc que leur siège était fait?

Et pourtant, pour qui veut apprécier impartialement, que de modifications dans leur manière d'interpréter leurs principes! Leur fait on le reproche d'être républicains?... « Certes, répondent-ils, républicains, nous le sommes; mais nous repoussons la violence; c'est par la persuasion que nous voulons agir; nous n'avons aucune intention de bouleverser l'ordre social existant! Calomniateur qui prétend le contraire! »

C'est exact, reconnaissons-le; et ce qui le prouve, c'est que nul d'entre eux n'a tenté une conspiration anti-monarchique. Mais connaissant leurs aspirations et leurs tendances avouées, n'y a-t-il pas lieu d'être persuadé que si quelque jour, sous l'on ne sait quelles inspirations étrangères, ils pouvaient réunir et diriger les griefs nés d'une situation économique déplorable mais universelle, ils abandonneraient la théorie pour l'action?

Que signifieraient des aspirations dont on ne poursuivrait pas la réalisation?

Une foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?

N'est-ce point du moins là le langage qu'eux-mêmes tenaient journellement à leurs adversaires, mais sur un autre terrain?

Que n'ont-ils pas dit à ceux qui, en 1884, se refusaient à voter à nouveau la prise en considération de la motion revisionniste, votée une première fois quatorze années auparavant!

C'étaient des traîtres, ni plus ni moins.

Mais leur conduite n'a-t-elle pas été identique?

En 1870, cette même année, ils cherchaient à organiser un mouvement républicain.

Digitized by Google

En 1884, ils proclamaient avec énergie que pareille idée était inopportune.

Leur foi n'a pas changé, cependant.

Ils sont républicains, mais opportunistes.

Ils acceptent la monarchie.

Mais leurs principes demeurent.

Hier, ils voulaient la république immédiate.

Aujourd'hui, ils ne la veulent plus que quand elle sera possible.

Tous opportunistes! Tous traîtres!

Y a-t-il donc lieu de tant se gausser de ceux qui, après avoir voulu la revision immédiate, ne la veulent plus que quand elle sera possible?...

Que de dupes on fait avec les mots !

Qu'un mot peut renfermer de divisions et de folie !

La revision immédiate !

Immédiate! quand il faut réunir la moitié plus une des voix dans la Chambre qui sera saisie de la question.

Immédiate ! alors qu'il faut obtenir les deux tiers des suffrages dans la nouvelle Chambre réunie pour opérer la revision.

Immédiate! alors qu'une majorité libérale des deux tiers en Belgique, avec le régime actuel de l'instruction, est un desideratum que nul ne peut oser espérer.

Immédiate! lorsque, après avoir gagné la Chambre, il faudra rallier le Sénat, assemblée réactionnaire et égoïste d'essence et qui déjà s'est opposée à des lois libérales qui ne portaient nulle atteinte à son maintien et à son recrutement propres !

Mais sait-on que ce mot immédiate signifie que l'accord du parti est renvoyé au moment où, tout entier, il aura été gagné à l'idée revisionniste ?

Sait-on que la fraction la plus nombreuse est encore à rallier ?

Sait-on que cette prétention que l'on émet a pour conséquence le maintien au pouvoir du parti clérical pour un temps que nul ne peut prévoir; qu'il pourra se rendre inexpugnable dans ses positions?...

Digitized by Google

Mais si pourtant ce miracle se réalisait; que demain, à la veille des élections générales, le pays libéral tout entier se prononçât en faveur de la revision [1]; et si l'on triomphait de toutes les difficultés, jusqu'au point d'amener la moitié plus une des voix à accepter le principe de la réforme; et si, toutes ces difficultés vaincues, on n'atteignait pas dans la Chambre nouvelle, spécialement élue, cette majorité des deux tiers exigée..., à quoi en serait-on réduit?

Eh! ce que l'on ferait est bien simple : on gouvernerait sous l'empire de la législation électorale actuelle en améliorant les lois existantes !

Mais le principe même de la revision n'aurait-il pas été compromis pour un grand nombre d'années par une campagne parlementaire prématurée?

Qui ne le voit? Qui ne le comprend?

Que ferait-on si semblable éventualité se réalisait, éventualité bien plausible pour qui connaît nos comices et l'influence sans rivale d'un clergé puissant?

Que ferait-on?

Mais on réédifierait l'enseignement national.

Que ne commence-t-on par là!

On améliorerait le système d'impôts, puisque l'accord est unanime sur ce point : il y a lieu de le modifier.

Que ne s'y applique-t-on tout d'abord!

Mais puisque cette hypothèse, et qui ne le regrette? n'est pas fondée; puisque l'accord est loin d'être unanime dans le pays entier, que ne débute-t-on, dans le travail législatif, par les questions sur lesquelles l'entente est faite, puisque aussi bien on y serait obligé dans l'éventualité, si probable, qui vient d'être signalée!

II

Le moment n'est pas venu d'écrire l'histoire du radicalisme en Belgique, de rechercher son origine, d'étudier à fond ses tendances, d'examiner le but qu'il poursuit et ses aspirations secrètes, d'analyser les divergences qui le séparent du

[1] Cet article a été écrit au mois de mai.

Digitized by Google

parti socialiste populaire et les liens qui l'y relient, d'exposer les conséquences que sa propagation amènerait au point de vue du maintien de la nationalité.

Celui qui, un jour, entreprendra cette tâche distinguera sans nul doute, dans le cours de la politique radicale jusqu'à l'heure actuelle, deux périodes bien distinctes.

L'une allant depuis l'élection de M. Janson en 1877 jusqu'au rejet de la motion Goblet, laquelle marque le point culminant de la domination radicale ; l'autre, depuis ce jour néfaste d'où date la dissolution du libéralisme constitué, à Bruxelles, jusqu'au mémorable échec du 11 mai.

Nombre de libéraux, fatigués d'une politique timide et irrésolue, mécontents de l'alliance si fréquente du ministère et de la droite contre la gauche, irrités des concessions sans cesse renouvelées faites à un pouvoir dont on devinait l'action, applaudirent de tout cœur aux efforts de l'extrême gauche, dont on voulait oublier les déclarations anciennes et l'esprit politique, pour ne voir en elle que l'aiguillon qui poussait le ministère dans la voie des réformes.

Mais l'élection de juin 1884 était venue ; et, comme ces combattants qui, s'étreignant l'un l'autre, ne voient pas, tant vive est l'ardeur de la lutte, le précipice vers lequel ils roulent, les libéraux de toute nuance n'aperçurent pas le cloaque clérical dans lequel ils enfoncèrent tous.

Au lendemain de la bataille, quelle était la ligne de conduite à suivre ?

Fallait-il persister dans la politique antérieurement suivie?

Fallait-il s'entêter dans l'œuvre de démolition, attiser les divisions ?

Fallait-il qu'une phalange peu nombreuse imposât au pays tout entier une politique qui lui répugnait ?

On le voulut essayer.

Et, commençant par l'arrondissement de Bruxelles, on n'hésita pas à accomplir un véritable coup d'État, en rejetant une motion présentée dans un but de conciliation, alors que pas même la cinquième partie des membres de l'Association n'avait pu trouver accès dans la salle où se tenait la réunion.

Digitized by Google

On persévérait dans la voie ouverte un an auparavant par un orateur considérable de la fraction radicale, qui se prononçait en séance publique contre un ordre du jour que ses amis et lui-même avaient rédigé en séance de commission, contribuant ainsi à amener la dissolution du libéralisme par la plus injustifiable des volte-face [1]!

L'opinion publique, en faisant, à l'élection législative, triompher le candidat des scissionnaires unis, a répondu à ces provocations.

Les ressentiments les plus légitimes, les griefs les plus fondés, doivent, le corps électoral le veut, être oubliés devant le plus impérieux des devoirs, qui est de renverser la faction cléricale.

Le groupe victorieux doit, répondant à la voix de l'opinion publique, en dépit de la croisade que les Pierre l'Hermite du radicalisme prêchent avec l'âpre ardeur de sectaires d'un autre âge, amener à lui les soldats de l'armée vaincue par des concessions qui s'imposent.

Au premier rang des questions auxquelles il faut trouver une solution se place celle de la revision.

Le corps électoral de Bruxelles, le plus avancé du pays, le plus intelligent, disait-on naguère dans certain camp, alors que l'on croyait en pouvoir tout attendre, s'est prononcé à cet égard solennellement.

Interrogé, il a répondu :

Je veux la revision.

Mais je veux avant tout qu'on ne coure pas les chances d'une dissolution des Chambres avant d'avoir réédifié l'enseignement public, avant que les lois sur l'instruction aient été assises solidement, indestructiblement.

Mais qu'est-ce à dire?

La revision quand elle sera possible, cela signifie-t-il la revision au XXI^e^ siècle?

Non pas :

[1] Quand on a des évolutions aussi rapides à son actif, il est stupéfiant que l'on se permette d'accuser de palinodie un collègue qui, lui aussi, à certain jour, crut devoir changer d'attitude, mais non pas, il est vrai, en vue de rompre le faisceau des forces libérales.

Digitized by Google

La revision le plus rapidement qu'il se pourra, mais avec patience et esprit politique, avec calme et méthode.

Mais quand?

Est-ce impossible à fixer? Et pourquoi le serait-ce?

Qu'est-ce donc qui l'empêche?

L'inintelligence, l'ignorance, l'égoïsme de cette partie du corps électoral qui se montre réfractaire au principe de la revision, d'une part; de l'autre, l'incapacité d'une partie de la population qu'on veut appeler aux urnes et de l'esprit politique de laquelle on se méfie à bon droit.

Rallier les uns, instruire les autres, n'est-ce pas la tâche qui, dès lors, s'impose?

A la revision immédiate, ce non-sens qui semble une gageure; à la revision quand elle sera possible, formule élastique et vague, qui ne peut satisfaire ceux qui, fermement et résolument, aspirent à la réalisation prochaine de l'idée revisionniste, opposons cette formule :

La revision à terme [1].

La revision après un régime de dix années d'instruction obligatoire, laïque et gratuite.

Mais quelle sera la formule qui établira la capacité?

Le savoir lire et écrire?

Le programme de la loi électorale capacitaire actuelle?

L'un est insuffisant; l'autre est trop considérable.

L'un est en deçà des nécessités, l'autre va au delà.

Savoir lire et écrire ne constitue pas une preuve de capacité!

D'autre part, le système légal des poids et mesures, l'arithmétique, des notions étendues en géographie, ne concernassent-elles que le pays, une orthographe irréprochable sont des connaissances superflues, en ce sens qu'elles ne constituent pas une garantie de l'aptitude du candidat électeur à apprécier les intérêts du pays.

On ne peut cependant méconnaître, en faveur du savoir lire et écrire, que ce ne soit un outil avec lequel des connaissances nouvelles peuvent être acquises.

Mais l'objection n'est guère que théorique.

[1] Voir notre article paru dans la *Revue* : « Les divisions du parti libéral. »

Digitized by Google

Herbert Spencer est de cet avis :

« La facilité de lire ouvre-t-elle la voie aux connaissances politiques? Sans doute, dit-il; mais la voie sera-t-elle suivie? Les conversations de table prouvent que, sur dix personnes, neuf lisent ce qui les amuse ou les intéresse plutôt que ce qui les instruit, et que la dernière chose qu'elles lisent est un écrit qui leur dit des vérités désagréables ou qui dissipe des espérances mal fondées. Que l'éducation populaire propage la lecture de publications qui entretiennent d'agréables illusions plutôt qu'elle ne porte à lire les écrits, voilà une vérité hors de question [1]. »

Un esprit clos jusqu'à la vingtième année s'ouvrira-t-il soudain à la lumière?

N'ayant nulle connaissance des expériences du passé, des régimes différents qu'a subis son pays, des transformations déjà effectuées, sera-t-il à même, lui pour qui les siècles antérieurs sont lettre morte, d'émettre une idée sérieuse quant aux réformes à apporter à l'état social?

Lequel donc de nos adversaires consentirait à accepter un tel juge pour prononcer dans des intérêts privés?

Et ce sont les intérêts de tous, l'avenir d'une nation que l'on voudrait abandonner au hasard des arrêts d'un juge que, pour soi-même, on récuserait?

Ou bien caresserait-on l'idée de n'en faire qu'un docile écho, répondant dans les comices à la voix du tribun retentissant au forum?

A quelques esprits qui penseraient pour tous et une foule ignorante qui enregistrerait leurs volontés, nous préférons une élite qui saurait penser elle-même et peser son suffrage.

La science politique est-elle donc de grâce divine? L'esprit de l'électeur se trouve-t-il soudain illuminé le jour où celui-ci atteint sa majorité légale?

Il faut que la connaissance des maux du passé vienne éclairer la marche continue des démocraties vers un meilleur avenir.

Il faut que l'on connaisse les étapes déjà franchies, pour n'y plus repasser, en prenant des sentiers détournés.

[1] *De l'individu contre l'État*, p. 45.

Digitized by Google

Que ceux qui veulent concourir à la grandeur et à la prospérité de leur pays connaissent l'histoire de leur nationalité. Non pas confusément, mais d'une manière approfondie. Non pas la nomenclature des faits de guerre ou le tableau de la succession des princes. Bannissons, au contraire, le simple exercice de la mémoire de semblable étude. Mais exigeons du candidat à l'électorat qu'il ait assez de pénétration dans l'esprit pour émettre un suffrage non sous l'empire de fallacieuses promesses, d'où qu'elles émanent, mais librement.

Et pourquoi, là où le drapeau libéral flotte aux hôtels de ville, n'organiserait-on pas, sous le patronage de la commune, de semblables cours — cours d'histoire politique — que les plus éminents d'entre les citoyens seraient heureux de professer?

Mais si l'effort du libéralisme doit se porter vers la plus grande extension du suffrage pour tous les citoyens instruits, peut-être y aura-t-il lieu d'examiner si, pour se conformer au principe même en vertu duquel cette extension est demandée, il ne conviendrait pas ou d'élever l'âge de l'électorat, ou d'abaisser l'âge de l'éligibilité.

N'y a-t-il pas une contradiction flagrante dans ce fait que l'élu ne peut siéger s'il n'a atteint sa vingt-cinquième année, alors que pour celui qui l'investit de son mandat, la limite d'âge est de quatre ans moindre?

Qu'y a-t-il de plus souverainement illogique que cette différence établie entre l'âge de l'électorat et l'âge de l'éligibilité?

L'un n'est-il pas prématuré ou l'autre tardif?

III

Des deux camps, on fulmine l'excommunication majeure.

M. Janson s'écrie au conseil communal : « Nous poursuivrons les doctrinaires jusqu'au dernier repaire. »

« Il n'y a rien de commun entre le radicalisme et le libéralisme, » répond de la tribune parlementaire M. Frère-Orban.

« Traîtres » sont les dissidents, proclame M. Demeur.

Nous ne nous dissimulons pas que, dans ces conditions,

Digitized by Google

le rôle de parlementaire est ingrat et dangereux. L'ardeur du combat ne s'éteint pas toujours à la fin de la bataille; en dépit des branches d'olivier qu'il agite, celui qui s'y consacre a des chances de recevoir des bordées de mitraille des deux partis.

Mais peu importe.

Il n'y a pas à se dissimuler que, malgré la rivalité des chefs, le gros des deux armées aspire à voir une alliance se conclure, puisqu'il est démontré jusqu'à l'évidence que, livrée à ses seules forces, chacune des fractions est impuissante.

Une entente s'impose. Les circonstances la commandent, la raison, le devoir l'exigent.

Mais une entente sous quelle forme?

L'union? Ce terme d'union n'implique-t-il pas l'idée de fusion?

A coup sûr, il n'en peut être question.

Que reste-t-il donc ?

L'alliance.

Entre la doctrine [1] et le radicalisme, un mariage d'amour étant impossible, ne peut-il être procédé à un mariage de raison? Un semblable hymen suffirait pour sauver les puissants intérêts engagés. La cohabitation constante n'est donc pas utile. Espérons toutefois que le rapprochement fatal qui, aux jours de crise, s'ensuivra nécessairement, donnera naissance à des libéraux progressistes — sans plus. L'alliance donc. Non pas seulement sur quelques principes généraux, mais sur un programme défini, conçu en vue d'une période déterminée à l'avance, et qui n'aurait pas une durée moindre que celle d'une Législature.

Ne serait-il donc pas assez vaste, le programme qui comprendrait comme principaux articles de réalisation immédiate:

L'instruction primaire rendue obligatoire, gratuite et exclusivement laïque ;

L'inscription dans la loi d'un minimum de connaissances dont devrait faire preuve tout citoyen prétendant à exercer l'apostolat d'éducateur du peuple ;

[1] Pour se servir du langage courant; mais sous toutes réserves de signification.

Digitized by Google

L'inamovibilité de l'instituteur ; et comme corollaire, l'institution d'un conseil d'enquête composé de ses pairs, à la juridiction duquel serait soumis tout instituteur accusé d'avoir démérité ;

L'enquête sur les biens de mainmorte ;

L'institution du service personnel en matière de milice.

Et quant au domaine économique :

L'établissement d'un impôt proportionnel et variable sur le revenu, servant de contre-poids à l'ensemble des impôts de consommation ;

La réglementation du travail des enfants ;

L'assurance obligatoire de tous les citoyens proportionnellement à leur revenu ou à leur salaire ;

La responsabilité du patron en cas d'accident, sauf négligence constatée de la victime.

Peut-être avons-nous réussi à le démontrer. Il peut y avoir alliance légitime et avouable entre les deux grands groupes anticléricaux de Bruxelles. La situation actuelle doit évidemment avoir un terme.

Déjà, du sein de la fraction vaincue à l'élection législative, on laisse entrevoir qu'elle pourrait être amenée dans l'avenir à refuser son concours pour l'élection de candidats qui ne seraient pas les siens.

D'autre part, on conçoit aisément que la fraction victorieuse ne soit nullement d'avis de laisser le groupe radical maître de l'arrondissement, alors que son impuissance à faire accepter ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas de son programme, a été si clairement démontrée. Il serait étrange que le groupe qui déclare avoir le monopole du respect de la souveraineté du peuple prétendît, à quelque minime fraction du corps électoral qu'il corresponde, soumettre le parti tout entier à sa domination.

Ce serait là du chantage politique.

Et, il faut bien le remarquer, un succès relatif devant le corps électoral d'un canton n'infirme en rien l'arrêt de l'arrondissement. Le désir exprimé par les capacitaires d'être mis en possession du droit électoral sans restriction se comprend ; il n'y a point à s'étonner qu'ils le réclament sans

Digitized by Google

s'inquiéter d'aucune autre considération; c'est là un fait essentiellement humain. Et cela n'a point d'autre importance au point de vue de la politique générale du pays. Mais il n'est point sûr que les partisans de l'idée revisionniste (immédiate) soient bien habiles en accentuant cet antagonisme entre le corps électoral qui réclame le droit à l'élection et celui qui le doit conférer.

Il faut remarquer ensuite que ce succès partiel n'a été obtenu que grâce à l'appoint du parti ouvrier, qui poursuit un but différent de celui avoué par les radicaux, puisqu'il réclame le suffrage universel et une nouvelle organisation sociale. Il n'y a donc pas lieu d'en tenir note.

Mais puisque, en fin de compte, toute question de principe doit se résoudre par une question électorale, il faut que, des deux parts, on obtienne le retrait de certaines personnalités encombrantes ou compromises, ne fût-ce que pour la durée d'une Législature.

L'ambition, légitime d'ailleurs, de quelques hommes doit s'effacer devant l'intérêt évident du parti.

C'est avec reconnaissance que l'on conserverait le souvenir des services qu'ils ont rendus et du sacrifice qu'ils feraient à la cause qui leur est chère.

Mais si on demande pareil sacrifice à ces personnalités qui, depuis les événements qui amenèrent la dissolution du libéralisme, ont toujours eu une ligne de conduite droite et inflexible; si on croit que les listes anciennes doivent être renouvelées et rajeunies, ce n'est pas, disons-le bien vite, qu'on veuille récompenser ceux qui, sans autre souci que celui de leur ambition et de leurs intérêts, ont porté leurs drapeaux aux limites des deux camps.

Ne donnons pas de prime à l'immoralité politique.

Qu'on écarte aussi ceux qui, par faiblesse ou défaut de convictions sincères, n'ont pas hésité à servir une politique dont, tout bas, ils déploraient les tendances.

N'accordons pas de prime non plus à l'habileté.

Et si, dans le personnel politique trop restreint, malheureusement, dont il dispose, le libéralisme ne trouvait pas suffisamment de gens capables pour former ses listes, qu'il n'hé-

Digitized by Google

site pas à prendre les hommes de valeur là où ils se trouvent, à les détacher des fonctions qu'ils honorent, fussent-ils étrangers à la politique militante.

Ce n'est pas, il faut bien le reconnaître un brevet de talent et de science, le fait d'avoir fréquenté les clubs ou d'avoir pointé des listes électorales.

Et pourtant, n'est-ce pas ainsi seulement, que trop fréquemment se dévoilent les aptitudes politiques des candidats?

Peut-être la cause en est-elle au maintien dans les mœurs et dans la loi du principe, si contraire à l'esprit démocratique, de la gratuité des fonctions publiques, ainsi que l'a démontré, ici même, le regretté Aug. Lemaire.

IV

Le programme que nous avons esquissé plus haut réalisé, veut-on reprendre la lutte?

Veut-on reprendre l'essor vers la république collectiviste, sur la route de laquelle on aurait fait halte?

Il sera temps alors de se séparer.

Le principe de la propriété privée contre la nationalisation de la terre, dont on désire l'établissement sans oser l'avouer; le principe de la liberté individuelle contre celui de l'oppression de la multitude, retrouveront leurs défenseurs. Ce n'est pas sans une lutte implacable qu'on laissera, sous prétexte de progrès, retourner l'humanité à un état social tombé en poussière il y a trois mille ans.

Et que l'on ne dise pas qu'il y a là exagération des tendances.

Dans l'ardeur de l'improvisation, au cours de la récente campagne électorale, M. Janson, si prudent d'ordinaire, si mesuré dans le développement de sa pensée, si maître de sa parole, s'est oublié; trop certain de la victoire, il a cru sans doute qu'il n'y avait plus de ménagements à garder. Et il a exposé ces idées, qui doivent faire réfléchir singulièrement ceux qui persistent à ne voir dans le radicalisme qu'un progressisme accentué :

« Permettez-moi, disait-il, d'insister sur un seul point : les caisses de retraite pour les invalides du travail. Savez-vous

Digitized by Google

rien de plus triste, de plus lamentable que de voir l'ouvrier, après avoir travaillé toute sa vie, ne plus pouvoir gagner son pain et être réduit à la mendicité? J'ai dit ce qu'il fallait faire pour l'enfant du pauvre, il faut le nourrir à l'école, comme déjà, à Bruxelles, on l'y habille.

« A l'ouvrier adulte, il faut assurer le droit de défendre légalement ses intérêts.

« Quant au vieillard épuisé par le travail, il faut lui assurer une honorable retraite, il faut qu'il obtienne non une aumône, mais justice [1]. »

Ces revendications sont évidemment contraires aux principes sur lesquels repose la société; contraires à la science, contraires à la théorie de l'évolution dont on se réclame si fréquemment.

Mais qu'importe! dirons-nous.

Périssent les théories et les théoriciens, si la masse des êtres peut, au prix de cette hécatombe, trouver la félicité sur cette terre!

Mais pourquoi fonder une aristocratie nouvelle?

Pourquoi une caste qui aurait tous les droits et fort peu de devoirs?

Le travail manuel doit-il être ennobli aux dépens du travail intellectuel?

Pourquoi cette glorification?

Et pourquoi donc n'est-il plus question d'égalité?

Il faut, dit M. Janson, que l'ouvrier devenu vieux obtienne non pas une aumône, mais justice.

Cela signifie quoi?

Que la charité privée doit se préoccuper de le secourir? Évidemment non. Ce serait là une aumône; et il n'en faut pas, paraît-il. Il faut que l'ouvrier obtienne justice.

C'est donc une pension que l'on sollicite pour lui.

A quel titre?

Comme citoyen, apparemment.

Mais alors, ce que l'on demande pour l'ouvrier, nous le réclamerons pour le petit patron, dont la situation est souvent bien plus précaire que celle de l'ouvrier; pour le

[1] *Réforme* du 21 avril 1886.

Digitized by Google

petit boutiquier, ruiné par la lèpre des immenses caravansérails; pour le commis sans emploi, pour le médecin sans clients, l'avocat sans causes, l'homme de lettres sans lecteurs, le comédien sans public. Pour tous ceux enfin qui, devenus caducs, voient leur existence ballottée entre le taudis obtenu par aumône et le grabat d'hôpital où les privations conduisent.

Nous aussi, nous réclamons l'âge d'or.

Nous aussi, nous le voudrions voir décréter...

Mais l'argent qui servira à réaliser ces merveilles, les ressources qui permettront de faire pensionner les deux tiers de la population par le tiers valide, où les trouvera-t-on?

Ce n'est pas la réserve sur le salaire que l'on poursuit, ce ce n'est pas la mutualité.

Cela existe.

Qu'est-ce?

Ne le devine-t-on pas? Ne le voit-on pas?

On veut nous amener à faire décréter que ceux qui peinent, durant la jeunesse et les années de la maturité, pour amasser un pécule dont ils jouiront devenus vieux, devront s'en dessaisir au profit de celui qui, sûr de la protection des lois, aura dépensé ses gains au fur et à mesure des années?

Qu'est-ce que le capital, sinon le travail accumulé et matérialisé?

C'est donc le travail que l'on veut atteindre dans son produit?

Or, ne sait-on pas que tout impôt qui, iliégitimement, en ravirait une part en vue d'équilibrer les fortunes anéantirait l'effort individuel; que par là même qu'il ôterait tout but à l'activité et à l'intelligence, toute entrave à la liberté individuelle doit inéluctablement amener la décadence de la société?

J'ai dit ce qu'il fallait faire pour l'enfant du pauvre, déclare M. Janson : il faut le nourrir à l'école, comme déjà, à Bruxelles, on l'y habille.

Mais M. Janson ne peut ignorer qu'à Bruxelles, c'est l'initiative privée qui, en cette matière, agit. C'est donc un appel à la charité privée. que fait l'orateur en réclamant la nourriture pour l'enfant.

Digitized by Google

Si c'était ainsi, qui pourrait y contredire?

Mais pourquoi, en ce cas, donner place à une invocation à la charité dans une profession de foi?

Évidemment, il n'en est rien.

Ce que M. Janson réclame, c'est, conformément aux doctrines socialistes, l'obligation pour l'État de nourrir et de vêtir l'enfant, et non seulement l'enfant, mais encore tout citoyen.

Mais pourquoi M. Janson s'arrête-t-il en chemin et ne va-t-il pas jusqu'à reconnaître le droit au travail?

Pourquoi ne sollicite-t-il pas le renouvellement de l'expérience des ateliers nationaux?

Et surtout pourquoi M. Janson n'essaye-t-il pas de faire prévaloir ses belles théories?

Pourquoi, lui qui est au conseil communal, n'y réclame-t-il pas l'application de ses principes dans la sphère des attributions municipales?

Et quelle confiance peuvent avoir ses électeurs dans sa fidélité au programme souscrit, si là où il siège, appuyé par une minorité imposante, convaincue apparemment, et disciplinée à la prussienne, il n'a point cru devoir chercher à réaliser ce qu'il préconise?

V

Les conséquences des théories dénommées socialistes en tout pays et radicales en Belgique ont été développées avec une rare vigueur d'argumentation par Herbert Spencer dans son livre d'une si admirable lucidité, *L'individu contre l'État*.

A propos de l'état des esprits en Allemagne, Spencer écrit quelques pages qui s'appliquent merveilleusement à la Belgique.

Tout est à lire dans ce livre et à méditer.

Comme les gens, dit-il, auxquels on fait croire que la future réorganisation sociale leur apportera d'immenses bienfaits possèdent le droit électoral, le résultat est celui-ci : pour obtenir leurs votes, le candidat doit s'abstenir au moins de leur prouver la fausseté de leurs croyances, si toutefois il ne

Digitized by Google

cède pas à la tentation d'affirmer que ses convictions sont d'accord avec les leurs [1]. Tout candidat au Parlement est poussé à proposer ou à soutenir quelque nouvel acte législatif *ad captandum*.

Bien plus, même les chefs de parti, aussi bien que ceux qui s'efforcent de se maintenir au pouvoir, que ceux qui y aspirent, cherchent, chacun de son côté, à gagner des adhérents en allant plus loin l'un que l'autre. Chacun vise à la popularité en promettant plus que son adversaire n'a promis, comme nous l'avons vu récemment. Ensuite, comme les divisions le démontrent, la fidélité traditionnelle envers le chef empêche de mettre en question la valeur intrinsèque des mesures proposées.

... En même temps, il se fait au dehors une propagande active, qui trouve un auxiliaire dans toutes ces influences. Des théories communistes, endossées en partie, les unes après les autres, par le Parlement et appuyées tacitement, sinon ouvertement, par beaucoup d'hommes politiques qui cherchent à se faire des partisans, sont soutenues plus ou moins bruyamment, sous une forme ou une autre, par les chefs populaires, tandis qu'elles sont poussées plus loin par des sociétés organisées [2]. Telle est, par exemple, l'agitation pour l'acquisition du sol par l'État; au point de vue abstrait, le système préconisé est équitable; mais, comme tout le monde le sait, M. George et ses amis veulent établir ce système de propriété en dédaignant complètement les droits des propriétaires actuels et en le prenant comme base d'un projet qui conduit

[1] Plus étendu serait encore le mal en Belgique, si le suffrage universel y était pratiqué. Qu'une grande masse de citoyens qui ne possèdent pas le droit électoral, même capacitaire, croient bénévolement, sous l'influence de fallacieuses promesses, que leur misère pourrait en être réduite, force est bien d'en convenir. Mais c'est justement la tâche des citoyens instruits de combattre ces idées erronées.

[2] En Belgique, on commence la campagne en demandant le rachat des charbonnages par l'État.

En France, on possède le suffrage universel; un cabinet radical est au pouvoir et il refuse d'obtempérer aux ordres de ceux que Spencer appelle les énergumènes politiques. Conclusion radicale : le régime censitaire est « pourri ».

Digitized by Google

directement au socialisme d'État. Il y a aussi la fédération démocratique de M. Hyndham et de ses adhérents. Ils nous disent que « la poignée de maraudeurs qui détiennent maintenant le sol n'ont et ne peuvent avoir d'autre droit que la force brutale contre les dizaines de millions qu'ils lèsent ». Ils déclament contre « les actionnaires auxquels on a permis de mettre la main sur les grandes communications par chemin de fer ». Ils condamnent « surtout la classe active des capitalistes, les banquiers, les fermiers, les exploiteurs des mines, les entrepreneurs, les bourgeois, les seigneurs manufacturiers, ces modernes commandeurs d'esclaves, qui veulent faire un bénéfice de plus en plus grand sur les esclaves salariés qu'ils emploient ». Et ils pensent qu'il est « grand temps de délivrer l'industrie de la suprématie de l'avidité individuelle ».

Il nous reste à montrer que ces différentes tendances sont encore encouragées par la presse, qui les appuie chaque jour davantage. Les journalistes, qui se gardent toujours de dire ce qui pourrait déplaire à leurs lecteurs, suivent en certain nombre le courant et en augmentent la force. Les ingérences législatives qu'ils auraient autrefois condamnées, ils les passent maintenant sous silence, s'ils n'en prennent pas la défense, et ils parlent du laisser-faire comme d'une doctrine surannée.

... Voyez donc combien de causes concourent à accélérer continuellement la transformation en voie de s'opérer. Il y a d'abord cette extension de la réglementation, dont l'autorité, grâce aux précédents, devient d'autant plus grande que le système suivi a duré davantage. Il y a ce besoin incessant de contrainte et de restrictions administratives résultant des maux imprévus et des insuccès causés par les contraintes et les restrictions antérieures. De plus, chaque nouvelle ingérence de l'État fortifie l'opinion tacite d'après laquelle c'est le devoir de l'État de remédier à tous les maux et d'assurer tous les biens. A mesure que l'organisation administrative acquiert plus de pouvoir en se développant, le reste de la

[1] *Socialism made Plain*. Reeves, 185, Fleet street (cité par Spencer).

Digitized by Google

société a moins de force pour résister à ses empiètements et à son contrôle. La multiplication des carrières ouvertes par le développement de la bureaucratie est favorisée par les classes gouvernantes, auxquelles elle offre des chances de procurer à leurs dépendants des positions sûres et respectables. Les citoyens, en général, amenés à regarder les bienfaits reçus par l'intermédiaire des agents publics comme des bienfaits gratuits, sont continuellement séduits par l'espoir d'en recevoir davantage. La diffusion de l'instruction, favorisant la diffusion d'erreurs agréables plutôt que celle de dures vérités, rend ces espérances plus vives et plus générales. Et, ce qui est encore pire, celles-ci sont encouragées par les candidats aux élections, qui augmentent ainsi leurs chances de succès, et par des hommes d'État influents, qui courtisent ainsi la faveur populaire dans quelque intérêt de parti. Voyant leurs opinions fréquemment confirmées par de nouvelles lois en harmonie avec leur manière de voir, les énergumènes politiques et les philanthropes imprudents continuent leurs agitations avec une confiance et un succès sans cesse grandissants. Le journalisme, qui est toujours l'écho de l'opinion publique, la fortifie tous les jours en se faisant son organe, tandis que l'opinion contraire, de plus en plus découragée, ne trouve plus guère de défenseurs.

L'état social qu'il décrit et vers lequel on marche avec rapidité, Spencer l'appelle « l'esclavage futur ».

Tout socialisme, dit-il, implique l'esclavage. « Qu'est-ce, en effet, qui constitue l'idée d'esclave? Nous nous le représentons, continue Spencer, en premier lieu, comme un homme possédé par un autre. Cependant, pour que cette possession ne soit pas seulement nominale, il faut qu'elle soit rendue effective par le contrôle des actes de l'esclave, contrôle exercé habituellement au profit du contrôleur. Ce qui, en réalité, caractérise l'esclave, c'est qu'il travaille par contrainte pour contenter les désirs d'un autre. Ce rapport de dépendance admet divers degrés. Si nous nous rappelons qu'à l'origine, l'esclave est un prisonnier dont la vie est à la merci de celui qui l'a pris, il suffit de noter ici qu'il y a une forme dure de

Digitized by Google

l'esclavage, où, traité comme un animal, il doit dépenser toutes ses forces au profit de son maître. Sous un système moins dur, quoiqu'il soit principalement occupé à travailler pour son maître, on lui accorde un peu de temps pendant lequel il peut travailler pour lui-même, et un peu de terrain où il peut cultiver de quoi se donner un supplément de nourriture. Une amélioration ultérieure lui accorde le droit de vendre les fruits de son lopin de terre et de garder le produit de la vente. Ensuite, nous arrivons à la forme encore plus modérée où, ayant été un homme libre cultivant sa propre terre, il est réduit par la conquête à l'état de servage; dans ce cas, il doit fournir à son maître, chaque année, une quantité déterminée de travail ou de produits, ou des deux à la fois, gardant le reste pour lui-même. Enfin, dans quelques cas, comme en Russie jusqu'à une époque récente, il a la permission de quitter la propriété de son maître et de travailler ou de faire ailleurs le commerce pour lui-même, sous condition de payer une redevance annuelle.

Qu'est-ce qui nous fait dire, dans ces cas, que l'esclavage est plus ou moins dur? Évidemment, notre opinion est déterminée par le degré de contrainte sous lequel l'individu travaille au profit d'un autre au lieu de travailler à son propre profit. Si tout le travail de l'esclave est pour son maître, l'esclavage est dur; si une faible partie seulement, il est léger. Allons maintenant plus loin. Supposons qu'un propriétaire meure et que sa propriété ainsi que ses esclaves soient mis entre les mains de fidéicommissaires, ou supposons que la propriété et tout ce qu'elle renferme soit achetée par une compagnie, la condition de l'esclave en sera-t-elle meilleure, si la quantité de son travail forcé reste la même? Supposons qu'à une compagnie nous substituions la communauté, cela constitue-t-il une différence pour l'esclave, si le temps qu'il doit donner au travail des autres est aussi long, et si le temps dont il peut disposer pour lui-même est aussi court qu'auparavant? La question essentielle est de savoir combien de temps il est forcé de travailler pour les autres, et combien de temps il peut travailler pour lui-même. Le degré de son esclavage

Digitized by Google

varie suivant le rapport entre ce qu'il est forcé de donner et ce qu'il peut garder; que son maître soit un individu ou une société, peu importe. Si, sans option, il est obligé de travailler pour la société, et reçoit du fonds commun la portion que la société lui accorde, il devient l'esclave de la société. L'organisation socialiste nécessite un esclavage de ce genre, et tel est l'esclavage où nous sommes entraînés par plus d'une mesure récente, et encore davantage par les mesures proposées.

Spencer combat les empiètements de l'État dans tous les ordres d'idées. Déjà exclusivement chargé, dit-il, du service postal et télégraphique, et sur le point d'avoir le monopole du transport des paquets, l'État, non seulement transportera exclusivement les passagers, les marchandises et les minéraux, mais, à ses différents métiers actuels, il en joindra beaucoup d'autres. Dès à présent, non seulement il bâtit des établissements pour la marine et pour l'armée de terre, non seulement il construit des ports, des docks, des brise-lames, etc., il fait en outre des vaisseaux, des fusils, fond des canons, fabrique des munitions de guerre, des vêtements et des chaussures pour l'armée; et quand il se sera approprié les chemins de fer, il construira des locomotives, des voitures, il fabriquera du goudron, de la graisse, et deviendra propriétaire de vaisseaux de transport, de houillères, de carrières de pierre, d'omnibus, etc. Dans l'intervalle, ses lieutenants locaux, les gouvernements municipaux, se chargeant déjà en beaucoup d'endroits de fournir l'eau, le gaz, possédant et exploitant les tramways, propriétaires de bains, auront sans doute différents autres métiers. Et quand l'État aura été ainsi mis à la tête, directement par délégation, de nombreux établissements pour la production en grand et la vente en gros, il y aura de bons précédents pour étendre ses fonctions à la vente au détail, suivant l'exemple donné par le gouvernement français, qui, depuis longtemps, est marchand de tabac en détail.

Évidemment, alors, les changements opérés, les changements en cours d'exécution et les changements proposés nous conduiront non seulement à l'État possesseur des terres, des habitations et des voies de communication, le tout admi-

Digitized by Google

nistré et exploité par des fonctionnaires publics, mais encore à l'usurpation par l'État de toutes les industries; les industries privées, incapables de lutter contre la concurrence de l'Etat, qui peut tout disposer à sa convenance, disparaîtront insensiblement, de même que beaucoup d'écoles libres ont disparu en présence des écoles placées sous la surveillance administrative.

Et ainsi se réalisera l'idéal des socialistes.

Spencer montre ensuite le revers de ce système si séduisant. Les énergumènes politiques et les révolutionnaires fanatiques, dit-il, frappés des misères qui existent dans l'organisation actuelle de la société, et ne voulant pas les attribuer aux défauts d'une nature humaine incomplètement adaptée à l'état social, s'imaginent qu'on y peut remédier immédiatement par telle ou telle réorganisation. Cependant, même si leurs plans réussissaient, ce ne pourrait être qu'à la condition de substituer un genre de mal à un autre. Une courte réflexion leur montrerait qu'avec leurs réorganisations proposées, ils seraient obligés de renoncer à leurs libertés à mesure qu'on augmenterait leur bien-être matériel.

Car aucune forme de coopération, petite ou grande, ne peut être établie sans réglementation, et par conséquent sans la soumission aux agents régulateurs... L'expérience de ceux qui ont préconisé avec le plus d'ardeur un nouvel ordre social sous le contrôle paternel du gouvernement, montre que même dans les sociétés organisées par la volonté privée, le pouvoir de la partie régulatrice devient grand, et même irrésistible, à tel point que souvent la partie réglementée murmure et refuse d'obéir... Même dans les sociétés coopératives formées pour la fabrication ou la vente, et où il n'est pas besoin de cette obéissance nécessaire, là où le but est offensif ou défensif, on voit encore les gérants acquérir une telle suprématie qu'on se plaint de « la tyrannie de l'administration ». Jugez donc de ce qui arrivera quand, au lieu d'associations relativement peu nombreuses, dans lesquelles on peut entrer ou ne pas entrer à volonté, nous aurons une association nationale dans laquelle chaque citoyen se trouvera incorporé, et dont il ne pourra pas se séparer sans quitter le pays. Jugez

Digitized by Google

de ce que sera, dans de telles conditions, le despotisme d'un fonctionnarisme gradué et centralisé, tenant entre ses mains les ressources de la communauté, et ayant derrière lui toute la force qu'il croira nécessaire pour faire exécuter ses décrets et maintenir ce qu'il appelle l'ordre !

Le résultat final, conclut Spencer, serait un retour au despotisme.

Aucune thèse absolue n'est vraie. Sans nul doute, la tyrannie de l'État doit être combattue, mais il n'en faut évidemment pas conclure que toute immixtion de l'État dans la conduite des affaires privées soit funeste. C'est la tâche poursuivie par le libéralisme de demander à l'État le minimum de direction et à l'individu la plus grande somme d'efforts pour se passer du concours de la collectivité.

Il ne faut pas perdre l'espoir que dans une société plus éclairée que la nôtre l'instruction soit rendue universelle, mais sans obligation qui l'impose ; l'enseignement absolument privé, mais sans autre objectif que la science et le perfectionnement moral.

Mais ceci aussi sont des échappées vers l'âge d'or.

Restons pratiques.

L'État a une mission générale à remplir ; mais il n'a pas autant de missions particulières qu'il y a de rouages dans son organisme.

Le combat qui se livre en Belgique entre l'école libérale et l'école radicale ou socialiste ne constitue pas un accident local. Il est universel. Et c'est le devoir de tous ceux qui voient dans la politique autre chose que de mesquines questions de tactique politique ou d'intérêt personnel d'y participer et de ne point désarmer. Mais dans le domaine de la politique électorale, il sera d'habileté en même temps que de justice de ne pas, par défaut de souplesse et d'esprit politique, rejeter complètement et définitivement vers les conceptions de l'école radicale ceux qui ne s'y sont attachés que dans la seule idée — idée bien erronée — d'amener ainsi la réalisation prompte du programme libéral.

ISIDORE VAN CLEEF.

Digitized by Google

LE MARIAGE D'ANGO

I

« Boulette fait des vers ! »

Ces mots circulaient comme un sourd murmure à travers la salle d'études, le long de la triple enfilade de pupitres noirs garnis de têtes blondes et brunes, qui luisaient sous la clarté dure de deux becs de gaz à réflecteurs.

« Boulette fait des vers ! »

De toutes parts, les yeux fripons, braqués sur le grand homme, l'examinaient sournoisement. Et lui, le pion, perdu dans ses rêves, les doigts de sa main gauche crispés dans sa chevelure en désordre, qu'il avait la prétention de croire mérovingienne, continuait à écrire avec une rapidité fébrile, le corps penché sur le bureau, la tête inclinée de côté, l'œil gauche fermé et les lèvres, qu'il léchait du bout de la langue, contractées par un rictus sardonique.

Sous la clarté du gaz, son visage maigre et blême, tout sillonné de rides, se détachait à l'emporte-pièces avec son nez pointu, ses longues moustaches de chat et son impériale effilée. De temps en temps, il passait la main sur cette impériale, et alors on voyait briller la nacre de l'ongle du petit doigt, un ongle étrange, phénoménal, long et recourbé comme une griffe de tigre et qui faisait l'admiration de tout l'institut Durandal.

« Boulette fait des vers ! » La rumeur montait et descendait en passant de banc en banc, tantôt contenue et assourdie, tantôt saccadée et sifflante, toujours mystérieuse et narquoise. Alors, de petits rires crépitèrent çà et là dans les

Digitized by Google

coins, les plumes de fer, les réglettes s'immobilisèrent dans les cases, les conversations particulières commencèrent, et derrière les couvercles des pupitres prudemment ouverts, les régiments de soldats de plomb, les pralines de chocolat, les recueils d'images, tout l'arsenal des fruits défendus s'agita sous les doigts agiles des écoliers.

Boulette pouvait faire des vers à l'aise, maintenant; personne ne s'occupait plus de lui. Mais Boulette ne faisait plus de vers. Il se fouillait l'oreille avec l'extrémité de l'ongle et, les yeux levés au ciel, tapotant du bout de sa plume la pointe aiguë de son nez, il cherchait sans doute une rime en invoquant le génie de l'inspiration.

Cela lui arrivait souvent, et les extases de Boulette, comme nous appelions ces moments de rêverie, constituaient une de nos plus grandes joies.

Une gaieté folle commençait à s'emparer de nous. Mon voisin, ce petit loustic de Fricasse à la figure de sainte nitouche, toute rose sous ses boucles blondes, en profita pour lancer au plafond, avec une adresse sans pareille, un mannequin de carton surmonté d'une boulette de papier mâché. Le mannequin toucha le plafond avec un son mat et demeura suspendu, le corps vibrant, la langue tirée.

Un rire colossal éclata comme un tonnerre. Boulette tressauta sur sa chaise et, du haut de son bureau, jeta sur la salle d'études un regard plus ébahi que courroucé. Mais, tout à coup, il aperçut le bonhomme de papier, rougit jusqu'aux oreilles, et déjà il ouvrait la bouche quand la porte s'ouvrit et laissa voir dans l'encadrement sombre la gigantesque silhouette de M. le directeur de l'Institut en personne.

Un frisson d'épouvante passa sur nos fronts, et toutes les têtes s'inclinèrent d'un même mouvement sur les pupitres, comme un rang d'épis sous un souffle d'orage.

Le directeur s'avança lentement sur ses longues jambes dégingandées, avec ses bras ballants, ses genoux cagneux et sa démarche dandinante, qui l'avait fait surnommer le Grand-Balancier. Nous nous attendions à une catastrophe. Mais la pensée de l'honorable directeur était bien loin du

Digitized by Google

bonhomme de papier qui se trémoussait au-dessus de lui; il tenait par la main un jeune homme de quatorze à quinze ans. Je le vois encore, après plus d'un quart de siècle, et je le verrai toujours tel qu'il m'apparut par ce soir de décembre de l'année 1856, à la clarté du gaz, dans l'entre-bâillement de la porte de la salle d'études de l'institut Durandal.

Pâle, non pas d'une pâleur de cire, mais d'une pâleur olivâtre de bronze, le front bas, couvert d'une épaisse chevelure d'un noir bleu, les yeux bridés, petits et brillants comme des diamants noirs, les pommettes saillantes, le nez plat et puissant, aux larges narines comme un muffle écrasé de tigre, les lèvres rouges, le menton carré, la taille bien prise, nerveuse et élancée, le corps serré dans un élégant costume de drap brun, tel était le nouveau venu.

« Messieurs, nous dit le directeur de sa voix de tête, chantante et nasillarde, qui appuyait sur les consonnes doubles avec une solennité comique, messieurs, je vous présente un nouveau camarade, M. Ango Bartels, auquel je vous prie de faire bon accueil. M. Bartels est étranger, et j'espère que vous aurez pour lui les égards qu'on se doit entre élèves de l'Institut continental. »

Et, se tournant vers le jeune homme :

« Voici la salle d'études, monsieur Bartels; entrez, je vous prie, M. Boulet vous mettra au courant de la besogne; je vous laisse à ses bons soins. »

Il salua et sortit de son pas déhanché de matelot.

Nous respirâmes, le Grand-Balancier n'avait rien vu! Mais Ango Bartels avait certainement bien vu, lui; pendant un instant, le regard de ses yeux vifs s'était dardé comme une flèche aiguë sur le mannequin de Fricasse. Du reste, il n'avait point sourcillé; seul au milieu de la salle d'études, devant la triple rangée d'yeux brillants fixés sur lui, il demeurait immobile, et son visage sévère, qui nous semblait féroce, restait impénétrable comme un masque de bronze.

Boulette s'était approché de lui et cherchait des yeux une place libre. Il en restait encore une à la fin du troisième banc, près du poêle de fonte, à côté de moi.

Digitized by Google

« Placez-vous ici, monsieur Bartels, s'il vous plaît, » dit le surveillant avec une politesse obséquieuse.

Le jeune homme s'approcha, jeta sur moi un coup d'œil bizarre, qui me pénétra jusqu'au fond des moelles, et s'assit à ma gauche; ensuite, il défit d'un geste brusque la courroie qui entourait son paquet de livres et les rangea méthodiquement dans son pupitre.

Cela fait, il ouvrit une grammaire, déploya un cahier, trempa sa plume dans l'encre et se mit paisiblement à écrire.

Tout le monde le regardait. Nul ne songeait plus au bonhomme de papier qui continuait à se balancer gracieusement au plafond dans la pénombre du bec de gaz à réflecteur.

« C'est un Indien... — Non, c'est un sauvage... », entendait-on chuchoter au loin.

Je jetai les yeux sur le cahier et la grammaire de mon nouveau camarade, et je vis qu'il traduisait du hollandais. A l'index de sa main fine, brune et comme ambrée, étincelait un rubis magnifique.

Tout à coup, les chuchotements cessèrent. Armé du long bâton qui servait à allumer le gaz, Boulette s'avançait majestueusement à travers les bancs, les yeux levés vers le bonhomme de papier. Il leva le bras et essaya de le détacher du plafond; mais le bonhomme tenait ferme, il se trouvait bien là-haut et, sous les secousses du bâton cruel, il se démenait furieusement sans vouloir lâcher prise.

Le nez en l'air, nous retenions notre respiration et nous suivions avec anxiété les contorsions comiques du pauvre petit bonhomme. « Tombera! tombera pas! » commençaient à fredonner les grands. Hélas! il tomba et vint s'abattre piteusement sur le pupitre de Fricasse.

Toute la classe se mit à rire, et notre énigmatique camarade ne put s'empêcher de nous imiter. Entre ses grosses lèvres rouges, on vit briller ses dents, d'une éblouissante blancheur.

Mais Boulette nous foudroya d'un regard courroucé; sa main maigre, aux ongles aigus, s'abattit comme une serre d'aigle sur l'infortuné mannequin, qu'elle chiffonna sans pitié et lança dans la fournaise du poêle entr'ouvert.

Digitized by Google

« Gamins! dit Boulette de sa voix pointue, vous mériteriez que je vous infligeasse une retenue générale! »

Un murmure de supplication s'éleva dans la salle.

« Silence! continua le surveillant. Au lieu de vous livrer à ces jeux indécents, il vaudrait mieux que vous fissiez vos devoirs; en quoi faisant, vous apprendriez au moins quelque chose. »

C'était encore une des manies de Boulette de mettre à toute sauce les « en quoi faisant » et les imparfaits du subjonctif. Ordinairement, nous en riions à cœur joie. Mais cette fois, nous nous tînmes cois et nous laissâmes tranquillement Boulette remonter à son pupitre, où les charmes mystérieux de la césure et de la rime ne tardèrent pas à l'absorber de nouveau tout entier.

Fricasse en profita pour aligner sournoisement, sur la crête de son pupitre, une longue théorie de cocottes de toute grandeur et de toute robe. L'exemple était trop beau pour ne pas être suivi, et bientôt tous les pupitres se couronnèrent de familles multicolores de cocottes impertinentes.

Ango Bartels jeta sur ce poulailler d'un nouveau genre un regard surpris.

« Comment appelles-tu cela? me dit-il brusquement, d'une voix gutturale et bizarre, qui ressemblait vaguement au provençal.

— Cela, c'est des cocottes.

— Des cocottes!... Ah! merci.

— Vous êtes Hollandais, sans doute? » continuai-je timidement. Je lui disais *vous*, parce que je n'osais pas le tutoyer.

« Non.

— Tiens! je croyais... Quel est votre pays? »

Il sourit et découvrit ses dents blanches.

« Java, » dit-il.

L'étonnement me rendit muet et, du coup, je tombai en extase, ni plus ni moins que le divin Boulette. « Java! » La terre des volcans, des serpents pythons et des panthères noires! L'île de feu où reluisent les kriss lancéolés des Malais

Digitized by Google

et les sombres prunelles des tigres; l'île des orangs-outangs, des forêts de tecks et des ruines de Boro-Boudor! J'étais très fort en géographie, dans ce temps-là, et ce seul nom de Java évoquait pour moi tout un monde étrange de paysages fantastiques, peuplés d'êtres effrayants et mystérieux. Java! Ango Bartels était un Javanais, un Malais, un fils de la zone torride, un enfant du soleil, qui avait traversé les mers et franchi près de trois mille lieues pour venir échouer dans nos brumeux climats septentrionaux!

Une admiration naïve s'était emparée de moi; Ango n'était plus un homme, c'était un héros, c'était presque un dieu.

Je le regardais à la dérobée, n'osant lui adresser la parole, éperdu de son voisinage formidable, quand la cloche sonna, une cloche fêlée, dont les accents nous semblaient aussi mélodieux que ceux de la lyre d'Apollon.

Aussitôt, toute la classe se leva dans un grand brouhaha, les cahiers se fermèrent, les pupitres claquèrent et nous nous précipitâmes en tumulte vers le vestiaire, sans écouter la voix perçante de Boulette, qui s'égosillait à nous répéter :

« De l'ordre, messieurs, de l'ordre! En quoi faisant, vous serez plus tôt sortis. »

« Est-ce que c'est fini? me demanda Ango Bartels.

— Oui, il est sept heures. Les externes retournent chez eux.

— Es-tu externe, toi?

— Oui.

— Où demeures-tu?

— Au faubourg Saint-Josse.

— Moi, je reste à l'Hôtel Britannique; viens avec moi.

— Bien volontiers. »

Nous sortîmes. Dans le vestibule, nous rencontrâmes le directeur, qui, du haut de l'escalier, présidait à la sortie des élèves.

« Monsieur Bartels, dit-il, voulez-vous quelqu'un pour vous reconduire?

— Je vais avec lui, monsieur, répondis-je vivement et non sans fierté.

Digitized by Google

— Très bien, Marcel est un excellent camarade. A demain, à huit heures. »

L'Institut continental était situé rue du Marais. Nous gagnâmes la rue des Sables. En ce temps-là, il y avait encore à Bruxelles, dans les casernes, ce qu'on appelait la retraite. Tous les soirs, tambours et trompettes quittaient, à sept heures, la caserne Sainte-Élisabeth et remontaient la ville par la Montagne de Sion et celle de l'Oratoire, pour se diriger le long de la rue Royale vers la place des Palais, où ils se dispersaient.

Les externes de l'Institut qui habitaient dans le haut de la ville ne manquaient jamais, l'étude finie, de rejoindre la retraite et de l'accompagner religieusement, pêle-mêle avec les ouvriers revenant de leur travail et la bruyante marmaille de la rue de Schaerbeek.

Ce soir de décembre 1856, il faisait une gelée magnifique. Dans le ciel bleu sombre, les étoiles avaient des scintillements d'acier, et le pied résonnait sur la neige durcie comme sur un plancher sonore.

Les mains dans les poches, le nez dans le collet de nos manteaux, nous suivions les tambours en marquant le pas. Au milieu de notre groupe de collégiens, flanqué de moi et de Fricasse, Ango Bartels, drapé dans un admirable manteau de fourrure, nous dominait de toute la tête comme un grand chef qui conduit ses soldats dans le sillon de la guerre.

A la place de Louvain, le peloton du Continental se dispersa; les uns se dirigèrent vers la caserne des Annonciades, afin d'entendre la fanfare des guides; les autres, comme Fricasse, redescendirent le Treurenberg, et je restai seul avec Ango Bartels, à suivre la retraite le long du Parc.

« Comment t'appelles-tu? me dit-il brusquement.

— Marcel Dubois.

— Est-ce que tu es depuis longtemps à l'Institut?

— Depuis deux ans.

— On y apprend bien?

— Oui, très bien.

— Qu'est-ce que tu veux devenir?

— Je ne sais pas encore.

Digitized by Google

— Moi, je viens pour apprendre le français.

— Mais vous le savez déjà fort bien.

— Oh! pas assez, je veux me perfectionner.

— Et vous êtes tout seul à Bruxelles?

— Non, je suis avec un oncle qui est venu passer quelque temps ici pour ses affaires. Quand il aura fini, nous retournerons là-bas.

— A, Batavia?

— Oui, à Batavia.

— Il doit faire plus chaud qu'ici, n'est-ce pas?

— A Java, il ne fait jamais froid.

— Quel beau pays!

— Ah! oui, quel beau pays! Quel beau pays! »

Sa voix gutturale s'était tout à coup émue, ses yeux noirs brillaient, et tout son visage semblait s'être élargi de plaisir.

Il poussa un soupir et, posant la main sur mon épaule :

« Si je ne devais plus le revoir, je mourrais, dit-il avec un accent de passion sauvage. Tu ne comprends pas ça, toi?

— Si, si, je le comprends, balbutiai-je, enveloppé moi-même par cette flamme d'enthousiasme. Le soleil, le ciel bleu, les cyclones, les volcans, c'est là que je voudrais vivre.

— Eh bien, tu viendras me voir, dit-il; nous irons nager dans la mer, nous irons à la chasse au tigre, nous irons visiter les rajahs. Nous boirons du café comme tu n'en as jamais bu! Nous parlerons le malais avec les ouvriers des rizières.

— Vous savez le malais?

— C'est ma langue maternelle.

— Mais vos parents sont Hollandais, n'est-ce pas?

— Mon père, oui; ma mère, je ne l'ai jamais connue, je n'ai connu que ma nourrice; c'est elle qui m'a appris le malais.

— Avez-vous des frères?

— J'en ai trois; mais ils sont plus âgés que moi. Ah! oui, c'est grand, chez nous, nous avons dix mille ouvriers dans nos plantations, et l'on peut marcher pendant des journées entières sans voir la fin de nos champs de café! »

Digitized by Google

Nous étions arrivés devant l'Hôtel Britannique. La retraite avait disparu. Ango me serra la main :

« Bonsoir, Marcel, me dit-il, à demain.

— Veux-tu que je vienne te chercher? lui demandai-je en le tutoyant pour la première fois sans y songer.

— Merci, je connais le chemin maintenant. Adieu!

— A demain, Ango. »

Je le quittai et regagnai la rue de l'Ailiance, où demeuraient mes parents, en ruminant dans mon esprit tout ce que je venais d'entendre.

II

En ce temps-là, en 1856, l'Institut continental jouissait d'une certaine notoriété dans Bruxelles. C'était l'époque où les bonnes écoles étaient rares en Belgique; l'athénée végétait quelque part du côté de la rue des Douze-Apôtres, dans les anciennes écuries du prince d'Orange, et presque tout l'enseignement moyen était entre les mains des particuliers. Singulière armée que celle de ces éducateurs de la jeunesse; on y trouvait de tout, depuis les anciens professeurs du régime hollandais, jusqu'à des réfugiés français, des bacheliers ès lettres du Monomotapa et surtout, hélas! un très grand nombre de vulgaires « marchands de soupe ».

Dans cette foule bigarrée et confuse, M. Durandal avait su se créer en quelques années une place fort honorable. D'origine française, intelligent, instruit, il avait compris que dans ce pays, où l'enseignement commençait à peine à se relever des ruines accumulées par la révolution de 1830, ce qui manquait le plus, c'étaient les études professionnelles, menant directement à des carrières pratiques. C'est dans cet esprit qu'il avait fondé l'Institut continental. On y enseignait peu de latin et de grec, mais beaucoup de mathématiques, de chimie, de sciences commerciales et de langues vivantes, de façon à préparer les élèves à entrer de plain-pied dans les affaires ou bien à se présenter aux examens de l'école militaire, de l'école des mines ou du génie civil.

Digitized by Google

Cent vingt élèves fréquentaient l'Institut, recrutés çà et là dans toutes les classes de la société, depuis la progéniture mal lavée et mal peignée des brocanteurs juifs de la rue de Schaerbeek jusqu'aux fils des grands industriels et des grands négociants. On y comptait aussi un assez grand nombre d'étrangers venus en Belgique pour étudier le français.

Au point de vue démocratique, ce mélange de toutes les classes sociales pouvait avoir son bon côté; mais au point de vue de la discipline et de la conduite, il amenait des résultats déplorables. Les mauvais déteignaient sur les bons, comme toujours, et les fils des *notables* commerçants de la rue de la Madeleine ou du Marché-aux-Herbes prenaient des façons par trop plébéiennes en la compagnie suspecte de la marmaille sortie des alentours de la caserne Sainte-Élisabeth.

La plaie de l'établissement, c'étaient les pensionnaires; il y en avait une trentaine; presque tous, sauf les étrangers, grands gaillards se préparant aux écoles spéciales, fils de famille déclassés, mauvais sujets tenus en chartre privée, ils se considéraient comme les maîtres de l'Institut et mettaient leur plaisir à jouer aux externes les plus abominables tours.

C'était l'éternelle histoire des grands et des petits, et fatalement les petits étaient battus par les grands.

Précisément au moment où j'arrivai à l'Institut, le lendemain de la première apparition du Javanais, quelques grands qui venaient de descendre du réfectoire, les habits et les cheveux en désordre, s'amusaient à bombarder de boules de neige le malheureux Fricasse, qui se tenait pelotonné dans un coin de la cour en poussant des cris aigus.

Au premier rang des bourreaux brillait l'illustre Balandard, Balandard, jusqu'alors l'idéal de mes rêves, Balandard, dont je ne pouvais me lasser d'admirer les larges pantalons blancs à la hussarde qu'il portait l'hiver comme l'été, les pantoufles de cuir rouge, la blouse noire bouffant aux épaules, la cravate dénouée sous le col rabattu, le visage pâle, les yeux noirs, l'air artiste et les longs cheveux rejetés en masses épaisses derrière les oreilles. Fatigué sans doute d'accabler l'infortuné petiot sous l'avalanche des boules de neige, le

Digitized by Google

féroce Balandard s'élança sur Fricasse, le coucha sous lui et se mit à lui fourrer dans le nez, dans la bouche, dans les yeux, un énorme paquet de neige, pendant que ses dignes acolytes dansaient la danse du scalp en hurlant de plaisir.

Nul n'osait approcher; les petits tremblaient, et pas un surveillant à l'horizon!

Tout à coup, une masse sombre et velue passa à côté de moi, et avant que j'eusse reconnu mon ami Ango dans sa pelisse fourrée, maître Balandard recevait du Malais un tel coup de poing en pleine poitrine qu'il roula à dix pas dans la neige.

Il se releva furieux et se prépara à foncer avec toute sa bande sur l'insolent trouble-fête. Mais la ferme contenance d'Ango, le feu de ses yeux sombres, l'éclat de ses dents blanches entre ses lèvres entr'ouvertes, le tremblement de colère qui remuait les muscles de son muffle de tigre, glacèrent subitement les ardeurs belliqueuses de la jeune meute. Ils firent volte-face et s'éloignèrent en ricanant.

J'avais rejoint Bartels, et je le félicitai de son courage.

« Bah! me dit-il de sa voix gutturale et profonde, c'est lâche de frapper les faibles, voilà tout. »

Il me prit par le bras et me fit entrer avec lui dans la salle d'études; car, malgré sa fourrure, il avait froid.

Quelques frileux se trouvaient déjà réunis autour du poêle de fonte; nous nous mîmes à regarder par la fenêtre dans la cour.

Les externes commençaient à arriver, les uns seuls, les autres par groupes, bruyants, le calepin claquant au dos, le nez dans leurs écharpes. Peu à peu, la grande cour encadrée de hautes murailles se remplissait d'une foule tumultueuse, et c'était un spectacle curieux que de voir toutes ces silhouettes sombres, ces manteaux, ces calepins bruns, ces écharpes rouges, bleues, jaunes, vertes, s'agiter et papilloter comme des ombres chinoises sur la blancheur du sol couvert de neige.

Çà et là paraissaient quelques physionomies originales, que je désignais à mon ami Ango : l'Allemand Steinmann,

Digitized by Google

plus connu sous le sobriquet incompréhensible de Kike dotch; le petit baron Vandoren, toujours tiré à quatre épingles, le nez au vent, le manteau flottant; les quatre Chaîneux, tous pareils, une grosse mèche de cheveux à travers le front; l'énorme Ringé, avec sa tête d'enfant sur des épaules d'hercule, le défenseur attitré des petits, et qu'on appelait l'Éléphant; enfin, le long Pulinckx, dont la tête, juchée sur un cou qui ne finissait pas, était recouverte d'une épaisse toison d'un blond filasse presque blanc et qu'on avait surnommé Wittekop; il avait toujours des pralines de chocolat dans les poches et ne cessait de les grignoter ou d'en distribuer à ses amis, ce qui l'avait rendu populaire.

Et les professeurs arrivaient aussi. Ils traversaient la cour d'un pas majestueux et venaient se rassembler dans le fond, sous une galerie couverte.

A mesure qu'ils apparaissaient je les faisais connaître à Bartels.

Il y avait d'abord le surveillant Boulet dit Boulette, l'homme aux vers, le second du directeur, le factotum de l'Institut, qui cumulait les fonctions de pion avec celles de secrétaire de la direction et de professeur d'écriture.

Puis l'autre pion, véritable colosse au cou de taureau, Gauvain, surnommé Goliath.

Puis le gros Chaudoir, le professeur de langues anciennes, plus connu sous le sobriquet de Podas, parce qu'il n'avait rien de commun avec Achille aux pieds légers, le *podas ôkus Akhilleus* du divin Homère.

Sur ses pas cheminait le maître d'allemand, le brave Ordener, dont le pouce et l'index allaient sans cesse de la tabatière au nez. Ce digne homme, flegmatique et mélancolique, portait des lunettes d'or et une cravate blanche. Ses cheveux plats, d'un blond grisonnant, étaient rejetés derrière les oreilles, et sa bonne face placide était toujours rasée de frais. Il ne se fâchait jamais et toutes ses émotions se manifestaient par cette seule interjection : Sô! Aussi l'avions-nous baptisé du nom de Sô, ou plutôt en conservant la prononciation allemande, Zô.

Digitized by Google

Ordener était pauvre. Il avait épousé par amour une simple blanchisseuse de linge. Je le connaissais un peu, il demeurait près de chez moi, rue du Petit-Village, à Saint-Josse-ten-Noode, et sa femme était notre blanchisseuse habituelle, car elle continuait à exercer sa profession. Mais il le fallait bien, les Ordener avaient cinq enfants, et ce petit monde avait les dents longues!

Du reste, le brave Allemand n'avait pas d'ambition, c'était le type du magister de village, doux, tranquille et toujours à la tâche comme une bête de somme.

« Je l'aime, celui-là, » dit Ango en le voyant passer.

Et comme si l'honnête Zô l'eût entendu, il tourna la tête de notre côté, et nous lança, sous ses lunettes d'or, un de ses bons regards de bœuf au repos.

Nous le saluâmes, et lui, toujours poli, nous adressa un grand coup de chapeau en se pliant en deux à la vieille mode.

Mais voilà que, tout à coup, un petit homme sec et vif, le visage encadré d'épais favoris bruns, s'avança dans la cour, un portefeuille sous le bras, et tenant en main une énorme canne à pomme d'or qu'il brandissait d'une manière bizarre.

« Celui-ci, c'est la Finesse, dis-je à mon ami.

— La Finesse?

— Oui, nous l'avons baptisé ainsi parce que, lorsqu'il explique quelque chose, il a l'habitude de répéter toujours : Concevez-vous la finesse? Il s'appelle Anderson et enseigne l'anglais et le dessin.

— Encore un bon, » murmura Ango.

Derrière Anderson entrèrent d'un pas majestueux les professeurs de sciences, Albin en tête, l'illustre Albin, l'étoile de l'Institut, le savant mathématicien qui initiait les futurs élèves de l'école militaire aux mystères de la trigonométrie et du calcul différentiel. Petit et replet, avec de grosses moustaches grises étalées sous un nez rougi par le bourgogne, Albin ressemblait beaucoup plus à quelque vieux grognard qu'à un émule d'Euclide ou de Lagrange. Sa brusquerie et sa sévérité faisaient de lui la terreur de l'établissement. Il avait

Digitized by Google

des mots à lui; il ne disait jamais les mathématiques, mais la science, et la façon solennelle dont il prononçait « la science » pénétrait nos cœurs d'une respectueuse épouvante.

« Il faut que la science coule à pleins bords, » disait-il encore, ou bien : « Quand vous travaillez la science, la sueur doit vous coller à vos bancs! »

Au demeurant, un maître admirable, qui faisait accomplir des prodiges à ses élèves.

A ses côtés marchait Cotriol, son émule dans les cours inférieurs, qui formait avec lui un vivant contraste. Autant Albin était petit, autant Cotriol était long; le premier semblait toujours rouler comme une boule, le second mesurait le sol par immenses enjambées. La Science ressemblait à un vieux militaire, Cotriol à quelque gentleman de la blonde Albion; aussi n'était-il connu que sous ce surnom : l'Anglais.

Ils étaient inséparables; qui voyait la Science voyait l'Anglais, et rien n'était plus comique que le spectacle de ces deux personnages. Quand ils marchaient, on eût dit que les interminables jambes de l'un allaient passer par-dessus la tête de l'autre; quand ils causaient, le gros Albin, le nez en l'air, mâchonnant son cigare, semblait chercher dans les nuages la face anguleuse de son copain, qui se courbait au-dessus de lui, le monocle dans l'œil, en caressant ses longs favoris roux taillés en côtelettes.

Comme ils arrivaient sous la galerie, la cloche sonna pour l'entrée des classes; les groupes d'élèves s'éparpillèrent aussitôt et toute l'école se rua dans les salles d'études comme un essaim d'abeilles dans sa ruche. Ce fut pendant quelques instants un bourdonnement, un brouhaha assourdissant, qui s'apaisa par degrés, grâce aux appels réitérés des maîtres et aux coups de réglettes qui claquaient sur le bord des pupitres.

Au milieu du tumulte, Ango s'était assis à mes côtés, un peu désorienté par tout ce tapage. Quelques jeunes olibrius qui n'assistaient pas aux études du soir et ne l'avaient pas vu la veille, se mirent à ricaner; mais il les regarda d'un air si terrible en disant : Comment? que les plaisanteries leur rentrèrent dans la gorge.

Digitized by Google

Cependant les plus éloignés, instigués par Balandard, ne se laissèrent pas intimider et se mirent à fredonner à mi-voix sur un air du jour : « Il était un beau nègre, bien noir, noir, noir! »

Ango n'eut pas d'abord l'air de s'en apercevoir; mais bientôt, à la vue des visages narquois de ceux qui l'entouraient, il comprit sans doute, car sa face olivâtre devint plus sombre et il promena autour de lui un regard ferme et dur.

Dans le fond de la classe, Balandard ricana.

Ango se leva à demi. La chose allait se gâter, quand le surveillant Goliath apparut. On ne l'aimait pas, Goliath, mais on le craignait, car c'est par centaines qu'il distribuait les mauvais points.

Le silence s'établit aussitôt, un silence absolu. Les visages prirent la rigidité du marbre, on n'osait plus même remuer les lèvres, tant on sentait le regard enveloppant du colosse peser sur tous les fronts.

Au bout d'une minute, la porte s'ouvrit, et un petit homme fit son apparition. C'était Libri, le professeur de sciences naturelles.

Parmi les animaux rares qui composaient la ménagerie du corps professoral de l'Institut, Libri était sans contredit le phénix. Italien, chassé de son pays à la suite de crises politiques (sa tête avait été mise à prix, disait-il, par les sbires du roi Bomba), Gaspar Libri s'était réfugié en Belgique, où il s'occupait à la fois de professorat et de journalisme.

Bien pris dans sa taille exiguë, toujours vêtu à la dernière mode, il adorait les cravates éclatantes, les bijoux d'or, et sa tête se détachait sur la blancheur immaculée de son col rabattu et de sa chemise à boutons de diamant, une vraie tête de Sicilien, mi-arabe, mi-italienne, d'un ambre chaud, aux cheveux noirs et crépus, à la barbe longue et frisée. Ses yeux allongés, couronnés d'épais sourcils, semblaient nager dans un fluide bleuâtre et roulaient sans cesse dans leurs orbites avec une extraordinaire mobilité. Il raffolait des parfums, et cette manie, jointe à sa trop grande familiarité avec certains

Digitized by Google

élèves, lui avait même valu, dans les premiers temps, une terrible algarade avec le célèbre Balandard.

Un jour que le Sicilien s'était plus parfumé encore que de coutume, Balandard, qui était, du reste, du dernier mieux avec lui, ne s'était-il pas avisé de l'aborder en pleine classe et de lui dire à brûle-pourpoint cette phrase étonnante : « Gaspar, tu ne sens pas la rose! »

Cette fois, Gaspar s'était fâché tout rouge, et sans l'intervention providentielle de *monsiou le direttore*, comme disait Libri, une lutte à main plate aurait égayé la classe.

Mais Libri n'était pas rancunier; aujourd'hui, Balandard et lui étaient de nouveau deux amis, et c'est ce serpent de Balandard qui était chargé de préparer le tableau noir et de manier l'éponge, ce que Libri appelait la spongiole.

L'Italien avait, en effet, un soin extrême de sa petite personne; la moindre tache, le moindre grain de poussière le suffoquait; pour rien au monde, il n'eût touché à l'éponge et, quant à la craie, il la tenait délicatement à distance, les manchettes relevées, emmaillotée dans un morceau de papier. Grâce à tous ces manèges, et surtout à l'accent désopilant de Libri, ses leçons étaient pour les élèves de véritables parties de plaisir, auxquels les malades eux-mêmes n'auraient pas voulu manquer pour un empire. Le jour de la Spongiole, comme nous appelions Libri, la classe ne comptait jamais un absent.

Il en fut de même cette fois encore.

« Zoule — Balandard s'appelait Jules et Libri avait l'habitude d'appeler tous les élèves par leur prénom — Zoule, voulez-vous prendre la petite spongiole? »

Ainsi débuta le professeur.

Aussitôt, Balandard de s'élancer impétueusement avec une hâte comique et de balafrer le tableau noir d'énormes coups de spongiole, au milieu des rires étouffés de toute la classe.

La fête commençait. Bientôt, selon l'ordinaire, les élèves se mirent à accompagner en chœur les paroles du maître, sans oublier d'imiter son accent. Et cela d'abord en sourdine, puis crescendo, jusqu'au moment où le vacarme devenant trop

Digitized by Google

fort, Gaspar s'interrompit brusquement en frappant du pied, et se mit à lever les bras au ciel en criant, avec une grimace inexprimable de ses yeux retournés dans leurs orbites : « Mon Dieu! quelles petites esprits! Je vais prévenir *monsiou le direttore.* »

Balandard se leva brusquement.

« Voulez-vous que j'aille le chercher? s'écria-t-il.

— Non, Zoule, non! Pas encore, soyons *serioses!* »

Et la leçon reprit dans un calme relatif; mais cela ne dura pas longtemps et, cinq minutes après, le chœur des élèves accompagnait de nouveau en faux-bourdon la parole du professeur.

Alors la même scène recommença.

« Est-ce ainsi toutes les fois ? Me demanda Ango étonné.

— Toutes les fois.

— C'est bien drôle.

— Ce sera bien plus drôle tout à l'heure. »

En effet, tout à coup l'Italien déposa la craie et s'écria : « Apportez le squelette! »

Le squelette était une des joies de l'Institut. Placé dans un angle de la classe, sur un piédestal, il assistait flegmatiquement à toutes nos leçons. Avec le regard vide de ses orbites creuses, et le sourire grimaçant de ses dents jaunes, il était à la fois comique et lamentable. Nous l'appelions le Pompier, parce que, d'après la légende, ses pauvres os cliquetants avaient appartenu à un pompier de Bruxelles, mort à l'hôpital.

A la voix de Libri, Balandard se précipita vers le Pompier, l'enleva d'un bras vigoureux et, sous prétexte de le transporter devant le professeur, se mit à lui faire exécuter une sorte de valse macabre, pendant laquelle les radius, les humérus, les fémurs et les tibias, se balançaient et s'entrechoquaient avec des bruits de bois mort.

« Doucement, doucement, Zoule! » répétait la Spongiole avec un geste plein de noblesse. Mais, loin de s'arrêter, Balandard pressait son mouvement de valse, qui ne tarda pas à se transformer en une polka vertigineuse, rythmée par tous nos pieds à la fois.

Digitized by Google

C'est ainsi que, pour la centième fois, le Pompier fit son entrée en scène et parvint en tournoyant jusqu'au centre de la classe, où Balandard l'arrêta net avec un grand salut plein d'une désinvolture suprême.

Alors, Libri s'approcha du squelette et se mit à nous expliquer gravement le mystère de sa charpente, au milieu de quolibets sans fin.

Cependant, tout a un terme, même les leçons d'un Spongiole. A dix heures, la porte de communication s'ouvrit, et la tête du directeur apparut.

« Quand vous voudrez, M. Libri! »

C'était la formule courtoise et cabalistique par laquelle M. Durandal avait l'habitude de prévenir les membres du corps professoral que le temps de la leçon était écoulé.

Libri salua gracieusement et se retira de son petit pas guilleret, pour faire place au brave Zô, qui commença la leçon d'allemand.

Nous traduisions en ce moment la conspiration de Fiesque, de Schiller. On en était à la neuvième scène de l'acte premier.

« *Seid auf eurer Hut, Lavagna,* commença le bon Ordener; M. Fricasse, traduisez, je vous prie. »

Pris au dépourvu, M. Fricasse, qui s'amusait en ce moment à plier des cocottes, demeura la bouche béante, cherchant la phrase.

Voyant sa détresse, je lui soufflai la phrase : Soyez sur vos gardes, Lavagna. Mais il ne m'entendit point et, croyant trouver dans le texte un aimable jeu de mots, il traduisit avec l'angélique candeur qui le caractérisait : Asseyez-vous sur votre chapeau, Lavagna.

Cette originale façon de traduire le langage du Maure provoqua une hilarité générale.

« Sô ? » dit doucement Ordener, en regardant Fricasse d'un air surpris par-dessus ses lunettes d'or.

« Sô ! » répétèrent quelques espiègles, qui se croyaient encore au cours de la Spongiole.

Mais cette fois, Ango, impatienté, frappa du poing sur le

Digitized by Google

pupitre en grommelant : Silence! Et les Sô cessèrent comme par enchantement.

Le bon Ordener remercia le Malais du regard, et, se dirigeant vers lui, il lui demanda s'il connaissait l'allemand.

« Un peu, répondit Ango.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous avoir l'obligeance de continuer la traduction du morceau ?

— Très volontiers, dit Ango, » et il commença immédiatement.

Un mouvement d'attention se produisit dans la classe; c'était la première fois qu'on allait voir le Malais à l'œuvre, et tous avaient les yeux braqués sur lui, et retenaient leur souffle. Dans le grand silence, la voix sourde et gutturale d'Ango produisit un effet singulièrement impressionnant. Cet accent étranger, cette articulation à la fois molle et rude ébahissait les collégiens bruxellois et les pénétrait d'une sorte de crainte respectueuse comme en inspire l'inconnu.

Ango traduisit longtemps. Quand il eut fini, le professeur lui dit *sehr gut!* en souriant, et le Javanais répondit à son sourire en découvrant ses dents blanches.

Dès ce moment, ils furent amis.

Je me suis souvent rappelé cette scène, si simple en elle-même, et je n'y pense jamais sans émotion, lorsque je songe à la destinée de mon ami Ango.

Après la leçon d'allemand, le directeur en personne vint nous donner le cours de français. Cette fois, on se tint tranquille pour tout de bon. M. Durandal, bien qu'élevé dans les traditions de la vieille pédagogie, n'en possédait pas moins en français, en géographie et en histoire, une méthode excellente et n'avait pas attendu les grandes réformes de l'enseignement tant prônées aujourd'hui pour rendre ses leçons attrayantes et utiles. Il savait les animer par des anecdotes, des exemples de toute sorte; il y mêlait même parfois des allusions politiques, et jamais une de ses leçons ne se passait sans qu'il parlât du *Knout du Tsar* et du *Kalmouk au nez plat*.

Quand, vers midi, la cloche sonna l'heure de la récréation, Ango me communiqua ses impressions, et je fus étonné de la

Digitized by Google

sûreté des jugements qu'il porta sur les hommes et les choses d'un établissement où il venait à peine d'entrer.

« C'est bien amusant, ici, conclut-il ; mais que m'importe, je suis venu à Bruxelles pour apprendre le français. »

III

Telle fut l'initiation de mon ami Ango Bartels aux rites et mystères de l'institut Durandal. En quelques jours, il fut familiarisé avec ce nouveau milieu. Ses manières un peu farouches avaient commencé par écarter de lui la plupart des élèves, mais bientôt ils se rapprochèrent. Il était fort et brave, et ce sont là des qualités qui plaisent toujours aux jeunes gens. De plus, il était généreux, donnait sans compter bonbons, cadeaux, bijoux.

Étrange caractère, en somme, et fait tout entier de contrastes, à la fois indolent et énergique, doux et rude, bon avec des mouvements cruels, actif avec des échappées de nonchaloir inconcevables, positif et pourtant à chaque instant lancé en pleins rêves. Tout en lui était original, ses goûts, ses manières, sa tenue, sa façon de penser. Il voyait les choses sous un autre angle que nous et son âme d'Oriental ne vibrait pas aux mêmes notes que celles qui font tressaillir les nôtres.

L'étude des langues avait pour lui un attrait profond ; il les apprenait avec une étonnante facilité. En quelques mois, il fut maître des difficultés du français, et parvint à causer couramment en allemand et en anglais avec Ordener et Anderson, alors que les plus forts d'entre nous arrivaient à peine à balbutier quelques lambeaux de phrases toutes faites.

Il aimait beaucoup aussi la géographie et dessinait des cartes admirables coloriées avec un goût exquis. Par contre, il n'avait aucun goût ni pour l'histoire, ni pour les mathématiques.

« Ça m'ennuie, » disait-il avec une indifférence superbe à ceux qui le pressaient d'étudier ces sciences. Or, quand Ango

Digitized by Google

avait dit : Ça m'ennuie, personne au monde ne l'eût fait démordre de son opinion.

Les mêmes contrastes s'observaient en lui, en ce qui concerne les exercices corporels. Il adorait la gymnastique; l'escrime, la natation, l'équitation n'avaient plus de secrets pour lui; eh bien, ce même garçon tout feu et tout flammes sur un tremplin ou l'épée à la main, était d'une indolence inouïe quand il s'agissait de marcher.

On le vit bien au printemps, quand le temps des promenades arriva. J'aimais passionnément les longues courses en rase campagne et les excursions sous bois, le long des coulées de hêtres. Comme nous étions à présent deux inséparables, il m'accompagnait parfois le dimanche ou le jeudi à Boitsfort, à Tervueren, à Gaesbeek, à Bouchout, mais plutôt pour me faire plaisir que pour s'amuser lui-même.

Alors, quand la fantaisie le prenait, il se couchait au bord d'une allée ou d'un ruisseau, et restait là des heures entières, allongé dans le gazon, roulant des cigarettes, s'entourant d'un nuage de fumée odorante.

Je ne me plaignais pas, du reste, de ces longues stations, car c'est surtout dans ces moments-là qu'Ango causait de son pays et m'initiait aux mœurs étranges de la Malaisie.

Sa voix profonde et sourde, qui prenait par instants des cadences de mélopée, me transportait d'un coup d'aile à trois mille lieues de la forêt de Soignes. Devant moi se déroulaient, sous le brûlant soleil de Java, les champs de café, d'indigo, de canelle, de girofle et de vanille, dont les chaudes senteurs embaumaient les plaines du littoral; puis, c'était la montagne, les fourrés de rhododendrons et de menthe rose, les fougères arborescentes, les azalées, les forêts de tecks, les lotus roses étalés à la surface des étangs qui dorment dans les vallons ombragés de lianes et de bananiers aux larges feuilles; enfin, apparaissaient les cimes, les volcans, ces rois de Java, avec leurs solfatares, leurs cratères béants où bout une eau de soufre, leurs épouvantables orages et leurs formidables éruptions, quand tout à coup réveillés ils crachent à la fois vers le ciel la boue, la pierre et la lave et soulèvent les

Digitized by Google

cités comme des plumes pour les éparpiller dans les plaines.

Et dans ces éblouissants paysages, la parole d'Ango évoquait les souvenirs des chasses auxquelles il avait assisté, les fleuves gonflés de fange avec leurs crocodiles vautrés sur la rive, semblables à des poutres desséchées, leurs serpents, et leurs buffles, la jungle inextricable où rôdent sous le couvert de roseaux gigantesques les rhinocéros, les panthères et les tigres, les rizières sur lesquelles voltigent les essaims de paddas, ces petits oiseaux dont le vol imite le bruit d'une pluie d'orage, les bois sacrés de singes où se suspendent les orangs-outangs, ces hommes de la forêt plus heureux que les hommes de la plaine courbés sous le bâton des fermiers de l'État. « Le singe, dit le proverbe malais, est un homme plus intelligent que les autres, car il n'a jamais voulu apprendre à parler pour n'être pas forcé de travailler. »

Alors, Ango me décrivait l'administration de cet énorme Java, où plus de vingt millions d'hommes sont dominés par une poignée de Hollandais; il me parlait des provinces soumises à la corvée et affermées par l'État et des sultanies princières de l'intérieur, où les rajahs retranchés dans l'enceinte fortifiée des kratons tiennent leur cour fastueuse, au milieu de leurs femmes, de leurs bayadères, de leurs bouffons et de leurs nains.

Il se plaisait aussi à me décrire Batavia, sa ville natale, avec son vieux quartier sillonné de canaux marécageux et sales, où grouille une populace de Chinois, d'Indous et de Malais, et le quartier neuf des résidents hollandais, dont les rues ressemblent aux allées d'un grand parc, bordées de maisons de campagne, de piscines et de kiosques cachés dans la verdure.

C'est là qu'habitait la famille d'Ango, c'est là que vivaient son père et ses frères, au milieu d'une armée de serviteurs attentifs à leurs moindres désirs. Avec quel enthousiasme me parlait-il de cette vie de nababs! Comme il peignait en traits de flamme ces légions de domestiques vêtus de sarongs de soie bleue et rose, ces palefreniers abrités sous d'immenses chapeaux-parasols de couleur écarlate, ces princes javanais,

Digitized by Google

la tiare sur la tête, le kriss doré à la ceinture, ces gamelangs, dont les sons discordants avaient charmé ses oreilles d'enfant!

Tous ces souvenirs enivraient l'esprit de mon ami Bartels, ses yeux devenaient humides, et souvent il se levait brusquement et mettait fin à ses récits en s'écriant : « Ah! Java, que c'est beau, que c'est beau! »

Je crois qu'il aimait mieux encore son pays que ses parents, et cela se comprenait fort bien. Sa mère, fille d'un petit sultan de l'intérieur, était morte lorsqu'il était encore tout enfant; son père et ses frères aînés, absorbés par leurs affaires, ne s'étaient guère occupés de lui; il n'avait réellement pas connu la vie de famille. Sa véritable éducatrice avait été sa nourrice; mais, dès l'âge de dix ans, une nuée de serviteurs s'étaient empressés autour de lui et il n'avait plus eu qu'à se laisser vivre.

Grâce à Java, Ango prit goût aux promenades; mais ce qui lui convenait mieux encore, c'était la natation.

Nager était sa passion favorite. Dès l'aube, quand il faisait beau, nous nous mettions en route pour l'Ermitage ou le Nieuw-Molen; quand il faisait laid, pour les bains Saint-Sauveur, où l'on venait de créer un bassin de natation. C'était là que Bartels paraissait sous son meilleur jour. Je ne vis jamais nageur plus svelte, plus élégant ni plus agile, plongeur plus fort ou plus hardi. Tandis que, nous tous, gens des pays froids, une fois dépouillés de nos vêtements, nous avions l'air gauche, avec nos membres mal équilibrés, aux attaches grêles, il était beau comme un jeune dieu. Tout ce qui semblait disparate en lui, quand il était affublé de nos habits prosaïques, s'harmonisait alors dans un moelleux ensemble, ses traits écrasés, son teint de bronze, sa voix rauque, ses brusques élans de fauve. Vraiment, Ango Bartels était un splendide animal; à le voir s'ébattre dans l'eau claire, tantôt replié sur lui-même, tantôt coulant entre deux eaux avec l'agilité d'un serpent, on songeait à quelqu'une de ces divinités marines dont parle la mythologie.

Dans ce milieu mobile, il se sentait libre, maître de ses

Digitized by Google

mouvements et de ses caprices, et son visage ordinairement sombre s'épanouissait tout à coup; il riait, montrait ses dents blanches; il respirait, il était heureux!

Que de charmantes heures je passai ainsi avec lui! Trop charmantes, hélas! car bien souvent les plaisirs de la natation nous firent manquer les classes et nous attirèrent de vertes réprimandes de la part de M. le directeur.

Cependant, il ne faudrait pas croire qu'Ango fût un paresseux. Mais il travaillait à ses heures, au gré de ses boutades, n'obéissant jamais qu'à son impulsion personnelle. Fier et dédaigneux comme les rajahs de son pays, il avait en horreur ce qui rappelait la tâche obligatoire, le devoir régulier, la leçon apprise au temps marqué. Sans doute, avec beaucoup de douceur et de souplesse, certains professeurs, tels qu'Anderson ou le bon Ordener, parvenaient à le faire suivre régulièrement leurs cours; mais les autres, mais ceux qui prenaient avec lui des allures autoritaires ou tranchantes, les Podas, les Albin, les Cotriol, il fallait voir de quel air superbe Ango accueillait leurs remontrances!

Sous le lourd rideau de ses longs cils d'Oriental, il laissait tomber sur ces gêneurs un regard d'indifférence hautaine, où l'on sentait vibrer la foudre, et malheur au téméraire qui se hasardait alors à insister, l'orage éclatait et il était terrible.

Ango avait des antipathies et des sympathies dont il ne démordait jamais; on peut dire, en général, qu'il aimait les faibles et détestait les forts. Cela se voyait surtout dans sa manière d'agir vis-à-vis des deux surveillants. Autant il se montrait doux à l'égard de Boulette, le pauvre poète barbouillé, raté et toujours occupé de ses ongles ou de ses rimes, autant il était raide envers son collègue, le terrible Goliath.

C'est en vain que le colosse, hypocrite et cauteleux, avait essayé de se mettre bien avec Ango, celui-ci repoussait ses avances. A l'égard de ce gros lourdaud, insolent et bête, son antipathie allait jusqu'à la haine.

Cette haine éclata un jour dans des circonstances mémorables. Obséquieux et servile envers les grands, les pensionnaires et autres engeances malfaisantes, Goliath déployait à

Digitized by Google

l'égard des petits et du menu fretin des externes une rigueur et une brutalité inouïes; les mauvais points et les retenues pleuvaient comme de la grêle sur la tête de ces infortunés, et le plus souvent les innocents payaient pour les coupables. Ces procédés avaient le don d'exaspérer Bartels, et mainte fois il avait été sur le point de protester violemment contre ce que nous appelions des injustices.

Or, un soir, nous étions réunis à l'étude, quelques jours avant le 13 juin 1857, date fatidique, qui devait marquer la fin du monde! C'était à l'astronomie que nous devions cette réjouissante prophétie. D'après les adeptes du télescope, la brillante comète qui étalait en ce moment dans le ciel sa queue splendide courait droit à la terre avec une rapidité inouïe, et notre pauvre petit globe allait flamber comme une allumette.

Tout le monde s'occupait de la question. Les plus sceptiques ne pouvaient se défendre d'une certaine inquiétude. A l'école, c'était le sujet des conversations. Ce jour-là même, mardi 9 juin 1857, le directeur venait de nous donner une conférence sur les suites probables de la rencontre de l'astre chevelu, et tous nos cerveaux étaient en ébullition. Je me rappelle pour ma part avoir inscrit sur la première page de ma grammaire française cette phrase aussi terrifiante que romantique : « Mardi 9 juin 1857. Jour de dernière composition de grammaire, dernière, hélas! car encore quatre jours et le monde ne sera plus qu'un charbon calciné jeté dans l'infini des cieux! »

L'espiègle Fricasse avait pris autrement la chose; il avait crayonné un grand dessin, où l'on voyait la comète balayer l'Institut en emportant sur sa queue le terrible Goliath en personne.

Le dessin ne tarda pas à circuler de main en main à travers la salle d'études, en soulevant des éclats de rire.

C'est ainsi qu'il arriva entre les mains de Bartels. Mais Goliath l'avait vu. Il accourut et le prit violemment des mains du Malais.

« Qui a fait cela? mugit-il. C'est vous?

Digitized by Google

— Non, dit Bartels.

— Alors, dites-moi qui ?

— Je ne vous dirai rien du tout!

— Eh bien, je vous en rends responsable, et vous me ferez trois heures de retenue. »

C'en était trop pour Ango.

« C'est trop bête! » dit-il à mi-voix.

Goliath devint pâle de colère.

« Qu'est-ce que vous dites, M. Bartels?

— Je dis : c'est trop bête!

— Sortez! »

Ango pâlit comme il savait pâlir, c'est-à-dire que son visage olivâtre prit tout à coup une teinte de cendre.

« Sortez! » répéta le surveillant, et il mit brutalement la main sur l'épaule du Malais.

Celui-ci se dressa d'un bond et le repoussa avec tant de violence que le géant chancela et vint donner des deux épaules contre le tableau noir.

Ango sortit de son banc et marcha sur lui.

Toute la classe retenait son souffle. Cette fois, Goliath et David étaient aux prises, et l'on faisait des vœux pour David.

Cependant, Ango s'était rapproché du surveillant.

« Qu'est-ce que tu veux, Goliath, qu'est-ce que tu veux? » disait-il, les bras croisés, les dents découvertes, une flamme sombre dans ses prunelles noires.

Goliath recula.

« M. Bartels, M. Bartels, je me plaindrai au directeur! »

Ango continuait d'avancer. Ils traversèrent ainsi toute la classe, Goliath toujours à reculons et balbutiant: « M. Bartels, M. Bartels! » Et le Malais le suivant pas à pas, face à face, en lui jetant ces mots, qui grondaient entre ses dents serrées : « Qu'est-ce que tu veux, Goliath, qu'est-ce que tu veux donc? »

A la porte, Goliath se retourna furieux et sortit en criant : « Je vais chez le directeur! Nous verrons bien! »

Resté maître du champ de bataille, Ango Bartels regagna sa place au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Digitized by Google

Le tyran était enfin vaincu !

Je n'étais pas sans crainte sur les suites de l'incartade de mon ami ; cependant, ce soir-là tout resta tranquille.

Mais le lendemain matin, vers dix heures, comme nous étions en classe à la leçon de Spongiole, Boulette vint nous avertir que le directeur nous appelait, Ango et moi, dans son cabinet.

Le cabinet du directeur était placé au-dessus du vestibule, en face de la cour. C'était un sanctuaire où l'on ne pénétrait guère qu'en tremblant, et plus nous nous approchions de cet antre de la Sibylle, plus je sentais mes genoux se dérober sous moi ; quant à Ango, calme et flegmatique comme à l'ordinaire, il marchait d'un pas aussi insouciant que s'il se fût rendu à une partie de quilles ou de billard anglais.

M. Durandal nous attendait, assis dans une pose pleine de majesté, derrière un immense bureau-ministre chargé de livres et de paperasses.

Il nous indiqua poliment des sièges et, quand nous fûmes assis, commença par nous rapporter la plainte du surveillant. Après quoi, il me dit qu'il m'avait fait venir parce que j'étais l'ami d'Ango et son voisin de classe et l'un des élèves les plus distingués de l'Institut.

Puis, il me pria de lui donner des explications sur l'incident.

Je lui racontai les choses telles qu'elles s'étaient réellement passées, en insistant sur ce point que la véritable cause de la scène violente qui avait eu lieu, c'était la brutale aggression du surveillant.

Le directeur huma une prise, réfléchit, nous regarda et dit : « Vous êtes un peu vif, M. Bartels, et vous me voyez très embarrassé. Le prestige de l'Institut est en jeu ; je ne sais qu'un moyen d'en sortir. Des excuses...

— Jamais ! interrompit brusquement Ango.

— Permettez, reprit le directeur, laissez-moi achever. Des excuses courtoises de votre part pourraient tout sauver, sans entamer en rien votre dignité. Nous déclarerions l'honneur satisfait et l'affaire n'aurait pas d'autre suite. »

Digitized by Google

Mais Ango fut intraitable; c'est en vain que le directeur lui affirma que, n'exigeant que des excuses, il faisait preuve d'une condescendance excessive, car Goliath lui avait posé l'ultimatum : Ou Bartels s'en ira, ou je m'en irai.

« Qu'il s'en aille! dit froidement Ango.

—Eh! comme vous y allez! dit M. Durandal. Croyez-vous que l'on remue les surveillants à la pelle? Du reste, M. Gauvain est bon, au fond; il est sévère, mais...

— C'est un insolent.

— Il est zélé.

— C'est un hypocrite!

— Voyons, voyons! »

Nous en étions là, et je voyais bien que toute l'éloquence de M. Durandal ne parviendrait pas à vaincre la résistance d'Ango, quand le domestique entra et fit passer une carte à M. le directeur.

Aussitôt celui-ci se leva.

« Faites entrez, » dit-il vivement. Et se tournant vers nous: « Tenez, mettez-vous là un instant; je suis à vous dans un moment. »

Il releva une portière qui masquait un cabinet voisin, et nous y poussa par les épaules « En attendant, ajouta-t-il, réfléchissez, M. Bartels; et vous, M. Dubois, tâchez donc de faire revenir votre ami à des sentiments plus raisonnables. »

Puis il laissa retomber la tenture et courut au-devant de ses visiteurs, M. le baron, M. la baronne et plusieurs petits baronnets que nous aperçûmes à travers l'ouverture de la portière.

Car on voyait très bien dans ce cabinet, non seulement ce qui se passait dans la chambre voisine, mais aussi ce qui se passait dans la cour, grâce à une large fenêtre qui donnait de ce côté et qui faisait pendant à celle du cabinet directorial.

Immobiles, plongés dans nos réflexions, nous ne disions rien, et nous pouvions entendre la voix flûtée de M. Durandal qui vantait les délices de l'Institut continental.

Pendant qu'il récitait son boniment en se dandinant d'une jambe sur l'autre avec ses allures de grand balancier, la

Digitized by Google

cloche sonna pour la récréation. Alors, pour dominer le tumulte qui montait de la cour, l'illustre Durandal éleva la voix en appuyant sur ses consonnes favorites, et voulant joindre l'exemple au précepte, conduisit ses visiteurs du côté de la fenêtre. « Voyez, leur dit-il en écartant le rideau et en leur montrant la foule hurlante des écoliers qui grouillait dans la cour. Voyez, monsieur le baron, voyez cette aimable jeunesse, comme elle s'amuse! »

Mais tout à coup, il poussa un véritable cri de rage. « Misérables! » s'écria-t-il en heurtant violemment sur le carreau.

Nous regardâmes par la fenêtre du cabinet, et nous ne pûmes réprimer un éclat de rire.

C'est qu'en effet, le spectacle était vraiment extraordinaire.

Au milieu de l'aimable jeunesse qui s'amusait, un groupe échevelé tourbillonnait daus la poussière : le farouche Goliath tenait à la cravate ce vaurien de Balandard, qui le frappait à pleine volée pour lui faire lâcher prise. C'était un véritable colletage. La redingote de Goliath était à demi déchirée, la blouse de Balandard, sa belle blouse noire, son col rabattu, son gilet pendaient en pièces, et tous deux se tordaient comme des lutteurs, excités par les clameurs de la cour en délire.

Sans doute que mon Balandard, mis en appétit par l'héroïque conduite d'Ango, avait trouvé bon de l'imiter et que Goliath, exaspéré, brûlait de reprendre sa revanche. Mais c'est en vain qu'il le traînait par la cravate, le secouait et l'enlevait de terre en le poussant vers l'escalier des classes. Balandard frappait toujours, se raidissant des pieds et hurlant : « Lâchez-moi! lâchez-moi! »

L'apparition du directeur à la fenêtre du cabinet fit cesser comme par enchantement ce combat renouvelé des Grecs. Goliath lâcha Balandard, qui lâcha Goliath, et l'aimable jeunesse se dispersa aux quatre coins de la cour comme une volée de moineaux surprise par le plomb du chasseur.

Le directeur, outré de dépit, essaya de donner le change à ses nobles visiteurs : il était occupé depuis plusieurs jours à épurer l'établissement de quelques mauvais sujets. Cet élève

Digitized by Google

était le dernier; on l'avait conservé par pitié pour ses parents. M. Durandal laissait même entendre que l'ami Balandard avait une araignée dans le plafond; mais il voyait bien que l'heure des mesures rigoureuses avait sonné, une plus longue patience deviendrait de la faiblesse; il allait agir sans retard; dans quelques minutes, l'Institut continental aurait recouvré sa candeur immaculée.

Peines perdues, efforts stériles! Toute l'éloquence de M. Durandal ne pouvait effacer l'impression pénible produite par l'incident Goliath-Balandard. Après quelques salutations banales, baron, baronne et baronnets se retirèrent sans avoir pris aucun engagement.

Le directeur les reconduisit. Quand il revint, je me mis à trembler pour tout de bon. Sans nul doute, c'était sur nous que l'orage allait crever.

« Entrez! » dit M. Durandal en levant la portière. Et sans nous faire asseoir, arpentant le plancher de ses grands pas déhanchés : « J'ai réfléchi, poursuivit-il. M. Bartels, vous avez raison. Après un scandale pareil, il faut en finir. M. Gauvain quittera l'établissement. »

Il nous congédia d'un geste. Nous sortîmes triomphants de ce cabinet, où nous étions entrés comme des condamnés à mort. Je dansais de joie; mais Ango resta calme.

Quand nous parûmes dans la cour, les camarades nous entourèrent.

« Eh bien? Goliath? Goliath? »

— Goliath est fichu! m'écriai-je. »

Et toute la cour s'emplit d'un immense cri de joie, et de classe en classe, du dortoir aux cuisines, du gymnase au laboratoire, on entendit résonner, comme une fanfare triomphale, cette phrase expressive : Goliath est fichu!

Toutefois, Goliath ne partit pas seul; l'aimable Balandard le suivit dans sa retraite, et l'Institut continental se trouva ainsi débarrassé de ses deux plus grands trouble-fête.

L'éclatante victoire d'Ango Bartels lui donna une popularité inouïe. Dès lors, il fut le lion, le roi de l'Institut. Roi débonnaire du reste, et fort insouciant de sa royauté.

(*A suivre.*) PERGAMENI.

Digitized by Google

ANTONIO GHISLANZONI

Daniel Nabaäm De-Schudmoëken

En ce temps-là, qui sous beaucoup d'aspects ressemblait au temps présent, j'étais assis un matin, avec quelques autres visiteurs peu nombreux, dans le salon d'une aimable comtesse, fort célèbre à Milan par son talent de pianiste, non moins que par sa beauté et ses prodigalités de tout genre.

Selon l'habitude, on parlait musique, et l'on discutait sur la suprématie des maîtres allemands, en fait de compositions instrumentales. La comtesse, bien qu'italianissime dans le sens politique, en art se professait allemande.

La conversation fut interrompue par le valet de chambre, lequel, présentant à la comtesse une carte de visite, annonçait l'arrivée d'un nouveau personnage.

« Qu'il entre! » dit la comtesse, étincelante de joie. Et cette expression du visage paraissait dénoter l'intervention d'un allié inattendu.

Le valet de chambre, peu après, reparut à la porte, introduisant, avec un effort visible de prononciation, le signor Daniel Nabaäm De-Schudmoëken.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, vêtu avec cette élégance un peu chargée qui distingue les artistes. Dans sa manière de se présenter, on remarquait la désinvolture et l'assurance de quiconque est habitué à la curiosité du public et à l'applaudissement des théâtres.

Il s'inclina légèrement vers l'assemblée, baisa la main de la comtesse, et, ayant tiré de son portefeuille une lettre, la lui présenta de la façon la plus gracieuse.

Digitized by Google

« Ah! ah! le baron Teghetoff! exclama la dame après avoir lu, en voilà un qui n'a jamais déserté le camp de l'art. Et de combien je lui suis redevable! Il n'a jamais oublié de m'adresser les plus choisis et les plus célèbres talents de l'Europe. L'an dernier, c'était Thalberg; il y a quelques jours, c'était Wanwondegger, et aujourd'hui, c'est M. Daniel Nabaäm De-Schudmoëken, pianiste de S. M. le roi des Belges, que je me trouve très honorée de présenter en ce moment à mes meilleurs amis. »

Tous ceux qui étaient dans le salon saluèrent affectueusement l'artiste, lui adressant ces banalités flatteuses que les personnes bien élevées savent prodiguer même aux inconnus, lorsque la recommandation d'une dame intercède pour eux.

Moi, cependant, je pensais : Où diantre ai-je vu cet homme-là?... Sa physionomie ne m'est pas inconnue.

Et, au lieu d'interroger ou de flatter, je fixai un regard si scrutateur sur l'artiste que celui-ci, à son tour, se mit à me regarder avec une attention marquée.

Ce courant d'œillades n'échappa pas à la comtesse. Elle crut se faire l'interprète de mon désir en me présentant plus directement à son recommandé, et lui déclinant mon nom et mon prénom, non sans ajouter quelque détail biographique :

« Il est bon, monsieur Nabaäm De-Schudmoëken, puisque vous avez l'intention de vous produire à Milan, que vous vous mettiez en rapport avec quelque journaliste, et je suis très heureuse de vous offrir ici, dans mon salon, l'occasion de former une alliance qui pourra vous servir. »

L'artiste, lisant dans mes regards une certaine préoccupation, rougit légèrement; mais, dominant bientôt son embarras, il rouvrit son portefeuille, et, en ayant tiré une lettre, il me la présenta avec ces paroles :

« Pour comprendre, monsieur, combien je tiens à votre amitié et à votre protection, vous n'avez qu'à lire les quelques lignes de cet écrit. Vous connaissant de réputation, j'ai voulu me munir d'une recommandation à votre adresse. La personne qui vous écrit et qui me recommande chaudement à vous, se dit un de vos meilleurs amis. »

Digitized by Google

Je me retirai de côté, j'ouvris la lettre, et, dissimulant à grand'peine ma surprise et mon trouble, je lus mentalement ce qui suit :

« Excellent monsieur,

« Je suis à Milan depuis deux jours, et j'ai l'intention de faire entendre, au foyer de la Scala, quelques-unes de mes compositions. Avez-vous oublié la joyeuse soirée que nous passâmes ensemble, le 24 mars 1845, à l'*Hôtel de la Bonne-Femme* de Turin? Vous m'aviez furieusement applaudi, le jour précédent, dans un concert auquel assistaient vingt personnes. Aujourd'hui, après quinze ans, je vous prie de vouloir m'entendre de nouveau. Celui qui se fait annoncer à Milan sous le nom exotique de Daniel Nabaäm De-Schudmoëken, pianiste de S. M. le roi des Belges, s'appelait, en d'autres temps, Barthélemi Scannagatta de Biella. Par charité, ne me trahissez pas!... Venez plutôt me trouver demain, à l'*Hôtel du Marin*, vers cinq heures de l'après-midi. Nous dînerons ensemble, et, après le café, si vous avez le temps et la patience de m'écouter, je vous expliquerai le secret de mon bizarre pseudonyme, en vous racontant une histoire pleine d'amertumes et de folies. Je me fie à vous et me dis

« Votre dévoué serviteur,
« Barthélemi Scannagatta. »

C'était bien lui! mes souvenirs ne m'avaient pas trompé. Le ton de la lettre et l'éloquence des œillades que, de temps en temps, l'artiste me lançait pendant que je lisais, m'imposaient de lui adresser promptement une parole rassurante.

Je m'avançai vers lui, lui tendis la main; il me présenta la sienne, et, dans cette étreinte loyale, un pacte tacite fut stipulé entre nous.

Peu après, quand il fut sorti du salon, la comtesse se mit à me le recommander avec la plus vive expansion.

« Que personne n'oublie qu'il est mon protégé, répéta plusieurs fois la comtesse à tous ceux qui faisaient partie du

Digitized by Google

cercle; quand le baron Teghetoff nous recommande un artiste, il est indubitable que ce doit être un talent supérieur. Et puis... que dites-vous de ce nom? Daniel... Nabaäm De-Schudmoëken? Dieu sait si je le prononce comme il faut!

— Ce doit être un pianiste insurpassable dans les pièces de difficulté, dit un des assistants; cela se comprend par les nombreuses consonnes de son nom...

— Et aussi, ajouta un autre, par le *k* aspiré précédé de la diphthongue...

— Il n'y a pas de doute, reprit la comtesse. Ces artistes supérieurs qui nous viennent de l'étranger ont des noms imposants et, en quelque sorte, révélateurs. Thalberg! Que vous en semble? Ne sentez-vous pas, dans la pose solennelle et je dirais presque patriarcale de ce nom, le pianiste calme, majestueux, qui s'avance en toute sécurité sur les ondes mélodiques, comme un puissant navire déjà éprouvé par les tempêtes et par les vents?... Liszt!... Ne voyez-vous pas, à ce nom, l'éclair et la foudre bondir sur le clavier? Ne vous paraît-il pas qu'une étincelle électrique, jaillissant des doigts nerveux, se communique aux cordes du piano et de celles-ci aux fibres des auditeurs?... Hans von Bülow... »

La comtesse, en prononçant ce nom, écarta les lèvres de telle façon que sa première aspiration ressembla à un bâillement. Ses auditeurs, bâillant par approbation, répétèrent je ne sais combien de fois le nom de Häääns... Et comme j'avais peine à retenir un éclat de bonne humeur indiscrète, avant que le grotesque de la conversation provoquât une crise, je profitai de l'incident et pris congé.

Le lendemain, vers cinq heures de l'après-midi, je me rendis à l'*Hôtel du Marin*, où le musicien m'attendait pour le dîner.

Il avait fait dresser la table dans un petit salon contigu à sa chambre à coucher.

Sur cette table se trouvaient quatre couverts.

« Nous avons donc d'autres commensaux?

— Des personnes de confiance, répondit l'artiste en souriant, mon père et mon neveu. »

Digitized by Google

Et peu après, au moment où le domestique servait le potage, entra dans le salon un vieillard au visage sain et intelligent, en compagnie d'un gros garçon sans barbe qui pouvait avoir dix-huit ans.

La présentation fut vite faite.

« Voilà un excellent père, venu tout exprès de Biella pour assister à mon concert et pour protester...

— Suffit! suffit! interrompit le vieillard, en présence de la soupe, toute question doit se taire; nous parlerons après. »

Pendant le dîner, je vins à savoir que le père de notre pianiste avait été, durant de nombreuses années, chef de la Société de musique et organiste de l'église de Biella; qu'il avait composé plusieurs symphonies et deux messes, l'une de *mort*, l'autre de *vivant*, et que son fils devait à lui seul la grande érudition musicale qu'il possédait, aussi bien que son habileté d'exécutant.

La table desservie, nous nous mîmes en face de la cheminée. Le vieillard fit apporter deux bouteilles de *barbéra*, qui étaient, comme il disait, sa tasse quotidienne de café. Et, quand il eut vidé le premier verre :

« Maintenant, à nous autres! s'écria-t-il avec une certaine modulation de voix qui sentait le dépit et la bienveillance; écoutons ce que peut dire, pour se disculper, M. Daniel Rabadan! »

L'artiste alluma un cigare, et, se tournant tantôt vers moi, tantôt vers son père, il commença ainsi :

« Comme vous le voyez, mon excellent père ne peut me pardonner que j'aie changé de nom. Il prétend que j'ai soustrait au nom déjà illustre des Scannagatta une partie de gloire qui lui revenait de droit...

— Assurément! interrompit le vieillard, et nous ne comptons pas le grand dommage que tu portes à tous les Barthélemis (ton neveu compris), lesquels attendent depuis des siècles qu'un homme de génie reflète sur leur nom vilipendé quelque rayon de lumière. »

Le jeune Barthélemi, qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas

Digitized by Google

ouvert la bouche, laissa échapper de ses lèvres un : *contagg* [1].

« Si vous m'interrompez à chaque phrase, je ne viendrai jamais à bout de me justifier... Laissez-moi parler... Les prêtres mêmes, avant d'absoudre ou de lancer l'excommunication, attendent que le coupable ait fini sa confession. Et c'est une confession ou tout au moins un rendu-compte sincère de ma vie d'artiste que je me trouve dans l'obligation de faire. Vous, mon père, vous en connaissez une partie, mais je vois qu'il est nécessaire de vous la rappeler. Ayez donc la patience de m'écouter, et puis, quant au verdict final, nous nous en remettrons à l'arbitre d'une personne tout à fait désintéressée, c'est-à-dire à notre ami le journaliste. »

Le vieillard vida un second verre, et serra les lèvres en signe du grand effort que lui coûtait le silence.

« Je ne me rappelle pas quel philosophe, reprit le pianiste, a écrit un livre pour démontrer l'influence qu'ont les noms sur le destin des individus. Il est certain que posséder un beau nom, un nom génial et sympathique, ordinairement porte bonheur. Je n'ai jamais compris cette prédilection de nos ancêtres à s'approprier des noms empruntés aux bêtes. Les *Gatti* (chats), les *Orsi* (ours), les *Leoni* (lions), les *Bove* (bœuf), les *Capponi* (chapons), les *Galli* (coqs), et même les *Pulci* (puces), les *Lumaga* (limaçon), les *Sanguettola* (sangsue), les *Mosca* (mouche), les *Ghezzi* (corbeaux toscans), les *Formica* (fourmi), les *Volpi* (renards), les *Merli* (merles), les *Allocchi* (hiboux), etc., etc., constituent la majorité des familles italiennes... Puis, viennent en grand nombre les noms composés où figurent pareillement les bêtes; tels sont les *Pestagalli* (pile-coqs), les *Mangiagalli* (mange-coqs), les *Caccialupi* (chasse-loups), les *Portalupi* (porte-loups), les *Cacciamosche* (chasse-mouches), etc., etc., et enfin, sans parler des autres, les *Scannagatta* (égorge-chatte). Voilà une statistique qui pourrait fournir à un historien, à un archéologue, peut-être même à un philosophe moraliste, le sujet de

[1] *Contagg*, juron piémontais, dérivé de *contagio* et correspondant à l'exclamation française : « peste ! » (Note du trad.)

Digitized by Google

sérieuses considérations. Quant à moi, pour ne pas fatiguer votre patience, je me bornerai à vous dire que le nom de Scannagatta fut en quelque sorte mon malheur originel. Je n'entends pas en attribuer la faute à mon excellent père, ici présent; et je ne garde point non plus rancune au brave parent qui, en me tenant sur les fonts baptismaux, se plut à aggraver mon infortune en me gratifiant du prénom de Barthélemi. Le fait est qu'à l'âge de six ans, quand j'entrai dans l'école communale pour m'initier aux premiers exercices de l'alphabet, je commençai à expérimenter la funeste influence de mes deux noms. Toutes les fois que le maître me nommait à l'appel, des bancs des élèves j'entendais sortir une espèce de miaulement qui ressemblait à une protestation contre un égorgement de chats; et lorsque, en récitant les premières leçons, il m'arrivait de rester bouche close, le maître, me jetant le livre à la face : « Va-t'en, me criait-il, va-t'en, car tu seras toujours un barthélemi. »

« Ces premières humiliations produites par le nom m'irritèrent, me contristèrent à tel point qu'un beau jour (vous, mon père, vous ne l'aurez pas oublié) je vins à la maison tout en pleurs, vous manifester ma ferme résolution de ne plus jamais retourner à l'école. Je persistai avec tant d'opiniâtreté dans cette résolution, que vous prîtes le parti de pourvoir par vous-même à mon éducation, et vous m'enseignâtes avec autant de bonté que de patience le bel art de la musique. Je menai, pendant une dizaine d'années, une existence d'ermite, sortant rarement et toujours seul, étudiant infatigablement. Mes premiers succès musicaux, obtenus à Biella dans le cercle restreint de nos parents et amis, m'avaient rendu le courage, en me réconciliant même avec les deux noms fatals qui avaient été l'origine de mes mésaventures enfantines. Vint le temps de me produire dans le grand monde. Tous m'engageaient à sortir de Biella; et vous-même, mon excellent père, vous vous montriez convaincu que j'étais, pour mon âge, un petit prodige.

« Au printemps de l'année ...., je me rendis donc, plein d'illusions et d'espérances, à la capitale du royaume. J'étais

Digitized by Google

accompagné de mon parent Barthélemi. Ignorants aussi bien l'un que l'autre des usages du monde, nous ne nous étions donné aucune peine pour nous munir de lettres de recommandation. Nous arrivions à Turin avec la simple escorte de mon talent ignoré et avec les cent francs réunis par la famille pour les dépenses de ce premier essai. Nous allâmes chez un directeur de théâtre pour obtenir qu'il me laissât jouer quelques morceaux dans les intermèdes de la représentation. « A qui ai-je l'honneur de parler? demanda le directeur. « — Je m'appelle, répondit mon parent, Barthélemi « Zuffolone (gros sifflet), de Biella, et ce jeune homme est « M. Barthélemi Scannagatta... — Que de Barthélemis! « interrompit l'artiste; et tous de Biella?... Il suffit! nous « penserons... nous réfléchirons... » En ce moment survint un monsieur, qui était, comme nous le sûmes ensuite, le propriétaire du théâtre. L'artiste dramatique se crut obligé de nous présenter à lui. « Zuffolone! Scannagatta! quels « diantres de noms! » exclama le nouveau personnage, en me regardant attentivement de la tête aux pieds, comme si nous étions deux mendiants. « Il ne nous manquerait plus que « cela! Avec ces deux noms sur l'affiche, nous ferions sauver « tout le monde. » Et il nous planta là, entraînant avec lui le directeur. Confus, humiliés de ce premier accueil, nous sortîmes du théâtre et nous nous mîmes à nous promener sous les portiques du Pô, méditant et discutant sur ce qu'il y avait à faire. Par hasard, nous aperçûmes un magasin où l'on offrait des pianos en location. Nous entrâmes, sous prétexte de louer un instrument, et, après quelques paroles, croyant voir dans le maître du magasin un homme obligeant, nous lui demandâmes des informations sur les démarches à faire pour donner un concert. « Un concert de piano!... « s'écria le brave homme en fronçant les sourcils, vous ne « feriez pas un sou en ce moment... Nous avons ici un des « plus célèbres pianistes de l'Europe, qui *fait fureur* dans les « salons et dans les cercles; la société turinaise délire pour « ce talent extraordinaire; vous auriez l'air de vouloir pro- « voquer une comparaison impossible... Enfin... je ne vous

Digitized by Google

« conseille pas de tenter l'épreuve. — Et comment s'appelle « ce prodige de l'art? demandai-je avec un léger accent d'iro- « nie qui trahissait les premières émotions de mon orgueil « juvénile. — Il s'appelle... il s'appelle, répondit le loueur « de pianos, en grossissant sa voix, *monsieur Etzcy'*.— A vos « souhaits! Dieu vous bénisse! » nous écriâmes-nous en même temps, mon parent et moi, croyant que l'autre avait éternué; et, voyant qu'il ne parlait pas : « Donc, il s'appelle? répliqua « mon parent. — Mais ne vous l'ai-je pas déjà dit? Etzcy'!... « — Que ton nez crève! » marmotta mon parent. Et, sans plus dire, nous sortîmes du magasin.

« Comment je parvins, après beaucoup d'ennuis et beaucoup de sacrifices, à donner mon premier et unique concert à Turin, cela ne vaut pas la peine que je le raconte. Vous fûtes témoin (et ici le narrateur m'adressa la parole) du petit nombre de mes auditeurs, de leur maintien indifférent et presque ennemi. Je n'ai jamais oublié et n'oublierai jamais que, seul ou peu s'en faut, vous osâtes interrompre par des applaudissements et des exclamations d'admiration mon dernier morceau. Le serrement de main amical et les encourageantes paroles que vous m'adressâtes après le concert furent la seule compensation que j'eus dans cette soirée pleine d'angoisse; sans vous, mon jeune cœur d'artiste se serait laissé vaincre par le désespoir.

« Nous retournâmes à Biella de fort mauvaise humeur. Aucun journal ne parla de mon début, si ce n'est une ignoble feuille humoristique, où le chroniqueur théâtral s'excusait près de ses lecteurs de n'avoir pas assisté au concert par suite de la défiance que lui avaient inspirée les deux noms de Scannagatta et de Barthélemi.

« On tint un conseil de famille. Vous vous rappelez sans doute, mon excellent père, combien je combattis votre idée fixe de me faire tenter de nouveau l'épreuve à Milan. En moi était déjà entrée la conviction qu'avec mon nom de Barthélemi Scannagatta, le succès n'était pas possible hors de la Biella natale.

« Vos instances me vainquirent. Vous me persuadâtes que

Digitized by Google

notre plus grand tort était celui d'aller à Turin sans lettres de recommandation, et cette fois vous m'en procurâtes une demi-douzaine. Je partis seul. Le nom de Barthélemi Scannagatta me paraissait assez grotesque sans conduire avec moi, pour renforcer le ridicule, un Barthélemi Zuffolone. Je présageais que si mon parent m'avait suivi à Milan, quelqu'un nous aurait accueillis avec l'exclamation habituelle d'ironie: « Que puis-je faire pour deux Barthélemis? » Et mon pressentiment touchait juste. Si, à Turin, mon malheureux nom m'avait aliéné l'attention et la protection des dilettanti, à Milan il m'arriva pis.

« Quand je me rendis au Conservatoire pour obtenir une audition privée, l'excellent directeur de l'établissement m'accueillit avec une paternelle bienveillance. Il réunit les professeurs et les élèves dans la salle des concerts, accompagna ma présentation de paroles encourageantes; mais à peine eut-il proféré mon nom, que je m'aperçus que les jeunes élèves et même quelques-uns des maîtres s'étaient écartés pour cacher leur hilarité. Que voulez-vous? Je m'approchai du piano à contre-cœur; je jouai quatre ou cinq morceaux devant un auditoire ennuyé et inattentif, et, au moment de quitter ma place, je m'aperçus qu'il n'y avait plus personne dans la salle, excepté l'excellent directeur.

« Celui-ci vint au-devant de moi, me posa paternellement la main sur l'épaule, et, après avoir fait l'éloge de mes compositions : « Mon cher enfant, ajouta-t-il, il est indubitable « que vous possédez un remarquable talent, mais je me vois « pourtant obligé de vous avertir qu'il vous sera difficile en « ce temps-ci de faire votre chemin à Milan. Vous avez un « tort très grand en face de ce qu'on a coutume d'appeler « aujourd'hui le *grand art*, et ce tort consiste dans la déси- « nence de votre nom... — Oh! quoi donc? m'écriai-je « vivement. Serait-ce encore ce malheureux nom de Scanna- « gatta!... »

« Désormais, nous en sommes arrivés là, poursuivit le « directeur avec un accent qui révélait l'angoisse, que les « noms de désinence italienne n'ont plus crédit sur la place.

Digitized by Google

« L'*étrangéromanie* a atteint un tel point que je m'étonne que « l'on tolère encore dans notre Conservatoire une douzaine « de maîtres, nés et élevés dans notre pays. Figurez-vous que « l'autre semaine, dans cette même salle où vous avez trouvé « des auditeurs si indifférents ou si hostiles, un pianiste com- « positeur tombé du Nord, qui vous est incomparablement « inférieur à tous égards, a excité un vrai fanatisme. Mais il « avait le bonheur de s'appeler Sfrrrt... »

« En cet instant, deux chats, qui étaient à jouer sur le tapis, se sauvèrent en bondissant par le petit escalier qui conduit à la scène. « Voyez ! poursuivit le directeur, ces noms « qui mettent les chats en fuite font à Milan bien d'autres « miracles ; journalistes, musiciens, dilettanti, professeurs, « élèves en sont ensorcelés... Si la vogue de ces noms sans « voyelles et enflés d'aspirations se prolonge, on ne pourra « plus parler de musique et de concerts sans cracher chaque « fois une demi-douzaine de dents. »

« L'excellent vieillard m'avait dépeint au naturel la situation de l'art et des musiciens. Je présentai mes lettres à deux ou trois journalistes, lesquels ne daignèrent pas même annoncer mon concert, et après avoir joué au théâtre Sainte-Radegonde devant un public composé pour la plus grande partie de droguistes et d'ex-employés pensionnés, qui eurent la bonté de m'applaudir avec *fureur* et de bisser deux de mes morceaux, j'eus, le lendemain, la satisfaction de lire dans le feuilleton d'un grave journal qu'un pianiste du nom de Scannagatta, après s'être produit dans les intermèdes de la comédie, était parti de Milan à minuit, dans un omnibus chargé de Biellais, venus expressément pour remmener dans sa patrie leur génie *incompris*.

« Ce fut alors que, irrité, avili, mais pourtant confiant dans mon talent et dans mon avenir, je résolus d'abandonner l'Italie pour chercher à l'étranger cette protection qui m'était refusée par nos compatriotes. Je m'engageai en qualité de directeur de concerts avec un impresario de Stockholm. Je me plongeai âme et corps dans la musique pendant douze ans ; je réduisis, composai, transcrivis, dirigeai des orchestres,

Digitized by Google

donnai des leçons de chant et de piano, me produisis dans des concerts, et, renonçant à mon nom comme j'avais renoncé à ma patrie, je me créai et fis imprimer sur mes cartes de visite ce Daniel Nabaäm De-Schudmoëken, qui cause aujourd'hui tant de dépit et tant de colère à mon père.

« Quiconque a expérimenté de vivre pendant de nombreuses années loin de son pays n'ignore pas que cette maladie appelée nostalgie assaille, tôt ou tard, ceux mêmes qui n'eurent dans leur patrie que découragements et amertumes. Cette phase de la nostalgie vint aussi pour moi. C'était un besoin, une soif, non seulement de respirer l'air natal, mais encore de savourer le succès dans ce pays qui, à moi méprisé et repoussé, ne cessait jamais de se présenter comme un jardin enchanté des arts.

« Devais-je, pouvais-je, après les traverses du passé, reprendre mon malheureux nom de Barthélemi Scannagatta le jour où précisément je venais ici pour demander à mes compatriotes le baptême de la gloire? Les faits que je vous ai racontés vous suggéreront la réponse. Il est certain qu'à peine j'ai eu respiré l'air de Milan, j'ai dû m'applaudir de ma résolution. Quelle différence entre l'accueil qui est fait aujourd'hui à Daniel Nabaäm De-Schudmoëken et celui qui échut jadis au pauvre Barthélemi Scannagatta de Biella! Avant-hier, lorsque j'allai visiter le plus savant de vos journalistes, je l'ai vu s'extasier d'admiration en regardant fixement ma carte de visite. Un autre, en prononçant Nabaäm, resta pendant deux minutes la bouche toute grande ouverte, et les yeux égarés sous les paupières. Deux ou trois membres de la *Société du Quartello*, en m'entendant jouer une exécrable valse de ma composition, toute pleine de dissonances, parurent atteints de catalepsie; toutes les dames patronnesses veulent me voir, réclament les prémices de mon talent; dans les salles du Conservatoire, il y a, depuis deux jours, un débat entre maîtres, écoliers et écolières, à qui mieux prononce mon nom. Ce matin, j'ai reçu une lettre de quatre pages, par laquelle un journaliste me présente ses excuses de ce que mon nom a été imprimé sans les deux points sur l'*oë*, et me prie

Digitized by Google

d'attribuer cette irrévérence à l'ignorance du prote. En somme...

— En somme, interrompit le père de l'artiste, puisque le monde est si bouffon, si méchant, si infatué de préjugés et de sottises...

— Traitons-le comme il le mérite... n'est-il pas vrai? »

Et ainsi parlant, l'artiste prit affectueusement entre ses deux mains la bonne tête du vieillard et lui imprima un baiser sur le front.

« Allons! allons! reprit cet excellent père, radouci, appelle-toi Rabadam, appelle-toi Balaäm, appelle-toi comme tu veux au concert; mais, quand le public t'aura applaudi, quand les dames seront en pâmoison, quand les journalistes auront exhalé leurs oh! oh! d'admiration, je te promets que je sauterai au milieu de la salle pour crier à pleine voix : « Sachez, messieurs les très illustres et très respectables niais, « que ce beau meuble qui a joué comme personne ne sait « jouer, s'appelle monsieur Barthélemi Scannagatta, fils et « élève de Jérôme Scannagatta ici présent, *quondam* organiste « de la cathédrale de Biella... »

— Et musicien, pardieu! et maestro comme il y en a peu dans le monde!...

— Et puis nous retournerons ensemble à Biella...

— Pour faire de bonne et belle musique, au milieu de gens qui s'y connaissent véritablement, parce qu'ils ont et cœur et bon goût. »

Traduit par FERD. GRAVRAND.

Digitized by Google

LA CHANSON FLAMANDE AU MOYEN AGE

Le genre littéraire qui eut alors le plus d'influence se rapporte plus ou moins à la chanson. Le Flamand, essentiellement chanteur, associait cette forme poétique à tous les actes, à toutes les circonstances joyeuses ou tristes, familières ou solennelles de sa vie. Aussi peut-on dire que la chanson flamande, dès les premiers temps, admit tous les tons comme tous les sujets. Il est vrai que, selon les influences prédominantes de l'époque, les chanteurs savaient s'attacher tour à tour aux genres les plus opposés. Si l'histoire de la chanson pouvait se faire scientifiquement, ce serait la véritable histoire intime et psychologique de la race flamande. Malheureusement, il ne reste de ce passé si curieux que des monuments incomplets.

Comme l'élégie ionienne, dont elle eut la variété et la plénitude d'actualité, la chanson flamande commença par être impersonnelle et en quelque sorte narrative. C'est pourquoi elle demeura longtemps anonyme : on ne trouve que très tard des noms de chansonniers. Enfin, ces œuvres légères que tout le monde semblait revendiquer, parce qu'elles exprimaient des idées communes à tous, se transformaient de siècle en siècle comme ces vieux vocables qui ne se maintiennent qu'en se modifiant. On peut voir par là combien la critique de ces textes est chanceuse. Nulle part, ils n'ont été classés ; on les recueillait pêle-mêle. On transcrivait confusément des couplets toujours improvisés. Cette forme était si instinctive qu'elle servait à tout exprimer. C'était le moule inévitable.

Digitized by Google

Les musiciens Volker dans les Niebelungen, Horant [1] dans le Gudrun, et Lodewijc van Vaelbeke (au XIII^e siècle), dont on vantait les *stampien* ou danses, suffisent à prouver l'importance du chant [2]. Mais en Flandre et en Brabant, la noblesse préféra d'abord des paroles françaises. Le grand recueil de Willems (*Oudvlaemsche liederen*) s'ouvre par les chansons romanes du duc Henri III. Baudouin de Constantinople et le duc de Wenceslas dédaignèrent également les rythmes flamands. Cet exemple, suivi par une grande partie de l'aristocratie, fut noblement démenti par le *Minne-Sang* du duc Jean I^er, qui brilla à la cour de Rodolphe de Habsbourg. Les neuf *lieder* qu'on lui attribue dans la collection des *Minne-Singer* (Von der Hagen, Leipzig, 1838) sont donnés dans le dialecte souabe. Willems, Mone et Gervinus (*Geschichte der poëtischen national Litteratur der Deutschen*, II 3, 270) affirment qu'ils ont été traduits du flamand [3]. D^r Kalff, au contraire, dans sa dissertation (*Het lied in de middeleeuwen*, Leide, 1883), croit que les tournures flamandes qu'on rencontre dans ces chansons n'y sont que malgré le duc, qui voulait imiter les chevaliers-poètes de l'Allemagne, de même que son père Henri III avait imité les trouvères du

[1] Horant est l'Orphée germanique. Son chant est si magique qu'il rend les oiseaux même attentifs et silencieux. C'est comme le chant des sirènes (*Bataille de Loquifers*) :

« Lors commencièrent toutes à chanter,
« Si haut, si bas, si seri et si cler
« Que li oisel en laissent le voler... »

[2] Boendale (*Brabantsche Yeesten*) chante ce ménestrel brabançon : *Die goede vedelare Lodewijc.* Au moyen âge, la vielle était un instrument semblable au violon, qui se jouait avec un archet. Déjà dans la poésie provençale, on trouve l'*estampida* avec ou sans paroles, pièce composée pour une musique déjà faite. C'est l'*estampie* des trouvères du Nord que Lodewijc van Vaelbeke transforma à la flamande. L'étymologie (*stamper*, frapper du pied) semble indiquer une chanson de danse, différente des *dansas* et des *baladas* des troubadours. Le célèbre ménestrel brabançon se rattachait peut-être aux *Déchanteurs* français et anglo-normands des XII^e et XIII^e siècles.

[3] Cf. J. HEREMANS, *De liederen van Jan I* (Gand, 1880); ALPH. WAUTERS, *Le duc Jean* I^er (mém. couronnés, t. 13, p. 395. Bruxelles, 1862). Le duc Jean était ce qu'on appelle un joyeux compère. Il aimait la poésie à la mode.

Digitized by Google

dialecte roman-wallon. Des deux côtés, il ne s'agit que d'une poésie à la mode, pour la *minne* ou pour la courtoisie. On demande grâce à la reine Vénus, ou bien on accommode un refrain de troubadour (*harba lori fa = erba florida* de Bernard de Ventadour), ou bien encore on adresse au *Quens jolis de Flandres* un jeu-parti de casuistique amoureuse ou une galante pastourelle. On trouve ce raffinement chevaleresque jusque dans les chansons du XIVe siècle, recueillies dans les *Oudvlaemsche liederen* des *Vlaemsche Bibliophilen* (2e série, n° 9). C'est un mélange de dévotion et de galanterie comme aux cours d'amour :

Aloëte, voghel clein,
Dijn nature es zoete ende rein,
So es dijn edel sanc.

Le peuple, avec une ténacité toute flamande, n'avait pas cessé de reproduire ou de renouveler ses chants, dont plus d'un remontait jusqu'aux temps germaniques. Il avait même imposé ses airs aux poètes ecclésiastiques, qui s'en servaient pour leur propagande morale. En outre, tandis que les grandes compositions de source germanique disparaissaient sous la réaction chrétienne, les chansons proprement dites se perpétuaient en se modifiant sans cesse et reparaissaient en quelque sorte rajeunies aux fêtes et aux commémorations nationales. Encore au XVIe siècle, les sagaces observateurs Guichardini (*Descrittione deĩ Paesi Basi* 1550) et Cavallo, ambassadeur vénitien à la cour de Charles-Quint, signalaient l'importance et l'originalité du chant dans les provinces de la Néerlande. On sait que dès le Xe siècle, par Hucbald, le moine de Saint-Amand, la musique fit de grands progrès dans nos provinces. Cet art si démocratique n'émigra en Italie que vers 1566, à l'époque des troubles religieux. Encore en 1532, l'historien flamand, J. De Meyere, pouvait vanter à bon droit la primauté musicale de ses compatriotes et l'inépuisable variété de leurs chansons. Mone affirme qu'il y en avait pour toutes les parties de la messe et du bréviaire, à l'usage de ceux qui ne savaient pas lire.(*Übersicht*, p. 149.)

Digitized by Google

Un psautier populaire (*Souterliedekens*, Antw., 1540) contient encore toutes les anciennes strophes et *sneden* (coupes) de la chanson thioise. Dans les *bedingen* (prières) et les *bevelingen* (recommandation de l'âme), l'historien retrouve les formes les plus originales de la vieille poésie. Déjà en 1828, à La Haye, J.-C.-W. Lejeune publiait un *Letterkundig overzigt* qui citait des chansons néerlandaises du XV^e^ siècle. Mais Hoffmann van Fallersleben, Willems de Coussemaeker et Snellaert ont indiqué les sources les plus abondantes de la chanson vraiment populaire, anonyme et impersonnelle [1]. Malgré l'incertitude des dates, il est certaines chansons qui portent encore irrécusablement le caractère d'une haute antiquité.

La chanson de Hildebrand (*Van den ouden Hillebrant*) a encore toute sa rudesse germanique. Nos plus anciens souvenirs d'émigration vers l'Allemagne se retrouvent dans une ballade sur « le pays de l'Est » (*Naar Oostland willen wij rijden*), que les paysans de la Campine récitent à la Saint-Jean d'été [2]. *Le Duc de Brunswijk*, qui se vend toujours aux foires et aux marchés, a conservé le rythme des épopées primitives. Dans ce placard de la collection Van Paemel de Gand, d'un style incorrect et fruste, on reconnaît la légende

[1] Voir *Vlaamsche bibliographie* du Willems-fonds.

[2] D'après Willems, cela se chante dans les chariots enguirlandés qui amènent les nouveaux domestiques dans les fermes. Peut-être y a-t-il là une transformation d'un usage païen correspondant au proverbe wallon : *Noé et J'han s'pårti l'an* (Noël et Jean se partagent l'an).—Peut-être aussi est-ce un vague souvenir de ce Brabançon qui, étant évêque de Lubeck, appela en 1254 ses compatriotes de Diest pour venir défricher une partie de son diocèse. *Oostland*, c'est le pays de l'Orient, c'est-à-dire des *Oosterlingen* ou Esterlins de la Baltique (*Oost-zee*). Les Flamands émigraient alors beaucoup plus facilement qu'aujourd'hui.

Voici le premier couplet, celui qui est le plus connu :

Naar Oostland willen wij rijden,
Naar Oostland willen wij mêe :
Al over die groene heiden,
Friesch over die heiden,
Daar isser een betere stêe.

Le D^r^ Kalf croit que *Oostland* signifiait seulement pays lointain, idéal.

Digitized by Google

d'une odyssée où plus d'un trait se rapporte au paganisme. Même conclusion pour *De Jager uit Grieken* (le chasseur grec), *Heer Danielken*, une espèce de Tanhaüser, et le terrible *Heer Halewijn*, ce sorcier, ce roi des elfes, dont nos paysans chantent toujours les aventures dignes de Barbe-Bleue.

« Halewijn, dit M. Max Roses (*Een drietal verhandelingen over de geschiedenis der letterkunde*, *Antwerpen*, 1865), est joli de formes, malgré la férocité du fond. » — « Cela se chante encore en Flandre et en Brabant sur une mélodie appelée le *Credo*, dit Willems. » (*Oudvl. liederen*, p. 119.) C'est le type de la ballade primitive, une sorte de complainte narrative :

Heer Halewijn sanc een liedekijn ;
Al die dat hoorde wou bi hem zijn.

« Sire Halewijn chantait une chanson; quiconque l'entendait, voulait aller le rejoindre. »

Certaines formules s'y reproduisent, comme c'est le propre des vieilles cantilènes :

Si ginc al voor haer moeder staen :
Och moeder, mag ic naar Halewijn gaen ?
Si ginc al voor haer broeder staen :
Och broeder, mag ic naer Halewijn gaen ?

« Elle alla se placer devant sa mère : O ma mère, puis-je aller chez Halewijn ? Elle alla se placer devant son frère, etc. »

Et puis, le dénouement sauvage dans ces distiques naïfs :

Daer werd gehouden een banket,
Dat hooft werd op de tafel geset.

« Il y eut un grand banquet; la tête de Halewijn fut placée sur la table. »

Anvers, Gand, Ypres et d'autres villes ont de curieuses collections de feuilles volantes débitées par les chansonniers aux marchés hebdomadaires. Là se mêlent dans une confu-

Digitized by Google

sion luxuriante les inspirations les plus anciennes et les plus modernes.

Comment ne pas reconnaître l'ancienne barbarie dans le *Wachterlied*, qui commence comme une *Alba* provençale, mais finit d'une façon tragique? Et *Brunenborch*, n'a-t-il pas toute la sauvagerie des plus anciennes romances éditées par Paulin Paris (*Romancero français*)? Et *Pierlala*, ne ressuscite-t-il pas à chaque événement politique? Et le *Paters-lied*, antique chanson de mai, ne se chante-t-il pas à toutes les fêtes des Pays-Bas?

Un style limpide, un rythme éclatant, des sentiments violents et des idées naïves, révèlent l'ancienneté des romances : *Het Daghet in den Oosten* (le jour renaît à l'Orient), *les Deux enfants du roi*, *l'Amour caché* [1], *le Chevalier et la Damoiselle*, et de tant d'autres cantilènes encore vaguement populaires.

La première de ces romances est une délicieuse histoire de damoiselle (*joncfrou*) qui perd son fiancé et va cacher dans le cloître son désespoir amoureux :

Nu willic mi begheven
In een clein cloosterkijn...

« Maintenant, je vais me rendre à un petit cloître et porter le voile noir en l'honneur de mon amant! » La composition flamande l'emporte de beaucoup en naïveté et en grâce sur une pièce analogue insérée par Paulin Paris dans son *Romancero français*, *Belle Doette*. La comparaison serait intéressante au point de vue de ce qu'on pourrait appeler la psychologie littéraire. Il s'agit de deux âmes bien différentes.

Rien aussi de plus délicat, de plus gracieux que le petit dialogue du *Chapeau de fleurs*. C'est le *donec gratus eram* d'Horace avec la cordialité germanique. Deux manuscrits du

[1] Dans *Verholen liefde*, l'amante se fait lépreuse au désert pour attendre sept ans son ami; dans *Twee Coninexs-kinderen*, on a une idylle aussi gracieuse, aussi élégante que le charmant poème de Musée, *les Amours de Héro et de Léandre*.

Digitized by Google

XV^e^ siècle contiennent des cantiques spirituels, dont la plupart sont faits sur des mélodies populaires déjà anciennes. On cite la béguine sainte Gertrude qui, au XIV^e^ siècle, fut surnommée *Van Oosten*, parce qu'elle aimait à composer de pieux couplets sur l'ancienne romance : *Het daghet in den Oosten*. Quant à la chanson : *Sinte Gheertruden minne*, elle est bien plus ancienne, et se rapporte soit au souvenir de la fille de Pepin de Landen, soit à la coutume païenne de boire la *minne* (c'est-à-dire le souvenir) dans la coupe sacrée, aux festins funèbres [1].

En 1544, un imprimeur d'Anvers, Jan Roulans, insérait encore dans son *Liedekensboek* les plus anciennes romances dont nous venons de parler. L'éditeur moderne, Hoffmann von Fallersleben, déclare que ce recueil de deux cents chansons qu'il a découvert au fond d'une bibliothèque allemande est un trésor unique. Récemment, la bibliothèque de l'université de Gand s'est enrichie d'une remarquable collection de chansonniers flamands; mais on y trouve peu de compositions remontant au XVI^e^ siècle. Cette rareté s'explique surtout par les édits de censure et de suppression [2] de Charles-Quint et de Philippe II.

Dans un recueil publié par les bibliophiles flamands (*Oudvlaamsche liederen en Gedichten der* XIV *en* XV^de^ *eeuw*), on trouve des chansons allégoriques et religieuses de Jan Van Hulst, gentilhomme et prêtre brugeois, et des pièces satiriques et amoureuses composées par un anonyme du Limbourg. C'est là qu'on a rencontré le *Kerels-lied*, ce sanglant défi lancé par la noblesse aux roturiers du parti des *Clauwaerts*. Un autre manuscrit a récemment fait connaître une seconde chanson des *Leliaerts* contre les *Kerels*. Le poète, qui semble avoir écrit la satire dans une prison, décrit les démocrates de

[1] Ozaman, dans ses *Études germaniques*, montre que tout banquet était une sorte de sacrifice religieux et que la coupe de la *minne* servait aux libations consacrées.

[2] Il faut reconnaître que certaines chansons, telles que le *Meylied* (n° 132 de Jan Roulans) et certains couplets satiriques ou bachiques (p. ex. les *Gildekens*, amis de la frairie) de *Sinte Reyn-uut* (St-Avale-Tout et de *Sinte Noy werc* (Sainte-Paresse) méritaient bien la censure.

Digitized by Google

Gand comme prêts à massacrer tout ce qui est de sang noble. Mais cette exagération même annonce une œuvre de parti. C'est ainsi que, pour tous les événements, on trouvait toujours un chansonnier.

Les deux satires dirigées contre les *Kaerlen* ou *Kerels* (le *churl* ou rustaud des Anglais) appartiennent au XIV^e^ siècle. L'une paraît remonter à l'an 1320, l'autre à 1375. Celle-ci surtout témoigne de l'exaspération des Grands contre les Petits, comme on disait à la même époque à Liége. « La longue barbe de ces mangeurs de choux, d'ail et de caille-bottes servira à les traîner jusqu'à la potence. Quand ces buveurs de bière sortent de la taverne,

Als hi dan vol compt uten vier,

ils plaisantent grossièrement, ils sont fiers comme Roland ou Olivier, ils aiment à jouer du couteau, ils battent leurs femmes, ils montrent bien leur caractère brutal, *Kaerlighe aert*. Rien dans le monde n'est assez élevé, soit prince, soit noble, soit prélat, qu'ils ne veuillent abattre. » Frappez les seigneurs, frappez-les, *Slaet den heren, slaet!* voilà leur cri ordinaire. On l'entend surtout à Gand... Leur chaperon est tout de travers : *'T caproen staet al verdraeyt*... Comment vivre avec ces gloutons sauvages?

Seer selden snijt hi, mer hi nijpt
Sijn vleysch ende spec, daer hi in grijpt,
Dat hem smeer langhs den vingheren sijpt :
'T is sonde dat yemant mit hem kijpt.

S'agit-il de Jan Hyoens et de ses Chaperons-Blancs, comme semble le croire l'éditeur (*Moltzer's Bibliotheek*, IV et V)? On dirait la revanche de la terrible chanson niveleuse : « *Als Adam spat, en Eva spon*... Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, où donc était le gentilhomme?» Ces couplets de jacquerie, qu'on retrouve très adoucis dans un recueil d'Anvers, (1684) avaient, au moyen âge, toute l'audace du formidable chant des paysans du Roman de Rou (en 1100) :

Digitized by Google

Nous sommes hommes comme ils sont,
Tels membres avons comme ils ont,
Et tout aussi grands corps avons,
Et tout autant souffrir pouvons [1].

En général, la forme narrative atteste l'antiquité. Dans ces ballades, le récit est brusque et procède par bonds, même quand il s'étend jusqu'à trente couplets et se déroule en dialogue jusqu'au dénouement, presque toujours tragique. Rien n'égale la fraîcheur des chansons des Trois-Rois, les Noëls et les cantiques en l'honneur de la Vierge. Ce sont, en quelque sorte, des idylles mystiques. Il y règne une touchante familiarité de sentiments naïfs. On dirait que les poètes se sont inspirés des plus anciennes miniatures de pieux manuscrits où s'entremêlent sans désharmonie les détails les plus vulgaires et les aspirations les plus délicates. Ce sont de ces beautés assez frêles et qu'on ne saurait traduire.

Mais quel que soit le sujet de la vieille chanson flamande, elle exprime toujours quelque chose de net et de franc. Le maniéré ne viendra qu'avec la Renaissance. Quant à l'esprit, il est peu abondant, et, en tout cas, il n'est jamais cherché. En revanche, rien de frivole : partout un sentiment suivi, sérieux, profond. Il éclate jusque dans les rondes ou *dansliedekens*. Ce n'est que dans les *boerden,* rapides esquisses de farces ou de satires, que l'on signale la franche gausserie analogue au ton des plus vieux *crâmignons* de Liége.

Malgré la limpide simplicité de la langue, on est parfois embarrassé pour saisir la suite. C'est que le texte a longtemps circulé de bouche en bouche, sans avoir été fixé par une dernière rédaction. Il faut aussi noter les difficultés qui proviennent d'allusions obscures, de coutumes oubliées, de traditions inconnues. Dans ces pièces si courtes et d'un tour si elliptique, on peut être dérouté par le moindre mot ôté ou

[1] Voir KERVYN DE LETTENHOVE, *Hist. de Flandre*, II, 537; *Oud vlaemsche liederen* (Bibliophilen de Gand); Dr VAN VLOTEN, *Nederl. Geschiedzangen*, I, 34; *Annales du Comité flamand de France*, VIII. Ce sont ces documents qui ont inspiré à H. Conscience son roman *De Kerels van Vlaanderen*.

Digitized by Google

travesti. La critique trouve toutefois quelque lumière dans la comparaison des littératures et des mythologies germaniques.

Les chansons allégoriques se déchiffrent généralement ou par des rapprochements mystiques assez connus, ou par des abstractions devenues banales dès les premiers temps de la poésie savante et didactique. Mais l'allégorie est quelquefois vivante et palpitante comme l'inspiration la plus soudaine et la plus spontanée. C'est alors un langage naturel et presque instinctif. Pour se convaincre de cette étrangeté, il suffit de connaître le lyrisme des couvents flamands aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. On cite surtout les poésies de *Zuster Hadewich* de Rouge-Cloître (*Roode-Cluse*, *Roden-Dale*), près de Bruxelles; elles sont si ardentes et si émues que, comme pour Anna Byns (du XVI^e^ siècle), on se demande quelquefois si le mysticisme est ici le seul inspirateur. Zuster Hadewich doit chanter pour soulager son âme, pour calmer son cœur (*omdat het coelt den moet*). Au fond du cloître, elle semble encore se souvenir avec terreur des agitations de l'amour mondain. Il y a là, parfois dans un rythme assez raffiné, digne des troubadours et de leurs disciples les *Minne-Singer*, « ces expressions un peu fortes » que redoutait Bossuet chez les auteurs contemplatifs. Cette cistercienne, qui a chanté les cantiques de l'âme aimante (*liederen der minnende siele*), a-t-elle connu le mystique Ruysbroec? Peut-on la rapprocher de la mystique *Bloemardine*, contre laquelle il prêcha souvent?

C'est une question qui sera peut-être bientôt résolue par la publication complète des visions de la nonne brabançonne.

J. Alberdingk-Thym (*Littérature néerlandaise à ses différentes époques*, p. 70) ne peut se défendre d'une remarque assez curieuse de la part d'un enthousiaste du moyen âge : « Les vers de cette âme jeune et ardente portent l'empreinte d'une si grande passion ascétique, qu'à chaque moment on croit sentir sous la robe de bure les battements d'un cœur qui soupire pour un enfant de la terre. »

Elle fait souvent penser à sainte Thérèse en extase et à Francesca de Rimini, inspirée par le repentir. Ce n'était pas

Digitized by Google

une âme vulgaire, indigne de sa haute naissance (*van hoege geslachte*). Partout, dans ses vers vibrants, éclate l'adoration de l'Amour souverain, de *Ver* ou *Vrou Minne*, comme on trouve dans le *Parzival :*

Met enen cusse ghi al volloont.

C'est l'Amour que chante la *Divine Comédie;* mais presque toujours Zuster Hadewich n'y arrive qu'à travers des accès de mélancolie et de désespoir.

Eer ic wiste
Der minnen liste
Hadde si al mine jonste [1].

Les descriptions du printemps et de l'hiver n'ont rien de la banalité de ces trouvères dont Thibaut de Champagne avait dit :

Foille ne flors ne vaut riens en chantant,
Fors par défaut, sans plus, de rimoier.

Cette exubérance d'imagination mystique a dû être assez fréquente au XIII^e^ siècle; mais l'Inquisition en aura détruit les témoignages les plus alarmants. Peut-être Zuster Hadewich était-elle abbesse d'Aywiers en Brabant, où elle mourut en 1248. Henri Goethals de Gand, surnommé le Docteur solennel, dit que le prieur Willem d'Afflighem, auteur de la *Vie de sainte Lutgarde* (morte à Aywiers en 1246), écrivit en latin sur une autre nonne (Hadewich?) de l'ordre de Cîteaux : « *Quæ Teutonice* (en thiois) *multa satis mirabilia scripserat de se ipsa.* » Au surplus, il y avait alors plus d'une nonne flamande dans le Roman-Brabant [2].

J. STECHER.

[1] C'est-à-dire « avant de savoir les ruses d'Amour, je lui avais voué tout mon zèle ». Mais n'oublions pas que vers la même époque, un Italien, disciple des troubadours, Francesco de Barberino, donnait le titre de *Documenti d'Amore* à un grave traité de morale. (A. THOMAS, *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 35, p. 56.)

[2] 2 vol. ont paru des poésies de Zuster Hadewich (éd. J. HEREMANS et K. LEDEGANCK, *Vlaamschen Bibliophilen*, 1875). On attend encore la publication des œuvres en prose. Cf. Jonckbloet, II^3^, 270.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

UN TEMPLE PROTESTANT EN BELGIQUE A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

Il est en Belgique une communauté protestante, datant de l'époque de la Réformation, dont la conservation est due, en bonne part, à la protection que lui valut la présence d'une garnison hollandaise dans une ville voisine pendant plus des trois quarts du siècle dernier, sans compter au delà de vingt années du siècle précédent. Cette église est celle de Rongy, et la ville où résidaient ces militaires professant le culte réformé, en vertu des stipulations du traité de la Barrière, est celle de Tournai. Rongy est situé à une distance d'environ 16 kilomètres au sud de Tournai.

Le temple que possédait la communauté évangélique de ce village a été construit au moyen de ressources mises à sa disposition par les églises wallonnes de Hollande et par les libéralités de ses propres membres. Ceux-ci étaient hors d'état d'en couvrir seuls les frais, mais ils surent s'imposer de lourds sacrifices pour contribuer à son édification. Ce modeste local, qui leur a été enlevé après avoir servi pendant 99 ans, et qui va être abattu ou affecté à un autre usage, est le dernier monument de la situation faite aux protestants, pour la célébration de leur culte, sous le règne de l'empereur Joseph II.

On sait que ce monarque avait des idées beaucoup plus larges que ses sujets, et qu'il était animé des meilleurs sentiments à l'égard de tous les habitants des pays sur lesquels s'étendait son autorité, quelle que fût la communion à laquelle ils appartinssent. Il n'a pas tenu à lui que pleine liberté fût accordée à tous pour l'accomplissement public de leurs cérémonies religieuses. Le peu de bien qu'il put, sous ce rapport, faire aux *acatholiques* (c'est le nom par lequel on désignait alors les protestants et les grecs non unis) suscita la colère du clergé et de ses partisans; ils se répandirent en récriminations amères et en accusations malveillantes (au nombre desquelles

Digitized by Google

devait inévitablement figurer celle d'être fauteur de l'hérésie) contre le souverain, coupable de respecter la conscience de ses sujets ! Ces avantages, objet de tant de déclamations furibondes, qu'étaient-ils en comparaison de ceux que le droit moderne assure à tous indistinctement ? On le saura par les détails qui vont suivre et dont la connaissance fera d'autant plus apprécier l'état de choses issu de la révolution de 1789. Rien qu'à ce titre, l'histoire de l'érection du temple de Rongy mérite d'être connue. Pour des lecteurs se rattachant à l'Église réformée de France, elle aurait en outre l'avantage de leur remettre en mémoire des choses qui les touchent d'assez près, car au moment où eurent lieu les faits que nous avons à relater, l'église de Rongy faisait corps avec celle de Lecelles, dans le département du Nord. C'est en 1815 seulement que fut consommée la séparation définitive et que le troupeau de Rongy fut adjoint à celui de Tournai.

L'érection de ce temple n'est pas la seule faveur que les protestants de Rongy obtinrent de l'empereur Joseph II. La première en date fut l'octroi d'un cimetière pour leurs sépultures, que l'autorité locale dut leur fournir, par une décision prise à la date du 27 août 1784. Cette décision n'était, au fond, qu'un acte de restitution ; car on avait ravi à la congrégation, en 1748, le cimetière dont elle avait été gratifiée en 1712, et, à partir de cette spoliation cruelle, chaque famille s'était vue dans la nécessité d'enterrer ses morts soit dans des jardins, soit dans des champs, où leurs restes étaient exposés à toute sorte d'avanies, entre autres, à être déterrés et traînés au moyen d'une corde par les rues du village, pour être enfin jetés dans la fange d'un ruisseau, après avoir subi les outrages et les injures de la population, que ce spectacle avait le don de mettre en belle humeur ! Tel membre de l'Église vous dira qu'il se rappelle parfaitement avoir appris de la bouche de ses parents que pareille infamie fut infligée à la dépouille de son grand-père, au lendemain de ses funérailles.

Environ deux ans après avoir fait entrer les habitants de Rongy qui formaient l'Église protestante en jouissance d'un cimetière, l'empereur, par un décret promulgué à Bruxelles, le 14 mars 1786, leur donna l'autorisation de construire un lieu de culte dans les formes indiquées par l'édit de tolérance. Cet édit, bienque signé le 13 octobre 1781, ne fut communiqué que le 12 novembre aux autorités civiles et ecclésiastiques. Il permettait aux protestants d'avoir des édifices religieux, mais leur destination devait être soigneuse-

Digitized by Google

ment cachée, et, pour cela, il était prescrit qu'ils ne pouvaient porter ni tour, ni clocher, ni cloche, ni marques ou signes extérieurs de nature à la faire reconnaître à simple vue. Aux dispositions légales venaient souvent s'ajouter les restrictions apportées par les autorités communales, comme la défense de mettre les temples à front de rue et l'injonction de les ériger derrière d'autres constructions, pour que leur aspect n'offusquât pas les catholiques.

Conformément à ces injonctions, qui dépassaient de beaucoup la portée de l'édit de tolérance dans ses mesures à l'égard des temples, mais auxquelles il fallait bien se soumettre, on choisit, pour ériger l'église de Rongy, un terrain situé entre une maison de ferme et le jardin de celle-ci. Sur ce point, il n'y avait absolument rien à redire; la loi et ce que les gens du conseil de la commune y avaient ajouté avaient été scrupuleusement observés.

Il n'en fut pas de même pour la bâtisse. Ce fut sans doute par suite d'un oubli qu'une inscription fut placée, probablement au-dessus de la porte d'entrée. C'était peut-être une Bible taillée en pierre avec l'indication d'un texte ou bien un verset peint en couleur sur un enduit. Toujours est-il que cela amena une partie de la population, le clergé en tête, à protester énergiquement. Plainte fut lancée contre les membres de l'église protestante pour infraction à la loi, et l'empereur fit arrêter les travaux.

Les malheureux protestants, ayant agi par ignorance, en firent l'aveu et promirent de s'en tenir strictement aux dispositions énumérées dans l'édit de tolérance. L'empereur se montra sensible à ces promesses d'obéissance et, par une ordonnance rendue le 7 octobre 1786, il leur permit de continuer la construction de leur temple sous les réserves expresses suivantes : « 1° Qu'ils ôteraient l'inscription; 2° que le bâtiment ne présenterait aucune décoration ou arrangement extérieur qui lui donneraient l'apparence d'un bâtiment différent d'une maison particulière (*sic*); 3° qu'ils y rempliraient leur culte (*sic*) à des heures différentes du service ordinaire de la paroisse. » Ces conditions, auxquelles ils avaient à souscrire pour pouvoir terminer leur périlleuse entreprise, furent acceptées avec le plus grand empressement.

Par dépêche du 18 octobre 1786, M. Goblet, membre du conseil provincial ou des États de Tournai-Tournaisis (par le second terme, il faut entendre le district dont Tournai était le chef-lieu et qui comprenait Rongy dans sa circonscription), fit savoir aux protestants de ce village qu'en vertu de leur déclaration de soumission aux trois

Digitized by Google

conditions qui leur avaient été imposées, « l'interdiction de continuer le bâtiment était levée et qu'ils pouvaient l'achever en se conformant à ces mêmes conditions ».

Un peu plus loin, il ajoutait ceci : « Je vous préviens que je suis chargé d'être attentif à ce qu'il n'arrive ni dispute, ni scandale au sujet de la religion au village de Rongy, et je dois m'attendre que vous vous comporterez à l'égard de notre religion dominante de manière à vous rendre dignes des faveurs qui vous sont accordées. C'est le seul moyen d'en témoigner votre reconnaissance. Vous devez être persuadés que vous ne pourrez conserver ces faveurs que par une conduite sage, circonspecte et respectueuse. »

Enfin, le temple fut inauguré, mais le clergé catholique et ses suppôts ne pouvaient se consoler d'avoir été impuissants à en empêcher l'édification. L'existence de ce bâtiment, comme ils l'appelaient par mépris, tout modeste qu'il fût, leur était odieuse. A tout prix, ils auraient voulu le renverser et en semer les débris à tous les vents. Mais comment s'y prendre ?

A force de chercher, ils crurent avoir trouvé une solution et se félicitèrent sans doute de l'invention, car elle était on ne peut plus habile, et, de plus, elle avait l'air de revêtir une couleur légale, ce qui lui donnait un certain poids. Les hommes de loi avaient fouillé dans l'arsenal de la législation d'alors et ils en avaient exhumé des armes d'une nouvelle espèce.

En quoi consistait la nouvelle mine destinée à détruire le bâtiment et dont on attendait l'explosion avec une joie féroce ? Voici la chose.

On avait constaté, disait-on, et Dieu sait avec quels transports d'allégresse, qu'effectivement la célébration du culte protestant était en contradiction avec les lois du pays, qui ne reconnaissaient qu'une seule religion, la religion catholique romaine. Dès lors, les édits qui en avaient permis l'exercice dans une demi-publicité étaient dépourvus de toute valeur juridique, au moins en ce qui concernait le Tournaisis. Il n'en fallait pas davantage pour se croire fondé à en réclamer, par toutes les voies légales, la cessation définitive et, comme conséquence inéluctable, la démolition du temple. C'est ce que fit l'autorité du village, avec l'appui des États de Tournai-Tournaisis. On devine sous quelle instigation ils agissaient.

Il fallait, pour faire prendre en considération pareille exigence, étaler la preuve que la religion catholique avait seule une existence légale. Cette preuve fut bientôt produite. Les signataires de la réqui-

Digitized by Google

sition dirigée contre la pratique de la religion évangélique dans un local ouvert à tous alléguèrent pour toute raison que, « depuis le IIIe siècle et sans aucune interruption, la religion catholique avait été exclusivement professée et seule reçue par les souverains successifs dans cette province ». Rien de plus, sinon qu'il n'y avait qu'un nombre minime de protestants dans la commune, neuf chefs de famille en tout, chiffre mensonger et bien au-dessous de la réalité; on ajoutait que leur ministre était un homme dont on ne connaissait « ni les mœurs, ni la résidence ». C'est sur cette base fragile que s'étayait la demande que défense fût faite de célébrer le culte dans le temple, et que l'ordre fût donné de démolir celui-ci ou de lui attribuer sans retard une autre destination.

Il paraît qu'un commencement d'exécution suivit cette surprenante démarche. Les services divins furent interdits jusqu'à ce qu'il fût statué sur le fond d'une manière définitive. Un notaire, à la diligence des poursuivants, se rendit un dimanche à Rongy, accompagné de témoins, pour constater si les protestants étaient au temple. Il n'y avait personne à l'intérieur au moment de leur arrivée, mais, y étant revenus plus tard, ils constatèrent qu'on y avait pénétré, et ils en furent convaincus peu après en entendant chanter dans l'enceinte, ce dont ils firent rapport en due forme.

Ainsi, on avait pris les protestants en flagrant délit de contravention à l'interdiction qui leur avait été notifiée! Tout allait au gré des désirs de leurs ennemis, et ceux-ci se persuadèrent que ce temple, qui avait été bâti, disaient-ils, « au grand murmure de toute la population, » allait être renversé. Ils étaient d'autant plus certains du succès de leur manœuvre qu'elle avait pour soutien la princesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas.

Cette pénible épreuve fut infligée à l'Église de Rongy en 1787, quelques mois à peine après l'inauguration de son lieu de culte. Néanmoins, l'édit de tolérance fut respecté et les protestants conservèrent leur lieu de culte. Aujourd'hui, ce sont les effets du temps, non les persécutions de l'intolérance, qui vont le faire disparaître. L'édifice, mal entretenu, menace ruine, et comme l'argent manque pour le réparer, il sera bientôt démoli.

Cet épisode est instructif. Il nous montre quel est le sort qui serait réservé aux dissidents, le jour où serait rétabli le régime conforme aux immuables lois de l'Église.

B. Andry.

Digitized by Google

ESSAIS DE DROIT PUBLIC

Le droit.

A toute époque, il est pour chaque société humaine un ordre de choses qui est le plus favorable au bien général de cette société et à ses progrès. Cet ordre, étant le chemin le plus « direct », le plus « droit » vers la perfection, constitue le droit.

Les lois politiques, civiles, économiques, seront d'autant meilleures, d'autant plus justes et bienfaisantes qu'elles seront plus conformes à cet ordre.

Cet ordre n'est pas, tant s'en faut, celui qui existe. On peut le concevoir comme un idéal voulu par Dieu, mais dont la réalisation est abandonnée au libre arbitre de l'homme.

En dehors même de cette vue théologique, la science peut découvrir cet ordre en prenant pour base la nature de l'homme, perfectible et aspirant à la perfection, et les leçons de l'histoire et de la statistique.

Chaque fois que nous déclarons une loi ou une institution mauvaise et que nous en réclamons une meilleure, nous faisons appel à cet ordre, qui est le chemin vers le bien-être et le bonheur.

C'est la vue de cet ordre qui a transporté d'enthousiasme les hommes de la Révolution française et qui fait la grandeur de celle-ci.

Digitized by Google

Cet ordre est le droit rationnel, car il est conforme à la raison. Il n'est pas le droit naturel, car il n'est pas conforme à la nature actuelle des choses, puisqu'il a pour but de la réformer.

Le droit de sécession.

Une province, un certain nombre de communes ou une partie d'un État, ont-elles le droit de s'en séparer pour se constituer en État indépendant ou pour s'unir à un autre État? Nulle question plus difficile.

Tant que l'unité de l'État réside dans la personne du souverain, celui-ci ne peut admettre qu'on lui enlève ce qui lui appartient. Il y voit un vol.

Jamais le pape, qui devrait respecter le droit des peuples, n'a admis que les provinces du domaine de l'Église pussent légitimement se soustraire à sa souveraineté pour se joindre à l'Italie.

Mais si l'on admet que les peuples doivent pouvoir disposer d'eux-mêmes et que tous les pouvoirs émanent de la nation, il est difficile de refuser à des populations libres le droit de se grouper et de se constituer comme elles l'entendent. La règle qui domine tout est le plus grand bien du plus grand nombre.

Généralement, une nation n'a aucun intérêt à retenir, malgré elles, des populations qui veulent se séparer pour se constituer à part ou pour se réunir à un autre État. La majorité doit alors employer la force pour retenir la minorité, ce qui est pénible, coûteux, cruel même. Les uns seraient opprimés, les autres oppresseurs, souffrances pour tous les deux; violation des principes de la démocratie.

En Suisse, Bâle-ville ne s'entendait pas avec Bâle-campagne, et les Rhodes extérieures se disputaient avec les Rhodes intérieures. Bâle et Appenzell ont été partagés en deux demi-cantons indépendants. Tous ont été plus satisfaits; la paix a succédé aux contentions et aux haines.

Quand une province d'une nationalité différente est soumise à un État avec qui elle ne peut se fusionner et dont

Digitized by Google

elle veut décidément se séparer, il est dans l'intérêt des deux que la séparation s'accomplisse. Un souverain s'y opposera, parce que sa puissance et l'éclat de sa couronne en seraient diminués, mais un peuple doit y consentir, car il n'a aucun avantage à retenir un autre peuple sous le joug.

L'affranchissement de la Lombardie et de la Vénétie n'a-t-il pas été un bonheur pour l'Autriche elle-même, sans compter que les défaites des armées impériales en 1850 et en 1866 ont valu la liberté à la Hongrie et le régime parlementaire à la Cisleithanie comme à la Transleithanie? Triste rôle que celui des Tyroliens, des Tchèques, des Croates, des Hongrois, forcés d'être les geôliers des Italiens!

Si le Tessin voulait s'unir à la patrie italienne, je ne vois pas de quel droit et dans quel intérêt le reste de la Suisse s'y opposerait. L'État n'est pas une idole à laquelle il faille sacrifier le bonheur des peuples qui le forment.

Depuis 1859, on a fait voter la Savoie et Nice, au suffrage universel, sur leur séparation d'avec l'Italie et sur leur annexion à la France. Le vote n'a pas été libre, a-t-on dit. En tout cas, le principe a été reconnu alors et souvent invoqué depuis. C'est aux populations elles-mêmes à disposer de leur destinée.

L'Allemagne elle-même, en ne permettant pas aux cantons danois du Sleswig et à l'Alsace-Lorraine de se séparer d'elle, ne conteste pas ce principe, mais elle le fait fléchir, prétend-elle, devant un autre principe : celui de la défense personnelle.

Cependant, un pays où, depuis son origine, règne le principe démocratique et qui, comme son nom l'indique, s'est formé de l'union de plusieurs États indépendants, les États-Unis, n'a pas permis au Sud de se séparer du Nord, et au prix d'une des guerres les plus meurtrières que connaisse l'histoire, l'union a été maintenue, et dans le monde entier, les amis de la liberté ont applaudi à tant de vertu et d'héroïsme. N'était-ce pas méconnaître le principe proclamé plus haut? Non, car un principe plus élevé encore domine celui-ci, le respect de la justice et l'intérêt général.

Digitized by Google

La sécession violait la justice, puisqu'elle avait pour but le maintien de l'esclavage, et elle était contraire à l'intérêt général, à l'intérêt même des sécessionistes, car elle aurait eu pour résultat de constituer côte à côte deux États hostiles, basés sur une notion différente du droit, toujours prêts à se faire la guerre, toujours obligés d'armer l'un contre l'autre, situation déplorable qui, à la longue, aurait coûté aux deux parties plus de sang, plus d'argent, plus de souffrances de toute espèce que la lutte immédiate.

Il en est de même pour l'Irlande. En se séparant de l'Angleterre, elle ferait une chose contraire à son intérêt, à celui de la Grande-Bretagne et même à celui de l'humanité, car la puissance de la nation anglaise, berceau et boulevard de la liberté, intéresse l'avenir de la race humaine tout entière. Les Irlandais, obéissant à Rome, proscriraient les protestants conformément au dogme catholique et seraient les ennemis de leurs voisins. Grand malheur pour ceux-ci, et plus encore pour eux-mêmes. Ce qu'ils peuvent réclamer, c'est une large autonomie provinciale, comme celle des États de l'Union américaine ou des cantons suisses.

La volonté de l'homme ne constitue pas le droit. Le droit est ce qui est conforme à l'ordre, d'où résulte le plus grand bien. Si des populations, en se séparant de l'État dont elles faisaient partie, font à elles-mêmes et aux autres plus de mal que la sécession ne peut offrir d'avantages, alors, la séparation cesse d'être un droit: elle peut être empêchée, au besoin, par l'emploi de la force. Mais ce cas sera l'exception.

On pourrait craindre que le droit de sécession n'amenât l'émiettement des grands États. Mais cet émiettement, combiné avec l'association fédérative, ne serait pas un mal. Les très petits États, comme le Luxembourg, la Suisse, le Val d'Andorre, sont les plus heureux; ils ne peuvent aspirer à conquérir leurs voisins et à jouer le rôle de grande puissance. Ils ne sacrifieront donc pas tout à l'armée.

Mais, dira-t-on, vous nous ramenez au moyen âge, où existaient une foule de petites principautés se faisant sans cesse la guerre, état de choses détestable, auquel a mis fin la

Digitized by Google

constitution des grandes monarchies modernes. Je réponds que les grandes monarchies ont amené les grandes luttes et les armées permanentes, qui ont ruiné et ruinent les peuples. Malgré les guerres locales, le peuple a joui de beaucoup plus de bien-être vers la fin du moyen âge qu'après le quinzième siècle, car la population a été alors, fait extraordinaire, presque aussi nombreuse qu'elle l'a été depuis lors, comme le prouve, par des chiffres exacts, M. Alphonse Wauters dans ses monographies des communes du Brabant, et comme cela résulte des travaux de Dureau de la Malle.

Les guerres locales étaient le résultat des rivalités et des haines des seigneurs, vivant les armes à la main, batailleurs dressés à se battre comme des coqs de combat. Les maux de la guerre, les exterminations, les incendies, les pillages ruinaient les paysans. Eux, enfermés dans leurs donjons, y échappaient presque toujours. Aujourd'hui, la situation est différente. Si c'était aux peuples seuls à décider la guerre, ils la feraient rarement, car ils savent qu'elle leur coûte de cruelles souffrances et qu'elle ne peut leur apporter aucun avantage.

Supposez l'Europe divisée en provinces autonomes, comme les cantons suisses, celles-ci groupées en fédération, d'après les nationalités ethniques, historiques ou électives, et ces dernières réunies également en une confédération européenne à la tête de laquelle se trouverait une amphictyonie suprême chargée de régler les différends, et vous aurez l'organisation politique la plus favorable au bonheur des hommes. C'est celle qu'avait rêvée l'Église, et si, au lieu de marcher dans la voie de l'ambition, de la tyrannie et des persécutions, elle avait été fidèle à la pensée de Jésus prêchant l'égalité, la fraternité et la charité, cette magnifique utopie eût pu être réalisée par son influence.

Deux mouvements profonds travaillent aujourd'hui les peuples : l'un les pousse à se grouper d'après leurs sympathies de race et d'après leurs convenances économiques, en brisant, s'il le faut, les cadres forgés par le droit ancien : conquêtes, mariages, traités ; l'autre les entraîne à

Digitized by Google

s'entendre, à adopter les mêmes lois, à conclure des conventions internationales et même à se fédérer.

Ces deux mouvements sont également favorables au bien général.

Un gouvernement démocratique peut-il imposer l'obéissance aux lois?

Mettre à exécution et faire respecter les lois est le premier devoir de tout gouvernement. Les adversaires de la démocratie prétendent qu'un gouvernement démocratique ne peut s'acquitter convenablement de ce devoir, parce qu'il est à la merci de la foule.

Il faut avouer que ce danger est inhérent aux institutions populaires. Il faut donc prendre toutes les précautions compatibles avec ce régime pour se garantir de ce péril.

Si toutes les fonctions sont électives, les fonctionnaires élus seront peu portés à réprimer les écarts de ceux qui les élisent. Ils le seront d'autant moins qu'ils sont soumis à des réélections plus fréquentes et que leur pouvoir est de plus courte durée.

Dans les gardes nationales, l'autorité des officiers élus est faible ou nulle.

Si l'attachement au bien public est fort, et le sentiment d'honneur professionnel vif, le nombre de ceux qui seront prêts à sacrifier leur place à leur devoir sera grand. Il diminuera à mesure que le patriotisme et la moralité baisseront.

En s'abstenant d'imposer, aux électeurs de la majorité, l'obéissance aux lois, le fonctionnaire dira qu'il rend service à son opinion, laquelle est la seule favorable au bien du pays, et ainsi il prétendra encore servir l'intérêt général en poursuivant le sien propre. Mais bientôt, la moralité politique fléchissant de plus en plus, il ne fera respecter les lois que par ses adversaires, et alors celui qui, pour faire ce qu'il doit, sacrifierait sa réélection, sera considéré comme une dupe. A partir de ce moment, tous les liens politiques se relâchent et l'on marche vers le désordre.

Digitized by Google

Il est dangereux de mettre toujours le fonctionnaire entre son devoir et son intérêt. C'est ce que fait le régime démocratique quand il rend toutes les fonctions électives, surtout à brève échéance. Que ne fera pas, pour conserver la faveur de la majorité, celui qui est menacé de perdre sa place s'il lui déplaît?

Le respect des lois est plus nécessaire sous la démocratie que sous toute autre forme de gouvernement, parce qu'elle est plus exposée à tomber dans l'anarchie. Il faut donc que les fonctionnaires qui sont chargés d'appliquer les lois pénales, civiles, administratives et fiscales soient soustraits à l'élection et à l'influence des majorités. Leur situation et leur avancement doivent être en raison du soin qu'ils apportent à faire respecter ces lois, et non de celui qu'ils mettent à complaire au parti dominant.

Rendre la magistrature élective est semer un germe de corruption et de mort pour la république.

Le droit de paix et de guerre.

La plupart des Constitutions modernes accordent aux souverains le droit de déclarer la guerre et de faire la paix. La raison et l'histoire nous disent que c'est à tort.

Pour que l'homme soit porté à éviter le mal, il faut qu'il porte la peine de ses erreurs, de ses fautes ou de ses crimes. Il n'en est pas ainsi quand c'est le souverain qui déclare la guerre.

Que la guerre se termine par la victoire ou par la défaite, c'est toujours la nation qui en fait les frais. Les égorgements sur les champs de bataille, les estropiés et les malades revenus au logis, les impôts augmentés, les réquisitions, le commerce arrêté, l'industrie aux abois, parfois les effroyables misères et les poignantes douleurs de l'invasion, ces maux sans nombre, c'est le peuple qui les supporte. C'est donc à lui qu'il appartient de décider s'il veut s'y exposer.

En regard, que risque le souverain? Ni sa vie, car, fût-il chef de l'armée, il ne doit pas s'exposer au feu; ni son bien-

Digitized by Google

être, car une opulente retraite lui sera, en tout cas, assurée; ni, d'ordinaire, même son trône, car le roi vainqueur n'a nul intérêt à le lui enlever.

Un État démocratique qui fait la guerre s'expose aux plus grands dangers s'il est situé au milieu d'autres États monarchiques. Il risque, vaincu, d'être diminué et démembré par les rois qui le craignent et le haïssent, et, vainqueur, d'être asservi par le capitaine qui l'aura conduit à la victoire.

Dans la préface de son livre : *Études historiques*, M. Paul Devaux montre clairement, l'histoire à la main, que toute guerre, heureuse ou malheureuse, a toujours diminué la liberté du peuple qui l'a faite. C'est ce que les hommes de la Révolution française avaient, au début, aperçu comme d'instinct.

Quand, au mois de décembre 1791, on discutait partout, à l'Assemblée législative et aux Jacobins, la question de la guerre, Robespierre parla sans cesse en faveur du maintien de la paix, parce qu'il voyait les dangers que l'emploi des armes fait courir à la liberté :

« La guerre, disait-il, mais c'est le plus grand péril pour la liberté naissante! Par elle s'établissent les dictatures; par elle l'attention générale, détournée des délibérations intéressant nos droits civils et politiques, se porte exclusivement sur les événements extérieurs, et les ministres, les généraux grandissent au détriment des législateurs et des magistrats. Et quel danger n'y a-t-il pas dans l'enthousiasme trop naturel d'une nation et des soldats pour un général victorieux! L'histoire ne nous montre-t-elle pas les chefs heureux faisant pencher la balance en faveur du parti qu'ils embrassent, s'emparant eux-mêmes de l'autorité quand ils ont le tempérament des Césars ou des Cromwell; ou, si ce sont des courtisans sans caractère, renforçant le pouvoir du maître, à condition d'être ses premiers valets? La guerre est donc l'écueil le plus ordinaire des peuples libres. » (Discours prononcé le 18 décembre 1791 à la Société des Jacobins.) Le 25 janvier 1792, dans un autre discours contre la guerre,

Digitized by Google

il montre que la discipline militaire exige que les soldats soient soumis à leurs chefs et que cette habitude de la soumission passive, à laquelle une astucieuse politique associe l'idée d'honneur, les dispose à l'enthousiasme pour un général heureux et pour celui que la Constitution déclare leur chef suprême. » Éclairé par sa méfiance et par les leçons de l'histoire, Robespierre annonce clairement le 18 brumaire et montre la cause qui l'a fait réussir. Dans la Constitution française de 1791, au chapitre du pouvoir exécutif, se trouve un article 2, section 1, qui paraît très sage :

« La guerre ne peut être décidée que par un décret du Corps législatif rendu sur la proposition formelle et nécessaire du roi et sanctionnée par lui. »

Le veto.

Le droit de *veto*, que tous les théoriciens considèrent comme une arme puissante aux mains d'un souverain constitutionnel, lui devient inutile au sein d'une société démocratique. Il ne peut plus en faire usage.

La royauté n'a plus alors de racines assez fortes pour mettre obstacle à la volonté de la nation.

Louis XVI a fait usage du *veto* pour défendre les prêtres réfractaires, et cela lui a coûté le trône et la vie.

Que le souverain s'avise d'opposer son *veto* à une loi votée par les deux Chambres paraîtrait aux Anglais plus inconcevable que de voir la terre s'arrêter dans sa course.

Une loi n'est proposée aux Chambres qu'après que le ministère l'a fait agréer par le roi. Elle est donc censée émaner de lui. Comment pourrait-il y refuser sa sanction quand elle a reçu l'approbation du Parlement?

On comprendrait que le roi opposât son *veto* à une loi qu'un membre de l'une des Chambres, usant de l'initiative parlementaire, aurait fait voter par le Parlement. Mais alors, la majorité renversera le ministère, qui s'est opposé à sa volonté. Elle réclamera un cabinet partageant ses idées, et le roi trouvera en face de lui ce ministère, les Chambres, la

Digitized by Google

nation, et celle-ci devrait s'incliner devant la volonté d'un seul homme!

Le souverain ne pourra prendre cette périlleuse attitude que s'il est sûr de l'armée et prêt à un coup d'État.

Récemment, le roi de Suède et de Norvège, très aimé par ses peuples et très digne de l'être, a essayé pendant deux ans de lutter contre le Parlement norvégien. Il a dû céder. Il s'est aperçu qu'il ouvrait la porte à la république.

Pendant plusieurs années, de 1863 à 1866, le roi de Prusse n'a tenu nul compte des décisions de la Chambre. Pour se le faire pardonner, il lui a fallu les victoires de Sadowa et de Sedan. D'ailleurs, jusqu'à présent, en Allemagne, tout dépend de l'armée.

Le loyalisme, c'est-à-dire l'attachement traditionnel et superstitieux à la couronne, n'existe plus dans tout notre Occident, pas même en Angleterre, où ce sentiment a créé le mot; pas même aux Pays-Bas, où la maison d'Orange, par les mains du Taciturne, a créé la nation; pas même en Italie, où la maison de Savoie a créé l'unité de la patrie.

Jadis, les peuples supportaient des rois fous, scélérats, pervers, des monstres de cruauté, de perversité ou d'égoïsme. Ils léchaient la main qui les ruinait, qui les saignait à blanc, ou qui les déshonorait. Aujourd'hui, c'est avec impatience qu'ils tolèrent les fautes, légères et parfois très excusables, de souverains honnêtes, généreux, dévoués au progrès de l'humanité et au bien du pays.

Je ne sais si maintenant aucun des peuples de notre Occident se résignerait à subir pendant dix ans un mauvais gouvernement dont le prince porterait la responsabilité. La durée de la royauté ne dépend plus, comme jadis, de la force même de son principe, mais de la vertu ou de l'habileté de celui qui la représente.

Aux États-Unis, le président de l'Union et les gouverneurs de province ont souvent recours au *veto*. Ils peuvent le faire impunément, pour deux motifs : ils sont élus directement par le peuple, comme les Chambres, et ils cessent d'être nommés s'ils ont déplu à la majorité.

Digitized by Google

Dans un régime démocratique et même dans un État où l'on admet que tous les pouvoirs émanent de la nation, le *veto* absolu du roi ne peut point se justifier.

Il est contraire aux principes mêmes qui servent de base à une constitution libre que la volonté d'un seul homme puisse mettre obstacle à la volonté de tout un peuple, régulièrement exprimée par l'élite des citoyens qui forment les assemblées élues.

Comme l'a dit Sieyès : « Absolu ou suspensif, le *veto* n'est qu'une lettre de cachet contre la volonté générale. »

Le *veto* suspensif peut être utile. Il met obstacle aux entraînements du Parlement. Il le force à avoir deux fois raison et oblige de passer les lois par le crible d'une seconde discussion.

En Norvège, quand un projet a été voté par l'assemblée dans deux sessions successives, il acquiert force de loi malgré le *veto* royal. Aux États-Unis, le *veto* du président est annulé par une résolution du Congrès réunissant les deux tiers des voix.

Il faut que le souverain puisse toujours en appeler au peuple par une dissolution des Chambres. Mais quand, par deux fois, la nation et ses représentants ont exprimé une volonté réfléchie et persistante, il ne doit pas appartenir au roi d'y faire opposition. Certes, la volonté, soit du souverain, soit du peuple qui doit l'emporter est celle qui est la plus conforme à la justice et au bien général. Mais je ne vois aucune raison pour supposer que cette volonté-là sera celle du souverain plutôt que celle du peuple.

La démocratie est-elle en état de défendre l'existence de la nation?

Parmi les griefs qu'on accumule dans l'acte d'accusation de la démocratie, il en est un qui, s'il était fondé, suffirait pour la faire condamner. On peut, dit-on, mesurer le mérite d'une forme de gouvernement au succès avec lequel elle remplit ses fonctions essentielles, dont la première est de défendre l'exis-

Digitized by Google

tence nationale. Or, la démocratie y a moins réussi que la monarchie. Les républiques sont moins propres à organiser et à commander des armées qu'un souverain absolu. L'histoire ne confirme pas cette accusation. Les démocraties attaquées ont déployé une vaillance, une force de résistance qui forment les plus belles pages de l'histoire militaire de l'humanité. La raison en est évidente : le peuple entier y met son âme. Quand on veut citer des actions héroïques, on montre la Grèce résistant aux armées innombrables de la Perse, on nomme les victoires de Marathon et de Salamine et la défaite plus glorieuse encore des Thermopyles. Quand Alexandre fit la conquête de l'Asie, il tira ses forces des démocraties grecques, comme Napoléon, quand il mit l'Europe à ses pieds, trouva les siennes dans la France démocratisée par la révolution.

Les paysans suisses ont vaincu l'Autriche d'abord, puis le grand duc de Bourgogne, le prince le plus puissant de son temps, le Téméraire, disposant à la fois et des richesses de la Flandre, et des armes de la féodalité. Quelles victoires plus belles, plus pures, plus fécondes pour la liberté que celles de Sempach, de Granson et de Morat?

Les Provinces-Unies, un million d'hommes acculés sur un coin de terre ingrat, formé moitié de sables stériles et moitié de boues conquises sur les eaux, tiennent tête à l'Espagne, régnant sur deux mondes, disposant de cette force nouvelle, l'or et l'argent versés à flots dans ses coffres par le Pérou et le Mexique, mettant en ligne les redoutables bandes de vétérans « semblables à des tours mouvantes ». Après quatre-vingts années de lutte, la république batave triomphe, couvre la mer de ses flottes, occupe de nouveaux continents auxquels elle donne le nom de ses provinces : Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, fonde des colonies sur toutes les côtes des deux mondes, dans l'Amérique du Nord, au Brésil, au Cap, dans les grandes îles de la Sonde, et enfin, par un sublime effort, résistant à l'Angleterre et à la France coalisées pour le triomphe de la monarchie absolue, fait paraître sous les murs de Londres les seuls vaisseaux ennemis qui l'aient jamais menacée.

Digitized by Google

Faut-il citer la France de 93, résistant victorieuse à toute l'Europe et laissant à l'Empire des frontières agrandies, que le despotisme, aux mains du plus habile capitaine qui fût jamais, n'a pas su conserver? Faut-il rappeler la démocratie américaine à peine née forçant deux fois la monarchie anglaise à accepter la paix : une première fois pour conquérir son indépendance, la seconde fois pour garantir ses droits de libre navigation, et le peuple espagnol usant et rejetant au delà des Pyrénées les invincibles armées de Napoléon?

Un mot tragique expliquera ce que je veux démontrer. En 1870, au moment où Napoléon III déclarait la guerre à la Prusse, Louis Blanc me dit : « Nous serons écrasés. Ce sera 1792 renversé. Alors, la démocratie française combattait contre la coalisation des despotes. Aujourd'hui, c'est le peuple allemand tout entier, la démocratie germanique en armes qui se lève, pour combattre contre le despotisme en France. Il sera balayé. »

La démocratie favorise-t-elle l'accroissement des dépenses publiques?

Deux motifs conduisent la démocratie à beaucoup dépenser. D'abord, elle peut asseoir l'impôt de façon qu'il épargne le peuple, qui fait la loi et qui profite de la dépense. En second lieu, le peuple a une foule de besoins auxquels on ne peut donner satisfaction qu'au moyen des ressources de l'État : instruction publique, secours aux indigents, embellissements des villes, amélioration des quartiers insalubres.

Cependant, deux pays à institutions très démocratiques, la Suisse et les États-Unis, sont ceux où les citoyens payent le moins d'impôts, même si on y comprend la dépense des États et des communes. Les grandes dépenses se font pour les guerres et pour des préparatifs de guerre. Les deux républiques n'ont point d'armée permanente; elles se piquent de ne point faire la guerre, et même de ne pas avoir de politique étrangère. Le *referendum* en Suisse est très économe, et même parcimonieux.

Digitized by Google

Si, afin d'améliorer leur condition, ceux qui vivent principalement de leur travail arrivaient un jour à mettre des impôts sur ceux qui vivent principalement de leurs rentes ou de leurs profits, il y aurait lieu de craindre que ce genre d'impôts ne grossît vite.

Cela s'est fait dans les démocraties antiques, mais pas encore dans les démocraties modernes.

Si le peuple entrait dans cette voie, les riches seraient d'autant plus fortement frappés que la richesse serait concentrée en moins de mains. Ce serait donc, sans contredit, en Angleterre que l'opulence serait le plus menacée.

En France, les dépenses sont énormes et l'organisation politique est démocratique; mais il serait injuste d'en rendre la république responsable; on suit d'anciennes traditions. En réalité, ce ne sont pas les vœux de la nation qui sont écoutés en matière de finances. Le budget est devenu une sorte de polype gigantesque et monstrueux qui grandit sans cesse, absorbant le plus clair des ressources du pays. Il échappe à la connaissance et au contrôle non seulement du peuple, mais même de l'assemblée qui est censée le représenter. Il continuera à grossir démesurément, jusqu'à ce qu'il ait ruiné la nation ou reçu lui-même le coup de mort par la répudiation.

Si, comme dans les cantons suisses, aucune dépense importante ne pouvait être faite sans l'autorisation du peuple directement consulté, l'économie ne tarderait pas à prévaloir.

De l'art dans les sociétés démocratiques.

Le but de la société est de procurer aux hommes le plus complet développement de leurs facultés et le bonheur qui en doit résulter.

L'art ne mérite d'être encouragé que s'il aide à atteindre ce but. Il le fait de deux façons : premièrement, en faisant saisir plus fortement les vérités et les sentiments qui doivent présider à la direction de la vie : images des grands hommes ou des saints qui nous portent à admirer leurs vertus et à les

Digitized by Google

imiter, tableaux représentant les grandes actions, symboles des croyances religieuses ou civiques, dans les temples, dans les palais de justice, dans les hôtels de ville, dans les universités, dans les écoles; secondement, en faisant éprouver à l'homme des plaisirs de l'ordre immatériel qui l'enlèvent aux intérêts grossiers et le transportent dans une sphère où tous peuvent en jouir ensemble.

D'un bon plat, je ne puis jouir que seul. Donc, plaisir exclusif, cause de discorde et de lutte pour décider qui seul l'obtiendra.

D'un beau tableau, d'une belle tragédie, d'un concert de musique, un grand nombre d'hommes peuvent jouir en commun. Donc, occasion de rapprochement, source de plaisirs partagés, mêmes sensations goûtées ensemble; source d'entente et d'harmonie.

L'art est donc très utile à la démocratie par les deux façons dont il agit.

La démocratie reposant sur l'accord des citoyens, il est désirable qu'ils partagent le plus possible les mêmes idées, les mêmes sentiments, et qu'ils soient transportés le plus possible dans ce domaine de la beauté pure, où la jouissance est d'autant plus grande qu'elle est plus partagée, et élevés au-dessus de la matière, où la jouissance est nécessairement exclusive et disputée.

Le régime démocratique s'oppose-t-il à la culture des lettres et des arts?

Pour que les arts, les lettres et les sciences soient cultivés, il faut que ceux qui s'y livrent en recueillent quelque avantage, de l'argent, des honneurs ou de la gloire.

La démocratie favorise la création de la richesse et la diffusion des lumières. Elle forme ainsi un nombre beaucoup plus grand de personnes capables de goûter et de payer les œuvres littéraires et artistiques; elle est donc favorable à leur production.

Seulement, le goût de cette foule aisée sera peut-être moins

Digitized by Google

fin que celui des aristocraties; on aura plus d'œuvres, mais elles seront de moindre qualité.

C'est ici que l'État peut intervenir utilement pour maintenir l'art dans sa véritable voie.

Le grand art a toujours été démocratique, car il s'adressait au peuple et symbolisait les idées du peuple.

L'art, en Égypte, dans l'Inde, en Grèce et au moyen âge, bâtissait des édifices pour la foule et y mettait sous ses yeux la représentation de ses croyances : décoration des tombeaux, des pylones, des temples, statues grecques, fronton, frise et métopes du Parthénon.

Les grands monuments romains, qui nous font comprendre la puissance et le génie solide du peuple-roi : basiliques, aqueducs, bains de Caracalla et de Dioclétien, cirques et arènes, tout cela était pour le peuple.

Quel art plus démocratique que celui du moyen âge? Hôtels de ville, halles des métiers à Ypres et à Bruges, Palazzo Vecchio à Florence, églises destinées à recevoir tous les fidèles sous leurs voûtes, où les sculptures, les mosaïques, les fresques, les vitraux, tout les entretenait de l'histoire et des dogmes du christianisme?

L'art est devenu aristocratique dans les derniers siècles, quand on a commencé à faire des palais, des tableaux, des tentures, des meubles pour la jouissance exclusive des riches. Cet art, « gastronomie de l'œil », plaisir exclusif des gens opulents, peut être menacé par une démocratie égalitaire. L'art de Thèbes, d'Athènes, de Rome et de Florence ne peut que se retremper sous l'empire d'institutions populaires.

Seulement, aujourd'hui, l'essence de l'art a cessé d'être comprise. Le goût du public est formé par celui des amateurs, qui ne songent qu'au plaisir égoïste de posséder un objet rare. On attache du prix à l'exécution, non à l'idée représentée. Le jugement des raffinés décide.

Le peuple, au contraire, ne s'occupe que de l'image; il veut des scènes qui le charment ou l'émeuvent, et il a raison. L'image, éveillant la pensée, élevant le sentiment, instrument de culture, a seule un intérêt social.

Digitized by Google

La perfection de l'exécution n'est que le moyen, non la fin.

Les artistes, les critiques s'indignent bien à tort quand on prétend que l'art doit être utile. L'art qui n'offre pas au peuple un enseignement moral ne doit pas être encouragé par l'État démocratique, lequel n'a d'autre but que le bien du peuple.

Les monuments, les œuvres d'art, auxquels les États modernes consacrent l'argent prélevé sur les nécessités des travailleurs, ne sont trop souvent que de condamnables gaspillages. Ils sont muets; ils ne disent rien au cœur ni à l'esprit, ou bien ils fomentent les mauvaises mœurs.

Je visite un temple égyptien : les gravures dans la pierre et les inscriptions hiéroglyphiques me parlent de la vie future, du jugement des actions humaines, de l'histoire des dieux, en un mot, des croyances qui servent de base à la société. J'entre dans une église du moyen âge : tout est plein du sacrifice de celui qui est mort pour le bien des hommes, à qui il apportait la doctrine de l'égalité, d'où est sortie la démocratie moderne; des statues, des tableaux me montrent des personnages qui ont secouru les pauvres, qui ont apporté la civilisation aux barbares ou qui se sont voués tout entiers au culte de la vérité; ces images, si j'y réfléchis, me rendront meilleur, et leur vue habituelle me portera à faire ce qui est utile à tous.

Voici l'un des monuments les plus admirés de notre temps, le Grand-Opéra de Paris. L'ornementation rappelle l'Assyrie, mais n'éveille en moi aucune pensée. Des groupes de marbre représentent des bacchanales, et des fresques au plafond, des scènes mythologiques ou des femmes nues; et l'hiver, l'autorité ouvre ce temple de la musique à des danses dont auraient rougi même les païens de la décadence. Quel enseignement l'art compris de cette façon apporte-t-il au peuple, si ce n'est celui du vice?

Dépenser ainsi des millions, quand tant d'honnêtes travailleurs manquent du nécessaire, est un crime que ne commettra pas une démocratie éclairée.

Digitized by Google

De la musique dans la démocratie.

L'art dont la culture importe le plus à la démocratie est la musique, parce qu'elle agit fortement et sur les foules assemblées, et sur l'homme isolé, comme on le voit dans Platon et dans Gevaert. Chants populaires entretenant les souvenirs historiques et conservant le sentiment de la nationalité. Le pœan grec. Les *lieder* serbes chantés aux sons de la guzla ont créé la Serbie indépendante. Chants patriotiques et religieux : le *Choral* de Luther, la *Marseillaise*, le *Wacht am Rhein*. Le chant dans l'enseignement primaire. Les sociétés de chant et d'harmonie dans les villages, qui enlèvent à l'oisiveté et au cabaret. Festivals des villes rhénanes réunissant les populations. Concours de musique, excellentes fêtes populaires, puissant moyen de culture pour les travailleurs, donc, très utile au succès de la démocratie.

Digitized by Google

BRUYÈRE BLANCHE

« Ainsi, au revoir, mademoiselle Marie.

— Au revoir, monsieur Georges.

— Au revoir, mes vieux, » continua Georges en s'adressant à ses deux amis, Lucien et Angèle; et, en lui serrant la main, Lucien lui dit avec un sourire : « Cherche la bruyère blanche, n'oublie pas. »

« Pardine! » fit Georges en souriant à son tour; puis il assura son sac d'un coup d'épaule, abattit sa canne ferrée sur le sol et s'éloigna d'un pas allègre.

Il avait eu ainsi plusieurs désirs dans son enfance, comme de posséder des plumes de paon et de ces longs roseaux à quenouilles d'un brun de velours; — et ce qui faisait sourire son ami Lucien, c'était maintenant sa grande ardeur de découvrir la bruyère blanche parmi la rose dont sont couvertes nos collines d'Ardenne, et aussi — ce désir se mêlant avec l'autre en une poétique confusion — une jeune fille qu'il aimerait de tout son cœur et qu'il épouserait, si elle voulait bien.

La belle fête quand Lucien et Angèle s'étaient mariés! — Dans ses rideaux et ses stores blancs, le salon baigné de la clarté blanche d'un jour de juin un peu voilé!... — Les bouquets blancs destinés à la mariée, couvrant la cheminée, les meubles et parfumant l'air tiède des senteurs de la mousse fraîche et des boutons de rose!... — Et, au milieu de ces blancheurs diffuses, des visages heureux et souriants! — Puis, un froufrou de satin auquel tous s'étaient retournés, et Angèle entrant, la main dans celle de Lucien! Sous son voile blanc

Digitized by Google

et dans sa robe blanche, elle avait éclairé le salon davantage encore et, sur la blancheur des fleurs et des toilettes, mis le doux rayonnement de sa pureté.

Il partait content, ayant hâte de se débarbouiller l'imagination de la science poussiéreuse acquise en l'étude de son patron et trouvant déjà que, pêle-mêle avec la fumée de la locomotive, lui arrivaient les parfums des bois. Lorsqu'il débarqua du train et qu'après avoir traversé rapidement Givet, il se vit sur la route blanche qui devait le conduire à Vireux, il agita son feutre et salua la liberté. Elle était partout, — dans l'air où ondoyait un beau soleil de septembre, — sur la Meuse mollement étendue entre ses rives basses et balançant ses petites vagues miroitantes, — dans les grands arbres des collines où les oiseaux chantaient. A Vireux, il dîna; puis il se remit en route vers Laifour, où s'arrêtait sa première étape. Il en approcha comme le soir tombait et, bientôt, aperçut trois énormes collines boisées dont les sommets, à peu près égaux, s'arrondissaient côte à côte sur le ciel empourpré, tandis que leur pied baignait dans l'eau assombrie. C'étaient les *Dames de Meuse*, dont George Sand a parlé dans *Malgré-tout*. Les premières étoiles brillaient, pâles encore, comme des lueurs aperçues dans une eau limpide, et Georges, tout en marchant, laissait monter vers elles sa rêverie.

Un calme grandiose se dégage des ombres naissantes, du silence profond qui accompagne la lente invasion de la nuit et du recueillement où se plonge la création. Les feuilles, immobiles tout le jour dans la chaude atmosphère de l'été, répandent la fraîcheur; elles s'agitent avec un bruissement étouffé par la mollesse du crépuscule; les eaux, moins brillantes, épaississent leurs ondes sous l'ombrage plus épais des aunes; la crécelle stridente du grillon met sa note vive dans l'assourdissement général des bruits de la terre et, par contraste, double l'immensité du silence. La lune monte dans le ciel plus froid; son éclat pensif de lumière reflétée mêle une clarté discrète aux ténèbres et les rend vaporeuses. Voit-on encore où mènent les sentiers? Les lointains bleuissent et se font mystérieux. — Sait-on où finit le champ, où tourne

Digitized by Google

la route? L'inconnu a pris possession de la terre et voici que fleurissent les étoiles. L'infini est là! La contemplation attentive du voyageur cherche à le dépouiller de ses voiles. L'infini et l'avenir!... En suivant la route dont ces étoiles sont les jalons, peut-être parviendrait-il au but désigné aux destinées humaines. Si le regard pouvait percer ces vastes étendues, peut-être, au bout, dans un ruissellement de clarté, le livre du destin apparaîtrait-il, montrant au rêveur quelle est la tâche qui lui est attribuée dans l'activité universelle; peut-être, en écoutant les voix éparses dans les plaines de l'air, surprendrait-il quelque conseil divin, quelque encouragement sublime, dont le souvenir le soutiendrait aux heures de faiblesse et de doute.

Quelle était la raison de la soudaine mélancolie de Georges? S'il avait pris le temps de s'examiner... — mais il fit autre chose en cet instant. Le village de Laifour était sur la rive opposée à celle qu'il avait suivie; alors, remarquant sur le clair miroitement de l'eau la longue silhouette d'une barque, il s'avisa de s'enquérir du passeur. A deux pas de lui, dans une petite maison couverte jusqu'au toit d'un vieux pampre noueux, une porte était ouverte et, sur le seuil, éclairée de profil par la lumière qui se répandait de l'intérieur, une femme assise pelait des pommes de terre. Il s'avança, prit son chapeau à la main et, outrant sa politesse habituelle parce qu'il était sur la terre de France :

« Pardon, madame, dit-il ; où dois-je m'adresser pour passer l'eau?

— Rousseau vous passera, répondit la femme en levant les yeux sur Georges, dont elle eut bien vite tiré l'horoscope : un touriste qui va loger chez Planchet; il y sera mal et il y payera très cher. »

Georges regardait, dans le fond de la chambre, très propre et très gaie, un vieux en bras de chemise, lisant attentivement le *Courrier des Campagnes*, les mains sur les oreilles, les coudes appuyés sur la table, où était étalé le journal.

« C'est-il chez Planchet que vous allez, monsieur? reprit la femme.

Digitized by Google

— Je ne sais pas le nom, madame, répondit Georges; j'entrerai dans la première auberge que je rencontrerai sur mon chemin, je n'ai pas de préférence, et même, si vous vouliez être assez bonne pour m'indiquer la meilleure?

— Il n'y a que l'auberge de Planchet dans Laifour, dit la femme; mon homme vous la montrera quand vous serez sur l'autre rive. — Hé! Rousseau. »

Georges vit Rousseau poser un doigt sur une ligne du *Courrier* et se tourner ensuite vers sa femme.

« De quoi? »

En apercevant Georges, il se mit debout après avoir tracé de l'ongle un trait sur le journal.

« Je suis à vous tout à l'heure, monsieur. »

Il s'éloigna vers le fond de la chambre et alla décrocher un gros gilet de laine qu'il passa sur sa chemise. Son visage ras, aux traits fermes, était bon et tranquille.

Mme Rousseau continuait à causer.

« Vous allez demain à Monthermé, sans doute. Il vous faudra repasser l'eau.

— Je sais, — à moins... » dit Georges, examinant la chambre et y surprenant dans un coin de l'âtre une belle broche entourée de son cylindre en fer-blanc; au moment où Rousseau s'approchait d'eux : « à moins, reprit-il, que je ne la passe pas aujourd'hui. »

Mme Rousseau regarda son mari; celui-ci leva le menton et se le caressa.

« C'est vrai, continua Mme Rousseau, que nous donnons quelquefois à manger de la friture et des poulets à des touristes de Mézières, le dimanche, qu'ils viennent par le train pour ça, mais nous ne logeons pas.

— Il ne faut pas faire tort aux Planchet qui sont l'auberge de Laifour, dit Rousseau gravement.

— Cependant, si vous aviez un lit? hasarda Georges. Je serais enchanté de ne pas aller chez Planchet, que je ne connais pas. Et ici, je pourrais goûter vos fritures, madame Rousseau. »

Rousseau, debout dans l'encadrement de la porte, conti-

Digitized by Google

nuait à se caresser le menton sans vouloir regarder sa femme.

« Nous avons bien un lit, poursuivit-elle, mais c'est pour les touristes du dimanche qui se trouvent fatigués ou qui manquent le train...

— Eh bien, donnez-le-moi donc! » Et se faisant place en riant entre Rousseau et le seau d'eau où trempaient les pommes de terre, Georges pénétra dans la chambre.

« Conduis monsieur à l'étage, dit gaiement derrière lui Mme Rousseau à son mari; moi, je vas lui faire à souper.

— Brum! brum! murmurait Rousseau en guidant Georges, et Georges, en se débarrassant de son sac et en se rafraîchissant la figure et les mains, remarquait pour la soixante-deuxième fois et plus comme les femmes sont fines et savent obtenir de leur mari tout ce qu'elles veulent. Puis il se prit à songer à ses amis Lucien et Angèle, et c'était ainsi chaque fois qu'il rencontrait de braves gens. Il groupait tous ceux qu'il connaissait, les rattachait les uns aux autres par leur honnêteté même et faisait d'eux de bons souvenirs auxquels il revenait demander du courage, lorsque les nécessités de la vie l'avaient contraint à coudoyer trop de pleutres et de coquins.

Que font-ils maintenant là-bas?

Georges les voit assis autour de la table, sous la clarté tombante du lustre, Lucien lisant quelque livre à Angèle en train de coudre. A certain moment, Lucien s'interrompant pour regarder si on écoute, Angèle se fâche, dit qu'elle n'a pas sommeil, demande qu'il continue... — Georges voit-il Mlle Marie? Elle est là, s'intéressant beaucoup à la lecture et prenant le livre des mains de Lucien, lorsque celui-ci est fatigué.

« Quand vous voudrez, monsieur! » crie Mme Rousseau à Georges.

Il descend. La table est mise pour lui dans une salle voisine de la chambre d'entrée, mais Rousseau ne le laisse pas seul. Gagné par sa bonne mine, il vient bavarder avec lui. Et, le lendemain matin, quand Georges se remet en route et qu'il lève son feutre pour saluer ses hôtes arrêtés sur le seuil,

Digitized by Google

— amis d'un jour qu'il ne reverra peut-être jamais, — « Au revoir, mère Rousseau ; au revoir, père Rousseau, » dit-il attendri.

Sur les prés et sur la rivière flottaient des brumes, à travers lesquelles le soleil, semblable à une boule d'acier incandescent, dardait de blanches lueurs. Des berges couvertes de menthes montait une fraîcheur parfumée; une source minérale bruissait, claire et joyeuse, dans les fentes d'une roche dressée au bord de la route, où la poussière, humectée par l'humidité de la nuit, reposait en répandant la senteur d'une terre arrosée. Les souffles du vent matinal se pourchassaient, inclinant gracieusement les herbes frêles poussées dans les dépôts de pierrailles, soulevant au-dessus de la Meuse un coin du voile de brouillard et montrant l'eau piquée des rais égarés du soleil, faisant palpiter sur les talus les clochettes bleues des campanules ou la longue branche chargée de fruits noirs d'une ronce.

Monthermé apparut, développant à quai, derrière la brume plus légère, la blancheur ensoleillée de ses maisons. Georges traversa sans s'y arrêter la petite ville, qui se réveillait ainsi, fraîche dans son berceau blanc et sous ses rideaux de tulle. Une flûte, jouant à une fenêtre ouverte sur le quai, lui envoya par la rivière une lointaine modulation et elle lui parut douce comme une parole amie. C'était l'heure, en effet, où Lucien s'asseyait un instant au piano, tandis qu'Angèle, rangeant par la chambre, répétait à mi-voix les notes pimpantes de la sonate de Mozart.

Georges gravit la côte au sommet de laquelle est assis Haute-Rivière. A sa droite, un fond enchevêtré de chênes et de mélèzes, où luisait par places le glacis sombre des eaux de la Semoys et d'où s'évaporaient, mêlés à la fraîcheur de l'eau courante, les parfums du chèvrefeuille et de la résine; à sa gauche, le rocher qu'on avait entaillé pour construire la route. Un humus rougeâtre a coulé avec les sources sur la pierre, où les lichens jaunâtres l'ont arrêté; il s'est peu à peu couvert de végétation et, maintenant, les traces du pic et les trous de mines ont disparu sous des graminées et des mousses,

Digitized by Google

des lierres et des fleurettes, ayant la gracilité des êtres et des choses venus au monde pour n'y pas durer.

Le soleil s'est dégagé des brouillards du matin, le ciel est pur, l'air est doux et rend plus active l'imagination de Georges. Ses sens affinés sont émus tous ensemble par l'odeur des bois, le clapotis vague de la Semoys au bas du vallon, les reines-des-prés levant leur houppe blanche aux marges de la route, les campanules aux corolles d'un tissu plus délicat que les pétales de la rose. Sur le rebord extrême de la roche, sous les taillis dont les racines se crispaient dans le vide, pareilles à des couleuvres blessées, la bruyère penchait ses touffes roses. — Roses! Pourtant, le sont-elles toutes? Georges escalade le talus. Parvenu au sommet, il cherche, regarde autour de lui, furette plus loin sous les chêneaux, puis il redescend et reprend sa route, la tête basse. Il s'aperçoit qu'il est seul. La grâce des fleurettes qui couvrent le rocher, le parfum du chèvrefeuille montant vers lui avec de mystérieux appels, le scintillement de la rivière, toute cette joie matinale a pénétré sa pensée et il n'a personne auprès de lui pour partager ses ravissements.

Un *bonjour* fortement accentué lui fit relever la tête et, s'étant retourné, il reconnut un garde forestier, le képi vert sur des cheveux blancs, le teint hâlé, une grosse moustache blanche couvrant le bas d'une de ces bonnes figures de soldat, aux sourcils froncés par contenance.

Après avoir fait à Georges la question habituelle entre gens qui s'abordent sur les routes : « Vous allez à...? » dont la finale est le nom du village le plus prochain, vers lequel il est bien clair qu'on se dirige, le garde forestier reprit :

« Vous faites de la peinture, monsieur? »

— Non pas, répondit Georges en allumant une cigarette à la pipe du garde, je me promène et je cherche de la bruyère blanche.

— C'est que, voyez-vous, fit le garde pour excuser sa question, nous avions au 12e un officier qui faisait de la peinture. — Le lieutenant Beaupain. Vous l'avez peut-être connu? — Un petit blond qui disait : « *Potez ames!* » *Potez ames!*

Digitized by Google

vous comprenez, ça nous faisait rire, nous autres... — Vous voyagez pour un commerce peut-être? acheva-t-il.

— Non, je voyage pour voir le pays.

— Ah oui! vous êtes touriste.

— Comme vous dites.

— Excusez-moi, je vous avais d'abord pris pour un peintre.

— Il n'y a pas de mal à cela, » répondit Georges en riant.

Ils firent quelques pas en silence, puis Georges demanda : « La bruyère blanche est rare, n'est-ce pas? »

Le garde balança la tête.

« Quand vous faites vos rondes dans les bois, continua Georges, vous en avez déjà remarqué?

— On ne sait pas, — peut-être, dit le garde d'une voix moitié miel et moitié vinaigre.

— Est-ce qu'il n'en existe pas? » demanda Georges.

Le garde cligna des yeux vers lui : « Écoutez, dit-il brusquement, moi je n'en ai jamais vu.

— Ah! bon! » répondit Georges, et voyant que le brave homme en était à se croire berné, il n'insista pas davantage. Ils entraient dans l'unique rue de Haute-Rivière. Les petites maisons avaient des murs de pierres grises encadrées d'un trait de ciment couleur de rouille, des toits de chaume ou de tuiles bleues, et elles étaient flanquées de cahutes en planches disjointes et moisies, où éclataient des cris rauques et des reniflements voraces; des touffes de paille grêle pendaient à la fenêtre des fenils; devant les portes, des litières de genêts couvertes de bouse dégageaient des odeurs bovines, bientôt dispersées dans les grands coups d'air du plateau. Sur le sol, où partout la roche affleurait sous la terre brune, une eau noire et verdâtre serpentait dans des vestiges de rigoles ou croupissait dans les ornières, autour desquelles des poules venaient picorer; le coq, attentif à ce qui se passait dans son domaine, jetait aux alentours sa claire sonnerie de clairon. Derrière la vieille église, par delà le jardin de la cure, suspendu au bord du plateau, une échappée offrait aux regards le tracé sinueux de la Semoys. Ses brusques circuits, révélés par les brusques replis de la vallée, se prolongeaient à la distance d'une lieue

Digitized by Google

dans un cercle moutonnant de collines arrondies de leur sommet à leur base, et la vue, se reposant sur ce paysage, gardait l'impression d'un détail ravissant serti dans un ensemble d'un charme plus ample. Dans ce large développement de collines et de mamelons d'une teinte verte uniforme, rien de heurté : c'était bien l'Ardenne, simple, sans romantiques escarpements de roches, sans échevellements d'arbres foudroyés, valant seulement par ses aspects tranquilles et assez déserte pour satisfaire des goûts de liberté et de solitude.

« C'est beau ! » s'écria Georges.

Le garde, fumant sa pipe en silence, s'absorbait dans une pensée qu'il formula bientôt en ces termes :

« A cette heure, monsieur, voulez-vous venir prendre une goutte? »

Georges accepta pour ne pas le désobliger.

Le garde avait indiqué d'un mouvement de tête une maisonnette près de l'église. A la fenêtre, derrière des vitres claires et sans rideaux, sur les trois degrés d'un gradin proprement recouvert d'un papier de tapisserie à moirures grises sur fond blanc, étaient rangés des bocaux remplis, les uns, de briquettes de savon blanc veiné de rose, les autres, de sucreries, de pains d'amandes ou de fèves de café ; dans les intervalles étaient étalés des paquets de tabac, des écheveaux de fil, des feuilles d'épingles, un coupon de siamoise à raies noires et rouges, un rouleau de ficelle; un verre à bière contenait des cigares; une sébille, des pipes en bois à bout de corne; sur le rayon supérieur, des paquets de laine, entourés de papier gris, dressaient en triangle leurs couleurs noires, rouges ou bleues.

La porte était ouverte. Le garde, en entrant, recula une barrière à claire-voie qui fit tinter une sonnette et, tout de suite, comme si la barrière en s'ouvrant l'eût poussée derrière le comptoir, Georges vit paraître une grosse fille, bien en joues, brune, hâlée, duvetée et marquée de fibrilles roses comme un abricot mûr. Sa tête ronde, coiffée en bandeaux plats, était serrée dans un petit bonnet en lustrine noire sans bavolet et noué par des cordons; un mouchoir à carreaux

Digitized by Google

blancs et lilas était croisé sur la poitrine; la taille carrée était emprisonnée dans un casaquin de couleur sombre et tout d'une venue jusqu'aux hanches, très larges, qu'il entourait de longues basques plissées.

« Ah ! monsieur Absolône ! dit la jeune fille, et son sourire, montant jusqu'aux oreilles, découvrit ses belles dents.

— Paraît qu'on n'est pas malade ici, » fit le garde en s'asseyant.

La jeune fille allait quérir une chaise pour Georges.

« Grâce à Dieu, ça va bien, » répondit-elle.

La goutte versée, le garde et Georges trinquèrent.

« A votre santé pareillement, mamzelle Colette.

— Merci. Grâce à Dieu, comme je vous disais, ça va bien.

— On se marie toujours au printemps? reprit le garde.

— C'est le moment, et alors, n'est-ce pas, Martiny sera libéré du service tout à fait.

— C'est un brave garçon, Martiny ; faudra le rendre heureux, mamzelle Colette.

— Eh ! oui dà ! s'il n'est pas trop difficile. »

Et, sans paraître faire attention à Georges, la grosse fille, en passant devant un petit miroir accroché au mur à côté de lanières de fouet en cuir blanc, rajustait son bonnet ou son fichu. Elle était certainement coquette et Georges se figurait M. Martiny, long, maigre, le sarrau collant aux épaules, ses rudes mains de paysan pendues au bout des manches, essayant en vain de retenir sur lui le regard vagabond de madame son épouse. Après tout, c'était affaire à M. Martiny !...

« Bonjour ! » dit Georges, qui se leva.

Le garde essayant de le retenir : « Je désire être à Bohan avant midi, répondit-il, bonjour ! » et il sortit.

Le soleil ardait sur la route sans ombre et de petits nuages de poussière s'élevaient en spirales, pour se rabattre ensuite sous des coups de vent plats; les bordures d'herbes étaient blanches de chaux ; des taillis sortait une odeur chaude empestée par quelque champignon vénéneux et les grillons d'un noir de suie, arrêtés au bord de leur trou, criaient, criaient, criaient avec une déplaisante insistance. La route

Digitized by Google

suivit une pente et longea des chaumes secs, où des brins de paille oubliés rôtissaient comme sur un gril. Des plants de bruyère, que le défrichement avait épargnés, montraient au bord du champ leurs brindilles vertes et roses; Georges, laissant traîner sur elles le bout de sa canne, faisait tomber leurs fleurettes qui, chassées de la tige comme par un ressort, bondissaient autour du fer et avaient l'air de se défendre contre lui. Ce n'était pas leur faute si elles étaient roses !

La route fit un coude. Aux chaumes succédèrent, d'un côté, un talus gazonné, sur la déclivité duquel une haie de noisetiers allongeait une ombre fraîche, de l'autre, un monticule dont le tapis d'herbe drue, piqué de gueules-de-lion et de thym fleuri, était déchiré en maint endroit par de brutales arêtes de rocher. Au bas de la pente, Georges aperçut, au milieu de vergers d'un vert brillant lavé par la rivière, les maisonnettes grises de Bohan, rassemblées autour de l'église comme les moutons autour du berger. La vallée de la Semoys s'ouvrait large, et l'on eût dit que les collines arrondissaient leurs sommets pour laisser passer sur le petit village l'haleine de leurs bois, pleins de sources et de mousse humide, et le grand souffle de fraîcheur de la rivière, remuée par les roches qui en brisaient les ondes.

Sur un relèvement rocheux du monticule que descendait la route, s'étendait une bruyère entièrement couverte de fleurs; Georges y courut et gravit l'escarpement. Dans la bruyère, il s'arrêta un instant à écouter : le bourdonnement continu des insectes se produisait au-dessus de sa tête, bien qu'il n'aperçût pas un moucheron entre lui et le ciel et qu'au contraire, il vît à ses pieds les abeilles, les bourdons et des mouches innombrables se hâter autour des ramilles roses. Toujours roses !... Mais il paraissait bien indifférent au tas de pillards acharnés à leur besogne, qu'elles fussent de cette couleur-là ou d'une autre, et Georges, qui venait de se baisser, le cœur palpitant, sur une touffe plus pâle que les autres, — une bruyère rose fanée tout simplement, — prit plaisir à suivre une abeille dont l'air particulièrement affairé le frappa. Elle y allait sans barguigner, fouillant de sa petite tête les

Digitized by Google

fleurettes non épanouies, avec les mouvements d'une personne qui se coiffe d'un bonnet trop étroit, froissant les ailes diaphanes des éphémères qui avaient le malheur de ne pas lui céder la place assez vite, bousculant les petits papillons bleus dont la fuite effarée jetait le trouble aux alentour , avançant, revenant sur ses pas, puis, après un rapide coup d'œil jeté autour d'elle, s'envolant, les pattes lourdes de pollen, sur une autre plante. Georges ne la quittait pas des yeux en se disant que peut-être elle le conduirait au but : elle était si soigneuse de ne laisser passer aucune brindille sans y aller voir! Mais, tout à coup, s'étant colletée avec un gros bourdon enfoncé dans une énorme touffe d'un rose outrageusement rose, elle s'enleva au-dessus du champ fleuri, s'orienta du côté du village, et Georges la perdit de vue sur l'azur pâle du ciel. Il continua ses recherches encore un instant, par acquit de conscience, puis, relevant la tête, il promena une dernière fois sur le mamelon un regard circulaire, alluma une cigarette et descendit vers Bohan d'un bon pas.

Les trois coups de l'angelus de midi sonnèrent à l'église, et cette voix, pressante comme celle d'une bonne ménagère qui appelle son monde à dîner, allait dans les bois, sur la route, le long de la rivière, faire dresser la tête aux bûcherons courbés sur leurs fagots, aux cantonniers cassant les pierres, aux pêcheurs aux aguets dans les aunes, et hâtait leur marche lente dans les sentiers ramenant au village. Après cet appel qui avait réveillé ce coin de la vallée endormi au murmure confus de la Semoys, le silence reprit sur l'étendue, — un silence de plusieurs lieues, sourd, grave, profond, à peine troublé par le cri aigre d'un geai traversant d'une colline à l'autre.

Georges entra dans un cabaret, derrière lequel s'étendait jusqu'à la rivière une prairie enclose d'une de ces barrières de pieux soutenant un jeune arbre recouvert de son écorce.

La cabaretière, vieille paysanne, petite et maigre, à la peau ridée, aux longues mains brunes où s'enroulaient de grosses veines comme un lierre desséché autour d'un tronc, s'activait auprès de l'âtre à manteau orné d'un bavolet de

Digitized by Google

perse, où, sur un feu de bois odorant, cuisaient dans une marmite pendue à la crémaillère les pommes de terre du dîner. Une fillette brune aux mouvements courts et monotones, assez jolie dans la fraîcheur de ses quinze ans, dressait le couvert sur le bois d'une table rangée contre la fenêtre, entre deux longs bancs noircis.

« Y a-t-il moyen d'avoir quelque chose à manger? demanda Georges en déposant son sac et en s'asseyant.

— C'est selon, » répondit la vieille femme, tandis que la jeune fille, arrêtée au milieu de la chambre, regardait Georges avec la curiosité enfantine d'une sauvagesse africaine devant un Européen. Il lui paraissait surprenant. Elle ne voyait de cheveux de cette couleur blonde qu'aux tout petits et encore les avaient-ils plutôt jaunes; de barbe pareille, entourant le bas du visage de frisures fauves, elle n'en avait jamais vu aux hommes du village, toujours rasés de près; et cette peau de colorations diverses, blanche au front, rose et brune aux joues!... Elle souriait naïvement, et Georges ayant levé tout à coup ses yeux bleus sur elle, elle eut une honte et disparut dans une chambre voisine.

« Chanchette! » cria la vieille femme; et, comme la jeune fille reparaissait, la tête penchée sur l'épaule, en laissant un éclat de rire dans l'entre-bâillement de la porte : « Je vas tirer les pommes de terre du chaudron, poursuivit-elle; donne toujours un verre de bière au monsieur. »

Chanchette alla prendre un verre sur une étagère, derrière un étroit comptoir, et, soulevant une trappe qu'elle appuya contre la muraille, descendit dans la cave. Cependant, Georges s'arrangeait avec la vieille femme pour avoir une tranche de jambon, des pommes de terre, du pain et du beurre. Il s'aventura jusqu'à demander du café qu'on lui promit, mais lorsqu'il parla de sucre, on se prit à le regarder avec surprise. Rentrant en cet instant, Chanchette, plus proche de notre civilisation sans doute, expliqua ce que voulait le monsieur, et lorsque la vieille femme eut compris qu'il s'agissait de rendre le café plus doux, elle regarda Georges de nouveau, en ayant l'air de le plaindre.

Digitized by Google

« C'est pour les malades, ça, » fit-elle observer.

Georges se mit à table, ayant devant lui la petite fenêtre où fleurissait, derrière des rideaux de mousseline trop passés au bleu, un pélargonium rose. Et d'être là, bien loin des villes actives qu'ébranle tout le jour le va-et-vient des camions, des voitures et des foules, dans une contrée perdue entre des collines aux bois touffus, et dans un humble hameau où nul n'avait probablement de visées plus hautes que la flèche du clocher, — ah! d'être là entre une bonne femme et une jolie fille, l'une, qui lui préparait une platée de pommes de terre sans plus croire avoir affaire à un malade, l'autre, dont il trouvait, quelque objet qu'il regardât dans la chambre, les yeux toujours fixés sur lui, — il lui monta du cœur aux lèvres un sourire d'égoïsme attendri, et il se dit que le bonheur était la chose du monde la plus facile à trouver, quand on était simple de cœur et bien décidé à se faire un nid dans un coin paisible, — comme Lucien et Angèle... — Mais il n'y avait peut-être qu'une Angèle au monde.

Trois hommes entrèrent en le saluant, puis, après avoir tourné dans la chambre d'un air embarrassé, sur un signe tranquillisant des deux femmes, ils s'affalèrent sur les bancs; Georges engagea la conversation avec son voisin, le plus vieux des trois.

« La journée est chaude, » dit-il. Il aurait pu ajouter : « les pommes de terre aussi », sans la parfaite indifférence des paysans à cet égard. Piquant tous trois dans le plat posé au milieu d'eux, ils se livraient sans sourciller à une mastication et à une déglutition rythmiques et, de temps en temps, se rabotaient le gosier avec une large bouchée de pain de seigle.

« Dans les bois, répondit le vieux, la chaleur ne paraît pas encore trop ; mais sur les routes, à la bonne heure. »

Les deux autres, retenant leur fourchette, tendirent l'oreille.

Georges ne fit pas languir leur curiosité, et il leur dit qu'il était avocat, qu'il voyageait pour voir le pays, que ces grands bois, ces roches couvertes de ronces et de lierre, ces prairies au bord d'une rivière si limpide, ces bruyères roses l'intéressaient.

Digitized by Google

« Mais à propos de bruyères, fit-il, puisque vous êtes bûcherons, vous avez déjà dû en voir de blanches dans les clairières des bois? »

Les deux jeunes gens avaient repris autour du plat leur va-et-vient affamé; ce fut le vieux qui se chargea de la réponse. Il se tourna vers la vieille femme et Chanchette, qui, après avoir servi les hommes, s'étaient retirées vers le fond de la chambre.

« Vous savez si c'est qu'il y a de la bruyère blanche?

— Comme qui dirait quasiment qu'elle serait d'une autre couleur que celle qu'on voit? demanda la vieille femme.

— C'est cela, fit Georges.

— Il ne doit pas y en avoir beaucoup, s'il y en a, » dit un des jeunes hommes.

Allons! ils n'en avaient jamais vu, et auraient-ils pu d'ailleurs la distinguer de la rose? Georges voyait ses hôtes prêts à l'emmener dans quelque clairière lointaine pour lui montrer une reine-des-prés ou une jacinthe, et il allait leur couper court en changeant de question, lorsque Chanchette, dans son désir inconscient de plaire au monsieur, dit : « Je vas aller voir là-bas, si vous voulez », et elle montra le monticule rose que Georges avait parcouru le matin.

« Merci; c'est inutile, répondit Georges en lui souriant; j'y suis allé ce matin, il n'y en a pas. »

Chanchette étant passée alors dans la chambre voisine, il entendit des chuchotements et des rires de gamines, doux comme des bavardages d'oiseaux. La jeune fille se délassait par un peu de moquerie de l'étonnement où il la plongeait, et cette candeur rieuse était pleine de charme.

Leur repas terminé, les trois hommes allèrent tour à tour remplir à un seau d'eau un verre qu'ils vidèrent lentement en se mettant une main sur le haut de l'estomac, ensuite, s'étant essuyé la bouche du revers de leur manche, ils sortirent l'un après l'autre comme ils étaient entrés, en soulevant leur chapeau devant Georges.

« C'est mon mari et mes deux fils, dit la vieille, qui lui apportait un bol de café.

Digitized by Google

— Et Chanchette? demanda-t-il.

— C'est la fille du frère de mon mari.

— Et ce sera un jour votre fille, dit Georges.

— Faudra voir, répondit la vieille femme, quand elle sera allée en service; à cette heure, elle est encore un peu joyeuse et lente à l'ouvrage. »

Après son café, Georges alla s'étendre sur le gazon du verger, à l'ombre d'une meule de foin. Fumant du bout des lèvres, les yeux vagues, regardant flotter dans un rêve bleuâtre les collines à travers les branches des pommiers chargées de fruits mûrissants, il finit par s'endormir.

Il était deux heures quand il se réveilla. A ses pieds, il aperçut un gros bouquet de bruyères; il le prit vivement : toutes roses! — C'était Chanchette qui avait voulu lui faire plaisir, et comme elle avait dû rire en venant le placer à côté du monsieur qui avait une barbe si surprenante! Il rentra dans la maison. La vieille femme y était seule; la chambre voisine était silencieuse. Il paya son écot et en route! quatre bonnes lieues avant d'être à Bouillon.

« Au revoir, madame.

— Bon voyage où vous devez être, » répondit la vieille femme.

Du seuil, Georges observa la colline rose, la rue, le talus en pente où l'ombre des noisetiers s'allongeait davantage; quand il eut fait quelques pas, il jeta un coup d'œil sur les fenêtres du cabaret; plus loin, il se retourna encore et explora du regard le verger où il avait dormi : rien, personne. — Il avait attaché le bouquet à la courroie de son sac et le frôlement des bruyères ballottées contre la toile scandait sa marche.

Sa route suivait les zigzags de la Semoys, à la base de collines appuyées en contreforts au massif qu'il avait descendu pour gagner Bohan; il était engagé dans les sinuosités admirées le matin du haut du plateau. Aux brusques tournants du chemin, sur la rive qu'il longeait ou sur l'autre rive, des hameaux bruns levaient dans un vert retrait de la vallée leur clocher d'ardoises, et toujours la rivière limpide

Digitized by Google

traînait sur les cailloux blancs et sur les roches moussues un doux gazouillis de source dans les bois ; le soleil en criblait de clartés rapides les brisements ondoyants. Dans les prairies d'une herbe basse et touffue, une fillette gardait une petite vache brune et, la voyant s'entêter à suivre la rive pour y paître les herbages aquatiques parfumés, la frappait d'une longue branche feuillue. Les cris de l'enfant montaient d'écho en écho et se perdaient dans le silence qui dominait la vallée. A Frakan, qu'il atteignit après trois heures de marche, il traversa la Semoys sur un de ces ponts de claies, tressées en branches de chêne, que soutient une succession de chevalets, et, avant de reprendre la route qui escaladait la côte dans les taillis frémissant au vent du soir, il déboucla son sac et s'assit à la lisière du bois, sur un espace tendu de gazon et de bruyères roses — encore! Il était las et ne prit pas la peine de les examiner. Se couchant et s'accoudant au sol sur un coussin de mousse, il dirigea son regard, au delà du chemin blanc, vers les taillis où la fougère étalait en panaches de palmier ses folioles délicates. Dans l'enchevêtrement des fûts et des ramilles grises du hêtre et du frêne, dans le lacis des brindilles rouge sombre du bouleau et des jets noirs du fusain, sous leur ombrage chatoyant formé de feuillages découpés en ovales et en cœurs ou déchiquetés comme les lambrequins d'un blason, des fleurettes montaient vers le jour, essayant d'y puiser la force de vivre, et le soleil couchant les caressait de lueurs mourantes. Le calme se répandait, enveloppé de lumière douce, puis l'ombre tranquille des grands chênes dressés au-dessus des taillis s'étant élargie, éteignit une à une les lueurs arrêtées, sous le couvert, aux feuilles et aux rameaux. Des souffles frais couraient sur la route et venaient atterrir à la lisière du bois. Le silence descendait dans la vallée, et les ténèbres, se poussant lentement vers la clarté du soleil qui reculait, rendaient cet instant aussi solennel que celui d'une paisible agonie.

Il tardait bien à la trouver, la bruyère « qui était d'une autre couleur que celle qu'on voit » ; pourtant, avant de repartir, ne voulant pas lui faire d'infidélité, il détacha de

Digitized by Google

son sac le bouquet de Chanchette et le déposa dans la fourchure d'un arbre.

Sur le ciel qui se co'orait des teintes safranées du crépuscule, un couple de ramiers passa, regagnant leur nid; d'une colline à l'autre, les petits gardeurs de vaches, prêts à descendre au village, s'appelèrent et se répondirent par un cri lent d'une pénétrante mélancolie; lorsqu'il traversa Corbion, il vit devant lui, au-dessus d'un bouquet d'arbres, comme des lumières de bonnes femmes allant chercher dans le bûcher le fagot qui va cuire leur repas du soir, trembler les premières étoiles.

Emporté par cette hâte soudaine qui saisit le voyageur à la fin de l'étape, il marche plus vite. A partir de Corbion, la route descendait un escalier de rocher qu'il dévale sans reprendre haleine. Des murmures agitent le feuillage des taillis; ses souliers glissent avec un bruit rauque sur la pierre; l'ululement d'une chouette souffle plaintivement dans d'obscures profondeurs. Il allume une cigarette, et le petit point brillant passe comme une luciole dans la nuit.

Au bas de la côte, il retrouva la Semoys, claire sous le paisible reflet du ciel blanc, puis, au bout d'un escarpement dont les dentelures se détachaient en vives arêtes, il distingua une noire silhouette coupée d'angles brusques; la lune sommeillait au-dessus, comme une barque à l'ancre au milieu de l'étendue lactée. Il envoya par elle un regard à la maison de ses amis. La petite porte où il sonne d'ordinaire à cette heure... — le salon joyeux, souriant de lumière par les fentes des volets, où Lucien et Angèle l'accueillent, les mains si franchement ouvertes dans les siennes... — et M^lle^ Marie, qui a une façon si particulière de prononcer l'*é*... comme ils savent la taquiner! comme il la taquine lui-même...

Dans un champ couvert au ras du sol d'un voile de brume, des clochettes tintent; les balancements de la brise en rendent les sons ou plus distincts ou plus sourds. Georges écoute un instant ce bruit mystérieux qui demeure en place, mais décidément las et affamé, il fait des enjambées de gymnaste suisse

Digitized by Google

et entre dans Bouillon comme le soldat de Marathon dans Athènes.

« Pardon, monsieur. Le pont, s'il vous plaît?

— Lequel, monsieur?

— Comment! il y en a deux? Le principal alors, monsieur, s'il vous plaît? »

Et celui-ci lui ayant été indiqué, Georges parvint à l'hôtel qu'il voulait, soupa, s'en fut coucher, dormit comme un loir et se réveilla de grand matin avec l'idée qu'il devait bien une visite à sa tante Modiquet. C'était amusant tout juste : — une tante qu'il avait perdue de vue depuis la mort de son père, à laquelle il n'écrivait que le jour de l'an, quand il y songeait; presque une connaissance à refaire... — Mais soudain, il se rappela que la tante avait une fille, laquelle était, selon toutes les lois divines et humaines, sa cousine. Il se décida tout de suite et, vers dix heures, il alla sonner à une maison carrée d'un étage, seule dans une ruelle de murailles grises.

La porte lui fut ouverte par sa tante elle-même, en bonnet de tulle noir, tuyauté en auréole autour de ses cheveux gris; elle le regarda une seconde et, lui tendant les bras, le contraignit à s'y précipiter.

« Georges! oh! Georges! » murmura-t-elle d'un ton plaintif.

Et Georges, très attendri, se laissa conduire par la main dans la chambre à manger, où sa tante, avec un sourire, lui montra une jeune fille.

« Ta cousine Cécile, mon cher Georges. Un ange de douceur... »

Cécile, qui cousait, leva les yeux.

« Mais embrassez-vous donc! s'écria la mère; voyons! entre cousin et cousine!... »

Cécile, assise, offrit gentiment ses joues, et Georges, qui les vit fraîches et roses, y déposa un baiser excessivement poli.

En quittant : « Je ne me connaissais pas une cousine aussi jolie que cela », songea-t-il, et c'est toujours dangereux lorsqu'on ne se connaissait pas une cousine aussi jolie que cela.

Digitized by Google

En effet, rien qu'en une heure, il avait promis d'aller l'après-dîner visiter avec elles le château, avait presque accepté à dîner pour le lendemain dimanche et accepté tout à fait une invitation à souper pour le soir même, après la promenade. — Ce serait charmant de revenir ainsi tous ensemble se mettre à table...

Il était rentré à l'hôtel, un peu surpris d'avoir soulevé tout d'un coup tant d'affection autour de lui, et il se promit solennellement de quitter Bouillon le lendemain, avant le coup de la première messe.

Malheureusement, l'après-dîner fut une des plus belles du commencement de l'arrière-saison, d'un soleil aussi chaud que celui de l'été, mais ayant de plus que lui ces colorations rouges qu'il va donner aux feuilles. Sur les terrasses du château, entre les murailles aux sommets ruinés et dans lesquelles d'immenses baies permettaient à la vue de plonger sur un déploiement de verdure intense, le thym et la marjolaine, foulés par Cécile, répandaient leurs parfums, et il ne fallait pas un grand effort d'imagination pour être tenté de lui en faire un mérite.

« On dirait que c'est vous, Cécile, qui répandez ces bonnes odeurs autour de vous, comme une fleur... »

Et Cécile acceptait d'être une fleur avec un contentement extrême.

Quant à la tante, elle semblait prêter une attention sérieuse aux explications du père Labique, qui les conduisait à travers les terrasses et, par instants, lorsque Georges oubliait de regarder Cécile, il entendait entre le vieux soldat et la bonne dame des bouts de dialogues d'un intérêt incontestable.

« Et ça, père Labique, qu'est-ce que c'est?

— Des mâchicoulis, mame Modiquet.

— Et ça plus loin, père Labique?

— Core des mâchicoulis.

— Mais, père Labique, ceux-ci et ceux-là ne se ressemblent pas.

— Je crois bien, répondait le père Labique en se redressant, c'est des mâchicoulis de deux époques différentes. »

Digitized by Google

Il y avait comme cela pour le père Labique des créneaux, des meurtrières, de petites fenêtres en ogive qui étaient des mâchicoulis d'époques différentes, dont il n'était pas peu fier.

« Là, c'est la Semoys qui fait un coude autour de la ville. Voyez-vous le pont? » disait Cécile.

Georges, accoudé sur l'énorme appui d'une fenêtre de la grande salle, suivait les mouvements gracieux de sa cousine et demandait :

« Et cette rue qui monte?

— C'est la Maladrerie, cousin.

— Ah! Cette allée d'arbres taillés en éventail?

— C'est l'allée des Soupirs; elle conduit au cimetière. »

Ils demeurèrent quelque temps silencieux; mais la tante, qui bientôt survint derrière eux, les surprit au moment où Georges expliquait à Cécile ce que c'était qu'une ogive trilobée, et elle parut médiocrement contente.

Une grande douceur montait de la vallée vers le château, où de larges pans d'ombre s'allongeaient dans les cours et dans les salles aux toits effondrés. Des frôlements d'ailes cotonneuses annonçaient le réveil des hulottes; une chauve-souris, effrayée par une exclamation du père Labique, se mit à voleter éperdue sous les arceaux croulants d'une galerie.

« Quel calme! » murmura Georges en s'arrêtant.

Sous lui, dans l'ombre de la colline sur laquelle le château était bâti, la petite ville apparaissait avec ses deux ponts sur la rivière, les toits à larges versants d'une brasserie où éclataient les coups sourds des pompes dans les cuves, ses rues montantes, son allée de tilleuls, son cimetière dont les tombes blanches trouaient comme des cristaux le vert rebord de la côte.

« Et là-bas, dit Cécile, c'est la route de France. »

Magie de ce nom clair et vibrant comme une flamme! « La France? » dit Georges.

« Nous sommes à deux lieues de Sedan, » continua Cécile.

Georges la regarda :

« Écoute-moi, Cécile...

Digitized by Google

— Venez entendre le coup de pistolet dans la citerne, monsieur, mademoiselle. Je prends la liberté de vous précéder. »
Et le père Labique leur fit reprendre le chemin des grosses tours de l'entrée.

« Nous partons? demanda Georges.

— Oui, répondit Cécile. » Elle n'avait pas l'air triste, et Georges, à part lui, se prit à rire d'une idée qu'il s'était mise en tête.

Pourtant, le soir même, lorsqu'il s'assit à côté de Cécile à une table toute blanche, dont le linge frais sentait bon, — que, dans la gravité ambiante de cet humble intérieur, où les meubles avaient vieilli avec la famille, il la vit être la jeunesse et la bonne humeur; — lorsqu'elle lui parla du pays, des promenades qu'elle y avait faites et qu'il suivit en pensée son profil pâle se détachant tour à tour sur le fond fleuri des roches ou sur le feuillage des coudriers bordant les prairies; — lorsque la tante, peut-être naïvement, rappela les gentillesses de Cécile enfant, — Georges ne rit plus de l'idée qu'il avait eue — et perdit l'envie de partir le lendemain.

Pendant huit jours qu'il demeura, se donnant pour excuse qu'il était de son devoir d'assister au bout de l'an de son oncle, il ne songea plus à la bruyère blanche : Cécile aurait trop ri s'il lui en avait parlé! Il oubliait aussi ses amis. Il ne leur écrivait plus. Quand il recevait une lettre d'eux, il la gardait en poche sans la lire, puis, par boutade, en déchirait l'enveloppe, regardait combien il y avait de pages et les lisait par bribes et morceaux.

Le lendemain de la messe anniversaire, il reçut une nouvelle lettre, plus longue. Il en lut la première ligne et, tout à coup intéressé, l'acheva rapidement, les joues rouges, les yeux brillants, les mains tremblantes.

« Qu'est-ce que tu lis? Une lettre de ton ami Lucien? demanda la tante.

— Oui.

— Que t'annonce-t-elle, que tu sembles si content?

— Oh! rien, ma tante, répondit Georges en redevenant calme; seulement, je pars demain. »

Digitized by Google

Cécile entrait. Georges alla vers elle :

« Demain, lui dit-il en hésitant, je pars. »

Mais elle se mit à rire de bon cœur, se moquant certainement du cousin qui croyait devoir user de ces précautions. Lui, sans prendre la peine de le remarquer, fit ses adieux et retourna à l'hôtel, où il relut la lettre plus tranquillement.

— *Mademoiselle Marie nous quitte dans quatre jours...* C'était bien écrit. En quatre jours, il avait plus de temps qu'il ne lui en fallait, mais encore devait-il se hâter : si M^lle^ Marie allait avancer son départ? Il quitta Bouillon le lendemain à cinq heures du matin et arriva à destination dans la nuit. Il s'était bien gardé de prévenir ses amis de son retour, préférant les surprendre et n'étant pas éloigné non plus de vouloir se préparer une entrée.

Le lendemain soir, à l'heure habituelle de ses visites, il sonna chez eux. A travers les volets, gaiement brille la lueur de la lampe. Il lui semble que son coup de sonnette éveille des étonnements. Lentement, une porte du corridor s'ouvre : on a l'air de savoir que c'est lui. Un silence maintenant, puis la servante vient lui ouvrir tranquillement.

« Lucien et Angèle sont ici?

— Oui, monsieur Georges. »

Il franchit le seuil. Son cœur bat.

« Ils sont seuls? demande-t-il.

— Non, il y a M^lle^ Marie.

— Tiens! »

Son cœur va, vient, comme une cloche de cathédrale un jour de fête. Il a frappé à la porte de la salle à manger.

« Entrez. »

Il entre. Lucien, Angèle et M^lle^ Marie lisent autour de la table.

« Georges !

— Lucien ! Angèle ! mes vieux ! »

Ils s'embrassent; puis Georges, très pâle, va tendre la main à M^lle^ Marie.

Lorsqu'il s'est assis : « Et tu as trouvé la bruyère blanche? » demande Lucien en riant.

Digitized by Google

Georges regarde Mlle Marie à la dérobée.

« Non, dit-il.

— Nous avons été plus heureux que toi, » fait Angèle, et Mlle Marie rougit.

« Ah ! »

Georges n'a pas la force d'en dire davantage.

Mlle Marie se lève et va prendre dans un des vases de la cheminée un bouquet de bruyère blanche.

Georges s'est levé aussi. Mlle Marie s'avance vers lui.

« Regardez, monsieur Georges. »

Georges ne voit pas; il a les yeux troubles. Oh ! depuis un mois, il a beau se dire qu'il n'aime pas Mlle Marie...

« Elles sont blanches, en effet, bien blanches, mademoiselle, » dit-il en retrouvant un peu d'assurance, et il lui demande la permission d'en prendre une ramille et, des yeux, lui fait entendre que, si elle consent, c'est qu'elle s'engage à lui, c'est qu'elle l'aime comme il l'aime, c'est que...

« Prenez la plus belle, monsieur Georges, » répond-elle tout bas.

ALFRED LAVACHERY.

Digitized by Google

LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE

I

> Les leçons qu'on demandera à l'histoire ne seront pas favorables à la prépondérance exclusive des majorités.
>
> Eud. Pirmez.

Quand on veut s'assurer de la solidité d'un édifice, c'est surtout à sa base qu'il faut porter ses investigations. Si les fondements en sont bien assis sur matériaux consistants, il résistera sans peine, pendant de longues années, aux commotions, aux intempéries des saisons.

Il en est de même des gouvernements; leur stabilité ne saurait être garantie, s'ils ne sont pas l'expression du sentiment public, s'ils ne sont, en quelque sorte, l'écho fidèle et réfléchi de la volonté nationale.

Oserions-nous dire que chez nous, en ce moment, les détenteurs du pouvoir possèdent les qualités indispensables pour dominer les situations difficiles dont nous sommes menacés? Les populations intelligentes de nos grandes cités, de nos centres industriels sont-elles satisfaites du fonctionnement de nos institutions représentatives? Envisagent-elles l'avenir avec confiance?

C'est à l'examen de cette question importante que nous allons consacrer cette étude.

La Belgique est sans conteste placée au rang des nations les plus civilisées; elle a fait preuve, depuis son émancipa-

Digitized by Google

tion politique, d'une vitalité prodigieuse; toutes ses forces productives et intellectuelles se sont merveilleusement développées; elle est partout considérée comme une terre privilégiée.

Cette nation si fêtée, si enviée même, comptera bientôt six millions d'habitants généralement estimés comme possédant les qualités qui font les bons citoyens. Selon nos gouvernants, néanmoins, il y a à peine en Belgique un citoyen majeur sur vingt-cinq digne de participer à l'élection des membres de la Législature. Tous les autres sont réputés incapables; ils sont soumis à toutes les charges de la vie sociale sans être admis à jouir de ses avantages.

Les 117,000 privilégiés en possession de toute la puissance publique sont-ils au moins tous des hommes d'élite, ayant fait preuve d'aptitudes spéciales qui leur ont valu la distinction dont ils sont l'objet?

Hélas! nos législateurs eux-mêmes ont si peu confiance dans le savoir de ceux dont ils tiennent leurs pouvoirs, qu'ils considèrent un grand nombre d'entre eux comme incapables d'écrire, sur leur bulletin de vote, les noms de leurs candidats préférés. Pour leur faciliter cette tâche, ils ont dû avoir recours à un procédé enfantin, à l'aide duquel les aveugles intellectuels parviennent à poinçonner sans erreur leurs bulletins de vote.

En dehors des censitaires en possession de la prérogative électorale, on rencontre, parmi les exclus, beaucoup d'hommes distingués : des docteurs en droit, en sciences, des magistrats, des officiers supérieurs, des ingénieurs, des membres des corps électifs qui sont privés du droit de suffrage, si, vivant en appartement ou avec leurs ascendants, ils ne payent pas personnellement au trésor, en impôts directs, une cotisation annuelle d'au moins 42 fr. 32 c. Pas un centime de moins.

C'est à l'aide de ce talisman, sans aucune autre garantie, que l'on peut seul en Belgique se faire ouvrir la porte des comices!

Mais ce n'est pas là le seul défaut de notre code électoral;

Digitized by Google

nous allons essayer de le montrer à l'œuvre dans ses applications bizarres, lorsqu'il s'agit de conférer des mandats électifs à tous les degrés.

Si nous laissons de côté les arrondissements où il n'y a pas eu de lutte aux élections de 1884, nous constaterons que 52,905 électeurs généraux y ont pris part, dont 27,305 catholiques, 21,801 libéraux, 3,799 radicaux. Ils avaient à élire 69 membres de la Chambre des représentants.

Pour un excédent de 1,705 suffrages, le parti catholique a obtenu 56 nominations; le parti libéral n'en a pas recueilli une seule.

Dans les arrondissements d'Anvers et de Malines, 8,271 catholiques disposent de 11 siéges; 6,448 libéraux n'en ont pas un seul.

Dans le Brabant, 10,360 électeurs libéraux n'ont pas un représentant. Les catholiques en ont conquis 16 à Bruxelles à l'aide d'une majorité de 1,300 voix sur 18,246 votants; 4 à Nivelles pour environ 100 voix de majorité, sur 3,225 votants.

A Bruges, Ostende et Ypres, où il y avait compétition, 3,439 catholiques disposent de tous les sièges, les 2,270 libéraux ne parviennent pas à en obtenir un seul dans toute la Flandre occidentale.

Il en est de même dans la province de Namur, où 3,248 catholiques ont été mis en possession de 8 siéges; l'opinion libérale, qui y comptait 2,560 suffrages, n'y est pas représentée.

C'est par un heureux hasard que l'opinion libérale est parvenue à glaner deux voix dans le Luxembourg, à Arlon et à Virton, et encore n'est-ce que par une différence de moins de 100 voix. Sinon, les 69 siéges à conférer eussent tous été acquis au parti catholique à l'exclusion entière des libéraux.

Si ces élections, composées des mêmes éléments, avaient eu lieu à la majorité proportionnelle, le résultat en eût été tout différent, ainsi que nous l'indiquons dans le tableau ci-après.

Digitized by Google

Résultat des élections générales de 1884 pour le renouvellement des membres de la Législature par l'application du mode proportionnel.

COLLÉGES ÉLECTORAUX.	VOTES VALABLES.	DÉPUTÉS A ÉLIRE.	MAJORITÉ PROPORTIONNELLE.	MOYENNE DES VOIX obtenues par les catholiques.	MOYENNE DES VOIX obtenues par les libéraux.	MOYENNE DES VOIX obtenues par les radicaux.	NOMBRE DE SIÉGES obtenus par les catholiques.	NOMBRE DE SIÉGES obtenus par les libéraux.	NOMBRE DE SIÉGES obtenus par les radicaux.	RÉPARTITION des VOIX POUR LES SIÉGES A CONFÉRER.
Anvers . .	12,223	8	1,534	6,818	5,405	»	4	4	»	6,818 : 1,534 = 4 + 682 5,405 : 1 534 = 3 + 803 Le 8e siége est attribué au candidat libéral pour 803 voix.
Malines (1) .	2,496	3	832	1,453	1,043	»	2	1	»	1,455 : 832 = 1 + 623
Turnhout (2).	»	3	»	»	»	»	3	»	»	1,045 : 832 = 1 + 213 Le 3e siége est acquis au candidat catholique.
Bruxelles (3).	17,127	16	1,070	6,929	6,399	3,799	7	6	3	6,929 : 1,070 = 6 + 509 6,399 : 1,070 = 6 − 21 3,799 : 1,070 = 3 + 489 Le 16e siége est attribué au candidat catholique pour 509 voix.
Louvain . .	3,581	5	721	2,340	1,241	»	3	2	»	2,340 : 721 = 3 + 177 1,241 : 721 = 1 + 522 Le 5e siége est attribué au candidat libéral.
Nivelles . .	3,223	4	804	1,655	1,568	»	2	2	»	1,655 : 804 = 2 + 47 1,568 : 804 = 1 + 764 Le 4e siége est attribué à ce dernier.
Bruges. . .	2,709	3	906	1,685	1,024	»	2	1	»	1,685 : 906 = 1 + 779 1,024 : 906 = 1 + 18 Le 3e siége est attribué au candidat catholique.

(1) Il n'y a pas eu de lutte dans l'arrondissement de Malines en 1884, force nous est donc de faire usage des chiffres de l'élection antérieure (1880).

(2) Depuis de longues années, il n'y a plus de compétition dans les arrondissements de Turnhout, qui élit 3 représentants, Dixmude, Courtrai, Furnes, Roulers, Thielt, 10 représentants.

Il est donc impossible d'apprécier s'il y a là d'autres volontés que celle de l'épiscopat, qui seul dispose à son gré des siéges électoraux.

(3) Pour l'arrondissement de Bruxelles, nous donnons le résultat de l'élection du 11 mai dernier, afin de pouvoir classer à part les candidats de l'Union et de la Ligue libérales et ceux du parti radical.

Digitized by Google

COLLÉGES ÉLECTORAUX.	VOTES VALABLES.	DÉPUTÉS A ÉLIRE.	MAJORITÉ PROPORTIONNELLE.	MOYENNE DES VOIX obtenues par les catholiques.	MOYENNE DES VOIX obtenues par les libéraux.	MOYENNE DES VOIX obtenues par les radicaux.	NOMBRE DE SIÉGES obtenus par les catholiques.	NOMBRE DE SIÉGES obtenus par les libéraux.	NOMBRE DE SIÉGES obtenus par les radicaux.	RÉPARTITION des VOIX POUR LES SIÉGES A CONFÉRER.
Dixmude. .	»	1	»	»	»	»	1	»	»	
Courtrai . .	»	4	»	»	»	»	4	»	»	
Furnes . .	»	1	»	»	»	»	1	»	»	
Roulers . .	»	2	»	»	»	»	2	»	»	Pas de lutte en 1884 et antérieurement.
Thielt. . .	»	2	»	»	»	»	2	»	»	
Ostende . .	1,128	1	»	572	556	»	1	»	»	
Ypres. . .	1,872	3	639	1,182	690	»	2	1	»	1,182 : 639 = 1 + 543 690 : 639 = 1 + 51 Le 3e siége est attribué au premier.
Arlon. . .	574	1	292	240	334	»	»	1	»	
Bastogne. .	443	1	232	277	166	»	1	»	»	
Marche . .	511	1	263	282	229	»	1	»	»	Résultat du 2 août 1870.
Neufchâteau	617	1	315	331	286	»	1	»	»	
Virton . .	593	1	299	293	300	»	»	1	»	
Namur . .	3,347	4	837	1,825	1,522	»	2	2	»	1,825 : 837 = 2 + 251 1,522 : 827 = 1 + 685 Le 4e siége est à ce dernier.
Dinant . .	1,320	2	639	818	502	»	1	1	»	818 : 639 = 1 + 170 502 : + 502 Le 2e siége est à ce dernier.
Philippeville	1,141	2	570	605	536	»	1	1	»	605 : 570 = 1 + 170 536 : + 536 Le 2e siége est à ce dernier.
Totaux. .	52,905	69	»	27,305	21,801	3,709	43	23	3	

On le voit, si ces élections avaient été équitablement faites à la majorité proportionnelle, les catholiques eussent obtenu 43 nominations, les libéraux 23, les radicaux 3. Dans aucune de nos provinces, ni l'opinion catholique, ni l'opinion libérale

Digitized by Google

n'eût été absolument privée de représentation au Parlement. Ici, au contraire, les provinces d'Anvers, de Brabant, de la Flandre occidentale, de Namur ne comptent plus un seul député libéral.

II

Lors de l'élection législative du 8 juin dernier, les deux partis rivaux étaient à peu près d'égale force dans les arrondissements en lutte. Le nombre des votants était de 42,872.

Les libéraux, pour 21,830 suffrages, ont obtenu 37 nominations; les catholiques n'en ont eu que 23 pour 21,042 suffrages. Et encore, par un déplacement de 75 voix à Gand, de 25 à Waremme, les libéraux auraient été mis en possession de 47 siéges; le parti catholique n'en occuperait que 13.

Si, maintenant, nous prenons la thèse contraire, nous constaterons que par un déplacement de 80 voix à Soignies, de 50 à Verviers, à Huy et à Mons, au profit des catholiques, ceux-ci eussent obtenu 8 nominations en plus.

Voilà à quelles iniques conséquences on aboutit fatalement par la pratique de notre régime électoral! Est-il étonnant que de pareilles éventualités excitent des passions violentes, que tous les partis, les uns comme les autres, usent et abusent de toutes sortes d'artifices pour gagner les quelques suffrages qui font les majorités?

Si, plus équitablement, le vote avait eu lieu à la majorité proportionnelle, les deux partis eussent obtenu le même nombre de siéges dans les colléges électoraux où la lutte était engagée. Dans les autres, le parti catholique, dont les candidats n'étaient pas combattus à Eecloo, Saint-Nicolas et dans le Limbourg, eût conservé les neuf siéges qu'il occupe, pour ainsi dire, à perpétuelle demeure.

Ce qui constitue le danger des élections faites à la majorité absolue, c'est que souvent ainsi les minorités les plus considérables sont privées de représentation dans les centres les plus importants, même dans plusieurs provinces. Ainsi, à la suite des élections du 8 juin, 5,531 libéraux qui ont pris part

Digitized by Google

aux votes ne seront plus représentés à la Chambre dans la Flandre orientale; 4,464 électeurs catholiques n'y auront que deux représentants dans le Hainaut.

Ce sont là des errements qu'il faut se hâter d'abandonner, si l'on ne veut désaffectionner le pays de ses institutions représentatives, porter de rudes atteintes à l'autorité et à la considération des détenteurs du pouvoir.

Procéder ainsi, c'est non seulement livrer tout au hasard, c'est donner une prime à la fraude, à la corruption. Sur un point quelconque du pays, quelques électeurs, souvent incapables d'apprécier l'importance du rôle qu'ils remplissent, quelquefois illettrés, votent un jour blanc, le lendemain noir, par caprice, sujétion, et cette seule raison suffit pour renverser un ministère et sa majorité.

L'élection à la majorité proportionnelle, comme nous allons le voir, n'occasionne pas des abus aussi révoltants. Chaque parti est représenté d'après sa force numérique, et sur tous les points du pays, chacun d'eux obtient des représentants.

COLLÈGES ÉLECTORAUX.	VOTES VALABLES.	DÉPUTÉS A ÉLIRE.	MAJORITÉ PROPORTIONNELLE.	MOYENNE DES VOIX obtenues par			NOMBRE DE SIÈGES obtenus par			RÉPARTITION des VOIX POUR LES SIÈGES A CONFÉRER.
				les catholiques.	les libéraux.	les radicaux.	les catholiques.	les libéraux.	les radicaux.	
Alost . . .	2,015	4	508	1,380	635	»	3	1	»	1,380 : 508 = 2 + 364 635 : 508 = 1 + 127 Le 4e siége est attribué au premier.
Audenarde (1)	1,513	3	513	952	591	»	2	1	»	952 : 513 = 1 + 439 591 : 513 = 1 + 78 Le 3e siége est au premier.

(1) Il n'y a pas eu de lutte sérieuse engagée en 1883 dans les arrondissements d'Audenarde, de Termonde et de Liége, force nous est donc de faire usage des résultats des élections antérieures (1882) et pour Termonde (1878).

Digitized by Google

COLLÉGES ÉLECTORAUX.	VOTES VALABLES.	DÉPUTÉS A ÉLIRE.	MAJORITÉ PROPORTIONNELLE.	MOYENNE DES VOIX obtenues par			NOMBRE DE SIÉGES obtenus par			RÉPARTITION des VOIX POUR LES SIÉGES A CONFÉRER.
				les catholiques.	les libéraux.	les radicaux.	les catholiques.	les libéraux.	les radicaux.	
Eecloo (1). .	»	1	»	»	»	»	1	»	»	Pas de lutte.
Gand . . .	7,811	8	977	3,969	3,842	»	4	4	»	3,969 : 977 = 4 + 61 3,842 : 977 = 3 + 911 Le 8e siége est attribué à ce dernier.
St-Nicolas (1).	»	3	»	»	»	»	3	»	»	Pas de lutte.
Termonde (2).	1,740	3	580	1,277	463	»	2	1	»	1,277 : 580 = 2 + 117 463 : = 1 — 117 Le 3e siége est attribué à ce dernier.
Ath. . . .	1,814	2	907	777	1,037	»	1	1	»	1,037 : 907 — 1 + 179 777 : + 777 Le 2e siége est attribué à ce dernier.
Charleroi. .	5,154	7	739	2,608	2,546	»	4	3	»	2,608 : 739 = 3 + 391 2,546 : 739 = 3 + 329 Le 7e siége est au premier.
Mons . . .	3,342	6	557	1,588	1,754	»	3	3	»	1,588 : 557 = 2 + 474 1,754 : 557 = 3 + 83 Le 6e siége est attribué au premier.
Soignies . .	2,525	3	842	1,173	1,352	»	1	2	»	1,173 : 842 = 1 + 331 1,352 : 842 = 1 + 510 Le 3e siége est à ce dernier.
Thuin. . .	2,260	3	734	1,004	1,256	»	1	2	»	1,004 : 734 = 1 + 270 1,256 : 734 = 1 + 522 Le 3e siége est à ce dernier.

(1) Dans ces calculs nous ne tenons pas compte des votes des arrondissement d'Eecloo, de Saint-Nicolas et des trois colléges électoraux du Limbourg, morts depuis de longues années à la vie politique. Le vote seul à la majorité proportionnelle pourrait les faire renaître et permettre ainsi d'apprécier la valeur respective des partis.

(2) Voir note 1, page 265.

Digitized by Google

COLLÉGES ÉLECTORAUX.	VOTES VALABLES.	DÉPUTÉS A ÉLIRE.	MAJORITÉ PROPORTIONNELLE.	MOYENNE DES VOIX obtenues par			NOMBRE DE SIÉGES obtenus par			RÉPARTITION des VOIX POUR LES SIÉGES A CONFÉRER.
				les catholiques.	les libéraux.	les radicaux.	les catholiques.	les libéraux.	les radicaux.	
Tournai . .	3,113	4	778	1,350	1,763	»	2	2	»	1,350 : 778 = 1 + 572 1,763 : 778 = 2 + 207 Le 4e siége est attribué au premier.
Huy . . .	1,228	2	615	575	653	»	1	1	»	653 : 615 = 1 + 38 575 : + 575 Le 2e siége est à ce dernier.
Liége (1) . .	5,733	9	637	2,073	3,660	»	3	6	»	2,073 : 637 = 3 + 162 3,660 : 637 = 5 + 575 Le 9e siége est à ce dernier.
Verviers. .	3,473	4	868	1,732	1,791	»	2	2	»	1,732 : 868 = 2 — 4 1,741 : 868 = 2 + 5
Waremme .	1,121	2	561	584	537	»	1	1	»	584 : 561 = 1 + 23 537 : 561 = 1 — 24
Hasselt . .	»	2	»	»	»	»	2	»	»	Pas de lutte.
Maeseyck (2)	»	1	»	»	»	»	1	»	»	
Tongres . .	»	2	»	»	»	»	2	»	»	
Totaux. .	42,872	69	»	21,042	21,830	»	39	30	»	

(1) Voir note 1, page 265.
(2) Voir note 1, page 266.

Nous posons en principe qu'une élection faite à la majorité absolue ne saurait jamais produire une équitable répartition des mandats à conférer. Nous allons en fournir la preuve évidente.

Nous invoquerons, d'abord, le témoignage décisif que nous fournit M. de Laveleye dans une étude publiée par la *Pall Mall Gazette* de Londres, après nos élections générales de 1884. Nous nous bornerons cependant, pour ne pas excéder la mesure, à emprunter les chiffres officiels à partir de 1874, recueillis par l'auteur.

Digitized by Google

Lors de nos élections générales de 1874, 36,082 électeurs ont pris part aux votes. Les libéraux ont obtenu 36 siéges à la Chambre pour 18,177 suffrages exprimés; les catholiques n'en ont eu que 26 pour 17,334. Une majorité de 843 suffrages a donc procuré 10 mandats à l'opinion libérale.

En 1876, c'est le contraire qui arrive. 20,720 libéraux ne parviennent à élire que 21 représentants, tandis que les catholiques en obtiennent le double, 42, pour une différence en plus de 2,154 voix.

En 1878, nouvelle métamorphose non moins étrange. Les libéraux, pour 22,104 suffrages, ont 48 siéges; les catholiques, pour 17,730, n'en obtiennent que 18; enfin, en 1880, avec 22,222 votants, les libéraux ne parviennent à élire que 26 députés, les catholiques en ont 40 pour 20,970 suffrages.

A Anvers, le 13 juin, 1876, les catholiques étaient au poll au nombre de 5,047
Les libéraux 4,881

Les premiers obtenaient les 6 siéges à conférer pour . . . . . 166 voix de majorité.

A Bruges, les catholiques ont eu . . . . 1,395 voix.
Les libéraux . . . . . 1,384 —

Les 3 siéges ont été conquis par une différence de . . . . . 11 voix.

A Ypres, les catholiques ont réuni . . . 1,135 voix.
Les libéraux . . . . . 1,019 —

3 siéges obtenus pour . . . . . 114 voix.

Voilà donc 12 siéges gagnés pour une différence de 291 voix sur un nombre de votants qui, dans les trois colléges, a été d'environ 15,000.

N'est-ce pas là une monstruosité? Peut-on dire que c'est là l'expression sincère de la pensée du corps électoral?

Par contre, à Nivelles, les 4 siéges ont été conférés aux libéraux pour une majorité de 150 voix; à Philippeville, 2 siéges pour une différence de 25 voix. C'est donc 6 siéges obtenus pour 175 suffrages.

Digitized by Google

A Gand aussi, à chaque élection, le résultat dépend d'une majorité insignifiante.

En 1878, les libéraux l'ont emporté à l'aide d'une majorité de 588 voix sur 8,290 votants; en 1882, par 72 voix seulement. Par contre, en 1886, 8 catholiques sont élus par une majorité de 134 voix. Plusieurs d'entre eux n'ont obtenu que quelques voix en plus que la majorité absolue.

Partout, dans les grands colléges électoraux, des minorités de 5,000 à 6,000 voix sont privées de toute représentation par des excédents de 50, 100 suffrages, formant l'appoint des majorités.

En 1880 aussi, les libéraux ont eu, pour 22,467 suffrages, 50 siéges à la Chambre; les catholiques n'en obtenaient que 19 pour 21,673 votants. Un excédent de 784 voix a donc valu 15 mandats de représentant à l'opinion libérale.

A Liége également, lors de la dernière lutte en 1882, les libéraux ont obtenu 9 siéges à la Chambre pour 3,660 suffrages. Les catholiques, au nombre de 2,073, n'en ont pas eu un seul.

La majorité proportionnelle en eût donné 6 aux libéraux, 3 au parti catholique. Ce qui eût été beaucoup plus équitable.

En revanche, les libéraux eussent obtenu un siége à Alost pour 653 suffrages, un à Audenarde pour 591, un à Termonde pour 463, un à Malines pour 1,045.

Nous avons dit que le 10 juin 1884 les indépendants obtinrent, par une majorité d'environ 1,300 voix, les seize siéges de représentant pour l'arrondissement de Bruxelles, que le même jour, à Nivelles, les catholiques renversaient toute la députation libérale à l'aide d'une majorité de 87 voix seulement, sur 3,225 votants. Mais ce qu'il faut ajouter, c'est que le 8 juillet suivant, les mêmes colléges électoraux, réunis pour élire des sénateurs, mettaient mieux encore en évidence l'absurdité de notre système électoral, en élisant tous les libéraux dans les deux collèges, là où avaient été élus le mois précédent, par les mêmes électeurs, vingt représentants de l'opinion contraire.

Digitized by Google

Étrange spectacle ! Par suite de leurs mandats respectifs, les élus des mêmes électeurs doivent voter blanc et noir selon qu'ils siégent au Sénat ou à la Chambre des représentants.

« Qu'est-il advenu du 10 juin au 8 juillet? Quelques centaines d'électeurs, disait M. Pirmez au congrès d'Anvers, avaient passé d'un camp dans l'autre, et cette évolution d'un nombre d'électeurs qui, par leur force numérique, n'avaient pas droit à un mandataire, déplaçait 32 voix à la Chambre et 16 au Sénat pour le seul arrondissement de Bruxelles.

« Et, ajoutait-il, il y a des gens qui discutent gravement, sérieusement, qui, des élus de juin ou de juillet, représentent le corps électoral de la capitale. »

Que l'on remonte n'importe à quel moment de l'histoire de nos luttes électorales, et on constatera toujours les mêmes abus qui sont la conséquence nécessaire de notre mode de procéder.

Ainsi, il y a seize ans, il a suffi de quelques centaines de suffrages, heureusement répartis, pour renverser le gouvernement :

A Ypres, en 1870, les catholiques ont obtenu	1,020	suffrages,
Les libéraux	940	—
Majorité. . .	80	voix,

qui ont produit l'élection des quatre représentants de ce collége.

A Gand, les catholiques ont eu	3,150	voix,
Les libéraux	2,975	—
Majorité. . .	175	voix,

produisant l'élection de 6 représentants.

A Audenarde, une majorité de 250 voix donnait également trois représentants à l'opinion catholique. En résumé, 500 suffrages ont suffi pour faire élire treize représentants et amener la chute du pouvoir constitué.

Quelle a été la cause déterminante de ce grave événement?

Le cabinet libéral n'avait pas assez promptement, au gré des intéressés, pourvu à l'augmentation de la pension des

Digitized by Google

officiers en retraite; il avait osé faire voter par la Législature un projet de loi augmentant le droit d'accises sur les alcools !!

En Belgique, sous notre régime électoral, le gouvernement est à la merci de toutes les coteries, des intérêts les plus étroits, avec lesquels il doit compter s'il ne veut être renversé à la première occasion.

Ainsi, un exemple entre mille : ni la suppression du remplacement militaire, ni l'organisation de la réserve n'ont pu être décrétées jusqu'ici, pour ne pas mécontenter une poignée de récalcitrants du corps électoral qui sont, en fait, les plus omnipotents de nos gouvernants.

C'est avec raison que les esprits sagaces, réfléchis, chaque jour plus nombreux, répudient hautement un mode de procéder qui livre tous les deux ans le pouvoir à la discrétion d'une infime minorité, composée d'éléments flottants et sans valeur, penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, par caprice ou par intérêt.

Dans ces conditions, le gouvernement n'a pour appui qu'une majorité vacillante et sans lendemain, dont les pouvoirs sont légitimement contestés par ses mandants eux-mêmes; il manque de stabilité, de l'autorité nécessaire pour rendre fécond son passage aux affaires.

Le vote à la majorité absolue, dans les grands colléges électoraux, provoque des coalitions qui répugnent à la conscience de ceux qui souvent sont réduits à s'y associer, s'ils ne veulent assurer l'élection de leurs adversaires de principe. Les ultramontains font alliance avec les conservateurs, avec les indépendants; les libéraux des nuances les plus modérées, avec les radicaux les plus exagérés.

« Ce qu'il y a de détestable dans le régime actuel, dit M. de Laveleye, c'est qu'il force les hommes modérés à voter pour des candidats et pour des mesures de nuance extrême, sous peine d'abdiquer. On l'a bien vu en France aux dernières élections, à Paris surtout. Supposons que la liste qui l'emporte en regard de la liste royaliste soit la liste rouge : que peut faire un homme modéré qui ne désire pas une restauration, parce qu'il y voit une occasion de révolutions nouvelles, et

Digitized by Google

qui, d'autre part, ne veut à aucun prix fortifier les intransigeants et les socialistes? Il est impuissant; il ne peut que s'abstenir.

« Même situation à Bruxelles. Fait-on une liste radicale, les doctrinaires s'abstiennent. Fait-on une liste doctrinaire, les radicaux ne viennent pas au scrutin et travaillent plus activement encore que les catholiques à la démolir.

« Le système de votation actuel a donc pour résultat de réduire à l'impuissance les hommes modérés des deux partis, de faire triompher les éléments extrêmes et de donner ainsi aux luttes politiques un caractère de violence et d'âpreté qui peut mettre en péril les institutions libres. »

Il a d'autres défauts encore, qu'il importe de signaler ici; il anéantit toute vie politique, toute préoccupation de la chose publique chez les populations dominées par une influence quelconque, prépondérante sur l'esprit de la majorité. Là où il y a absence continuelle de compétition, quand une autorité, une personnalité peut, sans résistance, dicter sa volonté, la minorité impuissante est réduite à l'abstention. Ou elle disparaît, étouffée par la toute-puissance qui la domine, ou elle saisit avec ardeur la première occasion favorable pour se débarrasser de la domination dont elle est la victime.

Ainsi, dans plusieurs arrondissements des Flandres, dans tout le Limbourg, la population a peu à peu abandonné toute intervention dans le choix de ses mandataires. Là, toute la vie politique est aux mains de l'épiscopat, qui choisit sans conteste les candidats à élire, et qu'accepte d'autant plus aisément l'électeur que, le plus souvent, il ignore la nature du mandat qu'il est appelé à conférer et même le nom et la personne de ce candidat.

III

Qui nova remedia accipere nolit,
nova mala expectet.

BACON.

Si, en 1884 et 1886, il avait été procédé à nos élections législatives par le mode proportionnel, notre Chambre des représentants serait composée de 81 catholiques, 54 libéraux,

Digitized by Google

3 radicaux. Personne ne pourrait se plaindre équitablement d'un pareil résultat; il faudrait que tous en acceptassent les conséquences, sauf à chercher à les modifier dans les élections à l'avenir.

Il est loin d'en être ainsi aujourd'hui. La Chambre des représentants est composée de 98 membres du parti catholique, le parti libéral est réduit à une minorité de 40 voix.

De tout le pays flamand, des deux Flandres, des provinces d'Anvers et de Limbourg, il ne reste plus un représentant de l'opinion libérale, pas un de la province de Namur. Si le Brabant en possède un pour un million d'habitants, c'est grâce à une élection partielle et au concours au ballottage de toutes les nuances de l'opinion libérale.

Sans la province de Liége et celle du Hainaut, cette grande forteresse inexpugnable du libéralisme, il ne resterait plus à la Chambre, sur les 138 membres dont elle se compose, que *trois* mandataires du libéralisme.

Les votes de Waerschoot, de Brecht, de Santhoven suffisent pour annihiler ceux de nos deux grandes cités industrielles et commerciales, absolument privées de tout mandataire à la représentation nationale.

Ce sont en réalité des non-valeurs, des natures inconscientes et absolument étrangères à la vie sociale et politique qui décident, à Anvers et à Gand, de l'élection de 8 sénateurs et de 17 représentants.

Dans les conseils provinciaux d'Anvers et du Limbourg, pas un seul siége n'est occupé au nom de l'opinion libérale; il n'y en a que 4 sur 69 dans la Flandre occidentale, 18 dans la Flandre orientale, 14 dans la province de Namur.

Un pareil état de choses peut-il, sans de graves éventualités, longtemps se prolonger? Croit-on que toutes nos grandes cités se résigneront à subir indéfiniment une aussi humiliante exclusion? N'est-il pas surtout à redouter qu'à un moment donné, les éléments les plus ardents de la jeunesse facile à émouvoir ne donnent, eux aussi, l'impulsion aux masses populaires, dont les revendications deviennent de plus en plus pressantes et redoutables?

Digitized by Google

N'est-il pas à craindre qu'un parti aussi puissant que l'est aujourd'hui le parti clérical ne vienne par des imprudences, des prétentions exorbitantes, mettre le comble à l'irritation qui germe et grandit dans tous les cœurs?

Bien aveugles, bien imprudents seraient nos gouvernants s'ils n'étaient pénétrés des dangers imminents de notre situation, s'ils ne cherchaient à les conjurer par des mesures pratiques, efficaces.

Moins qu'aucun autre, le parti clérical pourrait se permettre des témérités de nature à froisser les aspirations légitimes du sentiment public. Ses élus à la Législature ne peuvent se dissimuler qu'ils tiennent bien plus leurs mandats de l'intervention de l'épiscopat que de la libre volonté de leurs électeurs; ils savent que pas un d'eux ne conserverait le poste qu'il occupe sans la main toute-puissante qui les couvre de sa protection; ils ne peuvent se dissimuler qu'un pouvoir acquis à ce prix est bien éphémère et qu'un gouvernement qui n'a que de pareilles assises peut devenir un véritable danger dans les moments de crise, de perturbation sociale.

« Supposons, disait naguère M. de Laveleye, dont les prévisions ne se sont que trop réalisées, qu'aux élections prochaines, le parti catholique l'emporte à Gand, à Waremme et à Verviers, *Quod Dii avertant!* N'en résulterait-il pas une situation fausse et périlleuse à tous égards et pour tous? Le parti catholique, enivré de sa toute-puissance, ne serait-il pas porté à adopter de ces mesures que condamnait avec tant de raison Léopold Ier, et qui, comme on l'a vu si souvent en France, préparent l'ère des luttes civiles et des coups d'État?

« Le parti libéral, qui a pour adhérents environ la moitié des électeurs, ne serait plus alors représenté au Parlement que par quelques députés de Liége et du Hainaut. Le pays flamand tout entier, qui renferme une minorité libérale nombreuse, active, dévouée, ardente, n'aurait plus un seul représentant. Sans m'inspirer en aucune façon de mes opinions politiques personnelles et en ne considérant que l'intérêt supérieur de l'avenir de mon pays, je n'hésite pas à

Digitized by Google

dire qu'une semblable situation constituerait un véritable danger pour notre nationalité et pour nos institutions.

« La royauté, qui ne doit avoir en vue que les intérêts permanents de la nation, se trouverait bientôt acculée devant ce redoutable dilemme auquel elle n'a échappé récemment qu'à grand'peine : ou bien elle devrait accorder, malgré elle, son assentiment à des mesures extrêmes et violentes qu'elle ne saurait approuver et qui la compromettraient aux yeux de la partie la plus active et la plus ardente de toutes nos grandes villes; ou bien elle devrait faire usage de son *veto* et inaugurer le régime du gouvernement personnel, expérience très dangereuse dans un pays habitué au *self government* et qui, en Angleterre, est considérée désormais comme une impossibilité.

« Le parti libéral, n'ayant plus, dans la direction des affaires publiques, la part d'influence qui lui revient en raison de son importance, ne tarderait pas à devenir une minorité désespérée et factieuse, prête à faire usage des moyens d'action que lui offre la population des grandes villes.

« Les hommes modérés, les éléments conservateurs du parti catholique seraient débordés et forcés à leur tour de voter des mesures qu'au fond du cœur ils désapprouveraient. »

« Si, disait également M. Bara à Tournai, à la veille des élections du 8 juin, à l'aide d'habiles intrigues, d'exploitation d'intérêts privés, de promesses fallacieuses, d'odieux abus de la religion, on parvient à composer les Chambres presque exclusivement de serviteurs du clergé, on court à de graves dangers, car les forces libérales n'existeront pas moins dans le pays, elles seront considérables et elles sauront se faire sentir d'une manière ou d'une autre, et parce qu'elles ont le droit de peser dans la gestion des affaires publiques. »

Nous faisons des vœux pour que ces paroles prophétiques ne restent pas sans écho dans la conscience des hommes d'État à qui incombe la responsabilité de la situation.

Il est grand temps de reviser au plus tôt notre code électoral, si souvent remanié dans ces dernières années que les

Digitized by Google

plus experts eux-mêmes ont peine à s'y diriger. Il faut que satisfaction soit donnée à toutes les légitimes revendications, qu'une place plus large y soit réservée aux éléments de la population, actifs, intelligents, conscients du rôle que l'électeur remplit dans les comices; il faut surtout que les fortes minorités ne soient plus considérées comme des non-valeurs que l'on peut impunément dédaigner.

C'est à la représentation proportionnelle qu'il faut avoir recours si l'on veut que désormais nos élections soient la fidèle expression du sentiment public, que toutes les subdivisions importantes du corps électoral interviennent activement dans la gestion des affaires et des intérêts généraux, que les minorités soient mises à même d'exercer un contrôle salutaire sur les agissements des détenteurs du pouvoir.

Pour que ce mode de procéder puisse fructueusement fonctionner sur tous les points du pays, nos petites circonscriptions, pour les élections législatives, devront nécessairement être groupées de telle sorte que chaque collége électoral ait au moins trois mandats à conférer.

Ainsi, dans la Flandre occidentale, les arrondissements de Bruges, Ostende et Thielt réunis éliraient	6	représ.
Ypres, Furnes et Dixmude	5	—
Courtrai et Roulers.	6	—
Dans la Flandre orientale, Gand et Eecloo. . .	9	—
Dans le Hainaut, Tournai et Ath.	6	—
Dans la province de Liége, Huy et Waremme. .	4	—
La province de Limbourg formant un seul collége électoral	5	—
La province de Luxembourg, id.	5	—

Les électeurs devraient déposer leurs votes au chef-lieu de leur canton; les urnes, cachetées, portées au bureau principal, seraient dépouillées par des magistrats étrangers à la circonscription, désignés soit par le sort, soit par M. le président de la cour d'appel du ressort.

Notre tâche est terminée, nous croyons ne pouvoir mieux

Digitized by Google

la compléter qu'en reproduisant ici ce que disait naguère un des hauts fonctionnaires au service du gouvernement :

« Que l'on persiste, écrivait l'honorable gouverneur de la province de Liége, à n'accorder de représentants qu'aux majorités, et la Belgique sombrera; qu'au contraire, on attribue à chacun de nos partis politiques la part de la représentation nationale à laquelle son importance lui donne droit, et, chacun pouvant poursuivre législativement la réalisation de ses aspirations, le pays sera sauvé, nul n'ayant droit de se plaindre d'avoir été frappé d'ostracisme. Les idées subversives ne deviennent dangereuses que quand elles sont celles de la majorité, et le meilleur moyen de se garer des minorités factieuses, c'est de les appeler à intervenir; leurs actes seront la condamnation la plus sûre de leurs théories. »

HENRI MARICHAL.

Digitized by Google

LE MARIAGE D'ANGO [1]

IV

Sur ces entrefaites, un grand changement eut lieu dans l'existence d'Ango Bartels. Son oncle, ayant terminé les affaires qui l'avaient appelé à Bruxelles, retournait à Amsterdam. Où placer le jeune homme pendant les quelques mois qu'il devait encore passer à Bruxelles? A l'Institut Durandal? Ango s'y refusait énergiquement. Consulté par mon ami, je lui conseillai de s'adresser à l'honorable M. Ordener. Je savais que le brave homme avait plusieurs fois déjà tenu des pensionnaires et qu'on trouvait chez lui tous les égards de la vie de famille.

L'oncle accepta, et c'est ainsi qu'Ango Bartels vint établir ses pénates à deux pas de chez moi, rue du Petit-Village.

Ce fut pour nous une grande joie; désormais nous pouvions nous voir tous les jours, et bientôt je pris l'habitude d'aller passer la soirée chez le bon Zô, où je fus de suite traité comme un enfant de la maison.

Quelle simple et charmante famille que cette famille Ordener! J'y pense toujours avec émotion.

Jamais je ne vis ménage plus disparate en apparence, mieux d'accord au fond. M^me^ Ordener, née Sidonie Blyckaerts, était une vraie Bruxelloise du quartier de la rue de Flandre.

Ses joues rebondies, son teint frais et ses yeux bruns avaient

[1] Voir la *Revue* du 15 juin 1886.

Digitized by Google

séduit le cœur simple et sentimental du blond Allemand; ils avaient uni leurs humbles destinées et s'en étaient trouvé bien.

Quant à leurs cinq enfants, trois filles et deux garçons, la fantaisie paternelle les avait affublés des noms germaniques de Betta, Mina, Elsa, Siegfried et Gottfried. Ils se suivaient de près, l'aînée Betta pouvait avoir douze ans, le cadet Gottfried en avait cinq. C'étaient de fort jolis enfants, les uns bruns comme leur mère, Betta, Mina et Gottfried, les autres, Siegfried et Elsa, blonds comme leur père. Tout ce petit monde s'occupait déjà. Les fillettes aidaient la mère dans les travaux de son métier, les garçons allaient à l'école, et le soir au souper on se retrouvait à table, et c'étaient alors des cris, des rires, des espièglerie à n'en pas finir.

La gaieté était la marque distinctive de cette aimable famille; on y riait toujours; le père seul était grave, et rien n'était plus curieux que le contraste qu'offrait le pâle et solennel visage du digne professeur, empesé dans sa cravate blanche, avec les joues roses, le regard brillant, les traits épanouis de sa femme et de ses enfants.

Intrigués par l'air étrange et le teint bronzé du Malais, les cinq mioches ne tardèrent pas à s'éprendre pour lui d'une belle amitié qu'Ango leur rendait.

Il leur racontait des histoires, jouait au cheval fondu avec les deux gamins, découpait des cartonnages pour les petites filles et les gorgeait de bonbons, ce qui faisait jeter les hauts cris à M^me^ Ordener.

Du reste, il vivait là comme chez lui; il occupait au premier une belle chambre qui donnait sur le jardin, où il pouvait fumer à l'aise ses manilles favoris en regardant les lavandières qui pendaient le linge sur les cordes, ou l'étendaient sur le gazon et l'arrosaient à grands coups d'arrosoir.

Ce qui l'amusait surtout, c'était de voir courir dans le jardin, au milieu de la blanchisserie, des paniers, des cuviers et des seaux, les trois fillettes de M^me^ Ordener, la brune Betta qui tordait déjà le linge, Mina qui l'étalait savamment sur les pelouses, Elsa enfin, la blonde Elsa, qui barbotait toujours

Digitized by Google

dans l'eau comme un canard et que mon ami Ango avait fort poétiquement surnommée l'Ondine aux cheveux d'or.

C'est dans ce milieu tranquille et charmant que Bartels poursuivit ses études sous la direction du bon Ordener. Direction paternelle, s'il en fut jamais, car le brave homme ne savait comment s'ingénier pour faire plaisir à son pupille. Quelquefois, il nous conduisait tous, le soir, au concert du Jardin zoologique ou bien au Gymnase polytechnique, tenu alors au Marché-aux-Poulets par un prestidigitateur du nom de M. Robin, physicien de Sa Majesté la reine d'Angleterre. Oh! ce Gymnase polytechnique, quelles belles et réjouissantes soirées nous y passâmes souvent! On y voyait alors une famille d'acrobates célèbres, la famille Cottrely, de New-York, dont les membres s'y livraient, dans leurs maillots pailletés d'argent, à toutes les prouesses de l'équilibre et du trapèze.

Je la revois encore, comme si c'était hier, cette chère salle du Gymnase polytechnique, blanc et or, avec ses files de fauteuils de velours rouge, et tout au fond, au premier, son unique rang de loges profondes et sombres! C'est dans ces loges que nous nous placions d'ordinaire. Entassés les uns à côté des autres, les petits au bourrelet, les grands en arrière, hissés sur de hautes chaises, nous voyions se dérouler devant nous les merveilles des *Jeux sylphides et icariens* de la famille Cottrely, les *Délices thessaliens*, les *Quatre fils de Pharaon*, les *Exercices extatiques*, les *Rêveries célestes*, et nous écoutions de toutes nos oreilles les *Harmonies chinoises*, dont une série de cloches de toute grandeur formaient l'orchestre. Les Cottrely brillaient surtout dans les poses académiques et leur callisthénie trouvait en nous d'ardents adeptes. Dans l'intervalle des exercices, nous nous précipitions tous les sept, garçons et filles, dans le fond de la loge, et nous y recommencions pour notre compte les Délices thessaliens. Ango, qui était fort et souple comme un jaguar, marchait sur les mains et faisait le bras de fer, pendant que je renouvelais avec Siegfried et Gottfried les culbutes des fils de Pharaon, et que Betta, Mina et la mignonne Elsa imitaient les poses

Digitized by Google

les plus expressives des Rêveries célestes. Malheureusement, nous ne possédions pas le flegme tout britannique des honorables Cottrely, et nos rires intempestifs nous faisaient parfois dégringoler les uns sur les autres comme des capucins de carte, avec un tel tapage que les spectateurs des fauteuils tournaient la tête et levaient les yeux pour voir ce qui se passait dans cette loge infernale. Mais l'élévation de la loge et du bourrelet ne leur permettait de rien voir, sinon la bonne figure placide, la cravate blanche et les lunettes d'or du respectable M. Ordener et le visage épanoui de son épouse.

Du reste, bientôt les sons bizarres du mélophone nous rappelaient à l'ordre et nous reprenions nos places pour assister aux lamentables aventures du *Singe du Congo*, *grande scène brésilienne mimo-dramatique*, exécutée par tous les Cottrely.

Le spectacle se terminait d'ordinaire par les tableaux changeants de l'agioscope, l'ascension du mont Blanc, la chute du Rhin avec ses effets d'eau et de train express ou le tremblement de terre de Lisbonne illuminé par les flammes de l'incendie.

Quelques jeux de lumière caléidoscopiques scintillaient ensuite sur un écran noir au rythme du mélophone, le mot *Bonsoir* apparaissait, le rideau tombait, le gaz se relevait et nous quittions le Gymnase polytechnique l'imagination et les yeux pleins de miroitements, de poses académiques et de jeux sylphides.

Cependant le temps passait. Le mois d'août arriva et avec lui les vacances et la distribution des prix.

A cette distribution des prix, le directeur attachait la plus grande importance. Il la voulait splendide, et, pour mieux recommander son établissement, pour que tout le monde pût en juger *de visu*, il résolut de donner la distribution à l'Institut continental même.

La vaste cour fut donc couverte d'un immense vélum blanc à rayures rouges, sous lequel furent rangés, sur le sol soigneusement sablé, les bancs et les chaises. Dans le fond, sous la haute galerie du bâtiment de derrière, se dressa l'estrade chargée de livres et de couronnes. Un orchestre fut

Digitized by Google

installé sur le palier du grand escalier de pierre converti en tribune; et tout étant en place, le 15 août 1857, par un beau soleil d'été, la foule des parents, des élèves et des invités s'engouffra sous la marquise de la porte d'entrée, enfila le vestibule décoré d'arbustes verts et vint prendre place sous le vélum.

Alors, sur les fauteuils de velours rouge de l'estrade, s'assirent le curé de la paroisse, le directeur, quelques professeurs illustres et diverses notabilités destinées à rehausser la solennité par leur présence.

Puis, l'orchestre entonna une marche triomphale, on chanta des chœurs, le directeur prononça un discours sur l'importance des études professionnelles en se balançant sur ses longues jambes, et le défilé des diplômes commença.

Tout le monde avait des prix : prix de lecture, d'écriture, de déclamation, de chimie, de physique, de mémoire, même des prix de persévérance pour ceux qui n'en avaient pas d'autres. Fricasse eut un prix de religion! Bartels emporta tous les prix de langue, allemand, anglais, flamand. J'eus aussi mon petit succès, et je me rappelle que lorsque je m'approchai pour recevoir mon prix de narration française, le bon vieux curé qui me le donna me dit, en me tapant doucement sur l'épaule :

« Surtout, mon cher enfant, n'écrivez jamais de romans! »

Peut-être avait-il raison.

La distribution finie, le public, enthousiaste et grillé par trente degrés de chaleur, se précipita dans les classes, où régnait une douce fraîcheur et où l'on pouvait admirer, le long des murs, les chefs-d'œuvre des élèves de l'Institut.

Qu'elles nous semblaient drôles, ces classes, séjour habituel du silence et des longs ennuis, maintenant envahies tout à coup par une foule joyeuse, élégante, ornées de dessins, d'aquarelles, de cartes et de guirlandes de verdure! Nous ne les reconnaissions plus.

Au milieu du brouhaha, Ango me prit à l'écart :

« Je pars ce soir, me dit-il.

— Ce soir! »

Digitized by Google

Je tressaillis. Il y avait longtemps que nous parlions de ce départ, mais je ne le voyais toujours que dans le lointain. Il était arrivé pourtant, l'instant cruel de la séparation. Et quelle séparation! Plus jamais, plus jamais, sans doute, nous ne nous reverrions.

Aux larmes qui brillaient dans mes yeux, Ango vit mon émotion.

« Viens, » me dit-il.

Il m'entraîna dans le coin de la salle de gymnastique, d'ordinaire si bruyante, aujourd'hui morne, nue, glaciale. Nous nous assîmes sur un tabouret de voltige. Ango me prit la main.

« Marcel, dit-il, console-toi, je t'écrirai; mais promets-moi que tu m'écriras aussi. Voici mon adresse.

— Tu retournes déjà à Java?

— Non, je vais à Amsterdam. Dans huit jours, nous partons. Je serai à Batavia dans deux mois. Je t'écrirai aussitôt après mon arrivée. Écoute, nous ne nous verrons peut-être plus. Tu es mon ami, je veux te laisser un souvenir. Prends. »

Il ôta de son doigt sa bague de rubis et me la donna.

« Qu'est-ce que tu me donneras, toi? » dit-il.

Ce que je lui donnerais? Je n'avais rien. Je vidai mes poches. Au milieu de l'amas d'objets bizarres qui s'y trouvaient à demeure, il choisit un petit canif à manche d'ivoire qu'il m'empruntait souvent pour tailler ses crayons.

« Veux-tu? » dit-il.

Je le lui donnai avec enthousiasme.

« Et maintenant, reprit-il, quittons-nous. Marcel, dis-moi adieu. »

Je me jetai dans ses bras en pleurant. Il me serra bien fort contre sa poitrine, et, me repoussant doucement :

« Sois calme, dit-il; allons retrouver nos parents. »

Je le regardai en séchant mes larmes; il était grave et fier, ses yeux brillaient comme des diamants noirs; mais un brouillard humide adoucissait leur éclat un peu dur et leur donnait des reflets de velours.

Digitized by Google

« Adieu! » dit-il en me serrant la main.

Nous sortîmes et, sans nous regarder, nous nous perdîmes dans la foule bruyante, où je ne tardai pas à retrouver ma famille.

V

Le départ d'Ango ne fut pas sans mêler quelque amertume à la joie de mon entrée en vacances; mais j'avais quatorze ans, j'étais entouré de parents et d'amis, et bientôt la première impression pénible et toute nerveuse de la séparation s'effaça, et dans ma mémoire il ne resta plus qu'un souvenir radieux et doux, la fière image du Malais.

D'ailleurs, nous avions promis de nous écrire. C'est Ango qui devait commencer la correspondance. J'attendis longtemps. En 1857, le canal de Suez n'existait pas encore, et les trois mille lieues qui nous séparent aujourd'hui de Java en faisaient plus de cinq mille par le cap de Bonne-Espérance. Ce ne fut qu'après la nouvelle année que je reçus la première lettre de mon ami.

Elle était longue et affectueuse, pittoresque et singulièrement poétique, comme tout ce qui sortait de la plume d'Ango.

Il me racontait en détail sa longue traversée, une tempête qu'ils avaient essuyée au Cap, la vie à Batavia. Il m'envoyait des dessins qui le représentaient avec ses trois frères, son père et des serviteurs innombrables. Puis il me parlait de ses chasses, d'une visite au sultan de Sourakarta et aux ruines de Boro-Boudor, d'une ascension du Tankoubanpahou, le terrible volcan aux cratères remplis de soufre bouillant; mais ce qui me toucha le plus, c'est qu'il avait conservé mon petit canif. « Il repose dans une boîte de santal, m'écrivait Ango, et quand je veux me souvenir de toi, je le prends en main, je l'ouvre, je le referme et je revois aussitôt la classe de dessin où nous taillions nos crayons sous le regard vigilant de l'illustre Anderson. »

Il finissait sa lettre en me demandant des nouvelles de l'institut, de la famille Ordener, du famélique Boulette, de ce

Digitized by Google

petit singe de Fricasse, de Balandard, de la Science, de Podas et de l'élégant Spongiole.

Je lui répondis aussitôt, et dès lors s'établit entre nous une longue correspondance, bien intermittente, il est vrai, car des mois entiers s'écoulaient entre nos lettres.

Cela dura cinq ans. Bien des événements s'étaient passés: Ango avait perdu son père, et ses trois frères géraient maintenant en commun les vastes plantations des Bartels; moi-même, j'avais quitté l'institut Durandal et j'étudiais le droit à l'université de Bruxelles. Tout avait changé autour de nous et en nous, excepté notre mutuelle affection. Cinq longues années n'avaient pu l'affaiblir, et nous faisions mentir le vieux proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur. »

J'attendais depuis plusieurs mois une lettre d'Ango, quand, dans les derniers jours de septembre 1862, comme il faisait beau et que les fêtes anniversaires de la Révolution battaient leur plein, je me rendis aux bains Saint-Sauveur. Les années n'avaient point diminué mon ancienne passion pour la natation, et, au retour d'un petit voyage de vacances le long de la côte belge, je n'étais pas fâché de me plonger dans l'eau douce après avoir pendant quelques semaines tiré ma coupe en pleine eau de mer.

Le coquet bassin rose brillait sous le soleil qui traversait son toit vitré. L'eau, fraîchement renouvelée à l'occasion des fêtes, prenait des teintes d'émeraude sous les reflets du fond de briques rouges, les fontaines et les douches ruisselaient en gerbes chatoyantes, et de nombreux baigneurs couraient le long des balustrades, sur les escaliers ou le tremplin, et se jouaient dans le bassin, en remplissant la grande halle vitrée du brouhaha de leurs clameurs sonores.

Je regardais ce spectacle, qui m'égaye toujours, car il est vivant, il est l'expression joyeuse de la force et de l'activité saine et libre, quand mes yeux furent attirés par un personnage singulier qui surgit tout à coup au balcon du premier étage, sous la grande horloge. Il enjamba la balustrade, prit son élan et plongea.

Je tressaillis. Peu de nageurs étaient capables d'exécuter

Digitized by Google

ce plongeon audacieux de six mètres de hauteur dans une couche d'eau qui ne dépasse pas un mètre, et je n'en connaissais qu'un seul qui sût l'accomplir avec une pareille maëstria. Je n'étais pas encore remis de ma surprise et de mon trouble, quand la tête du plongeur ressortit de l'eau à quelques mètres de moi, en face du tremplin.

Ango ! c'était Ango !

Il me reconnut et poussa un cri de joie pareil au rugissement du lion.

D'un bond, il fut hors de l'eau et m'enveloppa dans ses bras ruisselants.

« Toi ici ! m'écriai-je.

— Oui !

— Comment ?

— Je te l'expliquerai. »

Il haletait un peu, tout autant de joie que de fatigue, et secouait au-dessus de son front les longues mèches de ses cheveux noirs, qui dégouttaient.

Mille questions se pressaient sur nos lèvres ; nous parlions tous les deux à la fois, nous sautions, nous gambadions et, certes, ceux qui nous entouraient et nous voyaient nous livrer ainsi, en caleçon de bain, à des bonds de pantins articulés, devaient nous prendre pour deux fous. Mais dans ce milieu bruyant, où les jambes et les bras s'agitaient dans une sarabande de gymnastique effrénée, on ne s'occupait pas longtemps des excentricités de ses voisins, et l'attention fut vite détournée de nous.

Ango m'entraîna vers sa cabine, prit des cigarettes et revint s'asseoir à mes côtés sur un des bancs d'osier tressé qui garnissent le fond de la salle.

« Ainsi, c'est toi ?

— Oui, c'est moi !

— Tu viens de Batavia ?

— En droite ligne. Je suis arrivé tout à l'heure, et j'ai couru chez toi. On m'a dit que tu ne rentrais qu'à midi. Alors, je suis venu ici pour me rafraîchir et relier connaissance avec mon vieux bassin. Il n'a pas changé depuis cinq ans, à ce que

Digitized by Google

je vois, ni toi non plus. Si, cependant: voilà la moustache et la barbe qui poussent.

— Et toi donc! » dis-je en riant.

Son visage était toujours le même; c'était toujours la même face calme, le même mufle de fauve, les mêmes petits yeux bridés, étincelants sous la frange des longs cils épais; mais une fine moustache noire ombrageait aujourd'hui les lèvres rouges d'Ango. Il me semblait plus fort, plus grand, plus développé. Du reste, si j'avais dix-neuf ans, il en avait vingt et un.

Sa voix était plus gutturale aussi, et le français qu'il parlait me parut légèrement avarié.

Il en riait lui-même.

« Cela passera vite, dit-il, j'aurai bientôt repris l'accent, car je ne vais pas te quitter de sitôt, sais-tu? Je viens en Belgique pour étudier le commerce. Mes frères ont décidé que je m'occuperais de la tenue de la maison et de nos relations avec l'étranger. Ils m'envoient à l'Institut commercial d'Anvers.

— A Anvers!

— Bah! ce n'est pas loin. Du reste, j'étudierai en amateur. Tu me verras souvent à Bruxelles, je te le promets. Et nos amis, comment vont-ils? Vois-tu encore les gens de l'institut? Durandal fait-il encore apparaître le spectre du Kalmouk au nez plat? Boulette soigne-t-il toujours ses ongles en alignant des vers? Et la Science, et Spongiole, et le bon Zô! Tiens, il faudra que j'aille lui rendre une petite visite.

— Nous irons tantôt, si tu veux.

— C'est cela, tantôt! Mais, à présent, puisque nous y sommes, donnons-nous une petite fête de natation, comme autrefois!

— Comme autrefois! »

Nous nous élançâmes dans le bassin comme deux grenouilles, et nous nous livrâmes à toutes les folies d'une natation vertigineuse : passades, plongeons, coupes, brasses, culbutes, sauts périlleux, victimes, télémaques, tête-bêche; pendant une demi-heure, nous épuisâmes tout le répertoire des exercices de la gymnastique aquatique. Ce que ce jour-là

Digitized by Google

j'avalai de gorgées d'eau, ce que je bus de tasses, selon l'expression consacrée, est inimaginable. Sans souci des préceptes classiques, nous riions, nous parlions, nous criions à tort et à travers, au grand dam de la respiration.

A la fin, essoufflés, rompus, trempés jusqu'à la moelle des os, nous prîmes le parti d'abandonner le théâtre de nos exploits et de regagner nos cabines.

Dix minutes après, nous étions sur le trottoir de la Montagne-aux-Herbes-Potagères. Devant nous, la rue Fossé-aux-Loups s'étendait inondée de lumière. Le ciel était bleu, l'atmosphère chaude; la foule endimanchée des jours de fête tourbillonnait sur la chaussée. Rafraîchis et heureux, nous nous sentions gais comme des pinsons.

Nous prîmes le chemin de fer et nous allâmes déjeuner à Boitsfort, à la *Maison haute*. Vers cinq heures, après avoir longtemps arpenté les bois et les plaines, nous arrivions rue du Petit-Village et sonnions à la porte de notre cher Zô. La bonne M^me^ Ordener vint nous ouvrir, en jupons courts, les bras nus, en vrai costume de lavandière. Elle nous reçut avec des exclamations de joie en pur dialecte bruxellois, et nous fit entrer dans la grande chambre de derrière, qui servait à la fois de salle à manger et d'atelier de repassage. Rien n'était changé. A travers la baie largement ouverte, on apercevait dans la cour Betta et Mina, qui, debout et les bras retroussés, tordaient le linge au-dessus du cuvier, pendant que la blonde Elsa était occupée dans le jardin à étendre draps et chemises sur de longues cordes tendues au travers.

En nous voyant entrer, elles poussèrent un cri de joie et, abandonnant leur ouvrage, coururent à nous toutes les trois. Comme elles avaient grandi! Angò ne les reconnaissait pas! Betta et Mina étaient de grandes jeunes filles à présent, Elsa elle-même, la mignonne Elsa, l'ondine aux cheveux d'or, n'était plus une enfant; mais elle avait gardé son minois fripon, ses joues roses et ses lèvres rieuses, entre lesquelles brillaient toujours deux rangées de petites dents blanches.

Pendant que nous nous expliquions en parlant tous à la fois, Siegfried et Gottfried rentrèrent de la promenade, fort

Digitized by Google

peu semblables, en dépit de leurs noms héroïques, à des héros des Niebelungen, avec leurs cheveux ébouriffés, leurs habits couverts de poussière et leurs regards narquois de gamins de Bruxelles.

Mme Ordener nous invita à prendre le café : c'était l'heure du goûter; on allait faire comme autrefois, « n'est-ce pas, monsieur Bartels? »

Nous acceptâmes, et tout le monde s'assit devant la grande table. Mina posa les tasses, Betta versa le café, et bientôt l'exhilarante gaieté qui distinguait la famille Ordener s'empara de tous les convives. Quand Betta, Mina, Elsa, Siegfried et Gottfried se mettaient à rire, nul ne pouvait résister à la contagion; on riait sans savoir pourquoi, on riait parce que tous ces jeunes visages, ces lèvres, ces yeux riaient autour de nous; Ango lui-même ne tarda pas à se laisser aller à ce beau rire sonore des honnêtes gens qui s'amusent parce qu'ils s'aiment, parce qu'ils se sentent heureux de vivre.

Nous nous abandonnions sans réserve aux éclats de cette hilarité olympienne, quand le professeur Ordener parut sur la porte avec sa bonne figure blafarde et fatiguée, sa cravate blanche et ses lunettes d'or.

Il resta ébahi.

« Zô ! » s'écria-t-il d'un ton d'indicible surprise.

Et, les bras ouverts, il courut à Ango et lui donna l'accolade.

« Ach ! Herr Bartels, wie geht's? s'écria-t-il.

— Sehr gut, Herr Ordener, répliqua Ango; vous voyez que je n'ai pas oublié l'allemand.

— Non, ma foi ! Et vous venez ici?

— Oui, je viens suivre les cours de l'Institut de commerce d'Anvers; j'irai peut-être aussi à Gembloux; je ne sais trop; je veux me perfectionner dans les théories commerciales et industrielles.

— Sô! sô! sô! » disait le professeur en ponctuant d'un signe de tête chacune des phrases du Malais.

Ses yeux pétillaient de joie sous leurs lunettes d'or. Il était aux anges. Tout le monde était aux anges.

Digitized by Google

Le repas s'acheva aussi gaiement qu'il avait commencé et, quand nous prîmes congé des Ordener, ils nous firent promettre de venir les voir le plus souvent possible.

« Vous savez, monsieur Bartels, dit Mme Ordener, votre chambre est toujours là !

— Eh bien, c'est cela ! J'y mettrai mes malles, si vous voulez bien, et je pourrai, de cette façon, venir vous rendre une petite visite chaque fois que je passerai par Bruxelles. »

Sept têtes rieuses s'inclinèrent à la fois pour nous saluer dans l'encadrement de la porte, et nous quittâmes la rue du Petit-Village avec une provision de gaieté qui pouvait nous suffire pendant plusieurs mois.

Chemin faisant, nous causâmes des Ordener. Ango s'extasiait sur les changements que cinq années avaient apportés à toute cette jeunesse.

« C'étaient des fillettes et des mioches quand je les ai quittés, disait-il. Je ne les reconnais plus. La brune Betta est une femme à présent, le portrait de sa mère; Mina suit le même chemin; Elsa, Elsa surtout, mon ondine aux cheveux d'or ! Quand je pense que je la faisais sauter sur mes genoux en lui racontant des histoires de tigres ! C'est une jeune fille maintenant. Et les gamins ! Siegfried est un grand garçon, ses traits sont déjà formés; il ressemblera à son père. Quant à Gottfried, ce petit espiègle, il vous a un regard qui ne me dit rien qui vaille; il y a de la diablerie dans ce regard-là. En somme, quels braves gens ! Je me sens chez moi quand je les revois; il me semble que je retrouve une famille. Ah ! vois-tu, Marcel, on se sent bien seul quand on est si loin de son pays. Il est vrai que je t'ai, toi; sans cela, je ne crois pas que je resterais longtemps en Belgique. »

Nous nous séparâmes très tard, ce soir-là, en nous promettant de nous revoir tous les jours comme autrefois.

VI

Mais l'intimité des jours passés ne revint pas. Les nécessités de la vie nous séparaient aujourd'hui, et leurs brutales

Digitized by Google

exigences nous pliaient, malgré nous, à de nouvelles habitudes.

Dès les premiers jours, ces exigences se firent sentir. Ango se trouva absorbé par de multiples démarches; il dut aller s'installer à Anvers pour suivre les cours de l'Institut supérieur de commerce et, pendant les premiers mois, nous ne nous rencontrâmes qu'à de rares intervalles.

J'allai le voir plusieurs fois pendant l'hiver. Il avait retrouvé à Anvers quelques compatriotes et me semblait mener assez joyeuse vie. Il était jeune, ardent, et s'abandonnait aux dissipations de la vie d'étudiant. L'argent coulait entre ses doigts, royalement. Cependant, il gardait, dans ses plaisirs, je ne sais quelle désinvolture hautaine de grand seigneur, et souvent j'admirai, dans les réunions parfois fort peu choisies auxquelles il prenait part, la réserve et le sang-froid avec lesquels il savait toujours sauvegarder sa dignité de gentleman.

Il avait surtout une qualité inestimable dans le monde qu'il fréquentait : il ne buvait pas. Sans doute, il ne détestait pas, à l'occasion, de tremper ses lèvres dans une coupe de champagne, mais jamais il ne se laissait aller jusqu'à l'ivresse, jamais il ne noyait, comme tant d'autres, sa raison dans son verre. Son instinct d'Oriental le préservait de la ravalante habitude des longues beuveries si chères aux hommes du Nord.

Au printemps, se trouvant rassasié des plaisirs d'Anvers et fatigué, sans doute, des cours de l'Institut commercial, il entra à l'Institut agricole de Gembloux. Mais la vie monotone de la petite ville wallonne, le contact des créoles espagnols, qu'il n'aimait guère et qui étaient fort nombreux à l'Institut, où on les appelait les Américains, ne tardèrent pas à le dégoûter de ces nouvelles études, et désormais il vint passer à Bruxelles tous les jours de vacances qu'il pouvait prendre.

Ce fut pour moi une grande joie; nous renouâmes la douce habitude de passer nos dimanches ensemble, de partager les mêmes plaisirs. Ce fut aussi une joie pour les Ordener, car

Digitized by Google

c'était chez eux qu'il continuait à descendre chaque fois qu'il venait en ville; il trouvait à cet arrangement un double avantage : d'une part, il devenait mon voisin, de l'autre, le loyer qu'il payait pour sa chambre lui fournissait l'occasion de faire discrètement du bien à ces braves gens, pour lesquels il avait tant de sympathies.

L'hiver qui suivit fut, sans doute, l'une des plus heureuses périodes de notre existence; jeunes, tout remplis des illusions de la vingtième année, nous fréquentâmes les soirées, les théâtres, les bals, et nous fêtâmes gaiement le carnaval de 1864.

Un soir même, je pense que c'était le mardi gras, nous parvinmes à débaucher toute la famille Ordener, que nous conduisîmes, sous le voile de mystérieux dominos, au bal masqué de la Monnaie.

Mais au printemps, au moment où les feuilles commençaient à verdoyer, un étrange changement se manifesta dans les allures d'Ango. On eût dit qu'il faisait pénitence des folies de l'hiver; il devenait soucieux, préoccupé et semblait vouloir se confiner dans sa thébaïde de Gembloux. Quand il venait à Bruxelles, et ses visites étaient rares maintenant, il restait parfois de longues heures sans desserrer les lèvres pendant les promenades que nous faisions ensemble, et quelquefois il me regardait d'un air singulier, comme s'il avait quelque chose à me dire qui lui brûlait les lèvres et qu'il n'osait ou ne voulait formuler.

Un soir d'avril, j'étais assis sur la terrasse des *Mille colonnes*, où il m'avait donné rendez-vous.

Vers dix heures, il arriva. Il me sembla pâle, pâle de cette pâleur spéciale qui donnait à son teint brun des reflets plombés.

Il s'assit brusquement, se fit servir un verre d'eau glacée, alluma un manille et me dit tout à coup, sans préambule :

« J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, Marcel. Je me marie.

— Tu te maries?... Qui?

— Elsa Ordener. »

Digitized by Google

La foudre, en tombant à mes pieds, ne m'eût pas stupéfait davantage. Elsa Ordener!

Je crus avoir mal entendu. Ango devenait-il fou?

« Tu plaisantes, lui dis-je.

— Pas du tout; c'est très sérieux; j'épouse Elsa Ordener, Elsa aux cheveux d'or.

— Mais ce n'est pas possible!

— C'est très possible, c'est certain.

— Mais as-tu songé?...

— Je n'ai songé qu'à une chose, c'est que je l'aime et qu'elle sera ma femme. »

Une foule de questions se pressaient sur mes lèvres, mais le regard dur du Malais m'avertit que ce n'était pas le moment d'insister. Je me tus, et nous restâmes quelques instants, face à face, à nous regarder en silence par-dessus la table, en tirant de nos cigares de longues bouffées de fumée.

Dans mon cerveau, mille pensées contradictoires dansaient la sarabande. Elsa! La petite Elsa! L'ondine aux cheveux d'or! C'est vrai qu'elle était jolie, fraîche et appétissante comme un beau fruit qui commence à mûrir; mais... mais... mais elle était pauvre, sans éducation, sachant à peine l'orthographe, et puis il y avait la famille, la grosse maman Ordener, Betta, la lavandière, Mina, la repasseuse, Siegfried et Gottfried, un apprenti tailleur et un apprenti peintre en bâtiments. On a beau se dire et se sentir démocrate jusqu'à la moelle, ces choses-là déconcertent d'abord.

Tout à coup, Ango se mit à rire d'un rire silencieux qui découvrait ses dents blanches. Il se pencha sur moi par-dessus la table et, me mettant la main sur la manche :

« Je sais ce que tu penses, dit-il. Cela te déroute de voir Ango Bartels épouser une petite blanchisseuse de linge qui passe sa vie à repasser des draps, des chemises et des collerettes, qui ne sait rien de ce que savent les demoiselles bien élevées, qui ignore l'orthographe, la musique et la danse.

Mais voilà justement! Toutes ces jolies choses, tous ces colifichets me laissent parfaitement froid; je n'attache aucun

Digitized by Google

prix à la fortune ni à l'éducation; instruites ou non, riches ou pauvres, drapées de velours ou vêtues de laine, les femmes ne sont, après tout, que des femmes : c'est le cœur, c'est l'âme qui met entre elles toute la différence. Dis-moi, tu connais la famille Ordener : le père, un vieux maître d'école; la mère, dont les bras sont rougis par la lessive; les enfants élevés à la diable, tous pauvres gens confinés dans leur pauvre demeure; compare-les donc à quelque famille du monde, aux Duval, par exemple : le père, ancien ministre, financier célèbre, couvert de croix, de rubans et de cordons; la mère, une habituée des premières de la Monnaie et des soirées du *high-life;* les filles, d'élégantes poupées; les fils, la coqueluche des salons; compare-les, te dis-je! Enlève à ces gens du monde leurs oripeaux d'emprunt, tout ce qui n'est qu'artificiel chez eux : le savoir-vivre, le costume, les belles manières, et que te reste-t-il des deux côtés? Des hommes et des femmes, des corps plus ou moins sains, des esprits plus ou moins droits, des cœurs plus ou moins sincères. Et si tu les pèses ainsi tous replacés dans leur état naturel, si tu les pèses dans la balance de la vérité, de la famille Duval ou de la famille Ordener, qui donc l'emportera? Peut-être soutiendras-tu que les Duval feront équilibre aux Ordener; mais, à coup sûr, en vertu de toutes les lois de la statique, tu ne pourras jamais faire qu'ils pèsent davantage. Que m'importent, du reste, les préjugés de votre Europe! Je suis un Oriental, moi, je suis un sauvage; j'aime Elsa et je l'épouserai, parce que cela me plaît. »

Ango avait débité cette longue tirade tout d'une traite, avec une violence presque sauvage. J'étais abasourdi d'entendre sortir des théories aussi radicales, aussi égalitaires de la bouche d'un homme dont je croyais connaître si bien les tendances hautaines et aristocratiques. C'était un nouvel Ango que je voyais tout à coup surgir devant moi, et l'originalité de sa logique me prenait au dépourvu.

Timidement, je hasardai une objection :

« Mais tes parents, ta famille! Ne crains-tu pas qu'on parle de mésalliance?

Digitized by Google

— Dans mon pays, on s'inquiète fort peu des mésalliances; mes frères et moi, nous avons dans les veines le sang d'une Malaise de Java; nous sommes des métis, nous autres, et nous laissons aux blancs leurs ridicules conventions sociales.

— Et les Ordener?

— Les Ordener ont fini par céder. Le père ne voulait pas d'abord; il a le cœur haut placé, celui-là, il craignait qu'un pareil mariage n'eût l'air d'une exploitation. J'ai combattu, j'ai vaincu. Ce soir, il m'a donné son consentement.

— A quand les noces?

— Aussitôt que mes papiers seront arrivés de Batavia. »

Nous nous quittâmes sur ce mot. J'étais trop désorienté pour insister encore en ce moment. Il valait mieux attendre qu'Ango lui-même vînt spontanément m'expliquer ce qu'il y avait d'obscur dans cette singulière histoire.

En retournant chez moi, je ruminais les idées de mon ami Bartels. Quelque paradoxale que parût sa théorie, quand on réfléchissait, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'elle était juste. Oui, toutes les femmes, tous les hommes se valent en principe; c'est l'intelligence, c'est le cœur qui les distingue. Mais précisément, c'est là ce qui m'effrayait, le cœur! Est-ce que le gentil petit cœur de l'ondine aux cheveux d'or pourrait battre à l'unisson du cœur ardent d'Ango? Est-ce que l'esprit naïf et terre à terre de la blanchisseuse bruxelloise était bien fait pour s'accorder avec l'âme superbe et farouche de ce grand seigneur de Java?

VII

Le lendemain, dès l'aube, Ango Bartels était pendu à ma sonnette. Il accourait pour s'excuser de sa rudesse de la veille.

« Tu es mon meilleur ami, me dit-il, et je te dois toute la vérité. Mes nerfs étaient exaspérés, hier soir; cela m'arrive quelquefois par ces temps humides. Mais pardonne-moi. Il ne faut, entre nous, ni secret, ni sous-entendu, ni arrière-pensée. Je vais tout t'expliquer. »

Alors, il me raconta longuement, en détail, avec une ani-

Digitized by Google

mation et une poésie singulières, l'histoire de ses amours avec Elsa.

A vrai dire, il l'avait toujours aimée. Enfant, il l'aimait quand il la faisait danser sur ses genoux en lui chantant des chansons malaises. Plus tard, quand il l'avait revue, grandie, formée, avec ses beaux cheveux d'or, ses yeux gris si doux et si caressants, ses joues roses où se creusaient deux fossettes, son rire perlé qui bruissait à travers ses dents blanches avec des sonorités de cascatelles, il s'était senti porté vers elle par un élan de tout son être. Au milieu de la fièvre de sa vie d'Anvers, des fêtes, des bals et de ses amours d'étudiant, jamais l'image d'Elsa n'avait cessé de hanter son esprit, et chaque fois qu'il revenait s'asseoir au foyer des Ordener, elle était la flamme chaude et pure qui le rassérénait.

C'est ainsi que l'amour avait tissé lentement son réseau, maille par maille, autour du cœur d'Ango, et quand il s'était aperçu qu'il aimait Elsa, le réseau se trouvait devenu indestructible.

C'était un soir, quelques jours après le bal du mardi gras. Ils étaient seuls près de la fenêtre ouverte. Comment cela s'était-il fait? Il n'eût pu le dire; mais leurs regards s'étaient croisés, les yeux gris s'étaient reflétés dans les yeux noirs, leurs lèvres s'étaient touchées, et brusquement, sous la chaleur de ce baiser, le feu secret qui couvait depuis si longtemps au fond du cœur d'Ango avait jailli comme une lave ardente, lui brûlant les veines, corrodant ses nerfs, l'enveloppant d'une tunique de flamme qui l'avait transformé tout entier.

Pas un instant il n'avait songé à lutter; pourquoi lutter contre le bonheur qui vous tend les bras? Dès le lendemain, il demandait au père Ordener la main d'Elsa. Le vieillard avait longtemps résisté; mais la jeune fille, secondée par sa mère et ses sœurs, avait si habilement fait le siège de l'âme du bon Zô, qu'il avait fini par céder.

Seulement, il demandait du temps. Habitué aux longues fiançailles germaniques, il voulait voir si cette belle ardeur n'allait pas s'éteindre comme un feu de paille.

Digitized by Google

Le temps ne manquait pas. Des mois allaient se passer avant l'arrivée des papiers d'Ango.

Tel fut le récit de mon ami; je l'écoutai sans l'interrompre, admirant, à part moi, la violence de son amour et la bizarrerie de son choix.

Puis j'essayai doucement, avec des précautions infinies, de le mettre en garde contre les entraînements de sa passion. Étaient-ils bien faits l'un pour l'autre? Il était riche, instruit, habitué, par son éducation et ses voyages, à voir les choses largement et de haut; trouverait-il chez la blonde Elsa des sentiments qui correspondraient aux siens, une intelligence qui pourrait s'élever jusqu'à lui? Sans doute, la richesse est peu de chose, mais l'amour n'est pas tout non plus; quand on s'embarque à deux sur l'océan mystérieux du mariage, ne convient-il pas que chacun s'assure, autant qu'il est possible, du caractère de son compagnon de route?

Je présentais toutes ces objections fort maladroitement, avec toute l'inexpérience de mes vingt et un ans, mais un instinct secret s'imposait à ma conscience et me dictait pour ainsi dire les paroles que je prononçais. Paroles inutiles d'ailleurs! L'ondine aux cheveux d'or, la blonde Germaine avait ensorcelé le cœur sauvage du Javanais.

Les jours qui suivirent furent pour Ango des jours d'épreuves. Tout d'abord, la maman Ordener, avec le sens pratique d'une vraie Bruxelloise, décida qu'Elsa irait passer quelques mois dans un grand pensionnat de religieuses des environs de Bruxelles, afin d'y parfaire une éducation trop négligée.

La chose ne plaisait guère à l'amoureux Ango, mais M^me^ Ordener soutenait, non sans raison, que la femme d'un millionnaire doit au moins savoir se tenir dans un salon, parler sans faire des cuirs, écrire un billet qui ait de l'orthographe, connaître quelques-uns des mille menus riens qui sont essentiels dans la vie du monde. Elsa se rangea du côté de sa mère et fut installée au couvent.

Comme elle avait l'intelligence vive, elle ne tarda pas à se transformer, et chaque fois qu'elle revenait au foyer paternel,

Digitized by Google

j'étais étonné des progrès qu'elle avait faits. Ses parents allaient, du reste, la voir toutes les semaines, et je me souviens qu'un jour, Ango et moi, nous nous hasardâmes à les accompagner. On nous présenta à la mère supérieure comme deux cousins éloignés de la jeune fille. Ce fut une équipée bouffonne; nous eûmes toute la peine du monde à garder notre sérieux, et les deux petits Ordener, qui étaient du voyage, se livrèrent à des grimaces et à des quintes de rire si inconvenantes que la révérende mère en parut toute désorientée. Il me sembla bien qu'elle avait deviné notre secret; mais en femme avisée, elle n'en fit rien voir. D'ailleurs, l'entrevue eut lieu au parloir, le plus convenablement du monde, et Ango et Elsa se traitèrent de cousin et de cousine avec un calme imperturbable.

Enfin, les papiers de Bartels arrivèrent dans les premiers jours de juillet; mais ils n'arrivèrent pas seuls, ils étaient accompagnés d'une lettre assez sèche, dans laquelle les frères Bartels exprimaient sur la question du mariage des opinions bien différentes de celles de mon ami. On le blâmait fortement de cette mésalliance, non pas, il est vrai, par des arguments tirés des convenances mondaines, mais en mettant sagement Ango en garde contre les suites d'une pareille aventure. Qu'allait-il faire, une fois marié? Allait-il vivre en Belgique, loin de ses plantations et de ses comptoirs? Allait-il retourner à Java et exposer sa jeune épouse aux funestes effets des climats tropicaux, meurtriers pour les femmes de race blanche?

Ces observations pratiques me parurent faire quelque impression sur l'esprit d'Ango. Il demeura soucieux, se donnant à lui-même toute sorte de mauvaises raisons. Mais la passion l'aveuglait, et puis il n'avait pas l'habitude de reculer.

Il répondit brièvement à ses frères, sans prendre d'engagement formel pour l'avenir, et désormais il fut tout entier aux préparatifs de son mariage.

Digitized by Google

VIII

Le grand jour arriva. C'était au mois de septembre de l'année 1864. Le mariage avait lieu à Saint-Josse-ten-Noode, et le repas de noces devait être célébré dans la maison paternelle d'Elsa, rue du Petit-Village.

Ango Bartels avait voulu que la cérémonie fût simple. On n'avait invité que quelques parents et amis. J'étais un des témoins d'Ango; M. Durandal, l'illustre directeur de l'Institut continental, avait bien voulu consentir à être l'autre. Un sous-lieutenant des lanciers, cousin des Ordener, et le père de la mariée étaient les témoins d'Elsa.

Singulière noce que celle-là! Je m'en souviendrai toujours. L'Institut Durandal s'y montrait en force. « C'est ma famille belge, » disait en riant Ango. A côté de M. Durandal et de sa majestueuse épouse, brillaient les célébrités du collège : Spongiole, Podas, La Finesse, La Science, Boulette, tous rayonnants dans leurs habits noirs et leurs cravates blanches. A côté de ces princes de la science, l'armée se trouvait dignement représentée par le sous-lieutenant des lanciers, dont le sabre et le schapska faisaient l'admiration des petits Ordener. La toge coudoyait les armes en ma personne et dans celle du petit Fricasse, car nous venions tous les deux de prêter le serment d'avocat. Deux ou trois demi-sang de Java, venus d'Anvers, constituaient l'élément exotique et colonial.

Pas de femmes, à l'exception de M^me^ Durandal, de M^me^ Chaudoir et d'une vieille cousine de M. Ordener, une Allemande qui savait à peine quelques mots de français; mais la famille Ordener offrait d'assez charmants échantillons du sexe féminin sans qu'il fût nécessaire d'en chercher ailleurs. Fraîches et roses dans leurs robes blanches, Betta et Mina formaient, avec leur sœur, un groupe vraiment enchanteur. — Les trois Grâces, disait Podas.

Mais Elsa effaçait les autres. Son minois chiffonné rayonnait de plaisir et d'orgueil, ses yeux gris pétillaient de malice.

La bonne maman Ordener, rouge comme une pivoine dans sa robe, fort simple, du reste, de satin noir, ne pouvait se

Digitized by Google

lasser d'admirer sa fille; à chaque instant, elle se jetait à son cou et l'embrassait vigoureusement, en lui criant sur tous les tons : « Oh! que suis heureuse, que je suis heureuse! »

Mais le père Ordener, toujours grave et digne sous ses lunettes d'or, s'efforçait de contenir cette exubérance sentimentale par de grands gestes pleins de majesté.

Bientôt nous fûmes au complet. On partit pour la maison communale, où le *oui* solennel fut prononcé sans incident.

A midi, nous étions rentrés et nous nous pressions dans la petite chambre de devant, transformée en salon, tandis que dans l'atelier de repassage, placé du côté du jardin, la longue table couverte de sa nappe blanche, garnie de cristaux et de flacons multicolores, étincelait sous les chauds rayons d'un beau soleil de septembre. Partout on voyait des fleurs; sur la table se dressaient d'énormes bouquets de roses, et le long des murs, sur la cheminée, au plafond se balançaient des guirlandes de fleurs rares aux parfums pénétrants.

Par la baie de la large fenêtre ouverte, on apercevait la cour changée en parterre de roses, et plus loin le jardin, dont les épais gazons, débarrassés de leurs cordages, formaient un fond ravissant à ce charmant tableau.

En attendant le moment du repas, tout le monde entrait, se pressait, caquetait dans une inexprimable confusion. Je regardai Ango Bartels. Il était radieux, sur sa large face écrasée, dans ses yeux noirs, brillait une joie tranquille et sereine. N'était-il pas le bon génie qui était venu dans cette pauvre maison, chez ces pauvres gens, transfigurer toutes choses? Ce linge damassé, ces fleurs, ces cristaux, ces meubles élégants, ce piano, les robes de ces jeunes filles, leurs bijoux, tout ce luxe simple mais réel, n'était-ce pas à lui qu'on le devait?

Et dans mon cœur je faisais des vœux ardents pour le bonheur futur de ce jeune homme qui, du fond des terres d'Asie, était venu mettre son amour et sa fortune aux pieds de la petite blanchisseuse aux cheveux d'or.

Comme je songeais ainsi, Elsa entra dans la chambre; elle avait ôté son voile, mais conservé sa toilette blanche. Quand

Digitized by Google

Ango l'aperçut, il courut à elle, la prit sous le bras gauche et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, il répéta plusieurs fois en regardant les invités à la ronde : « C'est ma femme, ma femme, ma femme! »

En ce moment, ils formaient un couple vraiment harmonique : elle toute frêle, toute mignonne, blonde et rose; lui avec sa tête puissante, son masque léonin, son teint de bronze et ses épais cheveux noirs.

On s'assit, et le repas commença gaiement et se poursuivit avec une animation croissante. Vers la fin, l'illustre Durandal se leva et porta en fort bons termes un toast aux jeunes époux. Ango répondit quelques mots et, pendant que les bouchons de champagne sautaient et qu'on entamait le dessert, il s'esquiva sans bruit avec Elsa.

Quelques instants plus tard, Mina vint m'avertir qu'ils allaient partir.

Je passai par la chambre de devant, où je les trouvai entourés de toute la famille Ordener. Pendant qu'Ango se débrouillait au milieu de tous ces braves gens pendus à son cou, je pris doucement Elsa par la main et l'attirai un peu à l'écart : « Vous êtes heureuse, ma chère Elsa, lui dis-je, et vous le serez toujours si vous savez apprécier comme il convient le trésor que vous venez d'acquérir. Votre mari est le meilleur des hommes; rendez-vous bien compte de la grandeur de l'amour qui l'a poussé vers vous. Je vous en prie avec instances : votre bonheur à tous deux est à ce prix. »

Ma voix tremb'ait et je sentais les larmes me monter aux yeux; je devais être parfaitement ridicule. Elsa ne me répondit que par un beau sourire victorieux.

Cinq minutes après, un coupé les emportait à la gare du Luxembourg; ils partaient pour l'Italie.

Quand je rentrai dans la salle à manger, la gaieté prenait des proportions vertigineuses. Mina et Betta étaient au piano et quelques couples esquissaient un pas de danse.

Bientôt toute la maison trembla; le sous-lieutenant des lanciers et le jeune Fricasse exécutèrent les pas les plus fantastiques.

Digitized by Google

Dans un coin, Libri, qui avait le cœur tendre, pleurait dans la poitrine de maman Ordener en lui parlant des sbires du roi Bomba et du ciel bleu de la Sicile.

Le célèbre Albin, qui buvait sec, avait meilleure contenance; il tenait haut et ferme le drapeau de la science sous les espèces du pomard et du chambertin; mais son nez rouge commençait à passer au violet, et sa grosse moustache hérissée tremblait par moments comme sous un souffle d'orage. Boulette planait dans les régions idéales de la poésie et récitait d'une voix nasillarde des vers enflammés en agitant son ongle crochu, tandis que Podas s'obstinait à répéter sur tous les tons : *Nunc est bibendum*, *nunc pulsanda tellus!*

Et les bouchons sautaient, les verres cliquetaient, les servantes engagées par M^me^ Ordener pour la circonstance trébuchaient au milieu des jambes, des chaises et des plateaux, et tout à coup, *proh pudor!* je surpris ce polisson de Fricasse qui cueillait, dans un coin, un baiser furtif sur la joue rebondie d'une grosse fille aux cheveux rouges.

Et le piano ronflait toujours, les danseurs, les chanteurs faisaient un effroyable tapage. On entrait, on sortait par toutes les portes; bientôt, on entra par les fenêtres, la maison sembla transformée en une de ces habitations japonaises à cloisons mobiles de papier colorié; tantôt, la tête de brigand calabrais de Spongiole surgissait dans l'encadrement de la porte de droite, tantôt dans celle de gauche; c'était un remue-ménage infernal; tous ces gens semblaient piqués de la tarentule; personne ne restait en place; l'œil ne trouvait à se reposer nulle part; on eût dit un immense caléidoscope.

Nous étions peut-être une trentaine, eh bien, la maison semblait peuplée de plus de cent personnes; on en voyait au jardin, dans la cour, dans les escaliers, dans le salon, et toujours c'étaient les mêmes visages, les mêmes corps; ils semblaient avoir acquis le don d'ubiquité.

Moi-même, surexcité par la gaieté générale, un peu étourdi par les vapeurs du bourgogne, je me trouvai tout à coup, je ne sais comment, dans la cuisine de cave. Au moment où j'entrais, j'aperçus par terre, les quatre fers en l'air, tout de

Digitized by Google

son long étendu, l'abominable Fricasse. Une servante qui rinçait la vaisselle riait à gorge déployée.

Je courus pour le relever, et je me cognai le front contre la tête de la Finesse en personne! Nous relevâmes l'infortuné Fricasse, nous lui dénouâmes la cravate, et quelques gouttes d'eau fraîche lui rendirent le sentiment. Un trop fort manille d'Ango lui avait, paraît-il, donné un éblouissement. Nous le remontâmes dans la cour, où nous l'assîmes sur une chaise, pendant qu'Anderson et le sous-lieutenant des lanciers se mettaient à faire des armes avec des manches à balai ramassés je ne sais où

Quand je rentrai dans la salle à manger, Podas criait toujours : *Nunc est bibendum*, Albin buvait toujours, Libri offrait son cœur à Mina, qu'il appelait *Vénous* en roulant des yeux féroces, et M. Durandal discutait avec le père Ordener l'importante question des Kalmouks au nez plat.

Mais le piano, pris de rage, redoublait ses accords; Betta, toute rouge, tapotait, tapotait, et l'ineffable Boulette, debout à ses côtés, chantait une romance d'une voix lamentable qui donnait des envies de pleurer.

Cependant, tout a une fin dans ce monde, même les dîners de noce. Le soir était venu, les lampes allumées jetaient une lueur douteuse dans la fumée odorante des manilles d'Ango, et le café miroitait dans les tasses de porcelaine.

Il faisait nuit noire quand l'essaim se dispersa; je partis avec Fricasse, qui se pendait à mon bras en me racontant des histoires plus extraordinaires que celles d'Hoffmann ou d'Edgar Poë. Je le reconduisis jusqu'à sa porte, et je rentrai, la tête alourdie par les émotions de la journée.

IX

Le mariage d'Ango amena un grand changement dans nos relations. Notre amitié n'en fut pas refroidie sans doute, mais nous nous vîmes moins souvent. Et puis les nécessités de la vie, de nouveaux devoirs, les occupations grandissantes de ma profession d'avocat absorbaient une large partie de mon temps.

Digitized by Google

Ango avait acheté, rue Souveraine, une charmante maison qu'il habitait avec sa femme et une servante. Quant aux parents Ordener, on n'avait pu les décider à rien changer à leurs habitudes; un peu plus de bien-être dans leur ménage, tel était le seul avantage qu'ils avaient retiré du mariage d'Elsa.

La maison de la rue Souveraine était élégamment meublée; c'était une belle cage habitée par deux charmants oiseaux qui babillaient et chantaient à ravir; mais combien de temps ce joyeux ramage allait-il durer? Dans les premiers temps de la lune de miel, on voit tout en rose, la vie des nouveaux mariés n'est remplie que d'eux-mêmes. Mais un moment arrive où chacun reprend possession de son être, où l'on sent qu'on est deux, où l'on commence à se juger avec sang-froid. Crise redoutable du mariage! Comment les époux Bartels allaient-ils la traverser? Cette maison si pleine d'eux-mêmes, n'allaient-ils pas la trouver vide? Elsa était charmante, mais frivole; elle avait un autre défaut, bien plus grave: elle avait l'âme étroite, bourgeoise, comme on dit, assez faussement du reste, car il y a chez les bourgeois des esprits larges comme ailleurs.

En somme, quand j'allais les voir, Elsa n'était jamais occupée de rien, Ango non plus. Ne rien faire! C'est bien le danger que j'avais prévu dans cette union mal assortie. Vivre en rentier, c'est fort beau; mais il faut avoir été élevé dans le monde des rentiers pour mener longtemps une pareille existence. Il faut avoir des relations nombreuses. Alors, les dîners, les visites à faire et à rendre, tous ces mille petits riens dont se composent les devoirs du monde remplissent la vie et donnent au moins l'apparence de l'activité. Or, ni Elsa ni Ango ne possédaient en Belgique les moindres relations mondaines; Elsa n'avait que sa famille et quelques amitiés obscures dans le cercle restreint des boutiquiers et des prolétaires; Ango ne connaissait personne et n'avait aucun moyen de se faire ouvrir les portes de la société bruxelloise.

De plus, ni l'un ni l'autre n'étaient capables de se créer des occupations solides. Elle, malgré le vernis factice de son éducation de pensionnat, n'avait aucun goût élevé, et son

Digitized by Google

piano même ne lui servait qu'à tapoter d'insipides romances. Lui, le planteur de Java, fait pour se promener en palanquin, le manille aux lèvres, dans les champs de café ou d'indigo, ne se sentait attiré par rien de ce qui nous passionne; il n'aimait ni nos romans, qu'il trouvait incompréhensibles, ni nos drames, ni nos querelles politiques. Que faire alors?

Parfois, en les voyant chez eux tous deux ensemble, assis côte à côte, parlant d'amour ou de niaiseries, je me prenais à frissonner, et il me semblait voir se dresser tout à coup entre leurs deux jeunes têtes un spectre bizarre, redoutable, celui de l'ennui.

Ils ne s'ennuyaient pas, cependant. D'abord, ils s'aimaient; ensuite, ils avaient chaque jour à ranger quelque objet dans leur nouvelle demeure, à jardiner dans les parterres, à planter et à déplanter des arbustes, à changer les meubles de place; enfin, ils attendaient l'enfant.

Ce fut un garçon, l'image de sa mère, tout rose, tout blanc, tout riant; on l'appela Paul, en souvenir du roman de Bernardin de Saint-Pierre, l'un des seuls livres qu'Elsa eût jamais lus.

Elsa voulut d'abord le nourrir elle-même, mais elle fut bientôt obligée d'y renoncer, et le petit Paul fut confié aux soins d'une nourrice.

La naissance de l'enfant combla le vide qui commençait à se creuser entre les époux, la maison sembla plus pleine, et l'oiseau noir de l'ennui s'enfuit devant ce berceau rose.

Cela dura un an.

Vers le mois d'octobre 1867, Ango commença à se plaindre de migraines, d'insomnies, de faiblesses et de suffocations étranges; les médecins consultés conseillèrent l'air natal. Il y avait déjà longtemps qu'Ango y songeait; depuis cinq ans, il n'avait plus revu le soleil de Java, et le mal du pays le gagnait.

Et puis ses affaires n'allaient pas très bien, là-bas. Le gouvernement colonial venait d'introduire des innovations qui portaient atteinte à la fortune des planteurs, et les frères d'Ango le pressaient de venir se concerter avec eux sur les changements à faire.

Digitized by Google

Alors Bartels parla de partir. Elsa accepta avec enthousiasme, comme une grande enfant qu'elle était. Voyager, traverser la mer, qu'elle n'avait jamais vue qu'une fois à Ostende, aller bien loin dans un pays de sauvages, cela lui paraissait ravissant.

Dès lors, on fut tout au départ; les malaises d'Ango disparurent, il retrouva son énergie et sa gaieté. On vendit la maison, les meubles, tout, et l'on s'embarqua pour Java au printemps de 1868.

Quand ils partirent, les Ordener pleurèrent, et je pleurai aussi. Je pensais bien ne les revoir jamais.

Quelques mois plus tard, je reçus de leurs nouvelles. Le voyage avait été pénible, surtout pour Elsa, que le mal de mer n'avait pour ainsi dire pas quittée. Ils avaient trouvé les affaires en fort mauvais état, par suite de la négligence des frères Bartels. Mais tout allait bien maintenant, Elsa et l'enfant se portaient admirablement. Ango venait d'acheter dans le nouveau Batavia une villa charmante, dont il m'envoyait la photographie. Ils avaient cent vingt serviteurs malais, douze chevaux dans leurs écuries, et tous les jours, c'étaient des fêtes, des courses en palanquin, de grandes chasses dans la jungle.

Je retrouvais mon vieil Ango, je le retrouvais tout entier, avec sa bravoure, son entrain, son enthousiasme pour la terre natale. Cette fois, il était heureux, heureux comme au jour de son mariage, plus heureux encore, puisque tous ses rêves étaient réalisés et qu'il vivait chez lui, de sa grande vie orientale, avec la femme de son choix et l'héritier de son nom.

Mais cela durerait-il? Tout dépendait d'Elsa. Comment la blonde Bruxelloise allait-elle supporter le terrible climat de Java? Comment allait-elle s'accommoder à cette vie malaise, si différente de la nôtre? Aurait-elle l'énergie de se plier à ces nouveaux usages pour l'amour de son mari? Dirait-elle, comme la femme de l'Écriture : Ton peuple sera mon peuple? Ou bien n'allait-elle pas aussi, elle, gagner le mal du pays?

Les années passèrent. En 1869, Elsa eut une fille, qu'on

Digitized by Google

appela Virginie. « C'est tout mon portrait, » m'écrivait Ango.

Cette fois, je crus les Bartels établis là-bas pour toujours. Ce qui me fortifiait dans cette opinion, c'est que les nouvelles d'Ango devenaient rares et courtes.

Quelle ne fut donc pas ma surprise quand, au mois de janvier 1871, je reçus de Bartels une lettre qui m'annonçait son retour en Europe. Elsa ne pouvait plus, paraît-il, supporter le climat des tropiques. Elle venait de faire une grave maladie, et son tempérament était fort abattu. La nostalgie l'avait prise; elle voulait revoir Bruxelles, ses parents, ses sœurs, ses frères, la rue du Petit-Village; elle passait ses journées à pleurer en appelant maman; ses enfants mêmes ne la distrayaient plus.

Après de longs débats, Ango avait fini par céder. La tristesse dans l'âme, il revenait avec sa famille.

H. Pergameni.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Nous avons parlé, dans une de nos dernières chroniques, d'une œuvre du Dr Kayser : *L'Égypte ancienne et moderne* [1]; cette œuvre appartient à une série d'études, intitulée : Bibliothèque illustrée de géographie et d'ethnologie, et publiée par la librairie Herder, à Fribourg (en Brisgau). Maintenant, nous avons à parler de quatre autres publications, appartenant à la même bibliothèque. Dans ces derniers temps, la science géographique a pris un développement extraordinaire. Beaucoup de touristes et de voyageurs, hardis et savants, de presque toutes les nations civilisées, cherchent à faire une perquisition exacte des régions inexplorées. Aidés de toutes les ressources des inventions modernes, ils élargissent notre connaissance de la terre et de ses habitants, de sorte que la géographie n'est plus un simple appendice de l'histoire, elle est devenue une science indépendante et autonome, à laquelle on donne, dans les écoles primaires et supérieures, une attention spéciale, et qui intéresse presque toutes les classes de la société. C'est donc une entreprise très opportune de la librairie de Herder de donner, dans une vive description, les résultats scientifiques des expéditions géographiques, sans classification trop systématique pour les rendre plus populaires. Cette bibliothèque comprend déjà l'histoire de la découverte des différents pays et des voyages des derniers temps en Afrique, en Asie, en Amérique, en Polynésie et dans les régions arctiques; la géographie physique et la connaissance spéciale de tous les pays et des peuples anciens et modernes. Beaucoup

[1] Dr Fr. Kayser, *Aegypten einst und jetzt.*

Digitized by Google

d'illustrations y sont jointes; ce sont des tableaux caractéristiques des paysages et de la végétation, des types, des costumes, des mœurs et de l'architecture; des portraits de voyageurs et de missionnaires célèbres; enfin, des cartes géographiques.

Après l'*Égypte ancienne et moderne*, nous avons : *L'Ecuador*, par Kolberg [1]; *Les Pays du Soudan*, par Paulitschke [2]; *Notre terre*, par Jacob [3], et *L'Amazone*, par de Schütz [4]. Toutes ces œuvres sont très bien faites, et la typographie y est digne de leur contenu scientifique.

Un autre ouvrage d'une grande importance pour l'ethnologie est une collection de *Contes et Mythes japonais*, par David Braemt. (Leipzig, chez Friedrich.) L'auteur nous ouvre de profondes vues de la religion et de la superstition des Japonais. Il a longtemps vécu à Tokio, où il a été professeur à l'université; c'était la meilleure occasion d'étudier les contes de toutes les contrées du pays, et ses amis et ses disciples le secondaient. Aussi cette collection mérite l'intérêt des lecteurs, qui, par elle, font connaissance avec le caractère de ce peuple. Mais elle n'est pas seulement utile aux savants, elle s'adresse aussi au grand public. Ces contes, pleins de fantaisie et souvent de grâce, sont faits pour plaire à tous les âges. Enfin, les mythes japonais sont d'une grande importance pour l'étude des mythologies comparées; on y trouve les restes des vieilles traditions de Corée et de Chine mêlées aux importations bouddhistes.

L'auteur nous donne d'abord une collection de contes; puis des fables, des traditions mythologiques, héroïques, historiques, des légendes locales, des contes de fées, etc.

Dans une petite brochure de soixante-six pages, intitulée : *Au pays du lever du soleil*, le célèbre Dr Paulus Cassel s'occupe aussi des contes japonais. (Berlin, chez Issleib.) Ces contes lui ont été communiqués par un jeune Japonais qui fait ses

[1] J. Kolberg, *Nach Ecuador*.
[2] Dr Ph. Paulitschke, *Die Sudanländer*.
[3] A. Jacob, *Unsere Erde*.
[4] D. v. Schütz, *Der Amazonas*.

Digitized by Google

études à Berlin. L'auteur est de race juive; il s'appelait d'abord Saulus Cassel et fut un des talmudistes les plus savants de notre époque. Il est aujourd'hui pasteur protestant, et cette petite brochure prouve encore sa profonde érudition. Il raconte quelques-unes de ces fables japonaises, en y rattachant de profondes discussions sur la nature des animaux mis en scène; il les compare aux types pareils chez les autres nations ou dans les mythologies, ce qui donne à la brochure un véritable attrait scientifique.

Avant d'arriver à des œuvres littéraires, deux conférences publiées récemment méritent d'être discutées.

Schiller et la Révolution française, par Charles Rieger [1] (Vienne, chez Konegen), est certainement traité avec habileté; mais sa tendance n'est si prononcée qu'en s'écartant de la vérité historique. Si les révolutions ne sont que les symptômes des maladies internes d'un peuple, il n'est pas juste de s'arrêter si longtemps aux faits et de parler si fugitivement des causes. On ne peut pas supposer que Schiller, comme l'auteur le dit, n'ait vu dans la Révolution française qu'un effet des passions, et non un acte de la raison autonome. Il faudrait, pour cela, que Schiller eût entièrement méconnu les causes et les débuts de ce combat de l'honneur pour l'humanité. M. Rieger confond. A coup sûr, Schiller n'eût pas dénoncé dans l'émancipation du peuple français « l'erreur sérieuse d'une génération impuissante ». M. Rieger ne réussira pas à faire de Schiller un moderne « libéral-national », à moins qu'il ne prouve — ce qui est impossible — que Schiller a considéré les causes de la Révolution avec aussi peu de critique et de jugement que ceux qui, par suffisance nationale, oublient la reconnaissance due à la première conquête du droit moderne. Rieger n'ignore pas l'histoire, comme sa brochure le prouve, mais il méconnaît la situation de l'Europe avant 1789 et l'éruption naturelle d'un peuple opprimé. Il semble ne voir que les violences d'une époque de lutte, lui qui croit les victimes de la guerre nécessaires. Il oublie que la

[1] Karl Rieger, *Schiller's Verhältniss zur französischen Revolution.*

Digitized by Google

Révolution française, pendant toute sa durée, n'a pas sacrifié autant d'hommes qu'une seule grande bataille de la dernière guerre. Invoquer le droit naturel en faveur de la guerre et le droit moral contre les révolutions, quelle inconséquence! Vouloir que l'on attende que le peuple soit mûr, sans rien faire pour l'émanciper graduellement, quel cercle vicieux! Est-ce qu'on veut, comme on l'a dit, que les fruits tombent pourris des arbres, parce qu'on aura attendu trop longtemps leur maturité? L'autre essai littéraire est de Charles Knortz : *Gœthe et l'époque de Werther*, avec un appendice : *Gœthe en Amérique*[1]. (Zurich, chez Schabelitz.) L'appendice contient de nouveaux renseignements sur la gloire et la critique de Gœthe en Amérique. Un certain Horace P. Bidde, d'Indiana, par exemple, appelle Gœthe un plagiaire, parce qu'il a déchiré des cœurs de femmes pour en tirer ses œuvres et ses poèmes!

Mais si l'appendice est curieux, le discours lui-même semblera hasardé au public allemand, surtout quand l'auteur prétend que Werther reste aujourd'hui tranquillement dans les rayons des bibliothèques avec tant d'autres livres qui ont amusé le siècle passé.

Un ouvrage littéraire d'un grand intérêt est : *L'histoire du roman français au* XVII^e *siècle*, par le D^r Henri Kœrting[2]. (Oppeln, chez Eugène Franck.) On a bien souvent eu l'occasion de remarquer que les livres qui ont eu le plus de vogue déchoient plus tard et tombent dans un dédain également exagéré. S'il est une époque où ce fait soit presque général, c'est celle que l'auteur a prise pour sujet. Que de romans du XVII^e siècle ont fait le ravissement de milliers de lecteurs, ont été comptés parmi les plus beaux produits de l'imagination, et qui, maintenant, et depuis longtemps, sont oubliés et ne se citent que sur un ton de mépris ou de moquerie! Certes, on a fait dans ces derniers temps quelques

[1] KARL KNORTZ, *Göthe und die Wertherzeit*. Ein Vortrag. Mit dem Anhang : *Göthe in Amerika*.

[2] HEINRICH KŒRTING, *Geschichte des französischen Romans im* XVII. *Jahrhundert*.

Digitized by Google

entatives pour ramener l'opinion à des sentiments meilleurs. MM. Robertag, Cousin, Fournel et de Loménie ne parlent que de quelques œuvres éminentes, qu'on isole du reste des productions homogènes, et qu'on éclaire d'une fausse lumière, pour y étudier l'histoire des mœurs en dehors de leur valeur littéraire. Notre auteur se place à un point de vue plus général: il veut traiter l'ensemble du roman français au XVII^e^ siècle et revendique pour lui une meilleure position dans l'histoire de la littérature française. L'œuvre se composera de deux volumes, dont le premier traite du roman idéal de cette époque, et le second, le plus intéressant, du roman réaliste. Dans le premier, l'auteur s'occupe de l'*Amadis* et de ses rapports avec le roman français du XVII^e^ siècle; de l'influence sur ces romans du roman grec, du roman espagnol, de l'ancienne poésie pastorale; puis il étudie successivement la vie et les petites œuvres d'Honoré d'Urfé; l'*Astrée*, le roman politique: l'*Argénis*, de Jean Barclay; l'*Endymion*, de Gombault; le roman allégorique; Jean-Pierre Camus et le roman religieux; Gomberville et le commencement du roman galant-historique; sa floraison dans Calprenède; son apogée dans Madeleine de Scudéry; enfin, le roman psychologique, représenté par Marie de Lafayette. Jusqu'à présent, nous n'avons que les trois premières livraisons de cette œuvre intéressante; elles sont écrites d'une manière aussi élégante qu'instructive et promettent une œuvre très remarquable.

La vie et les œuvres de Voltaire, par Richard Mahrenholtz. Tome I^er^: *Voltaire dans sa patrie*, 1697-1750 [1]. (Oppeln, chez Eugène Franck.) Ce nouvel ouvrage du célèbre auteur des *Études sur Voltaire* et de *Voltaire critiqué par ses contemporains* est plus qu'un simple accroissement de la littérature sur Voltaire. Les biographies de ce philosophe ne sont pas rares; Desnoireterres, dans son grand ouvrage: *Voltaire et la société du XVIII^e^ siècle*, s'appuie peut-être trop sur les traditions nationales, en négligeant les sources germaniques et le jugement des Allemands contemporains du grand écrivain;

[1] RICH. MAHRENHOLTZ, *Voltaire's Leben und Werke*. I. Th.: *Voltaire in seinem Vaterlande*. (1697-1750.)

Digitized by Google

il ne prête pas assez d'attention à quelques époques importantes de sa vie, surtout à ses rapports avec Frédéric le Grand, et loin de recourir à la littérature allemande de cette époque, il ne se sert pas même assez des journaux et des pamphlets français du XVIII^e^ siècle; c'est précisément ce terrain que Mahrenholtz a le plus fouillé.

David Strauss, dans ses *Discours sur Voltaire*, et Hessner, dans son *Histoire de la littérature française*, ne pouvaient naturellement épuiser la matière. Un nouvel ouvrage, qui fît valoir les nouveaux résultats de la science allemande sur ce point, n'était donc pas inutile. L'auteur allemand reconnaît combien il doit à l'excellent ouvrage de Desnoireterres, mais il suit son exemple et publie une nouvelle biographie. Faire de cette biographie une histoire de la littérature et de la société françaises n'est possible qu'après 1750, où Voltaire devient le centre du mouvement européen.

Dès le tome premier déjà, l'auteur domine sa colossale matière et y jette la clarté et le charme de la diction. Il ne s'arrête qu'après avoir suivi l'écrivain dans toute sa carrière de poète, de lutteur, de pamphlétaire et de satirique. Dans les cours comme au théâtre, en Angleterre, en Suisse comme à Versailles, on le voit avec ses brillantes qualités et ses défauts faits pour plaire, avec ce que son siècle lui a imposé de contradictions et lui a inspiré d'attaques aux préjugés et aux abus, le tout dominé par l'amour de l'humanité et la haine de tout ce qui l'abaisse ou l'opprime, jusqu'à ce que, comblé de gloire, haï du clergé, il meure sans que Louis XVI permette qu'on annonce sa mort, et meure en résumant sa vie en quelques mots : vénération de Dieu et horreur des superstitions. Le sujet soutient l'auteur jusqu'au bout, et l'on arrive à la fin du deuxième volume avec cette impression que laisse dans l'esprit une œuvre de haute valeur.

M. Siegfried Samosch, qui s'est déjà fait connaître par des études sur la littérature italienne et française, vient de publier une collection d'esquisses et de traités sous le titre : *Machiavel comme auteur de comédies et profils italiens.* (Minden, chez Bruns.) M. Samosch parle de Machiavel comme

Digitized by Google

auteur de la *Mandragore* et d'*Élise*, puis il s'occupe de Métastase, d'Ugo Foscolo, de Nicolini, l'auteur d'*Arnaldo de Brescia*, dont il a vu inaugurer le monument dans la cathédrale de Florence, et il joint à ces portraits d'auteurs anciens ceux de poètes lyriques modernes : Emilio Praga et Lorenzo Stacchetti, et du nouvelliste Giovanni Varga. M. Samosch est un juge aussi délicat que profond de la littérature italienne. Le langage de Dante, d'Alfieri, de Machiavel, de Métastase a une valeur fixe que l'étranger peut sentir, tandis que le lyrisme moderne, si brillant et si chatoyant et qui commence déjà à Léopardi, est beaucoup plus difficile à comprendre si l'on n'a pas vécu longtemps en Italie. A cette profonde connaissance de la langue, l'auteur joint un jugement sûr et tranquille. Quoiqu'il ait naturellement ses prédilections et ses antipathies, il sait contenir les unes et les autres et son jugement est toujours clair. Ses études sur Praga, Stacchetti, Varga sont, d'après leur contenu et leur forme, de véritables créations qui, sous le titre de *Profils*, nous donnent le portrait complet de ces remarquables poètes.

On lit beaucoup l'italien en Allemagne, et nous avons à Berlin nombre de petits comités de demoiselles, institués en vue de lire et de parler entre soi la langue du *si*, comme l'appelle Dante. On commence même par aimer à l'écouter en public, et le spirituel et poétique humoriste Farina, dont le *Deutsche Rundschau* nous a fait connaître plusieurs nouvelles, et surtout les neuf perles appelées *Mon fils*, a pu y donner en public des lectures de ses œuvres qui ont été fort goûtées. Ce livre ne peut donc qu'être bien accueilli de notre monde littéraire.

Jean Aldringen, par le Dr Herman Hallwich [1] (Leipzig, chez Duncker et Humblot), est un extrait de la *Biographie allemande universelle*, dont MM. le baron de Liliencron et le professeur de Wegele sont les éditeurs. Déjà en 1868, deux savants, MM. Léopold de Ranke et Ignace de Döllinger, avaient fait la proposition de publier une telle bibliographie.

[1] Dr Herman Hallwich, *Johann Aldringen*.

Digitized by Google

Les collaborateurs furent choisis dans toutes les contrées de l'Allemagne et des pays voisins qui s'y rattachent : l'Autriche, la Suisse allemande, les Pays-Bas, les provinces baltiques, etc. Vingt tomes de cette grande œuvre ont été publiés, et la nouvelle étude sur Jean Aldringen est à la hauteur du reste.

Aldringen, né en 1590, eut une jeunesse très variable, tantôt militaire, tantôt scientifique. En 1606, il entra dans l'armée espagnole et, jusqu'en 1612, où il quitta la carrière militaire, il servit beaucoup de chefs; mais il resta toujours fidèle au parti catholique, soit comme soldat, soit comme secrétaire d'un évêque, mais surtout comme un des officiers, et enfin un des généraux de Wallenstein. Alors, sa vie devient intéressante pour nous; car on y trouve la preuve que, dès la première année du commandement de Wallenstein, il exista une conjuration militaire très étendue en vue d'écarter le duc de Friedland au profit de Colalto. L'âme de cette conjuration était Aldringen. Même après la découverte de la conspiration, il resta près de Wallenstein, qui connaissait son habileté militaire et sa bravoure, tout en méprisant son caractère. Aldringen n'oublia jamais que Wallenstein l'avait appelé buveur d'encre, et son désir de vengeance, unie à une complaisance sans bornes pour l'empereur, le poussa dans une voie dont on ne peut que déplorer le dénouement, malgré tous les honneurs qu'il y gagna pour lui et pour sa famille. Il mourut au moins en brave. Cette monographie, intéressante par elle-même, l'est surtout par les détails qu'elle contient sur Wallenstein et sur son entourage, demi-amical, demi-hostile et toujours ambitieux.

De nouveaux romans, qu'on pourrait appeler géographiques et ethnographiques, nous serviront de transition à la littérature plus légère. C'est d'abord *Le Mercenaire, une histoire coloniale*, par Henri Bokemeyer [1]. (Leipzig, chez Krüger.) La colonie dont il s'agit ici est Java. Le roman raconte le triste sort et les souffrances des émigrants ou plutôt des fugi-

[1] Heinr. Bokemeyer, *Der Söldling*, oder : *Holland's Regiment auf Java.* Eine Kolonialgeschichte.

Digitized by Google

tifs allemands qui ont cherché asile en Hollande et ont été envoyés comme mercenaires à l'armée coloniale de Java. Le nombre de ceux qui n'ont jamais revu leur patrie et qui sont misérablement morts à l'étranger est énorme. Les événements que l'auteur raconte et les situations qu'il peint sont absolument vrais, mais peu connus. Ce qu'il dit de l'administration hollandaise est bien fait pour empêcher ceux qui veulent émigrer de penser à Java. Le roman commence à Harderwijk, en Hollande, où un bureau d'enrôlement s'est établi; deux amis, Allemands, se font enrôler, fugitifs comme presque tous leurs camarades, dont une grande partie quittent leur patrie à cause de délits qu'ils ont commis. Déjà sur le vaisseau qui les transporte à Java, les promesses qu'on leur avait faites sont oubliées; ils sont traités de la manière la plus brutale; des punitions honteuses leur sont imposées, et les souffrances les plus terribles les attendent dans leur nouvelle patrie. L'un d'eux y meurt, l'autre retourne enfin au pays, et le roman, auquel naturellement un épisode d'amour ne manque pas, finit d'une manière heureuse pour l'un des deux amis. Mais ce n'est pas la fable qui donne un grand intérêt à ce roman, ce sont les détails sur la nature du pays, sur les guerres entre les Hollandais et les indigènes et, principalement, sur l'administration. Un jeune employé hollandais, irrité par les procédés du gouvernement, y dénonce ses fourberies et ses cruautés.

Un écrivain hollandais avait traité, il y a plus de vingt ans, le même sujet en un livre qui fit la réputation de l'auteur : *Max Havelaar*, par Multatuli (M. Dowes Dekker). L'auteur allemand l'a-t-il connu? Il aurait pu s'en autoriser, car l'œuvre, malgré les persécutions qu'elle a subies, n'est pas oubliée, et il n'y a pas longtemps qu'il en a paru une traduction française à Paris.

Un autre roman de ce genre est intitulé : *Loin de la patrie.* (Berlin, chez O. Janke.) L'auteur, Alfred Lorsach, nous conduit à Sydney et dans l'intérieur de l'Australie. La fable n'est pas ici la chose essentielle. Un propriétaire allemand émigre pour la Nouvelle-Hollande avec sa femme et sa fille, toute

Digitized by Google

une famille riche et honnête. Il achète et cultive une terre au milieu de l'île, et ils y vivent heureux. Un jeune homme, qui a volé, fait la route avec eux sur le même vaisseau ; il leur fait visite dans leur propriété, il demande la main de la jeune fille, et, sur son refus, il retourne à Sydney. Pendant ce temps, le fils de celui qu'il a volé et ruiné vient au même endroit, devient employé du propriétaire, aime et épouse la fille, découvre le voleur, qu'il fait emprisonner, recouvre l'argent volé et tous rentrent heureux en Allemagne. C'est une jolie histoire, assez banale, que rend intéressante la description du pays, de la vie à Sydney, de la vie des colonies et dans les forêts, et des combats avec les brigands des bois. L'auteur connaît bien ce dont il parle, et ses descriptions sont claires et vivantes. Son livre sera lu.

Le troisième de ces romans est intitulé : *De la lumière! Encore plus de lumière!* par Schack d'Igar [1], un pseudonyme d'Elfriede Zaksch. (Breslau, chez Schottlaender.) Ce roman nous offre un double intérêt : d'abord, il s'agit d'une jeune femme, heureuse épouse et heureuse mère, aimée par son mari et par sa famille, mais qui néanmoins n'est pas satisfaite, car elle se sent appelée à être grande artiste. Se trouvant douée d'esprit et de talent, elle croit de son devoir de cultiver ce talent, et veut devenir peintre. Mais comment aller à Munich faire les études nécessaires? Son mari et ses parents s'y opposent, ils lui disent que son premier et seul devoir est d'être bonne épouse et bonne mère; mais les obstacles ne font que développer sa vocation; elle en arrive à trouver les devoirs conjugaux et maternels mesquins auprès de ceux que son art lui impose, et elle s'enfuit, va à Munich, y étudie, n'atteint pas son but, combattue qu'elle est par le désir de revoir son enfant et son mari. Comme elle est restée honnête, après avoir fini un joli petit tableau, elle retourne dans sa famille, désabusée de son rêve et heureuse. Ce caractère, un peu bizarre, mais intéressant, est dessiné avec finesse et vérité. Mais l'auteur a imaginé de placer cette

[1] Schack von Igar, *Licht! Mehr Licht!*

Digitized by Google

famille à Riga, et voilà que ce roman de mœurs devient, à son tour, géographique. Nous ne répondrions pas que ce n'est pas affaiblir l'étude psychologique que de vouloir lui prêter un intérêt étranger. Ces descriptions, ces digressions sur la nature, la religion, l'origine, l'histoire des Livoniens, Lithuaniens et Esthoniens; sur les coutumes, les mœurs, les fêtes et les superstitions de ces peuples, sont bien longues pour un roman. Mais tout cela est peu connu, et l'auteur le raconte avec une parfaite connaissance de ces pays. Cela plaira aux amateurs, dans un moment où l'ethnographie est à la mode.

A une époque où la question coloniale occupe les Allemands plus que jamais, on peut croire qu'un bon accueil attend un petit livre : *Les lettres indiennes d'une jeune femme*, par Antoinette Herf [1]. (Stuttgart, chez Charles Krabbe.) L'auteur ne s'occupe pas du tout de politique; c'est vrai, mais elle comprend la vie dans ces pays lointains; elle écrit à Java d'une manière si fraîche et avec une impression si vive des splendeurs du pays, qu'elle semble transporter le lecteur au milieu d'un monde d'enchantement. Un sentiment vrai des traits originaux d'un peuple et de la nature, une fine observation des mœurs, un sens poétique des mythes et des contes de Java, le talent de parler des choses les plus ordinaires avec un charme de causerie naïve et spirituelle, telles sont les qualités de ce petit livre, qui prend place dans cette littérature coloniale dont il serait bon de ne pas abuser.

Après le roman qui répond aux préoccupations coloniales de l'Allemagne, en voici qui satisfont ses tendances de race.

Félix Dahn nous a fait cadeau de deux nouveaux romans sur l'époque des grandes émigrations; le premier s'appelle *Gelimer* [2]. (Leipzig, chez Breitkof et Hartel.) L'auteur nous y raconte, dans sa manière vive et claire, la chute du royaume des Vandales à Carthage, en 538; la conquête de ce pays par Bélisaire, le grand capitaine de Justinien; les intrigues de la

[1] ANTONIE HERF, geb. WACHTER, *Briefe einer jungen Frau aus Indien.*

[2] FELIX DAHN, *Gelimer*. Historischer Roman aus der Völkerwanderung.

Digitized by Google

cour de Byzance, surtout celles de l'impératrice Théodora; la vie à la cour de Gélimer et les mœurs des Vandales; tout cela avec une grande fidélité historique. Est-il besoin de dire que le personnage intéressant est le roi barbare, ce malheureux Gélimer, que nous accompagnons jusqu'à son emprisonnement? Il est vaillant, c'est un héros; mais, s'il est victime, c'est que des scrupules religieux et des remords brisent son énergie, prêtent à la trahison. On était en pleine lutte entre ariens et catholiques; étant jeune, il a été forcé de commander l'exécution d'une centaine d'ariens, hommes, femmes, vieillards et enfants, qui tous furent brûlés; une vieille femme lui a lancé sa malédiction, et le fils de cette femme s'est converti au catholicisme, est devenu prêtre, et enfin chancelier de Gélimer; mais il est resté arien dans son cœur, et il veut se venger du roi, qu'il trahit enfin et dont il cause la perte. Beaucoup de petits épisodes caractéristiques embellissent le récit et le rendent très intéressant.

Le second roman, publié par la même librairie : *Les mauvaises religieuses de Poitiers*[1], ne remonte qu'aux temps mérovingiens. Quarante jeunes filles, élèves du cloître de Poitiers, qui n'ont pas encore pris le voile, se sont enfuies, parce qu'elles haïssent la prieure qui les maltraitait; les aventures qu'elles ont à subir dans leur fuite, leur séjour aux cours des différents rois mérovingiens, à Paris et à Orléans, la description de la vie de ces cours, tout cela va jusqu'à la gaieté. Mais des scènes sérieuses de combats ou d'autres dangers ne manquent pas de s'y mêler, pour satisfaire la curiosité rétrospective des nombreux lecteurs qui sont assurés à des sujets pareils.

Rosette de Saint-Henri, la pêcheuse, par Maximilien Schmidt[2]. (Munich, chez George Callway.) L'auteur, bien connu et bien aimé par le public allemand à cause de ses charmants tableaux de la vie bavaroise, nous en présente un nouveau qui se passe près du lac de Starnberg. La fable en est très simple et peu de personnes y figurent. Au milieu de l'action

[1] Felix Dahn, *Die schlimmen Nonnen von Poitiers.*
[2] Max Schmidt, *Die Fischerrose von St. Heinrich.*

Digitized by Google

est placée Rosette la pêcheuse, la petite-fille du vieux pêcheur Pauli, une fille gaie, fraîche, charmante, honnête, la batelière la plus habile et la pêcheuse la plus heureuse; puis vient le fils du pêcheur Zacharie, le joli et léger Toni, que la fille d'un paysan aime. Claire est aimée, trop aimée, car ils sont deux qui se la disputent; mais elle est si bonne et si gentille, que tout s'arrange; elle épousera celui qu'elle aime, et celui qu'elle n'aime pas épousera celle qui l'aime et qu'il voulait abandonner pour elle. Et tout est pour le mieux, car le charme de ce conte est dans sa simplicité à peindre ce petit coin du monde où l'on aime. Des scènes de la vie tyrolienne n'y gâtent rien quand elles sont aussi réussies que celle de la demande en mariage. Mais était-il bien utile de peindre aussi longuement la vie des paysans et des montagnards, avec des dissertations sur l'agriculture? La simplicité du sujet n'avait pas besoin de ces agréments à la mode.

Tout à fait le contraire de ce petit roman est un autre conte rustique : *La tache*, par Anzengruber [1], cet aimable poète populaire autrichien, aussi aimé dans toute l'Allemagne que dans sa patrie. (Wien, Rosner.) L'auteur, qu'on appelle le peintre par excellence de la vie et du caractère des villageois, nous raconte une histoire très triste, mais dont la fin est une réconciliation heureuse. Une paysanne, jusque-là honnête, oublie subitement ses devoirs et commet une faute qui donne naissance à l'héroïne, la petite Madeleine, la « tache » de la maison. Le mari de sa mère, qui n'est pas son père, homme d'un caractère noble et généreux, ne peut lui pardonner, mais il ne veut pas la livrer au mépris public : personne ne saura que Madeleine n'est pas sa fille. La mère vit plusieurs années sous le poids de ses remords, étrangère dans sa maison d'épouse, et ce n'est qu'au moment de sa mort que le paysan lui pardonne! Il n'aime pas la « tache »; mais celle-ci l'aime de tout son cœur et réussit à gagner enfin son cœur. Grande, belle, honnête, travailleuse, le fils du meunier l'aime, en est aimé, et personne ne com-

[1] Ludw. Anzengruber, *Der Schandfleck*.

Digitized by Google

prend pourquoi le père la lui refuse. Pressé de questions, il laisse échapper le mot terrible : le fils du meunier est son frère. Deux vies seraient brisées par cette parole, si l'amoureux ne mourait en sauvant une jeune fille, et si la pauvre « tache » ne gagnait, par sa vaillance, l'amour d'un riche paysan, dont elle est devenue la servante et qui a une fille d'un premier mariage, à qui il rend une mère en épousant Madeleine, chez qui son père, persécuté par ses enfants légitimes, trouve un asile pour mourir heureux. La vertu est toujours récompensée.

Les créanciers de la fortune, roman par Hugo Lubliner [1]. (Breslau, chez Schottlaender.) L'auteur, qui, sous le pseudonyme de Hugo Bürger, a déjà donné au théâtre allemand nombre de comédies qui ont eu beaucoup de succès, entre avec ce roman dans les rangs de nos romanciers. Sous un titre général : *Berlin dans l'empire* [2], il s'est proposé de peindre, dans une série de romans, la naissance, l'accroissement et la vie de la capitale impériale; il nous conduit dans les différents cercles de la société de Berlin et nous fait connaître les quartiers les plus divers de cette ville gigantesque. Chez les pauvres comme chez les riches, partout on trouve le désir de la fortune et la lutte pour l'atteindre. Un des personnages, très versé dans les travaux et les peines de la vie, pose la thèse en ces termes : « La fortune est un teneur de livres très exact; elle contrôle les actions des hommes. Ne faites jamais sciemment tort, ne craignez personne; haïssez la vilenie jusqu'à la mort, partout où vous la trouverez, tuez-la; mais aimez les honnêtes gens, aimez-les véritablement, non superficiellement, sincèrement, d'un amour chaud et secourable; alors, vous serez un des créanciers de la fortune, inscrits dans son livre. » Cette idée fondamentale du roman, l'auteur veut la démontrer en action. Dès lors, on sait d'avance que tout ce que ses héros souffriront sera compensé, le jour où la fortune leur payera sa dette.

[1] Hugo Lubliner, *Die Gläubiger des Glücks*
[2] *Berlin im Kaiserreich.*

Digitized by Google

La tendance est la même dans *La chasse au bonheur*, par Herbert[1]. (Cologne, chez Bachen.) L'auteur, déjà connu parmi les écrivains contemporains, dessine ici d'une manière aussi parfaite qu'originale la grande tragédie de la vie humaine, la « chasse au bonheur ». Il se base sur l'esprit du christianisme, et ce qu'il nous dit est clair, lumineux, frappant. On pourrait prendre ses différents personnages pour des portraits, tellement ils sont peints avec vérité; les caractères se restent fidèles; la comtesse Scoltoni, le docteur Fahrenbach, le vieux colonel de Weber sont des figures que l'on n'oublie pas facilement. La scène du roman est une petite ville où tous les personnages se connaissent, sont tous honnêtes, bons, mais chacun cherchant le bonheur diversement, qui dans le luxe, qui dans la richesse, qui dans la gloire, et enfin le trouvant tous dans l'amour. L'auteur aime à moraliser, et il prêche plus d'une fois. Écoutez-le une fois seulement : « C'est une erreur de penser que la vie ne nous doive rien. C'est nous qui devons y mettre quelque chose. C'est un capital dont nous avons à payer les intérêts; nous n'en avons que ce que nous en retirons. Les sots et les faibles attendent ce qu'elle leur apportera; les caractères indépendants fixent eux-mêmes leurs bénéfices. »

Auteurs et libraires dans l'ancienne Rome, par le Dr Hænny[2]. (Leipzig, chez Toon.) C'est un sujet très intéressant que de connaître l'activité des auteurs et des libraires chez les Romains et les rapports entre eux; l'auteur l'a traité très exactement. Son petit livre est le résultat d'une sérieuse étude des écrivains latins et des différentes sources modernes. Après avoir parlé des rapports entre les auteurs et les éditeurs, il nous raconte la fabrication et l'étendue des rouleaux de papyrus, et enfin il expose le droit des auteurs et des éditeurs, le prix des livres du temps, etc. Avant l'établissement de la monarchie, il n'y avait pas à Rome d'écrivains de profession; mais dès les premiers empereurs, on trouve un

[1] HERBERT, *Die Jagd nach dem Glück.*

[2] Dr HÆNNY, *Schriftsteller und Buchhändler im alten Rom.* (Leipzig, Gust. Fock.)

Digitized by Google

grand nombre de prosateurs et de poètes qui inondent le marché. Horace raconte que Lucilius dictait souvent deux cents vers en une heure. Mais Cicéron mettait souvent plusieurs mois à polir une œuvre avant de la réciter à ses amis et surtout à son éditeur Atticus. Ovide et Martial aussi étaient très soigneux dans leurs poésies, qu'ils soumettaient à leurs amis avant de livrer le manuscrit à son éditeur, qui en faisait faire par des esclaves des copies que l'on reliait, c'est-à-dire qu'on en collait les feuilles l'une à la suite de l'autre, pour les rouler sur un bâton rond et les enfermer dans un coffret de cèdre ou d'autre bois, parfois richement orné, comme dit Martial. Les anciens connaissaient le droit des auteurs, mais c'était un droit de publication. Le prix des copies est très différent. Les libraires avaient déjà alors des magasins ouverts où ils inscrivaient les titres des nouveautés et à l'intérieur desquels, dans des compartiments, les fonds de magasins étaient placés, tandis que les nouveautés et les œuvres les plus recherchées étaient exposées sur des tables. La coutume de dédier les œuvres à un ami ou à plusieurs était aussi déjà en usage à Rome; nous en trouvons le premier exemple dans la correspondance de Cicéron, qui nous raconte que le savant Varron voulut dédier à Cicéron son œuvre « sur la langue latine ». Notre auteur s'étend largement sur tous ces sujets, du reste connus.

Il nous reste tant de livres à annoncer, que force nous est de nous hâter.

Auprès du torrent, par Sonnenburg (Berlin, chez Janke [1]), est une charmante histoire qui se passe dans le Hartz, dont on y croit sentir l'odeur des sapins et entendre le sifflement du vent des montagnes. L'auteur fait bien de chacun de ces simples montagnards un type idéaliste, mais la fable est habilement inventée.

A qui la faute? par Elster [2]. (Breslau, chez Schottlaender.) Sujet de la vie militaire, traité par un ancien officier qui connaît les préjugés de cet état et ne les ménage point.

[1] SONNENBURG, *Am Waldstrom.* (Janke, Berlin.)
[2] ELSTER, *Wessen Schuld?*

Digitized by Google

Un lieutenant, qui aime une jeune modiste, ne peut pas l'épouser à cause de l'honneur militaire; ses camarades la calomnient, il doit se battre et doit quitter le service. De là de longues péripéties de sacrifice, d'abandon, de mariage, de ruine, de carrière d'écuyer de cirque, etc., etc., qui finissent par le suicide à deux des amoureux. A qui la faute?

La dernière des Dresidow, roman de famille, par E. de Wald-Zedtwitz [1]. (Potsdam, chez Dœring.) Ce n'est pas l'histoire d'une famille comme dans la *Famille Braunau*, dont nous avons parlé l'an passé; c'est un simple roman d'une jeune fille qui, naturellement, a une famille, mais qui en est la dernière enfant. Après quelques erreurs de son propre cœur et la trahison de son premier amant, — un officier, charmant vaurien, — après toute sorte de revers, tout est sauvé par un mariage de raison accepté de confiance par la jeune fille.

Raymonde, roman par André Theuriot[2]. (Berlin, chez Goldschmidt.) Une fable qu'on voit dans presque tous les romans : beaucoup d'amour, beaucoup de jalousie non justifiée, et beaucoup d'erreurs, quelques obstacles de la part des parents, enfin la victoire de l'amour, le mariage, etc., etc. Ce qui domine, c'est le caractère de Raymonde, indifférente et obéissante tant qu'elle n'aime pas; mais rendue forte par l'amour, rebelle jusqu'à la fuite de chez son père et qui se soutient jusqu'au dénouement heureux.

Chaque faute se paye, par E.-A. Kœnig[3]. (Berlin, chez Goldschmidt.) Cet auteur a une spécialité : le crime. Une société de meurtriers, de faussaires, de parjures, de calomniateurs, de chevaliers d'industrie, etc., etc., et parmi eux quelques honnêtes gens qui ont été ou qui ont failli être leurs victimes et qui en triomphent à la fin, fût-ce après vingt-cinq ans de prison non méritée; quelques amours qui s'y mêlent, car c'est un roman; mais les fils de l'intrigue sont si bien entortillés et ils se dénouent si naturellement et si ingénieusement par la confusion des coupables, que le lecteur de ces sortes de

[1] WALD-ZEDTWITZ, *Der letzte derer von Dresidow.*
[2] ANDRÉ THEURIOT, *Raymonde.*
[3] EW.-AUG. KŒNIG, *Alle Schuld rächt sich.*

Digitized by Google

sujets ferme le livre l'esprit satisfait et la conscience tranquille.

Un autre roman du même auteur : *Faute d'épreuve*[1] (Berlin, chez Janke), montre une fois de plus comment l'auteur sait traiter toujours le même sujet avec les mêmes crimes, complications, surprises et découverte des coupables, mais toujours d'une nouvelle et intéressante manière.

Expié, par Emma de Brandis-Zelion[2]. (Paderborn, chez Jungferman.) Paderborn est le siège d'un évêché; la Westphalie est la citadelle du catholicisme, dont ses familles nobles sont les champions. Aussi, ce roman est écrit avec une profonde religiosité, mais sans la moindre affectation de piétisme. L'auteur croit en Dieu, à la puissance de la prière, au repos que le cloître donne aux âmes tristes ou repentantes, et il écrit une histoire très simple : celle d'un jeune paysan devenu peintre, livré aux séductions du monde et qui y résiste. Le fond du sujet est la lutte de l'art profane contre l'art religieux, qui triomphe avec le chef-d'œuvre du peintre : un saint Pierre. On se doute bien que les dissertations sur la peinture ne manquent pas : c'est pour cela que le livre a été écrit sans doute; la vérité des caractères et l'élégance du style sauvent ce petit roman.

Jean Höltig, un nouveau conte dans le dialecte bas-allemand, par Burmester[3] (Berlin, chez Rentzel), trouvera sûrement un accueil aussi aimable que le roman du même auteur publié l'an passé, *Harten Leina*. Jean Höltig est un type de valet de ferme de vieille roche, de basse extraction, de travail âpre, qui devient amoureux de la fille de son maître et qui se fait chasser pour cela de la ferme. Les épreuves finissent cependant par un mariage; et, comme le style est naturel, le dialecte clair, les amateurs du bas-allemand liront ce livre avec plaisir.

Signalons enfin deux œuvres dramatiques : *La fille de*

[1] Ewald-Aug. Kœnig, *Wegen Mangel an Beweis*.

[2] Emma Brandis-Zelion, *Gesühnt*.

[3] Heinr. Burmester, *Hans Höltig*, 'ne Geschicht ut plattdutschen Lann.

Digitized by Google

Byzance, tragédie en 5 actes, par Henri Kruse [1]. (Leipzig, chez Hirzel.) Une seconde édition, qui diffère de la première par la refonte du dernier acte. L'auteur avait d'abord raconté un des traits les plus terribles de l'histoire du malheureux Pausanias, roi de Sparte, que sa mère elle-même fait emmurer dans le temple de la déesse Athéné, où il s'était enfui. Dans la nouvelle édition, cette scène est mise sous les yeux du spectateur. Le dénouement est la justification du roi, qui meurt, avec le pardon de sa mère. Le langage de cette tragédie est noble, les vers sont beaux, l'exposition est claire et l'œuvre émeut.

Maurice de Saxe, par Hœlty [2]. (Hanovre, chez Weichelt.) Le talent de l'auteur de *Lonada* s'accentue ici. Son sujet est la lutte de Maurice contre l'empereur Charles-Quint, et la trahison du premier; une triple trahison : d'abord contre ses coreligionnaires protestants, puis contre son ami, l'empereur qui se fiait à sa fidélité, enfin, contre l'Allemagne, car il appelle le secours des Français, auxquels il livre Metz, Toul et Verdun. Néanmoins, l'auteur a su ôter l'odieux du caractère à son héros, car il le représente comme un ambitieux qui veut devenir empereur, non pour lui seul, mais pour sa patrie et sa religion. Créer un empire allemand, donner la liberté de confession aux protestants, il peut espérer d'atteindre ce grand but, quand un sort tragique l'enlève au milieu de ses succès : il meurt blessé dans un combat où il était vainqueur. Ainsi l'auteur appelle sur Maurice la sympathie et la pitié du public allemand; mais c'est sans lui sacrifier l'empereur Charles-Quint, qui reste digne et fier dans le malheur et dont la douleur, lorsqu'il apprend la trahison de Maurice, qu'il aimait, est des plus touchantes.

Dr Cossmann.

[1] Heinr. Kruse, *Das Mädchen von Byzanz.*
[2] Hœlty, *Moritz von Sachsen.*

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

L'ENSEIGNEMENT ET LES DONATIONS EN SA FAVEUR, AUX ÉTATS-UNIS

Le rapport officiel de la commission d'éducation pour l'année 1883-1884 vient d'être distribué en Europe. Empruntons-lui quelques chiffres.

Les progrès de l'enseignement aux États-Unis peuvent se noter par les comparaisons suivantes :

En 1878, il y avait 156 écoles normales.
En 1884, — 255 —

Les 159 jardins d'enfants de 1878 se sont élevés, en 1884, à 354.

L'enseignement universitaire et secondaire donne :

	1878.	1884.
Universités	358	370
— pour femmes	225	236
Institutions d'enseignement secondaire .	1,227	1,482

Le nombre des élèves a suivi le mouvement de création des écoles.

	1878.	1884.
Universités	57,987 élèves	65,522
— pour femmes . . .	23,639 —	30,587
Instit. d'enseignement secondaire .	100,374 —	152,354

En 1875, sur 14 millions d'enfants en âge d'école, il y en avait 8,756,659 dans les écoles publiques et 209,622 dans les écoles privées.

En 1884, sur 16,794,402 enfants, il y en avait 10,738,192 dans les écoles publiques et 606,517 dans les écoles privées.

De 1875 à 1884, le nombre des instituteurs s'est élevé de 249,262 à 307,804, parmi lesquels on comptait, en 1875, 132,148 femmes et, en 1884, 173,776.

Digitized by Google

Les donations en faveur des divers établissements d'éducation, pendant les derniers dix-huit mois écoulés au 30 juin 1884, s'élèvent à 11,270,236 dollars, soit 58,605,227 francs.

Les écoles de droit y entrent pour		200 dollars.
Celles de médecine	—	139,955 —
Les universités féminines	—	310,506 —
Les écoles préparatoires	—	433,294 —
Les écoles de science	—	520,723 —
L'enseignement secondaire	—	776,712 —
Les écoles de théologie	—	1,147,261 —
Les universités	—	5,688,043 —

Beaucoup de ces donations sont faites par diverses personnes qui se cotisent pour donner 10, 15, 20, 25, 30, 34 mille dollars, même 73,000, comme au collège d'Iowa; 120,000, comme à l'université de Pauw, à Greencastle, et 133,000 au collège d'Amherst. Trois particuliers, MM. Ch. West, Nic. Lagworth et R. Springer, et quelques souscripteurs, donnent au musée de Cincinnati (Ohio), pour une école d'arts, etc., 542,331 dollars. Quelquefois, c'est un club qui fait la somme. Souvent aussi, c'est une donation unique. Citons-en quelques-unes :

Les deux frères Math. et J. Vassar donnent au Vassar College, à Poughkeepsie . . . . . dollars. 140,000

M. Paul Tulane en donne à l'université de New Orleans. 524,660

M. B. Howard, en mourant, lègue au collège Howard, à West-Bridgewater (Massachusetts), pour la création d'une école pour jeunes filles et jeunes femmes . . . . . dollars. 200,000

Mme Mary B. Joung, ayant perdu son fils, donne à la ville de Fall-River (Massachusetts), en bâtiments et en valeurs, pour y élever, en mémoire de son fils et devant porter son nom, une école des hautes études et la fournir d'instruments de mécanique, de chimie et de philosophie expérimentale. . . dollars. 500,000

Enfin, — pour nous borner, — M. Enoch Pratt donne à la ville de Baltimore, en biens-fonds et en valeurs, pour que l'administration affecte chaque année 50,000 dollars à l'achat, dans la librairie qu'il a fondée, de livres destinés à l'éducation du peuple dans une bibliothèque publique ou autrement, un capital de . . . . . dollars. 1,058,333

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LE TRAVAIL ET LES GRÈVES

AUX ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

La recherche des causes de conflits entre le capital et le travail en Belgique, ainsi que des moyens propres à améliorer la situation des travailleurs et les relations entre les ouvriers et les patrons, a depuis longtemps appelé l'attention publique sur ce qui se passe dans d'autres pays.

Des études complètes sur les organisations ouvrières en Angleterre ont été publiées; une vaste enquête sur la crise ouvrière a été faite en France; les solutions introduites par le gouvernement allemand sont connues.

Les États-Unis de l'Amérique du Nord ont aussi leurs grèves, leurs émeutes avec leurs répressions sanglantes. J'ai cru qu'une étude sur les organisations ouvrières de ce pays et leurs moyens d'action pourrait être utile à l'examen de la question qui nous intéresse, en ce moment, à un si haut degré.

Pendant près de dix années passées aux États-Unis, j'y ai été, par la nature de mes occupations, en relations journalières avec toutes les classes de travailleurs; je me propose de dire comment je comprends ce que j'y ai vu, lu, appris.

Pour bien juger de l'état des choses, il importe de tenir compte des mœurs, de l'instruction, de l'éducation et des institutions politiques des peuples.

Les détails de l'organisation sociale et politique des États-Unis ne sont, je pense, connus que de peu de personnes dans notre pays; cependant, cette grande république démocratique se trouve, sous beaucoup de rapports, à la tête des nations civilisées, et dans cet ordre d'idées encore il est peut-être utile de donner un aperçu général de ce qu'elle est et

Digitized by Google

de ce qui s'y fait. Elle est organisée sur des principes qui, mis en pratique par une population bien préparée à s'en servir, forment la base de ce qu'on peut considérer comme la perfection du système gouvernemental.

On a souvent fait remarquer que bien peu d'Européens ayant vécu pendant quelques années aux États-Unis désirent habiter de nouveau leur ancienne patrie. Il y a là une sorte de fascination qui retient ceux qui ont fait une expérience suffisamment longue de la vie américaine. La transformation des idées et l'éducation de l'esprit ne se font que lentement; comme nous le verrons plus loin, les institutions républicaines et démocratiques des États-Unis ne se sont développées que peu à peu et grâce à des circonstances particulières.

A ce propos, je ne puis mieux faire que de reproduire quelques passages du discours prononcé le 16 avril 1883 par M. Waldeck-Rousseau, ministre de l'intérieur de la république française, en ouvrant les travaux de la commission extra-parlementaire des associations ouvrières.

« D'abord, je tiens à déclarer que nous n'avons pas la prétention de penser qu'on puisse transformer notre état social par la vertu ou la magie d'un mot ou d'une formule. On ne transforme pas une société, elle se modifie graduellement, lentement. On ne traite pas les hommes comme on ferait d'une monnaie démodée qu'on met au creuset pour la frapper en bloc, en masse, à une effigie nouvelle. En un mot, je ne crois pas à ce que j'appellerais volontiers l'alchimie sociale.

. . . . . .

« Ce peut être un apostolat facile, ou même une profession qui dispense parfois d'en exercer aucune autre, que d'aller de réunion en réunion, irritant, exaspérant les souffrances, prêchant un Évangile nouveau dont on n'a pas écrit une seule ligne; mais je ne vois pas que ceux dont je parle, si tant est qu'ils soient dépositaires d'une méthode ou d'une doctrine nouvelle, en aient jamais livré le secret. Ces campagnes sociales se traduisent par des déceptions plus que par

Digitized by Google

des solutions. Avec une ambition plus modeste, nous espérons arriver à des résultats plus certains.

« Tout progrès est une œuvre d'éducation, d'adaptation à des besoins, à des milieux nouveaux... »

Il faut donc instruire le peuple. C'est là le premier, le principal devoir; ceux-là seuls s'opposent à son développement par l'instruction et l'éducation, qui ont intérêt à maintenir les classes laborieuses dans une dépendance matérielle et intellectuelle, afin de perpétuer une domination non justifiée par les principes généraux réglant les sociétés humaines.

Avant de m'occuper de la question spéciale des relations entre le capital et le travail aux États-Unis, je crois nécessaire de rappeler à grands traits l'organisation politique du pays et les conditions intellectuelles et matérielles du peuple.

Les renseignements historiques que j'aurai l'occasion de rappeler sont empruntés aux meilleurs auteurs; les renseignements statistiques sont pris dans le recensement décennal officiel de 1880 du gouvernement fédéral; ce dernier travail est fait avec un soin extrême et renferme des détails précieux à consulter.

Je diviserai cette étude en trois parties : I. Institutions et éducation. — II. Statistique du travail. — III. Associations ouvrières et grèves.

I. — Institutions et éducation.

Institutions.

La plupart des fondateurs des colonies américaines avaient été chassés d'Europe par les persécutions religieuses. Leurs établissements donnèrent naissance aux treize États qui, en 1776, se déclarèrent indépendants.

Ils s'étaient soustraits par l'exil à l'intolérance religieuse, et, par une inconséquence qu'explique seule la bigoterie, la plaie de cette époque, ils ne furent pas toujours exempts, dans leur nouvelle patrie, de cette même intolérance dont ils avaient emporté le souvenir et l'esprit.

Digitized by Google

Néanmoins, les idées de liberté prirent bientôt le dessus, et le gouvernement du peuple par le peuple s'établit progressivement dans toutes les colonies. Ces principes furent admis et facilement pratiqués par des associations, à l'origine peu nombreuses, d'hommes instruits, intelligents, aptes à se gouverner eux-mêmes, et qui n'étaient pas séparés par des différences de fortune sensibles ; la nécessité de vaincre ensemble des difficultés de toute espèce pour se créer une nouvelle patrie dans un pays sauvage, fut encore une des causes de la facilité avec laquelle les principes démocratiques s'implantèrent si rapidement chez eux.

La population de ces colonies augmentant d'abord lentement, progressivement, les nouveaux venus se firent facilement à des idées et à des mœurs si différentes de celles de l'Europe à cette époque. Vers le milieu du XVII^e^ siècle, le scrutin par vote secret était déjà adopté dans presque toutes les colonies. Les pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires y étaient séparés. En décembre 1641, le peuple de *Massachusetts* adoptait une Constitution appelée « le Code des libertés ». En 1683, le peuple de *New-York* se donnait également une charte qui établissait le jury pour tous les procès, le droit pour le peuple de ne payer que les impôts établis par ses représentants, et en 1735 la liberté de la presse était proclamée. En 1639, le peuple du *Connecticut* se donnait une Constitution basée sur la liberté religieuse, l'élection des fonctionnaires au vote secret et l'élection par le peuple d'une assemblée législative, composée de représentants des différentes communes, en proportion de leur population. En 1650, une loi établissant les écoles publiques fut votée. En 1641, les colons de *Rhode Island* plaçaient par leur loi d'association tous les pouvoirs dans les mains du peuple, reconnaissaient la liberté de conscience et faisaient prendre toutes les décisions par la majorité. Tous les hommes libres avaient le droit de vote. En novembre 1681, les habitants de *New-Jersey* proclamaient, dans leurs assemblées générales, que les hommes de toutes races et de toutes religions sont égaux devant la loi, qu'aucune prérogative

Digitized by Google

n'est accordée au rang, au titre, à la richesse ou même à la naissance royale; ils défendaient d'établir l'emprisonnement pour dettes, et faisaient voter les impôts par les représentants du peuple. La vente des boissons spiritueuses aux Indiens était défendue. Les terres de ces derniers devaient être acquises par des marchés équitables. Un coupable, sauf un meurtrier, un traître ou un voleur, pouvait être pardonné par la personne qu'il avait offensée.

En 1681, le quaker William Penn fonda la colonie qui devint la *Pennsylvanie*, sur des terres qui lui furent vendues par Charles II. Son but était d'organiser une communauté d'hommes libres, sans condition de couleur, de race ou de religion, de soumettre les indigènes sans autres armes que l'amour et la justice, d'établir un refuge pour les hommes de sa foi et d'étendre les limites de l'empire britannique. En 1683, il fonda Philadelphie, « la cité de l'amour fraternel ».

Le *Maryland*, fondé en 1632 par lord Baltimore (un catholique), contenait dans sa charte une stipulation par laquelle tous les chrétiens, à quelque secte qu'ils appartinssent, pouvaient librement s'établir dans la colonie; leur vie et leurs biens seraient protégés. Cet acte stipulait aussi le libre-échange; les droits du propriétaire (lord Baltimore) limités à la nomination des chefs du gouvernement; le pouvoir de faire et d'amender les lois laissé aux habitants libres ou à leurs représentants. En 1639, le système démocratique le plus large fut établi : tout homme libre avait droit de vote. En 1649, il fut stipulé encore expressément que quiconque avait les croyances fondamentales du christianisme ne pouvait être inquiété en raison de ses opinions ou de ses pratiques religieuses. « C'était une offense punissable d'amende que de se donner les uns aux autres des noms injurieux en usage dans les controverses religieuses. » Alors que dans le Massachusetts on s'efforçait d'établir par proscription le puritanisme comme seule religion de la Nouvelle-Angleterre, que dans la Virginie on tentait le même effort en faveur de l'Église d'Angleterre, le Maryland se joignait au Rhode Island et au Connecticut pour proclamer la liberté

Digitized by Google

de conscience. Il arrivait fréquemment que des protestants persécutés par d'autres protestants trouvaient asile et protection chez les catholiques du Chesapeake, — mais c'étaient des catholiques d'un autre âge.

Le germe de la fédération des colonies était semé depuis longtemps, en ce sens qu'en plusieurs occasions et pour la première fois en 1643, des congrès, auxquels étaient envoyés des délégués des différentes colonies de la Nouvelle-Angleterre, s'étaient réunis pour discuter leurs intérêts communs.

En 1760, la population des colonies était estimée à 1,695,000 habitants, dont environ 310,000 nègres. Le Massachusetts avait la population blanche la plus nombreuse; elle était évaluée à plus de 200,000, d'origine européenne. La Virginie était plus peuplée (284,000 habitants), mais comptait 116,000 nègres.

Comme nous venons de le voir, tous ces colons avaient à des degrés divers acquis graduellement les droits les plus étendus que peuvent réclamer les citoyens des républiques démocratiques. Ils s'en étaient rendus dignes par les soins qu'ils avaient donnés à leur instruction. Les États de la Nouvelle-Angleterre marchaient en avant, sous ce rapport, à tel point que, lors de la révolution de 1776, *il ne se trouvait pas un adulte né sur leur territoire qui ne sût lire et écrire*[1].

Les écoles publiques étaient nombreuses, et les écoles privées venaient les compléter. Beaucoup d'hommes, réformateurs écossais, libéraux irlandais, patriotes français, écœurés de la bigoterie et de l'intolérance de leurs compatriotes, avaient cherché un refuge dans le nouveau monde, où ils enseignaient aux rudes enfants de l'Amérique la science des livres et les principes de la liberté.

Neuf collèges étaient déjà célèbres, indépendamment de l'école de médecine de Philadelphie, fondée en 1764. La première publication périodique parut à Boston en 1704. En 1721, le *New England Courant*, un petit journal publié par les deux Franklin et consacré à *la libre pensée et à*

[1] J. C. RIDPATH, *History of United States of America*, 1877, p. 282. — BANCROFT, *History of the United States*. London, vol. III, p. 105.

Digitized by Google

l'extinction de la coquinerie [1], y fit également son apparition. En 1764, il n'y avait cependant encore qu'une dizaine de journaux publiés aux colonies. L'absence de grands centres de population et la difficulté des communications constituaient les motifs du peu de développement que prit la presse à cette époque.

Jusqu'en 1776, l'agriculture fut la principale occupation des colons. La jalousie mesquine et inintelligente de l'Angleterre apportait toutes les entraves possibles au développement de l'industrie dans ce pays.

Voilà ce qu'étaient les colons américains au moment de la lutte pour l'indépendance. Ces hommes, dont les ancêtres avaient été forcés de s'exiler par les exactions des gouvernements européens et la bigoterie des Églises, étaient devenus les légitimes propriétaires du nouveau monde; ils avaient organisé des États dont le sol avait été conquis par eux pied à pied, au prix du travail, de la lutte et des privations.

Ces hommes, vivant en fait depuis longtemps sous une forme de gouvernement républicain, puisqu'ils n'avaient que des relations nominales et éloignées avec le royaume d'Angleterre, étaient mûrs pour l'indépendance. Aussi, lorsque Georges III voulut faire sentir son autorité pour opprimer les colons américains, ceux-ci se trouvèrent prêts à secouer la domination anglaise.

En 1775, John Adams, alors un jeune maître d'école, qui devint le second président des États-Unis, disait : « Dans un siècle, toute l'Europe réunie ne pourra pas nous soumettre. Le seul moyen de nous empêcher de nous établir d'une manière indépendante, serait de nous désunir. »

Lorsqu'en 1765 le Parlement anglais vota le bill nommé *Stamp act,* imposant un droit de timbre variant de 3 pence à 6 livres sterling sur tous les documents légaux écrits ou imprimés, Benjamin Franklin écrivit à un de ses amis : « Le soleil de la liberté américaine s'est levé, nous devons maintenant allumer les lampes de l'industrie et de l'éco-

[1] *The New England Courant* devoted « to free thought and the extinction of rascality ».

Digitized by Google

nomie. » — A quoi l'ami, se faisant l'écho du sentiment public, répondait : « Soyez assuré que nous allumerons aussi des torches d'une autre espèce » ; et Patrick Henry, à la Chambre des bourgeois de Virginie : « Tarquin et César ont eu chacun leur Brutus, Charles Ier son Cromwell, et Georges III... peut profiter de leur exemple. »

Je crois devoir donner ici un résumé de la déclaration de l'indépendance écrite par Thomas Jefferson, qui devint le troisième président des États-Unis, et proclamée à Philadelphie, le 4 juillet 1776 :

« Tous les hommes sont créés égaux; tous ont un droit naturel à la liberté et à la recherche de leur bonheur; les gouvernements humains sont institués dans le seul but de procurer le bien-être des peuples; les peuples ont le droit naturel de changer leur gouvernement quand il devient destructif de leur liberté; le gouvernement de Georges III est devenu destructif de la liberté, le despotisme du roi et de ses ministres peut être démontré par une longue liste de preuves irréfutables. » (L'énumération de vingt-sept preuves est ensuite donnée.)

Comme appui à cette déclaration de principes, les cinquante-cinq membres du Congrès continental représentant les treize États engagent leur vie, leur fortune et leur honneur sacré.

C'est cette déclaration de l'indépendance que, maintenant encore, après que plus d'un siècle a passé sur ces événements, on lit tous les ans au peuple assemblé pour en fêter l'anniversaire, le 4 juillet, dans toutes les villes de l'Union, sans crainte de blesser la susceptibilité d'une nation devenue amie; c'est ainsi que le patriotisme du peuple et le sentiment de ses droits sont entretenus aux États-Unis.

Le premier acte de fédération (1777) ne constituait guère qu'une union de républiques indépendantes, laissant au Congrès les pouvoirs législatifs et exécutifs qui lui étaient délégués par les États demeurés souverains.

Il n'y avait pas de chef du gouvernement; le pouvoir judiciaire fédéral n'était pas organisé.

Digitized by Google

Une convention nommée en 1787 rédigea une Constitution, encore en vigueur avec certaines additions qui y ont été apportées à différentes époques.

Le pouvoir législatif se compose de deux Chambres, l'une appelée Chambre des représentants, élue par le peuple, l'autre le Sénat, composé de deux membres par État, nommés par les Législatures des États, élues elles-mêmes par le peuple. Ces deux Chambres forment ce qu'on appelle le Congrès des États-Unis.

La population des États fut déterminée, pour la répartition des sièges dans la Chambre des représentants, en ajoutant, d'après le recensement décennal, aux hommes libres, un chiffre représentant 3/5 du nombre des esclaves. C'était une violation des principes inscrits dans la déclaration de l'indépendance que de reconnaître l'existence de l'esclavage; mais cette concession avait été reconnue nécessaire en 1787 pour établir l'union entre les États du Nord et ceux du Sud. Cette disposition a été naturellement abolie par la suppression de l'esclavage.

L'initiative de toutes les lois appartient au Congrès seul; celles qui sont relatives aux impôts doivent émaner de la Chambre des représentants; le Sénat peut les amender.

Le président n'a aucune part du pouvoir législatif; mais il a le droit de veto, dont l'effet ne peut être détruit que par un vote des 2/3 des membres de chacune des Chambres.

Le Congrès a des pouvoirs très étendus, mais seulement sur les questions qui intéressent tous ou plusieurs des États.

Le président et le vice-président sont élus pour quatre ans, par une élection à deux degrés : chaque État nomme un nombre d'électeurs présidentiels égal au nombre de représentants et de sénateurs réunis qu'il envoie au Congrès; aucun représentant, sénateur ni employé de l'État ne peut être nommé électeur.

Le président doit être né aux États-Unis.

Il a des pouvoirs considérables; il ne peut toutefois conclure des traités qu'avec l'approbation des 2/3 des membres

Digitized by Google

du Sénat; il nomme, avec l'approbation du Sénat, tous les employés fédéraux des États-Unis; le Congrès peut cependant lui déléguer les pouvoirs pour la nomination d'employés inférieurs.

Le vice-président est président du Sénat.

Le pouvoir judiciaire fédéral se compose d'une cour suprême et de cours inférieures; tous les juges sont nommés à vie par le président.

Les juges fédéraux ne s'occupent que de certaines questions, notamment de celles entraînant une interprétation de la Constitution fédérale, de celles dans lesquelles un ou plusieurs États sont parties ou des controverses entre citoyens d'États différents.

Les jugements rendus dans un État ont force de loi dans un autre.

Le Congrès a la juridiction sur le district (n'excédant pas 10 milles carrés) dans lequel est établi le siège du gouvernement fédéral, sur les territoires occupés pour un intérêt général, tels que les forts, les arsenaux, les magasins de l'armée, etc., et sur les territoires non admis comme États.

Le Congrès peut apporter à la Constitution des amendements qui n'ont force de loi que lorsqu'ils sont approuvés par les trois quarts des États.

Le cabinet se compose de sept membres : les secrétaires de l'État (affaires étrangères), du trésor, de la guerre, de la marine et de l'intérieur, le maître général des postes et l'attorney général. Ce sont les conseils du président; ils ne peuvent faire partie d'aucune des deux Chambres du Congrès et ils n'y ont ni voix délibérative ni voix consultative.

Depuis la promulgation de la Constitution, 15 amendements y ont été apportés.

Les 10 premiers, qui furent votés en 1789, ont pour objet de garantir la liberté de conscience, de la parole et de la presse, le droit de réunion et de pétition. Ils règlent la question du logement des troupes chez les habitants, le droit de saisie et de visite et les principes généraux de la justice criminelle; ils établissent le droit de jugement par un jury

Digitized by Google

dans toutes les causes criminelles et dans les causes civiles, lorsque l'importance de l'action dépasse 20 dollars.

Le 11e amendement, de 1794, est relatif aux attributions des cours de justice fédérales.

Le 12e, de 1803, modifie les règles pour le dépouillement des votes dans les élections présidentielles; il stipule aussi que le président et le vice-président ne peuvent être habitants du même État.

Les 13e, 14e et 15e amendements votés de 1865 à 1869 marquent les progrès accomplis dans l'opinion publique sur la question de l'esclavage et des droits politiques des nègres.

Presque tous les États ont finalement adopté le suffrage universel sans restriction autre que l'exclusion des criminels. Certains États ont assimilé à ces derniers les duellistes, les *parieurs* aux élections (*bettors on elections*) et ceux qui se rendent coupables de fraudes électorales.

Le Connecticut refuse le droit de vote à ceux qui ne savent pas lire; restriction insignifiante, puisque 4.20 p. c. seulement des habitants de toute provenance et de toute couleur ne savent pas lire.

Le Massachusetts refuse le droit de vote à ceux ne sachant ni lire ni écrire. 6.34 p. c. des habitants mâles au-dessus de 21 ans seulement tombent sous l'application de cette restriction.

La Géorgie, le Massachusetts et la Pennsylvanie n'admettent que les contribuables (c'est-à-dire ceux inscrits sur les listes quel que soit le montant de leur contribution).

En Delaware, Maine, Massachusetts, New-Hampshire, New-Jersey, Texas, Virginie occidentale, les pauvres n'ont pas le droit de vote. (Dans ces sept États réunis, le nombre total des pauvres en 1880 s'élevait à 15,772, y compris femmes et enfants.)

En Rhode-Island, il faut avoir 134 dollars de fortune mobilière ou immobilière pour pouvoir voter.

Au Tennessee et en Virginie, il faut payer une taxe de capitation variant de 1 à 2 dollars.

En somme, sur 38 États, 26 ont le suffrage universel sans restriction.

Digitized by Google

Un État impose comme condition de savoir lire et écrire et d'être contribuable.

Un État, la seule condition de savoir lire.

Trois États n'autorisent à voter que les contribuables.

Un État met comme condition une certaine fortune.

Sept États éloignent les pauvres du vote.

La plupart des nouveaux États ont adopté le suffrage universel dès leur fondation.

Le vote cumulatif a été adopté, entre autres, par l'Illinois dans sa Constitution de 1870, dont l'article 4, §§ 7 et 8, intitulés : Représentation des minorités, stipule :

« La Chambre des représentants se compose de trois fois autant de membres que le Sénat. Ils sont élus pour deux ans. Trois représentants seront élus dans chaque district sénatorial. L'électeur peut donner autant de votes à un candidat qu'il y a de représentants à élire, ou il peut distribuer ses votes entre les candidats comme il le juge convenable : les candidats qui auront reçu le plus de votes seront déclarés élus. »

La pluralité suffit pour faire élire un candidat.

Cependant, pour l'élection présidentielle, le 12e amendement à la Constitution stipule qu'il faut la majorité absolue des électeurs présidentiels. Si aucun candidat n'obtient cette majorité, la Chambre des représentants du Congrès choisit parmi les trois candidats ayant obtenu le plus grand nombre de votes; dans ce vote, chaque État n'a qu'une voix et l'élection doit se décider à la majorité absolue. Cette procédure fut appliquée en 1800 et en 1824.

Le même système est prescrit pour l'élection du vice-président, dont le choix est laissé au Sénat, dans le cas où aucun des candidats n'obtient la majorité absolue des électeurs; ce cas s'est présenté en 1836.

La plupart des États ont pris pour capitales des villes de deuxième ou troisième ordre, afin de soustraire les délibérations de leurs Législatures à l'influence des masses.

C'est ainsi que New-York, Philadelphie, Brooklyn, Chicago, Saint-Louis, Baltimore, Cincinnati, San Francisco, la Nou-

Digitized by Google

velle-Orléans, pour ne parler que des villes les plus importantes, ne sont pas capitales d'État.

Le district de Colombie, dans lequel se trouve Washington (147,300 habitants), capitale des États-Unis, est sous la juridiction immédiate du Congrès, qui, avec le président, nomme toutes les administrations et tous les employés qui dans les États sont élus par le peuple. Il en est de même des employés supérieurs des territoires non organisés en États. Le district de Colombie et les territoires peuvent envoyer au Congrès chacun un représentant qui n'a pas voix délibérative.

Le nombre des États de l'Union en 1789, à la première élection présidentielle, était de 13.

En 1884, à la dernière élection présidentielle, il était de 38. Le nombre de sénateurs a donc augmenté successivement de 26 à 76. Le nombre de représentants au Congrès a varié, pendant la même période, de 65 à 325. En 1789, il y avait un représentant pour 30,000 habitants, et en 1884, un pour 151,912.

L'application de ces institutions a été critiquée et, selon nous, souvent avec exagération. La corruption électorale y existe certainement à un haut degré, mais cela est-il une conséquence de la forme du gouvernement et de l'extension du droit de suffrage?

Une telle corruption existe dans tous les pays, sous le régime censitaire comme sous le régime du suffrage universel. Des sommes considérables se dépensent aux États-Unis dans les élections et notamment dans les élections présidentielles; mais il serait faux de dire et de croire que tout ou même une notable partie de l'argent recueilli et dépensé a été employé à l'achat des votes. Qui a vu les élections présidentielles a pu se rendre compte de ce qu'elles coûtent: des abris temporaires bâtis spécialement pour les meetings où les orateurs des différents partis, dont il faut payer les frais de déplacement, viennent haranguer le peuple; le soir, des processions monstres, s'élevant quelquefois à 50,000 hommes, armés de torches ou de flambeaux, manœuvrant comme des troupes avec leurs

Digitized by Google

officiers à pied ou à cheval, escortés de corps de musique nombreux et agrémentés de feux d'artifice et de transparents avec dessins et inscriptions en faveur des candidats; le jour, des cavalcades, avec chars, troupes équestres, etc., en un mot, tout ce qui peut frapper l'imagination du peuple américain, grand amateur de la représentation et du décor. Tout cela nécessite des mises de fonds considérables. Ces processions sont souvent répétées pendant la campagne électorale et sont faites successivement par les différents partis dans les mêmes villes, sans qu'il en résulte aucun désordre. Les chefs des différents partis cherchent et réussissent à amener le plus grand nombre possible de citoyens aux urnes électorales. A la dernière élection présidentielle, 80 p. c. du nombre des habitants âgés de 21 ans ont pris part au scrutin.

Ce que nous croyons devoir critiquer, c'est le système de votation, qui n'assure pas le secret du vote et, par conséquent, ouvre la porte à l'achat des électeurs.

Voici comment j'ai vu voter dans l'Indiana.

Les bulletins de vote sont imprimés par les soins des comités politiques sur papier libre blanc, portant en tête le nom du parti politique auquel appartiennent les candidats; ils peuvent être déposés ouverts dans une urne placée généralement sur le seuil d'une fenêtre, de manière qu'on puisse la voir de la rue. Les juges des élections sont désignés par le maire; les différents partis nomment des délégués chargés de surveiller le dépouillement, qui se fait dans une salle accessible à tous.

Il faut, dans l'appréciation de beaucoup de faits, tenir compte de ce que la population née hors des États-Unis est de 13 à 14 p. c. de la population totale, que les étrangers mâles âgés de plus de 21 ans représentent 24 p. c. de la population totale de la même classe, que l'immigration pendant les soixante années précédant 1881 a été en moyenne de 174,424 par an et en 1881 a été de 720,045, ce qui donne de 1820 à 1881 inclus un total de 11,185,521, dont 2,927,034 Irlandais; que tous les hommes âgés de 21 ans acquièrent facilement le droit de citoyen et le droit de vote; qu'ils n'ont

Digitized by Google

qu'un intérêt très faible dans les destinées du pays dans lequel ils ne font que d'arriver et que, par conséquent, ils se laissent aisément influencer.

Il arrive que des administrations locales soient mal dirigées et qu'il y ait malversation pour des sommes considérables, témoin l'affaire du maire Tweed de New-York en 1871 et l'affaire récente des pots-de-vin payés à des conseillers municipaux de la même ville à l'occasion de la concession d'un tramway.

Nous voudrions voir les juges locaux nommés à vie, pour les soustraire aux influences locales et politiques, qui sont telles que, dans beaucoup de circonstances, la confiance dans la justice est excessivement limitée, d'autant plus que le niveau moral de beaucoup d'avocats est assez peu élevé.

Dans certains États, une partie dans un procès peut demander à changer de juridiction lorsqu'elle craint de ne pas obtenir bonne justice, soit de la part du juge, soit de la part des habitants parmi lesquels le jury doit être choisi.

On nous a cité des procureurs de la république s'entendant avec une clique d'avocats pour partager les bénéfices qu'ils retirent de l'acquittement de leurs clients. Le recrutement des avocats se fait, du reste, dans des conditions telles que beaucoup d'entre eux n'inspirent aucune confiance ; mais ils ne réclament pas de privilèges.

En 1884, une émeute terrible, qui coûta la vie à une trentaine d'hommes et l'incendie du palais de justice avec toutes ses archives, éclata à Cincinnati, à la suite d'un procès criminel dans lequel, prétend-on, l'accusé fut acquitté à la suite d'entente entre le juge, les jurés et les avocats. La populace, furieuse, voulut forcer les portes de la prison pour lyncher tous les criminels qui y attendaient leur jugement. La police et la milice protégèrent la prison, qui est à l'épreuve du feu, et ce fut le palais de justice, qui y était attenant, que le peuple brûla dans sa colère insensée. Il en résulta une perte de plusieurs millions de dommages matériels pour le comté et la perte irréparable des documents publics.

L'avocat, cause de ce malheur, dut fuir la ville.

Digitized by Google

Les avocats étaient, en 1880, au nombre de 64,137, soit un avocat par 782 habitants, hommes, femmes et enfants, ou un avocat par 196 habitants âgés de 21 ans, soit une augmentation de 57.45 pour cent sur le recensement de 1870, alors que la population totale n'avait augmenté que de 30.47 pour cent. Ils font presque concurrence aux ministres des cultes, qui étaient au nombre de 64,698 et avaient augmenté de 47.46 pour cent sur le recensement de 1870.

Le peu de confiance du peuple dans les décisions de la justice, la facilité qu'en beaucoup de circonstances des criminels ont trouvée à échapper à la juste punition de leurs crimes par suite de complicité entre les avocats, certains juges et des jurys, ont développé la pratique de la loi de Lynch par laquelle le peuple se fait justice lui-même, sans attendre les lenteurs et les incertitudes des tribunaux réguliers. Il faudra, je crois, encore beaucoup de temps pour déraciner cette pratique dans les contrées de l'Ouest. La confiance ne se rétablit que lentement et difficilement, et beaucoup d'innocents payeront encore de leur vie l'injuste acquittement de quelques coupables.

Quelques mots des partis politiques.

L'étendue des pouvoirs du gouvernement fédéral, l'esclavage et les droits protecteurs constituent les trois questions principales d'après lesquelles sont classés aujourd'hui les partis politiques aux États-Unis.

Dès 1787, les partis étaient divisés en fédéralistes et anti-fédéralistes. Les premiers conservèrent le pouvoir jusqu'en 1800 ; à cette époque, quelques lois impopulaires votées par le Congrès amenèrent la chute des fédéralistes et l'élection à la présidence de Thomas Jeffersen, démocrate, représentant le parti anti-fédéraliste transformé. Le parti whig, qui succéda aux fédéralistes, se transforma lui-même plus tard (1854) en parti *républicain* en opposition au parti *démocrate*.

La question de l'esclavage a agité les États-Unis dès le

Digitized by Google

commencement de ce siècle. En 1820, la convention appelée le « compromis du Missouri », réglant implicitement les limites des États esclavagistes, semblait avoir aplani les difficultés ; mais peu à peu cette question revint au jour, et un nouveau parti se forma en faveur de l'abolition complète de l'esclavage ; il commença par demander que le Congrès, agissant dans les limites de ses pouvoirs constitutionnels, supprime l'esclavage sur tous les territoires soumis à sa juridiction directe, réglemente le commerce des esclaves entre les États et empêche les navires fédéraux d'en transporter comme marchandise. Ce parti fit des progrès, mais non sans difficultés. J'en donnerai pour preuve, ce qui paraîtra aujourd'hui à peine croyable, le vote de la Chambre des représentants, en 1838, dans les termes suivants :

« *Toute pétition, mémoire, résolution, proposition ou document s'occupant d'une manière quelconque et à quelque degré que ce soit de l'esclavage ou de son abolition, sera, lors de sa présentation et sans qu'il y soit donné aucune suite, écarté* (laid upon the table) *sans qu'il soit discuté, imprimé ou renvoyé à une commission* [1]. » Cette résolution, qui devint le 21e article du règlement de la Chambre, fut adoptée, grâce au concours de tous les représentants du Sud, démocrates et whigs, et de tous les démocrates du Nord ; les whigs du Nord seuls votèrent contre elle ; mais tout en réclamant pour les « abolitionistes » la liberté de pétition et de discussion, ils refusèrent de se joindre à eux.

En 1840, le candidat présidentiel abolitioniste ne réunit dans 11 États que 6,745 votes ; en 1844, il réunit dans 13 États 58,879 voix prises dans le parti whig, dont ils empêchèrent le candidat d'être élu.

Le rappel du « compromis du Missouri » amena la dissolution du parti whig, et en 1854 le parti républicain se forma, arbora le drapeau anti-esclavagiste et fit élire, en 1860, son candidat, Abraham Lincoln, président. Immédiatement commença cette lutte gigantesque, la guerre de

[1] JAMES G. BLAINE, *Twenty years of Congress*, 1884, vol. I., p. 24.

Digitized by Google

Sécession, qui faillit détruire l'Union américaine, mais qui finit par la victoire du Nord et l'abolition complète de l'esclavage. Pendant cette guerre, plus de 2 millions d'hommes furent appelés sous les armes par le président ; de ce nombre, 304,360 furent tués et 285,545 mis hors de combat par des blessures ou des maladies. Au 1er mai 1865, plus d'un million d'hommes se trouvaient sous les armes. La guerre terminée, ils retournèrent à leurs occupations civiles sans qu'il en résultât le moindre désordre dans le pays, dont l'armée régulière ne se compose que d'une vingtaine de mille hommes.

On estime à 1,100,000 le nombre d'hommes enrôlés par les confédérés du Sud, sans que leur armée se soit élevée jamais à plus de 500,000 hommes à la fois.

En 1789, la question des tarifs fut soulevée au Congrès, qui vota une loi déclarant « *qu'il est nécessaire* pour le soutien du gouvernement, pour le payement des dettes des États-Unis et *pour l'encouragement et la protection de l'industrie*, d'établir des droits sur les marchandises importées ».

La controverse sur cette question économique a continué à travers toute l'histoire des États-Unis, mais pendant longtemps elle ne divisa pas beaucoup les citoyens. Les intérêts particuliers des différents États seuls les guidaient dans leurs vues économiques ; tel État qui d'agriculteur devenait industriel, de libre-échangiste devenait protectionniste. Ce sont ces circonstances qui font que les États du Sud et de l'Ouest sont plutôt partisans de droits peu élevés, tandis que les États du Nord et du centre demandent des droits protecteurs importants.

Les partisans du libre-échange absolu sont très peu nombreux et appartiennent à ce petit parti qu'on appelle « doctrinaires [1] ».

Les républicains, se trouvant en majorité dans le Nord et le centre, sont protectionnistes à outrance.

[1] J. G. Blaine, *Twenty years of Congress*, 1884, vol. I., p. 211.

Digitized by Google

Les démocrates, ayant leurs partisans les plus nombreux dans le Sud, ont des tendances plus libre-échangistes.

En somme, je crois pouvoir résumer les différences entre les deux grands partis de la manière suivante :

Les RÉPUBLICAINS sont partisans d'un gouvernement fédéral fort, anti-esclavagistes et favorables à de forts droits *protecteurs;* ils sont restés au pouvoir depuis l'élection de Lincoln en 1860 jusqu'à l'inauguration du président actuel, G. Cleveland (démocrate), le 4 mars 1885.

Les DÉMOCRATES du Nord, partisans de l'autonomie des États et de tarifs fiscaux, c'est-à-dire des tarifs considérés comme source de revenus, sont alliés aux *démocrates du Sud*, qui, outre les principes de leurs confrères du Nord, ont conservé des sympathies pour le système esclavagiste. Tous les anciens rebelles appartiennent à ce dernier parti. Beaucoup de démocrates du Nord ont combattu dans les rangs de l'armée fédérale pendant la guerre de Sécession. Tous les catholiques romains appartiennent au parti démocrate.

17 États nommant ensemble 174 électeurs présidentiels sont républicains, 16 États nommant 153 électeurs présidentiels sont démocrates et 5 États nommant 74 électeurs sont douteux.

A l'élection présidentielle de 1884, Blaine, le candidat républicain, obtint 182 votes; Cleveland, candidat démocrate, obtint 219 votes. New-York donna 563,048 voix aux électeurs de Cleveland et 562,001 à ceux de Blaine.

Un déplacement de 524 voix dans l'État de New-York aurait donné à Blaine les 36 votes de cet État et l'eût fait élire président.

En 1876 déjà, l'élection présidentielle avait amené un résultat remarquable qui, en bien d'autres pays, aurait amené des troubles graves.

Le choix entre les deux candidats Hayes et Tilden dépendait de trois États dont les résultats étaient contestés. Des délégués furent envoyés pour recompter les votes et ne purent se mettre d'accord. Finalement, la décision fut laissée à une

Digitized by Google

commission composée de 5 représentants, 5 sénateurs et 5 juges de la cour suprême. Les représentants et les sénateurs furent choisis de manière à avoir un nombre égal de membres des deux partis, de sorte que le choix dépendait du vote des 5 juges. 2 se prononcèrent pour Tilden et 3 pour Hayes, le candidat républicain, qui fut donc élu par 8 voix contre 7 dans la commission et par 185 électeurs généraux contre 184; donc à la majorité d'une voix, alors que Tilden avait obtenu plus de voix du peuple que Hayes.

Mais tel est le respect des Américains pour leurs institutions que tout se passa avec calme, sans émeutes (bien qu'avec quelques grincements de dents), et la paix publique ne fut pas compromise.

Des émeutes éclatent de temps en temps aux États-Unis; elles sont dues à deux causes principales : 1° les grèves ouvrières; nous verrons plus loin quels sont les moyens sur lesquels on fonde l'espoir d'en voir diminuer le nombre et l'intensité; 2° les mouvements socialistes et anarchiques, comme ceux qui se sont produits au mois de mai dernier à Chicago et qui sont surtout le fait d'étrangers. Les socialistes d'Europe transplantés dans un milieu où, entièrement libres, ils peuvent rapidement et facilement acquérir tous les droits politiques, ne savent pas se servir de la liberté ni user de leurs nouveaux droits sans se précipiter dans les excès.

Les 6,679,943 étrangers (nés hors des États-Unis) comportaient, en 1880, 1,966,742 Allemands, 85,361 Bohémiens, 1,854,571 Irlandais, 376,066 Scandinaves, 48,557 Polonais, 35,722 Russes, 106,971 Français, 15,535 Belges, etc.

La ville de *New-York* en possédait 478,670, sur 1,206,299 habitants, ou 39.68 p. c., dont 198,595 Irlandais, 163,482 Allemands, 8,093 Bohémiens, 9,020 Polonais, 12,223 Italiens, 4,551 Russes, 9,910 Français, etc.

Chicago en avait 204,859 sur 503,185 habitants, soit 40.71 p. c.; parmi eux se trouvaient 75,205 Allemands, 11,887 Bohémiens, 44,411 Irlandais, etc.

Cincinnati en comptait 71,659 sur 255,139 habitants, ou 28.09 p. c.; il y avait 46,157 Allemands, 15,077 Irlandais, etc.

Digitized by Google

Milwaukee, sur 115,587 habitants, avait 46,073 étrangers ou 39.86 p. c., parmi lesquels 31,483 Allemands, 1,537 Bohémiens, 3,659 Irlandais, etc.[1].

C'est aussi dans ces villes que les émeutes sont le plus fréquentes.

En 1880, la population étrangère[2] forme 13.32 p. c. de la population totale; parmi les hommes de plus de 21 ans, 23.95 p. c. sont étrangers; si on ajoute à ces 13.32 p. c. les habitants nés aux États-Unis de deux parents étrangers qui forment les 25.60 p. c. de toute la population, et ceux dont le père seul est étranger qui comptent pour 3 p. c., on obtient pour les étrangers et leurs enfants une proportion de 41.99 p. c. de la population totale des États-Unis.

Pour terminer la statistique de la population, j'ajouterai que le centre de population s'est déplacé, de 1790 à 1880, de 736 kilomètres vers l'ouest, en restant toujours au nord, mais très près du 39e degré de latitude; que la population des États-Unis, qui, en 1880, était de 50,155,783, devrait augmenter de 1,685 millions, c'est-à-dire devenir plus de 34 fois aussi grande, pour atteindre la densité moyenne de population de la Belgique; de 730 millions, c'est-à-dire devenir 15 1/2 fois aussi nombreuse, pour atteindre la densité moyenne de population de l'Allemagne; de 600 millions, c'est-à-dire devenir 13 fois aussi grande, pour atteindre la densité moyenne de population de la France; de 200 millions, c'est-à-dire devenir 5 fois aussi nombreuse, pour atteindre la densité moyenne de la population de l'Europe.

Tel qu'il est aujourd'hui, ce peuple déploie une singulière activité. On peut en juger par quelques chiffres significatifs.

Depuis la formation du gouvernement national, en 1789, jusqu'en 1861 (au commencement de la guerre de Sécession), les recettes postales se sont élevées à 910 millions de francs;

[1] Voir, pour les détails, *Statistics of the population of the United States of the tenth census*. Washington, 1883, p. 426 à 535.

[2] Ne sont comptés comme étrangers que ceux qui ne sont pas nés aux États-Unis; les enfants nés après l'arrivée de leurs parents dans le pays ne sont pas, dans le recensement, comptés comme étrangers.

Digitized by Google

de 1861 à 1881, elles se sont élevées à 2,155 millions. Ces chiffres même ne donnent pas une idée exacte du développement de l'emploi de la poste, parce que, pendant la première période, l'affranchissement était beaucoup plus élevé que pendant la dernière.

Voici un tableau qui donne, à quinze années d'intervalle, une idée de la production et de la consommation du fer brut :

ANNÉES.	PRODUCTION.	IMPORTATION.	EXPORTATION.	CONSOMMATION.
	Tonnes.	Tonnes.	Tonnes.	Tonnes.
1867	1,205,633	112,042	628	1,317,077
1882	4,144,254	496,045	9,519	4,630,780
Augmentation p. c.	243.74	342.73	1415.76	251.59

Pendant cette période de quinze ans, la population a augmenté de 46 p. c.

En 1861, le réseau des chemins de fer comprenait 50,339 kilomètres. En 1884, il en comptait 201,366.

Les variations de la fortune publique et de la dette du gouvernement fédéral sont intéressantes à constater.

	Estimation de la fortune publique totale, mobilière et immobilière.	Moyenne par habitant.	MAXIMUM.	MINIMUM.	Dette publique fédérale	
					TOTALE.	Moyenne par habitant
	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.	Fr. c.
1850	35,678,901,140	1,540	Massachusetts.... 2,885	Iowa..... 615	317,263,867	13 68
1860	80,798,080,340	2,570	Connecticut..... 4,830	Kansas.... 1,460	324,211,440	10 31
1870	150,342,592,535	3,900	New-York (État). 7,415	Texas 970	12,403,362,139	321 73
1880	218,210,000,000	4,350	Massachusetts.... 7,840	Mississipi. 1,430	10,602,076,853	211 58
1883	»	»	»	»	9,420,858,640	182 63

La valeur estimée de la fortune publique se compose de 77.13 p. c. de propriétés immobilières et 22.87 p. c. de propriétés mobilières.

La dette du gouvernement fédéral se trouve réduite en principal de près de 3 milliards en treize ans.

Dans l'appréciation du tableau précédent, il faut tenir

Digitized by Google

compte de la diminution de la valeur des propriétés de 1860 à 1870, dans les États esclavagistes, où la perte de 4 millions d'esclaves libérés et les propriétés détruites pendant la guerre représentent une somme considérable, en même temps que la dette du gouvernement fédéral augmentait d'une manière formidable.

Les revenus du gouvernement fédéral se composent de la vente de terrains, des recettes de la poste, des douanes, des droits de brevets d'invention, des accises, des taxes sur les banques et de la vente des timbres adhésifs. Il n'y a pas, en ce moment, d'impôts directs levés au profit du trésor fédéral.

Voici le résumé des *recettes* de 1880 :

Douanes . . . . . fr.	932,610,325	
Impôts sur les liqueurs et boissons fermentées . .	370,076,560	
Impôts sur les tabacs. . .	194,370,700	
Impôts sur les banques . .	16,754,925	
Amendes et timbres . . .	38,725,725	
Ventes de terrains et divers.	115,094,270	
Total. . . fr.	»	1,667,632,505

Les *dépenses* ont été, en 1880 :

Pour l'administration civile et divers	273,567,650	
Pour l'armée et la marine .	258,269,505	
Pour les Indiens	29,727,285	
Pour les pensions. . . .	283,885,870	
Pour les intérêts de la dette.	478,787,875	
Total. . . fr.	»	1,324,238,185
Excédent des recettes sur les dépenses. fr.		343,394,320

Les impôts sur les allumettes et les timbres sur les chèques, traites, etc., ont été abolis le 1er juillet 1883. La plus grosse somme des pensions est payée aux blessés de l'armée du Nord dans la guerre de Sécession.

Digitized by Google

Les dettes des États, des comtés et des municipalités, qui doivent être ajoutées à la dette fédérale pour obtenir la dette totale du peuple des États-Unis, se décomposent comme suit :

	DETTE des ÉTATS.	DETTE des COMTÉS.	DETTE des MUNICIPALITÉS.	TOTAL.	POPULATION	MOYENNE par HABITANT.
	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.		Fr.
1870	1,764,333,490	937,827,700	1,641,222,600	4,343,383,790	38,558,371	112.65
1880	1,132,987,970	620,137,930	3,487,294,305	5,240,420,205	50,155,783	104 50

En 1880, 2.52 p. c., de cette dette ou 132,147,285 francs avaient été contractés pour l'enseignement. Il faut encore ajouter la dette des districts scolaires, s'élevant, en 1880, à 438,385,275 francs, ou 8 fr. 74 c. par habitant. Ces chiffres réunis portent, en 1880, la dette totale par habitant, la dette fédérale comprise, à 324 fr. 82 c., dont 11 fr. 37 c. pour l'instruction.

Si le service fédéral est couvert exclusivement par des contributions indirectes, les États, les comtés, les villes et les districts scolaires prélèvent des impôts directs qui se décomposent comme suit [1] :

	AU PROFIT DES				TOTAUX.
	ÉTATS.	COMTÉS.	MUNICIPALITÉS.	DISTRICTS SCOLAIRES.	
	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.
Pour les écoles publiques gratuites	82,507,780	16,747,415	60,299,730	195,302,630	354,857,555
Pour les autres services.	178,053,215	331,285,440	699,557,395	»	1,208,896,050
Totaux. . .	260,560,995	348,032,855	759,857,125	195,302,630	1,563,753,605

Ces impôts représentent une moyenne de 31 fr. 15 c. par habitant, 1.85 p. c. de la fortune taxée, ou 0.72 p. c. de la

[1] *Report on valuation, taxation and public indebtedness in the United States as returned at the tenth census.* Washington, 1884, p. 25.

Digitized by Google

fortune réelle. Les plus frappés sont les habitants de la Californie, à raison de 73 francs par tête, et les moins taxés, ceux de la Caroline du Nord, à raison de 6 fr. 85 c. par habitant.

Dans les 310 villes de 7,500 habitants et au-dessus, les impôts se sont élevés en moyenne à 2.17 p. c. de la propriété imposée (dont 0.23 au profit des États, 0.18 au profit des comtés et 1.76 au profit des villes), représentant 64 fr. 15 c. par habitant. Les dépenses se sont élevées en moyenne à 108 fr. 20 c. par habitant (y compris le service des emprunts). La différence a été couverte par des ressources diverses, telles que patentes sur les débits de boissons alcooliques, amendes, concessions d'eau et emprunts. La moyenne maxima de dépense a été dans le Rhode Island, 195 fr. 55 c., la moyenne minima, dans la Floride, 11 fr. 95 c. par habitant.

Les impôts directs pour toute l'Union se divisent de la manière suivante : pour l'État, 16.66 p. c.; pour les comtés, 22.25 p. c.; pour les municipalités, 48.60 p. c.; pour les *districts scolaires,* 12.49 p. c. En tenant compte des dépenses scolaires supportées par les trois premières administrations, *l'instruction absorbe 22.69 p. c. de tous les impôts directs.* Le maximum a été atteint dans l'Iowa, où il s'est élevé à 37.19 p. c., et le minimum, dans la Géorgie, où il n'est que de 12.09 p. c.

Les impôts prélevés au profit des écoles publiques par les États, les comtés et les municipalités s'élèvent à 7 fr. 7 c. par habitant.

Il y avait, en 1880, 225,917 écoles publiques gratuites, dont 220,485 écoles primaires, possédant 164,844 bâtiments ayant une capacité de 8,973,161 élèves; les propriétés de ces écoles étaient estimées 1,061,262,455 francs.

Les recettes totales pour le budget de ces écoles, comprenant les impôts spéciaux, les amendes que la loi prescrit de verser au fonds des écoles, les revenus des propriétés, etc., se sont élevées, en 1880, à . . . . . fr. 485,232,280

Les dépenses se sont élevées à . . . fr 425,557,210

Digitized by Google

soit une moyenne de 8 fr. 48 c. par habitant, ce qui, dans la même proportion, représenterait 48,500,000 francs pour la Belgique.

Les excédants de recettes sur les dépenses servent à amortir les emprunts.

En 1880, les dépenses de la ville de New-York montaient pour l'instruction à 14 fr. 76 c. par habitant; de Chicago, à 9 fr. 50 c. par habitant; de Cincinnati, à 14 fr. 12 c. par habitant; de Milwaukee, à 10 fr. 51 c. par habitant.

C'est à Chicago qu'il y a la plus grande proportion de population étrangère et la plus faible proportion (parmi les grandes villes) de dépenses par habitant pour l'instruction du peuple; c'est là aussi que les émeutes socialistes sont le plus fréquentes et le plus sanglantes.

Les instituteurs de ces écoles publiques et gratuites se répartissent comme suit :

Instituteurs blancs	96,106
Institutrices blanches	124,167
Instituteurs nègres	10,520
Institutrices nègres	5,314
Total. . .	236,107

Certaines écoles dans les campagnes ne sont ouvertes qu'une partie de l'année; toutes ont des vacances de la mi-juin au premier lundi de septembre, à moins que l'élévation de la température n'oblige de retarder l'ouverture des cours.

Le nombre total de mois d'écolage a été, en 1880, de 1,456,302, soit en moyenne 6 1/2 mois par école.

Le maximum dans le district de Colombie, 10 mois; le minimum dans la Caroline du Nord, 2 1/2 mois.

Le salaire moyen mensuel des instituteurs a été de 182 fr.

Le maximum en Nevada, 447 fr. 25 c.; le minimum dans la Caroline du Nord, 106 fr. 35 c.

La somme moyenne qui leur a été payée pour l'année est de 1,182 francs.

Le maximum dans le district de Colombie, 3,386 fr. 75 c.; le minimum dans la Caroline du Nord, 262 fr. 30 c.

Digitized by Google

En 1880, 9,951,608 élèves ont fréquenté les écoles publiques et gratuites, dont 9,095,485 blancs et 856,123 nègres. La moyenne de fréquentation journalière a été de 6,279,879, dont 5,719,339 blancs et 560,540 nègres [1].

Le nombre des enfants de six à quatorze ans étant de 9,766,696, dont 9,183,286 blancs et 583,410 nègres, on peut dire que tous reçoivent au moins l'instruction primaire. Cela est d'autant plus vrai qu'il existe encore un grand nombre d'écoles privées et que beaucoup de catholiques romains, obéissant aux instructions de leurs évêques, n'envoient pas leurs enfants aux écoles publiques. Nous verrons plus loin, dans la réglementation du travail des enfants dans les manufactures, les moyens indirects que certains États ont employés pour les obliger à fréquenter les écoles.

Il y a, indépendamment des écoles publiques et gratuites décrites ci-dessus, des collèges, des universités et des écoles scientifiques dont les revenus dérivent de fonds spéciaux, de dons et de terrains donnés par le gouvernement fédéral.

Ces institutions se divisent comme suit [2] :

	Nombre d'établissements.	Nombre de professeurs.	Nombre d'élèves.	Nombre de volumes dans les bibliothèques.	Valeur des terrains, bâtiments et matériel.	Revenu.	Minerval.
					Fr.	Fr.	Fr.
Universités et collèges.	362	4.361	61.418	2.522.223	201,279,880	13,090,040	10,402,250
Écoles scientifiques.	83	902	12.220	196 143	52,690,405	3,469,565	925,505
Totaux. . .	445	5.263	73.638	2.718.366	253,970,285	16,559,605	11,327,755
École militaire de West-Point . .	1	52	228	28.208	12,500,000	Aux frais du gouvernement fédéral.	
École de marine d'Annapolis . .	1	65	261	22.629	6,461,950		
Totaux généraux.	447	5.380	74.127	2.769.203	272,932,235		

Toutes les écoles privées ou publiques sont exemptes de l'impôt. Toutes les écoles publiques sont gratuites et libres.

[1] Voir *Statistics of the population of the United States at the tenth census*, p. 916 et suiv.

[2] Voir James G. BLAINE, *Twenty years of Congress*, 1er vol., p. 640 et suiv.

Digitized by Google

On comprend aisément qu'avec des moyens d'instruction comme ceux que l'on a développés aux États-Unis, un pays doit prospérer rapidement.

Voici quels étaient en 1880 les résultats du système d'éducation des États-Unis, sous le rapport du seul degré d'instruction au sujet duquel il existe des statistiques : le savoir lire et écrire. J'ai divisé les États en trois catégories, d'après les partis politiques qui y sont en majorité.

Proportion pour cent des habitants au-dessus de 10 ans sachant lire et écrire [1].

	POPULATION TOTALE.	POPULATION BLANCHE			NÈGRES.
		TOTALE.	NÉE AUX ÉTATS-UNIS.	ÉTRANGÈRE.	
Les 17 États républicains.	94.02	94.45	96.48	87.92	69.32
Les 5 id. douteux . .	93.79	94.43	96.69	87.97	72.04
Les 16 id. démocrates .	64.77	81.96	80.33	93.73	24.73
Le district de Colombie .	81.20	95.70	97.40	87.90	51.60
Les États-Unis	83.00	90.60	91.30	88.00	30.00

En 1870, la proportion pour cent de toute la population sachant lire et écrire était de 79.96.

En *Belgique*, la proportion pour cent des habitants au-dessus de 10 ans sachant lire et écrire s'élevait, en 1880, à 69.38.

Le développement de *la presse* [2] n'offre pas moins d'intérêt.

En 1880, il y avait, aux États-Unis, 11,314 publications périodiques divisées en 971 journaux quotidiens, ayant un tirage de 3,566,395 exemplaires, 8,633 journaux hebdomadaires et 1,710 revues mensuelles et autres; ces

[1] Voir, pour les détails, *Statistics of the population of the United States at the tenth census, Illiteracy*, p. 919 et suiv.

[2] Voir, pour les détails, *Statistics of the population of the United States at the tenth census, newspapers and periodical*, p. 912 et suiv.

Digitized by Google

deux dernières catégories réunies ont eu un tirage de 28,213,291 exemplaires, soit 31,779,686 exemplaires pour tous les journaux ensemble. Cela représente, par famille, une moyenne de 3.20 journaux, dont 0.36 quotidiens, et par maison, 3.55 journaux, dont 0.40 quotidiens.

En 1885, le nombre des journaux était de 13,494.

Sous le rapport du but que poursuivent ces journaux, la statistique officielle de 1880 les classe comme suit : 8,863 s'occupent de politique, nouvelles, etc., 553 de religion, 173 d'agriculture, d'horticulture, etc., 284 de commerce et d'industrie, 25 de finances, 54 de chemins de fer et d'assurances, 189 de littérature, 114 de médecine et de chirurgie, 45 de législation, 68 de sciences, machines et mines, 149 de franc-maçonnerie, de tempérance, et d'autres sociétés secrètes ou non, 248 d'éducation, 219 de lectures pour enfants et 330 de sujets divers.

De ces journaux et revues, 10,515 sont publiés en anglais, 641 en allemand, 49 en danois et langues scandinaves, 41 en français, 26 en espagnol, 13 en bohémien, 3 en indien, 9 en hollandais et 17 divers.

L'*ivrognerie* fait de grands ravages aux États-Unis, où ce mal s'étend à toutes les classes de la société. On a cherché à y remédier en limitant le nombre des débits de boissons, sur lesquels sont établies des taxes dont l'importance est fixée par les municipalités et à leur profit. Dans certains États et dans certaines municipalités, il a été défendu même de vendre des liqueurs ou de la bière en détail; aussitôt des débits clandestins se sont créés, et l'ivrognerie n'a pas diminué. Les mesures de proscription ont rarement survécu à l'administration qui les a établies.

Le « Tenth annual Report of the Bureau of Statistics of Labor » du Massachusetts, 1879, donne à ce sujet, page 167 et suivantes, les renseignements ci-après sur l'intempérance en 1874, la dernière année pendant laquelle la vente des liqueurs était défendue dans l'État, et en 1877, pendant laquelle la vente en était autorisée :

Digitized by Google

ARRESTATIONS, CONDAMNATIONS, ETC.	Sous l'empire de la loi prohibitioniste. En 1874.	Sous l'empire de la loi autorisant les débits de boissons en nombre limité moyennt patente. En 1877.
Arrestations pour ivrognerie.	28.044	20.657
Condamnations pour ivrognerie.	23.981	17.862
Nombre de débits clandestins	5.009	»
Nombre de débits autorisés	»	5.273
Condamnations pour ventes illégales à la suite de plaintes.	3.644	1.693

Lorsque les débits sont autorisés en nombre limité moyennant payement d'une taxe élevée (montant quelquefois jusque 4,000 ou 5,000 francs), ceux qui ont payé cette autorisation ont intérêt à empêcher d'autres personnes de vendre des liqueurs, et vont même jusqu'à les dénoncer à la police. Lorsque personne n'est autorisé à vendre des boissons, personne, que les défenseurs du principe prohibitionniste, n'a intérêt à empêcher les débits clandestins.

De nombreuses sociétés de tempérance ont été formées et fonctionnent dans tous les États, mais sans succès bien accusé. Elles sont toutes basées sur l'abstinence complète, ce que je crois être une erreur ; peut-être feraient-elles plus de prosélytes si elles se contentaient de prêcher ce que leur nom indique : la tempérance. J'ai vu des personnes promettre de s'abstenir de liqueurs, de vin et de bière d'une manière absolue pendant une période déterminée, tenir leur promesse fidèlement, puis aussitôt la période expirée, s'enivrer pendant plusieurs jours, même plusieurs semaines pour regagner le temps perdu.

En 1884, le parti prohibitionniste présenta un candidat à la présidence des États-Unis ; il réunit 151,809 votes sur 10,059,423 (à peine 1 1/2 pour cent). La plupart de ces voix furent prises au parti républicain et assurèrent ainsi l'élection du candidat démocrate ; en effet, l'État de New-York, qui décida du succès du président Cleveland, donna 25,001 voix au candidat prohibitionniste, alors que le parti

Digitized by Google

démocrate ne battit les républicains dans cet État que par 1,047 voix.

Nous verrons dans l'étude des sociétés ouvrières que quelques-uns de leurs organisateurs se sont occupés de l'ivrognerie et se montrent sévères pour ceux qui abusent des liqueurs fortes ainsi que pour ceux qui en débitent. Dans plusieurs compagnies de chemins de fer, l'abus en tout temps, dans d'autres, l'usage de liqueurs pendant le temps de service, sont des causes d'exclusion.

Le repos du dimanche est généralement observé aux États-Unis, comme en Angleterre. Il y a cependant, dans certaines villes de l'Ouest, une tendance marquée à laisser tomber en désuétude les lois du dimanche (*sunday laws*) qui prohibent tout travail et tout commerce en ce jour. En revanche, les ouvriers ne font pas le lundi.

La grande majorité des habitants des États-Unis, comme tous les Anglo-Saxons, est restée attachée aux formes et aux pratiques religieuses. Toutes les Églises sont libres et entièrement séparées de l'État; les membres des 44 Églises qui existent aux États-Unis en payent les frais.

La statistique de 1880 (page 928) renseigne aux États-Unis 88,665 pauvres, soit 0.17 p. c. de la population.

De ces pauvres, 67,067 sont entretenus dans des maisons de secours et se composent de 61,310 blancs (dont 22,961 étrangers) et 5,757 nègres. Ils se divisent encore en 35,952 hommes et 31,115 femmes.

Le nombre de prisonniers (non compris les détenus dans les maisons de réforme) était, en 1880 (statistique, page 929), de 59,258 (0.12 p. c. de la population), dont 12,910 étrangers. Ce nombre se divise encore en 42,280 blancs et 16,978 nègres, ou en 54,190 hommes et 5,068 femmes.

(*A suivre.*) L. GENIS.

Digitized by Google

DE LA SUPPRESSION DE L'ARTICLE 117

DE LA CONSTITUTION

Le parti libéral, battu et abattu, est condamné à faire son examen de conscience. Les vieux programmes et les formules courantes sont à revoir. La charte de 1846 a cessé d'être le symbole incontesté de la foi libérale. On se convainc de plus en plus de cette vérité, que le moment est venu de réunir un nouveau congrès en vue d'apporter à la politique libérale les modifications dont le temps et les événements ont démontré la nécessité. La question sociale, qui naguère occupait une si petite place dans les préoccupations publiques, a pris une importance dont il devient dangereux de méconnaître l'urgence. Une résistance prolongée à la revision de l'article 47 de la Constitution n'est-elle pas aussi une faute regrettable, peu faite pour ramener l'union dans les rangs du parti?

D'autre part, la question cléricale ne se présente plus aujourd'hui dans les mêmes termes qu'il y a quarante ans. L'objectif du congrès de 1846 était « l'indépendance réelle du pouvoir civil ». Cette façon de s'exprimer semble actuellement tout à fait démodée. Ce qu'on réclame de nos jours, c'est « la séparation de l'Église et de l'État ».

Faut-il voir dans cette substitution de langage le résultat d'une nouvelle manière d'envisager le problème? N'est-ce qu'un simple changement de mots, accepté tacitement par suite de l'influence des discussions qui s'agitent autour du même sujet au delà de nos frontières? Pour ma part, je n'ai jamais eu grand goût pour la nouvelle formule, en tant, bien

Digitized by Google

entendu, qu'on la veuille mettre comme étiquette aux revendications du libéralisme belge. En présence des principes fondamentaux de la Constitution, elle m'a toujours paru un pléonasme de nature à couvrir des équivoques grosses de mécomptes. J'ai jadis, ici même[1], résumé ma pensée sur la matière en disant : La formule de l'Église libre dans l'État libre, c'est la lutte de l'Église armée contre l'État désarmé. Le mot a semblé profond... plusieurs années plus tard, quand il nous revint en Belgique, rapporté d'Italie par M. de Laveleye, qui l'y avait recueilli comme une parole de M. le comte d'Arnim.

Il ne faut cependant pas trop s'arrêter à cette querelle terminologique. Tout effort pour ramener la polémique aux termes du congrès libéral aurait grande chance de se perdre au milieu de l'indifférence réservée d'ordinaire aux opinions qui ne sont pas à la mode du jour. Un homme d'esprit français disait récemment : Il vaut mieux avancer ou retarder avec tout le monde que de marquer l'heure juste tout seul. Que ce soit nos anciens ou les générations nouvelles qui aient donné la définition exacte du but à atteindre, peu importe, surtout si l'on s'entend sur le fond des choses; mais s'entend-on réellement sur le fond des choses?

Le problème de la séparation de l'Église et de l'État est vaste et complexe. Il ne se présente pas en terre catholique comme en terre protestante, en Europe comme en Amérique, et même chez les nations catholiques, il varie de pays à pays. Pour le traiter convenablement, il faudrait non pas un article, mais un livre. Un ouvrage examinant complètement les divers aspects du sujet au point de vue belge, serait le bienvenu. Du côté catholique, M. le chanoine Moulart a écrit un traité que des garanties exceptionnelles d'orthodoxie et de confiance recommandent aux croyants. Dans le camp opposé, M. Laurent a consacré à ce sujet la plus grande partie de sa vie et a produit des œuvres remarquables et abondantes. MM. Bara et E. Allard ont publié des études dont je n'entends pas contester le mérite. Mais enfin, la matière est loin d'être

[1] Voir *Revue de Belgique*, 15 mai 1875, p. 21.

Digitized by Google

épuisée, et sur plus d'un point l'examen de solutions pratiques, en rapport avec les besoins et les désirs du pays, n'a été qu'effleuré. Pour n'en citer qu'une preuve, à ne prendre la question que par ses côtés économiques et administratifs, c'est en vain qu'on chercherait, dans ces divers travaux, des explications de nature à mettre suffisamment en lumière les théories qui semblent aujourd'hui le plus en faveur au sein de quelques associations politiques.

Je m'explique.

* * *

Quand on propose d'inscrire dans le nouveau programme du libéralisme la séparation absolue de l'Église et de l'État, que demande-t-on, que veut-on dire? En termes clairs et précis, on réclame en ordre principal la suppression de l'article 117 de la Constitution.

A première vue, cette réforme ne paraît soulever d'autre difficulté que de trouver une majorité pour la voter. Rayer un article de loi, cela paraît une opération des plus simples.

Je connais des hommes politiques qui se contenteraient de retrancher tout bonnement l'article 117, sans aucune autre modification de la législation. La suppression de l'article constitutionnel n'entraîne pas *ipso facto* l'abrogation des lois qui règlent le traitement des ministres des cultes, ni l'abrogation des lois relatives à l'organisation des fabriques d'église, ni de celles qui régissent les biens ecclésiastiques. Suivant cette manière de voir, la suppression constitutionnelle est comme une espèce d'épée de Damoclès suspendue sur la tête du clergé. La garantie de la charte s'évanouit, les lois subsistent, mais elles peuvent être abrogées par une simple décision législative : gare aux évêques et aux curés, s'ils ne sont pas sages! Je ne m'arrête pas à cette politique. Tant que le fil qui retient l'épée reste entier, la suppression est sans importance, puisqu'elle ne change rien. Est-il bon de faire naître une incertitude sur le traitement des ministres des cultes? n'est-ce pas surexciter les passions de part et d'autre, les libéraux voulant passer de l'abolition littérale à la sup-

Digitized by Google

pression effective, les catholiques criant d'avance à la persécution et préparant toutes mesures pour ne pas être pris au dépourvu? Je laisse à d'autres le soin d'élucider ce point. Quelle sera la situation quand l'heure de l'exécution aura sonné? Voilà ce qu'il importe de considérer.

*
* *

Première conséquence : plus de traitement pour les ministres des cultes, — ce poste disparaît des budgets, — donc, en apparence, une économie d'environ six millions par an. Le clergé sera-t-il embarrassé pour retrouver cette somme? Il est permis d'en douter. Pourquoi serait-il plus en peine de nos jours qu'autrefois? Il ne faut pas oublier que la mise d'un traitement fixe pour le clergé à charge de l'État est une idée essentiellement moderne. C'est un legs de la Révolution de 1789. On tenait à cette époque cette réforme pour un grand progrès. Avant la Révolution, les traitements des ministres du culte n'avaient aucune fixité. La subsistance des prêtres se prélevait directement sur les habitants, au moyen de la dîme. Cet impôt n'était pas limité dans son produit, mais seulement dans sa quotité ; il était perçu personnellement par les intéressés. De là des inconvénients et des abus. La perception directe, confiée aux mains des bénéficiaires, avait pour conséquence inévitable une tendance constante d'aggravation. D'autre part, il surgissait de fréquentes compétitions pour savoir à qui reviendrait le droit de perception. La lutte était ouverte entre les évêques, les curés, les moines et une foule de religieux de tout genre qui faisaient une concurrence acharnée au clergé séculier pour s'approprier le droit de dîme. Les curés, souvent, étaient vaincus, la dîme leur échappait en tout ou en partie, et alors ils cherchaient d'autres ressources. C'est ainsi que s'introduisirent les honoraires des messes, le casuel pour l'administration des sacrements et pour les sépultures. Comme le sort du clergé séculier était d'être toujours pillé par les corporations monastiques, il arriva que les ordres mendiants lui enlevèrent une grande partie du casuel en attirant le

Digitized by Google

peuple dans leurs églises, de telle manière que les curés, réduits aux fondations faites en faveur de la cure, durent nécessairement exploiter cette veine et firent, eux aussi, la chasse aux testaments. On comprend comment, dans ces conditions, les abus s'amoncelèrent : le droit de dîme se développa en surface et en profondeur, le nombre des décimateurs devint de plus en plus grand, la matière soumise à perception s'élargit, l'administration des sacrements devint une exploitation, et, par-dessus tout, les dons, legs et fondations au profit des couvents et des curés prirent des proportions dangereuses. C'est pour couper court à ces excès que la Révolution dit : Suppression des ordres religieux, traitement fixe payé directement par l'État aux ministres des cultes. Aujourd'hui, on est pressé de faire un nouveau pas en avant. L'État, enseigne-t-on, doit se désintéresser complètement de tout ce qui concerne les cultes et, par conséquent, doit se décharger de la subsistance du clergé séculier, comme il s'est déjà désintéressé et déchargé de tout ce qui regarde les ordres monastiques.

L'expérience du système de désintéressement, en ce qui regarde les moines et les couvents, n'est pas précisément faite pour nous donner des inquiétudes sur leur sort, et si le même régime doit s'étendre aux curés et aux vicaires, nous n'en serons pas davantage effrayés. Ils ne mourront pas de faim non plus : nous en avons la conviction, bien qu'ils n'aient plus aujourd'hui à leur disposition l'aide du bras séculier pour faire la moisson. Dans les siècles primitifs de l'Église, alors que le prince n'avait pas encore donné sa sanction civile à l'impôt religieux, les oblations libres et volontaires des fidèles constituaient les seules ressources de l'Église; le clergé a vécu longtemps, à proprement parler, d'aumônes. Quand les libéralités menacèrent de diminuer, on découvrit dans les livres sacrés des textes qui ordonnaient aux fidèles, au nom de Dieu, de payer une certaine quotité de leurs biens à ses ministres. Les conciles en firent une obligation canonique sanctionnée par des peines spirituelles. Pourquoi les choses se passeraient-elles autrement de nos jours? Le thème est tout indiqué. Sans doute, les foudres de l'Église ont perdu

Digitized by Google

leur efficacité ancienne, mais, pour bon nombre de croyants, elles ne resteront pas sans effet, et le clergé arrivera à obtenir par des moyens religieux le payement d'un impôt suffisant pour remplacer avantageusement les six millions qu'il s'agit de lui supprimer. Que gagnerons-nous à cette réforme ?

Deux choses : d'abord, de ne plus faire doter par des non-croyants les pasteurs d'un culte qu'ils repoussent. Cet avantage a une importance plus populaire que réelle; en définitive, la part contributive de chaque citoyen au budget des cultes n'est pas considérable : un franc par an et par tête. Les protestants et les juifs concourent à former le fonds religieux, mais leurs ministres et rabbins y participent au même titre que le clergé romain. Parmi les libres-penseurs, il n'y a que ceux qui se passent complètement de toute Église à qui il soit donné de récriminer contre pareille imposition. Mais si leurs raisons sont acceptées comme bonnes et valables, ne faudrait-il pas appliquer la même théorie à bien d'autres cas?

Peu de charges publiques échapperaient à un raisonnement de ce genre : L'État alloue des traitements aux professeurs de ses universités, des subsides à la littérature et aux arts. Pourquoi les cultivateurs, qui n'ont cure ni de sciences, ni de belles-lettres, sont-ils obligés d'intervenir dans ces frais? On peut aller loin dans cette voie. Inutile d'insister.

* * *

Le deuxième profit de la réforme sera le suivant : ne plus faire entretenir, par le pouvoir civil, une corporation qui n'a d'autre souci que d'en contester les principes et d'en diminuer l'autorité, qui, de par la mission qu'elle s'arroge, doit constamment multiplier ses efforts pour affaiblir l'État et se mettre en son lieu et place. Le maintien de l'article 117 n'est-il pas duperie? Voilà le grand argument. Il serait bien difficile de nier la part de vérité qu'il contient.

Cependant, la corporation n'en subsistera pas moins, et l'on peut se demander si la suppression de l'article 117 ne serait pas plutôt de nature à la rendre plus puissante et plus forte, ou

Digitized by Google

tout au moins, si le système nouveau n'offrirait pas d'inconvénients supérieurs à ceux qui découlent de l'expédient décrété par le Congrès. Passons au-dessus des éléments politiques du débat : le clergé, obligé de reprendre la besace, ne se montrera-t-il pas plus fanatique, plus hostile à nos libertés fondamentales? Bon nombre d'esprits catholiques ne redoutent pas la séparation absolue. Ils la désirent, au contraire, persuadés qu'elle apportera à l'Église une nouvelle jeunesse et une nouvelle vigueur. A un point de vue moins élevé, pour nous en tenir modestement aux aspects matériels, n'est-il pas à prévoir que, plus les prêtres seront en butte aux attaques des libéraux, plus leur sort semblera précaire, plus le zèle d'une foi généreuse rencontrera de stimulants? Le résultat en sera d'autant plus productif que les efforts du clergé tout entier se porteront vers le même point. Aujourd'hui, les ministres rétribués par l'État ne font pas, à vrai dire, de la question d'argent une préoccupation dominante : ce sont les moines, les jésuites, les religieux sans traitement qu'on retrouve dans presque toutes les affaires de captation de testaments ou autres du même ordre. Rarement un prêtre séculier.

Il est à craindre que, désormais, il n'en soit plus ainsi et que les caisses de l'Église ne prennent des développements dépassant de beaucoup la mesure actuelle.

Mais ce n'est là qu'un élément de la question. Nous venons de parler des caisses de l'Église. Jadis, la personnification civile était accordée à tous les établissements de la religion. Laïques et ecclésiastiques pouvaient à loisir créer des personnes juridiques soit en se groupant, soit à l'aide du droit de fondation. Quelle sera la règle de l'avenir? C'est ici surtout qu'on demande un peu de lumière. Généralement, dans l'école libérale, on semble d'accord pour répondre : Aucune personnalité civile, ni en gros, ni en détail. Des associations de droit commun. Rien que le droit commun. Voyons.

Le clergé organisera-t-il des sociétés catholiques à l'instar des sociétés d'agrément, de littérature ou autres, administrées par un conseil élu chaque année, avec un trésorier chargé de

Digitized by Google

percevoir les cotisations des membres, et des assemblées générales périodiques dans lesquelles il est rendu compte de la situation de la société et de la caisse? Il me semble bien naïf de le penser. L'Église est une institution trop fortement établie pour abandonner le principe qui a toujours servi de base à son organisation : c'est-à-dire la séparation absolue entre les gouvernants et les gouvernés, entre les ecclésiastiques et les fidèles.

Elle fondera, on peut le prévoir, des caisses diocésaines ou paroissiales dont elle conservera précieusement la gestion exclusive.

Est-ce que les caisses diocésaines n'existent pas dès à présent? Pour Tournai, nous savons à quoi nous en tenir. Il est vraisemblable qu'il en est à peu près de même dans les autres évêchés. Pourquoi les cotisations, dons et legs des fidèles ne viendraient-ils pas affluer dans les coffres-forts épiscopaux? Pourquoi chaque évêque ne se chargerait-il pas d'en faire la distribution au clergé sous ses ordres ? Cette hypothèse n'a rien d'impossible. On retrouve ce système dans les traditions de l'Église. Il fut complété plus tard, à la suite des réclamations des ecclésiastiques inférieurs, par la formation de caisses paroissiales. Il est raisonnable d'admettre qu'il en adviendra pareillement et que sinon immédiatement, au moins au bout d'un certain temps, dans chaque paroisse, le curé sera en possession d'un fonds spécial dont l'usufruit lui appartiendra. En résumé, par le développement naturel des choses, il surgira bientôt dans toute la Belgique, dans les plus petits hameaux et villages comme dans toutes les communes et grandes villes, une ou plusieurs caisses religieuses à l'usage des ecclésiastiques, à titre de leur office, gérées exclusivement par l'Église et destinées à être transmises successivement à tous les titulaires de l'emploi pour lequel elles sont fondées.

En un mot, autant de caisses diocésaines et paroissiales, autant de caisses de mainmorte.

La loi pourra-t-elle empêcher cette multiplication, cet accroissement infini de la fortune de l'Église? Comment?

Digitized by Google

La mainmise nationale ouvertement décrétée serait une spoliation. Tant que le curé en possession des valeurs de sa cure est en vie, il n'y a pas moyen légalement d'y toucher. Des précautions habiles seront prises pour qu'à sa mort ses héritiers ne puissent y prétendre. En cas de conflits ou de procès, s'il est acquis que le contenu de la caisse n'est pas la propriété personnelle de l'évêque ou du curé, l'État se présentera-t-il à titre de grand héritier de tous les biens vacants et sans maître? Il n'a pas osé le faire à Tournai. En fin de compte, les valeurs passeront au successeur ecclésiastique et ainsi s'accumuleront de plus en plus des capitaux considérables sans situation légale régulière.

* * *

Nous n'avons parlé, jusqu'à présent, que de ce qui concerne les besoins du clergé. Considérons maintenant ce qu'on appelle les besoins du culte. Il vaut la peine de s'y arrêter, car nous allons nous trouver en présence non pas d'une fortune éventuelle, mais d'un patrimoine réel, important, consacré actuellement à cet usage.

Les richesses ecclésiastiques comprennent, on le sait, les objets du culte, les temples et les biens des fabriques.

Quelle sera la destinée de cette propriété?

Que fera-t-on des objets consacrés à l'exercice du culte que possède aujourd'hui chaque paroisse : ornements, linges, vases sacrés, argenterie, ustensiles et mobilier de l'église? Le législateur, jusqu'à présent, s'est occupé de ces biens et a pris des mesures spéciales pour en assurer une gestion convenable en vue de leur destination. Abolissez le système en vigueur et, encore une fois, à qui les objets du culte?

La même interrogation se représente avec une portée bien plus démonstrative encore pour les églises. La Belgique entière est couverte de temples catholiques. Un grand nombre d'entre eux comptent parmi les plus beaux monuments que nous sommes fiers de montrer aux étrangers. Il serait peut-être difficile de désigner clairement les têtes sur lesquelles

Digitized by Google

repose la propriété de ces églises : État, provinces, communes, confréries, fidèles, tout le monde a contribué à les fonder, à les entretenir, à les embellir. Mais qu'importe! La loi en règle parfaitement l'usage et a pris une série de dispositions pour faire face à toutes les nécessités. Que cette législation disparaisse, et l'on en revient à la même question : A qui les églises? à qui leur usage? Pourra-t-on prononcer la désaffectation générale des temples et des chapelles, les traiter comme de simples immeubles, à vendre ou à louer aux enchères publiques et au plus offrant?

A côté des églises, il y a encore la fortune des fabriques. Ce n'est pas peu de chose. La confiscation générale, proclamée à l'époque de la Révolution française, n'a pas fait son œuvre en Belgique comme en France. Nos fabriques ont conservé une grande partie de leurs biens et ont récupéré plus tard bon nombre de ceux qui avaient été détournés de leur affectation religieuse. Que deviendra cet ancien patrimoine, enrichi des accroissements modernes? Tenterons-nous une nouvelle confiscation générale? Ce qu'on n'a pas su accomplir en Belgique à une époque de bouleversement et de fermentation, même avec l'aide des armées révolutionnaires, s'imagine-t-on pouvoir le faire accepter au pays en pleine possession de ses destinées?

Nous venons de poser une série de points d'interrogation qu'il n'est pas possible, cependant, de laisser sans réponse. Sous l'empire de la législation actuelle, aucune complication. Les fabriques et les consistoires sont là pour représenter, gérer et administrer au mieux des intérêts généraux le temporel des cultes. Dans le régime de la séparation absolue, tel qu'on semble vouloir l'entendre, cet organisme disparaît complètement : toute législation spéciale sur les cultes devient lois de privilèges affectées d'un vice foncièrement rédhibitoire. M. E. Allard, dans son livre sur l'État et l'Église, a esquissé le système de l'avenir. « Dans les villes comme dans les communes, dit-il, les citoyens se grouperont selon leurs convictions religieuses, chaque membre de l'association se cotisera de manière à suffire aux besoins du culte. Les res-

Digitized by Google

sources devront être votées annuellement par tous les fidèles de la paroisse, réunis pour entendre le rapport que leur fera le curé sur l'emploi du budget voté pour l'année écoulée. Chacun sera libre de sortir de l'association quand ses convictions religieuses lui en feront une loi : il lui suffira de refuser le payement de sa cotisation annuelle. Celui que ses aspirations religieuses pousseront à en faire partie réclamera son admission dans la communauté en offrant de payer le tantième fixé pour sa part contributive. Il obtiendra ainsi l'accès du lieu affecté par la communauté à la pratique des cérémonies religieuses, et il pourra réclamer le service du prêtre qu'il salarie. Ce sera, en un mot, un contrat civil ordinaire, dont les conséquences se poursuivront de part et d'autre, avec la responsabilité que la loi civile y attache [1]. »

Ceci a trait à la première partie de nos réflexions : nous n'avons pas l'intention d'y revenir. Cette manière de résoudre le problème est théoriquement dans l'ordre des choses possibles. Il reste à savoir si le clergé consentira à l'adopter. Dans tous les cas, ce système ne pare pas aux difficultés de la deuxième catégorie : celles résultant de la nécessité de régler le sort de la propriété ecclésiastique actuelle gérée par les fabriques. Sur ce point, M. E. Allard s'exprime de la façon suivante [2] : « Ces biens, devant être considérés comme existant sans maître, feraient nécessairement retour au domaine public. Mais il importe d'examiner si ces biens devraient être reconnus comme biens dépendant du domaine de la commune ou comme biens appartenant à l'État. A cet égard, il y aurait lieu d'établir une distinction importante. La propriété des édifices occupés par le culte catholique pour la pratique de ses cérémonies devrait incontestablement être reconnue au profit des communes. En reconnaissant le droit de propriété des communes sur ces édifices, la loi ne ferait que les indemniser des lourdes charges que le culte a trop longtemps fait peser sur elles, et ce serait une faible compensation que de pouvoir aujourd'hui retirer quelque produit de ces édifices,

[1] Voir ERNEST ALLARD, *l'État et l'Église*, p. 133
[2] *Id.*, p. 129.

Digitized by Google

soit en les louant aux représentants des confessions religieuses qui désireraient y pratiquer les cérémonies de leur culte, soit en les consacrant à un usage communal. »

« Quant aux biens que les fabriques détiennent actuellement, on pourrait juridiquement soutenir, ajoute l'auteur[1], que l'être fictif auquel ils ont été attribués ayant cessé d'exister, ces biens se trouvent vacants et doivent être considérés comme appartenant à l'État. Mais il serait plus pratique, en réglant le sort de ces biens, d'établir une distinction qui rendrait la transition moins pénible. » L'auteur explique que l'État en conserverait quelques-uns à son profit et réaliserait les autres, et il continue en disant : « Le produit de ces ventes serait distribué au marc le franc entre toutes les confessions du culte au service duquel ces fondations auraient été primitivement affectées. Cette distribution, confiée aux soins d'une commission dont les membres seraient choisis, à nombre égal, dans les partis qui se trouvent en présence dans les Chambres législatives, serait faite à chaque association ou Église de fidèles en proportion du nombre de ses adhérents. La somme que chaque paroisse ou circonscription ecclésiastique recevrait serait mise à la disposition des représentants de la communion de fidèles et elle leur permettrait d'organiser le service du culte. »

Le projet que nous venons de rapporter est-il si pratique qu'on semble le croire? Allons-nous bientôt assister à une vente publique générale du patrimoine des fabriques? Allons-nous voir sous peu mettre à l'encan les objets du culte, tous les trésors religieux ou artistiques qui peuvent encore faire le bonheur ou la gloire des paroisses?

* * *

Chacun répondra selon sa sagesse. Mais au point de vue juridique, il y a à faire remarquer que si cette manière de procéder présente l'avantage de trancher radicalement les difficultés matérielles qui compliquent le problème de la

[1] Voir ERNEST ALLARD, *l'État et l'Église*, p. 130.

Digitized by Google

séparation de l'Église et de l'État, elle a le très grave inconvénient d'ouvrir une autre question, qui égale au moins en importance celle du traitement des ministres du culte : la délicate et épineuse question de la personnification civile. Quoi! les communes loueront les temples aux représentants des confessions religieuses; le produit des biens des fabriques sera distribué à chaque association ou Église de fidèles; les représentants de la commune religieuse pourront, à l'aide de ces sommes, organiser le service du culte! Vous reconnaissez donc aux associations religieuses capacité de contracter et capacité de recevoir! Vous en faites des êtres juridiques!

Nous sommes aujourd'hui dans une singulière position : la Constitution a proclamé la liberté d'association, mais n'a pas été plus loin. Le Congrès a reculé devant la tâche de déterminer les conditions civiles de l'association. La peur des couvents rendait le terrain scabreux. On était pressé et l'on crut prudent d'abandonner au législateur le soin d'examiner à loisir les mesures à prendre.

Depuis plus de cinquante ans, les Chambres se sont dérobées à cette mission. Qu'est-il arrivé? Le pays a largement profité de la liberté d'association dans tous les domaines de l'activité humaine, dans l'ordre des choses religieuses comme dans celui des arts, de la politique, des affaires, des plaisirs. Pas une nation où il y ait plus de sociétés de toute nature qu'en Belgique. Pas une de ces associations qui ne possède quelque chose en commun. Quel est l'état civil de cet avoir social? A qui appartient-il? Le bon sens vulgaire répond : Aux associations. Aucun homme tant soit peu versé dans la science juridique n'oserait prendre cette réponse à son compte. Tant qu'on ne se met pas en contradiction avec le bon sens public, tant qu'on admet dans la pratique que l'association est maîtresse de ses biens, tout marche aisément. Les représentants de la communauté gèrent le patrimoine commun au mieux des intérêts de tous. Les associés s'inclinent aisément devant cette administration, sauf, en cas de mécontentement, à modifier, au jour de l'élection sociale, le personnel de la gérance. Mais qu'une contestation naisse

Digitized by Google

entre des sociétaires récalcitrants et l'association, que leur litige soit déféré à la justice, et la situation change.

L'association, devant les tribunaux, devient un être insaisissable, qui ne peut ni parler ni agir, ni être poursuivi, ni se défendre, ni contracter, ni posséder, qui n'a ni corps ni vie, un mythe, un simple mot sans portée et sans signification. Tant qu'il ne s'agit que de sociétés d'agrément, les inconvénients ne frappent pas : en général, ces sociétés n'ont pas grandes richesses. Composées de gens de bonne volonté, on a l'habitude d'y résoudre amiablement toute contestation ; d'ailleurs, pour les cas litigieux qui n'ont pu être évités, la jurisprudence a consacré des expédients, qui ne sont pas précisément d'une orthodoxie judiciaire incontestable. Mais à côté de ces associations d'ordre secondaire, n'oublions pas que nous sommes en présence déjà d'une quantité d'associations plus importantes, de nombreuses corporations qui naissent et grandissent sur notre sol, y vivent à l'aide de collusions et de supercheries et, finalement, y implantent une mainmorte occulte mille fois plus dangereuse que toute mainmorte ouvertement et légalement réglementée. Quand, à côté de ces associations, viendront se placer toutes les sociétés religieuses nouvelles qui surgiront nécessairement de la séparation absolue, la position ne sera plus tenable, et l'on sera, bon gré mal gré, dans la nécessité de prendre des dispositions législatives nouvelles.

Les pays latins ont conservé la théorie des juristes romains, pour qui la personnalité juridique ne peut sortir que d'une création de la loi. D'après le droit germanique, la personnalité civile appartient naturellement à toutes associations, moyennant certaines conditions à déterminer. C'est entre ces deux méthodes que nous serons contraints alors de choisir.

Si l'on persévère dans la doctrine romaine, le législateur aura à créer pour le temporel des cultes une représentation légale, en d'autres termes, nous serons ramenés au système de la fabrique, que l'on veut abroger, — ou bien on prendra des règles générales, on élargira le droit commun dans une mesure suffisante pour donner à toutes les associations le droit

Digitized by Google

de vivre, et alors on se retrouvera en présence des difficultés qui ont fait reculer le Congrès et que le spectre des couvents rend particulièrement redoutables à la politique libérale.

Voilà le dilemme où viendra fatalement aboutir la suppression de l'article 117 de la Constitution. Y a-t-il, dès à présent, accord suffisant pour fixer le choix?

* * *

Est-ce à dire qu'il faille renoncer pour toujours à faire disparaître de la Constitution l'anomalie de cet article? Ou, pour parler le langage du jour, devons-nous condamner la thèse de la séparation absolue de l'Église et de l'État? Non pas.

La séparation entre l'Église et l'État est un principe proclamé en Belgique depuis plus d'un demi-siècle, dont moins que personne nous ne songeons à infirmer la valeur. Pendant plus de cinquante ans, le parti libéral s'est efforcé de faire passer le principe constitutionnel dans la réalité des choses et d'extirper de nos institutions les vieilles racines qu'a laissées subsister l'ancien régime de l'alliance des deux puissances. La tâche a été ardue, — peut-être un peu trop absorbante, — mais elle était nécessaire, et elle n'est pas encore arrivée à bonne fin. Il est indispensable de continuer ce labeur jusqu'au jour où l'on parviendra à assurer au pouvoir civil, c'est-à-dire à la seule puissance qui puisse prétendre à l'*imperium* social, une autorité suffisamment inébranlable pour qu'il n'ait plus à s'émouvoir des prétentions ultramontaines.

M. Minghetti termine le beau livre qu'il a publié sur ce sujet par ces mots : « L'étude de l'histoire européenne, dans ces derniers siècles, nous avertit qu'une autre époque commence : celle de la séparation de l'Église et de l'État. Cette séparation est la conséquence logique de la liberté religieuse proclamée dans toutes les constitutions modernes. On pourra peut-être la retarder par des lois ou des actes émanant des pouvoirs publics. L'État pourra soutenir encore une Église particulière. Il la subsidiera de ses deniers et cherchera à

Digitized by Google

prolonger la condition actuelle des choses, mais l'issue ne peut être que celle prédite par nous. La société future aura en ceci ses traits particuliers qui ne seront pas ceux du passé, et les lois devront s'y adapter. La législation nouvelle n'abandonnera ni les droits de l'État ni ceux de l'individu, mais en même temps elle garantira à chaque association ou confession religieuse toute la liberté qui lui est nécessaire pour s'organiser et se développer. »

Méditons ces paroles et, avant de réclamer l'exécution immédiate de la séparation absolue de l'Église et de l'État, tâchons de préparer les éléments indispensables à la réalisation de ce progrès.

G. Duchaine.

Digitized by Google

LA DERNIÈRE FLORAISON DU PAGANISME ANTIQUE

Les derniers siècles du paganisme offrent une des études les plus captivantes de l'histoire, non seulement parce qu'on y assiste au développement de la société chrétienne, mais encore parce qu'on y retrouve plus ou moins les conditions religieuses et même sociales de notre âge. Aussi avons-nous lu avec un vif intérêt l'ouvrage plein d'aperçus profonds et suggestifs que vient de publier, sur la religion à Rome sous les Sévères [1], un écrivain depuis longtemps familiarisé avec les phénomènes religieux de cette époque par ses études sur le Logos dans l'école d'Alexandrie et chez les premiers chrétiens, — M. Jean Réville.

Il existe sans doute d'importantes monographies consacrées soit aux principaux personnages historiques, soit à certains phénomènes religieux ou philosophiques du siècle des Sévères. — Mais, ainsi que le fait observer M. J. Réville dans sa préface, la plupart des descriptions d'ensemble relatives aux croyances et aux mœurs de la société romaine s'arrêtent presque toujours à la période des Antonins, qui caractérise la fin de la grandeur romaine, ou à l'époque de Constantin, qui marque l'avènement officiel du christianisme. L'intervalle — en mettant à part les travaux de M. Renan — n'est guère rempli que par les historiens de l'Église.

Cependant, le christianisme n'est pas seul à occuper la scène, de Marc-Aurèle à Constantin; il y a le « syncrétisme »,

[1] *La religion à Rome sous les Sévères*, par Jean Réville; 1 vol. de 302 pages. Paris, Ernest Leroux, 1886.

Digitized by Google

qui, un moment, lui disputa l'empire des âmes et qui, par l'importance de son rôle, comme par l'élévation de ses tendances, mérite mieux que d'être laissé à l'arrière-plan, pour servir en quelque sorte de repoussoir à l'histoire de l'Église naissante. Il est, du reste, impossible, comme le fait remarquer M. Réville, d'expliquer d'une façon satisfaisante l'avènement de la religion du Christ, si l'on ne fait intervenir l'action antérieure des idées syncrétistes qui lui avaient préparé le terrain au sein même du paganisme.

I

L'œuvre de M. Réville est conçue sur un plan des plus simples et des plus heureux, qui, sans rien sacrifier de l'enchaînement historique, conserve tout l'attrait et le mouvement de ce véritable drame religieux et social. L'auteur, en effet, nous y décrit tour à tour :

1° *Les personnages.* Ce sont les nombreux cultes qui se disputaient la faveur du public. D'abord les vieux dieux de la Grèce et de Rome, encore au premier plan de la religion officielle, mais un peu abandonnés par la ferveur populaire, à l'exception des Lares et des Pénates, qui présidaient toujours aux cérémonies du foyer domestique; puis un culte que l'auteur regarde comme la vraie religion nationale de l'empire, superposée à tous les cultes régionaux : le culte de l'empereur, ou plutôt du génie de l'empereur, conçu comme le représentant ou la personnification des bienfaits que l'administration impériale assurait au genre humain; ensuite la vénération des génies et des démons en général, qui offraient aux spéculations de la théosophie l'intermédiaire tant cherché entre les hommes et la Divinité; enfin les cultes orientaux, dont l'importance avait toujours été en grandissant depuis la chute de la république. On y remarque tour à tour des divinités alexandrines : Isis, qui personnifiait l'élément féminin dans la nature, et Sérapis, devenu un dieu solaire; des divinités phrygiennes : la Cybèle du mont Ida, dont le culte avait déjà été officiellement introduit à Rome sous la république, et

Digitized by Google

Attis, présenté, lui aussi, comme un dieu solaire; des divinités syro-phéniciennes : les Baals, parfois déguisés sous le nom de quelque Jupiter oriental, et les Astartés, avec leur double caractère de déesses, tantôt fécondes et voluptueuses comme Vénus, tantôt sévères et belliqueuses comme Minerve; des divinités persanes, telles qu'Anahita, la déesse des eaux célestes, dont le culte a laissé des traces jusque dans nos pays, et surtout Mithra, l'antique dieu aryen de la lumière solaire, qui, par ses symboles de rénovation et ses promesses d'immortalité, disputa un moment au Christ l'héritage du paganisme; — sans compter les innombrables sectes philosophiques dont les spéculations agissaient comme un levain parmi tous ces éléments de fermentation religieuse.

2° *La scène*, ou plutôt le *milieu* offert par cette société en voie de transition, « qui n'est plus la pure civilisation gréco-romaine et qui n'est pas encore le triomphe du christianisme ». Le caractère dominant de l'époque, c'est le cosmopolitisme. Jusqu'ici, Rome n'avait fait que se fortifier en s'ouvrant à l'élite des provinciaux. Désormais, elle n'a plus assez de vie pour s'assimiler les éléments étrangers qui s'y infiltrent par toutes les fissures. C'en est fait de l'aristocratie sénatoriale, qui représentait le dernier appui du passé. Il ne reste que l'empereur au-dessus d'une foule sans droits politiques, et l'empereur lui-même n'est plus que la créature des prétoriens, — un soldat heureux. La force, du reste, était seule capable de maintenir l'ordre et l'unité, d'assurer la marche de l'administration et de protéger les frontières. Non seulement ce gouvernement assura, sous les Sévères, la paix et le bien-être matériel, mais encore il favorisa le remarquable développement de ce droit humanitaire qui est resté la gloire de l'ancienne Rome et son legs le plus précieux aux sociétés suivantes.

En même temps, bien que l'inspiration et l'originalité commençassent à dépérir dans les lettres et les arts, l'enseignement littéraire prenait une extension sans précédents et on voyait se développer, au profit des classes inférieures, des institutions toutes nouvelles de prévoyance et de charité.

Digitized by Google

Mais, d'autre part, l'esprit public avait disparu avec le sentiment de la patrie et de la liberté; les anciennes mœurs s'évanouissaient avec les vieilles traditions; la soif des jouissances matérielles promenait la corruption du centre aux extrémités du corps social. Les étrangers apportaient, dans la capitale de l'empire, leurs croyances et leurs usages; de là un formidable choc de doctrines, de pratiques et de tendances qui achevait de submerger ce qui restait du monde ancien. Le stoïcisme lui-même n'avait pas survécu à Marc-Aurèle.

Quelles étaient alors les principales tendances intellectuelles et morales dont devait nécessairement s'inspirer toute tentative sérieuse de rénover les croyances? C'étaient — en dehors de le renaissance même du sentiment religieux si marquée au IIIe siècle — le besoin de salut et le sentiment de l'impuissance à l'obtenir par soi-même; les préoccupations grandissantes de la vie future; un idéal nouveau de sainteté préparant les voies à l'ascétisme; la soif de pardon, d'expiation et de purification, en même temps que de perfectionnement moral; la recherche de l'édification; l'aspiration au monothéisme et à l'universalisme religieux; enfin la passion de l'inconnu se traduisant par la popularité des mystères, qui prenaient une place de plus en plus prépondérante dans les cultes du temps.

3° *L'action*, c'est-à-dire les résultats du rapprochement entre les éléments en présence, le travail de groupement qui s'opéra dans ce milieu en ébullition, enfin les principaux courants qui, par leurs compétitions ou leurs alliances souvent inconscientes, préparèrent ou précipitèrent le dénouement.

Le caractère le plus saillant de la religion à cette époque, c'est, comme dit très bien M. Réville, le *syncrétisme*, et, de fait, son livre aurait pu aussi bien s'appeler : l'histoire du syncrétisme religieux dans l'empire romain. Par syncrétisme, il faut entendre ici la doctrine que toutes les religions renferment une parcelle de vérité et que la vraie religion consiste dans la réunion ou plutôt dans la fusion de ces par-

Digitized by Google

celles. Cette doctrine semble le point culminant du polythéisme; du moins, nous la retrouvons également dans l'Égypte ancienne et dans l'Inde contemporaine; on n'en pourrait imaginer de plus favorable à l'universalisme religieux et à la tolérance universelle.

Il ne faut jamais perdre de vue que, dans le polythéisme, chaque peuple croit à la réalité des dieux adorés par ses voisins et même par ses ennemis. Lors donc qu'il en vient à étudier ces divinités étrangères et qu'il retrouve chez elles les mêmes attributs, il se demande naturellement si ce ne sont pas les mêmes dieux, connus sous d'autres noms. C'est un rapprochement de ce genre qui s'opéra entre les dieux de la Grèce, de Rome, de l'Égypte et de l'Orient grécisé. D'autre part, les dieux, ainsi mis en rapport, continuaient à se voir attribuer une existence réelle, et la tendance générale était même de multiplier indéfiniment le nombre des divinités en les revêtant d'attributs de plus en plus identiques. « On continue à les distinguer, remarque l'auteur, et cependant on les confond. Ils ont chacun leurs traditions, leur histoire, leurs origines propres, leur culte, leurs prêtres, leurs temples, et néanmoins ils se substituent si facilement les uns aux autres dans l'esprit des fidèles, qu'ils semblent ne plus être que des masques divers sous lesquels se cache une seule et même divinité. En un seul dieu, le païen en adore plusieurs : chaque dieu est pour lui comme une expression particulière du divin; en adorant ce dieu, il adore le *divin*, de même que son voisin en rendant un culte à un autre dieu... Où nous disons aujourd'hui : « Au dieu souverain qui règne dans les cieux, qui répand la lumière et qui distribue la sagesse, au Dieu qui dispense la guerre et la paix », le païen syncrétiste disait : « A Jupiter Optimus Maximus, à Junon, à Apollon (ou à Sol), à Minerve, à Mars, à Pax. »

De là aussi une tendance à regarder et à traiter comme Dieu suprême chacune des divinités auxquelles on s'adressait tour à tour; état d'esprit que nous retrouvons également dans l'Inde, pendant la période védique, et pour lequel M. Max Müller a forgé le mot d'*hénothéisme*. Il n'est pas, du

Digitized by Google

reste, jusqu'à l'invocation essentiellement syncrétiste de certains hymnes védiques, *viçve dêvas* : « à tous les dieux », qui ne se retrouve dans certaines inscriptions adressées *omnibus Deis, Deabusque*. — Invoquer en bloc tous les dieux et même toutes les déesses, c'est presque invoquer Dieu; c'est à coup sûr invoquer le *divin*.

A côté de ce syncrétisme populaire, il s'en trouvait un autre, plus raffiné, qui devait son origine aux progrès de la culture philosophique. La cause de l'unité divine était désormais une bataille gagnée dans la philosophie. Mais que devenaient, dans cette conception, les vieux dieux de la foule? Deux solutions étaient possibles, également respectueuses des anciennes formes. On pouvait regarder les divinités traditionnelles comme des êtres intermédiaires entre l'homme et l'Être suprême. C'est la doctrine qui prévalut chez les néo-platoniciens et qui, se simplifiant au contact du judaïsme alexandrin, pénétra dans le christianisme, dont elle contribua fortement à modifier la forme. Mais on pouvait aussi tenir simplement les objets de l'adoration populaire pour les noms ou les symboles de l'Être absolu et inconnaissable. Cette théorie, déjà esquissée par Plutarque, trouva peut-être son expression la plus avancée dans Maxime de Tyr. A entendre ce philosophe, nous sommes incapables de saisir l'essence de l'Être suprême, qui est le père de toutes choses, supérieur au temps et à la nature, être inaccessible, auquel l'homme ne peut même pas donner un nom adéquate. Aussi, appelons-nous à notre aide, pour nous le représenter, les noms des divinités, les êtres vivants, les représentations symboliques, les éléments de la nature, essayant, en un mot, de suppléer à notre impuissance, en le nommant d'après tout ce que nous connaissons ou imaginons de beau.

N'est-il pas étrange de voir ainsi, il y a seize siècles, Maxime de Tyr atteindre, par la seule force du raisonnement philosophique, aux conclusions que M. Herbert Spencer vient de formuler comme le dernier mot de la science contemporaine, — c'est-à-dire la double affirmation qu'il existe une « Énergie infinie et éternelle d'où procèdent toutes choses »,

Digitized by Google

et que nous serons toujours impuissant à définir, sauf par des symboles, cette réalité incognoscible [1]? — Telle est la « vérité suprême » qui, pour le chef de l'école évolutionniste comme pour le néo-pythagoricien du IIIe siècle, légitimera toujours l'existence de la religion, avec cette seule restriction du grand philosophe anglais, que « les symboles ne doivent pas être tenus pour ressemblant à ce dont ils tiennent la place ».

Malheureusement, le syncrétisme païen allait trop loin quand il prétendait établir la vérité complète de toutes les religions, en leur prêtant indistinctement, avec l'assistance facile de la méthode allégorique, des dogmes et des enseignements qui n'avaient rien de commun avec le sens réel de leurs traditions ou de leurs pratiques. D'autre part, il ne put empêcher ses représentants même les plus distingués de verser plus ou moins dans les superstitions populaires, que favorisait d'ailleurs sa conception d'êtres intermédiaires entre l'homme et la divinité.

II

Les tendances à la fois religieuses et politiques que nous venons d'esquisser se traduisirent, au IIIe siècle, par des tentatives de réforme que, pour la première fois, nous trouvons ici nettement distinguées et mises en lumière. Ce furent surtout, au dire de M. Réville :

La réforme néo-pythagoricienne dont Apollonius de Tyane est le héros et qui a pour organe l'entourage de Julia Domna, femme de Septime Sévère;

La substitution pure et simple d'un culte oriental à l'ancienne religion gréco-romaine, sous les auspices de l'empereur Élagabal et de sa mère Julia Soæmias;

Enfin, le véritable syncrétisme aboutissant à une panthéolâtrie et au culte des saints du paganisme, avec Alexandre Sévère et sa mère Julia Mamæa.

Ces trois Julies appartenaient à la famille gréco-syrienne

[1] H. SPENCER, *First principles*, chap. V; *Ecclesiastical Institutions*, chap. XVI.

Digitized by Google

de Julius Agrippa. Étrange lignée où les femmes, comme le dit M. Réville, suppléant par le charme de leur nature et la souplesse de leur intelligence à la médiocrité quelque peu banale des hommes, dirigèrent pendant une quinzaine d'années le monde civilisé, non seulement au point de vue religieux, mais encore sous le rapport politique; — d'abord Julia Domna, la femme d'Alexandre Sévère; puis sa sœur Julia Mœsa et enfin les deux filles de cette dernière, Julia Soœmias et Julia Mamœa, qui furent toutes deux mères d'empereur.

L'heure était, du reste, propice à l'influence féminine : « Jamais peut-être, dit l'auteur, si nous en exceptons l'Amérique contemporaine, les femmes de la haute société n'ont été plus libres en fait, sinon en droit, et n'ont fait preuve d'une culture plus étendue que sous l'empire romain. Elles avaient la libre disposition de leur propre fortune, le droit de former des associations, une grande indépendance dans la vie sociale; elles ne craignaient pas de s'occuper d'art, de littérature, parfois même de philosophie; elles jouissaient d'une liberté religieuse étendue et en profitaient pour exercer une active propagande en faveur de leurs cultes préférés. Et si la liberté avait dégénéré en licence chez un grand nombre d'entre elles, il ne manquait cependant pas dans cette société romaine, trop décriée par ses propres censeurs comme par ses adversaires chrétiens, de bonnes et nobles femmes, qui joignaient aux vertus domestiques d'autrefois un esprit plus cultivé et des goûts moins terre à terre. »

Julia Domna, dont la vertu a trouvé dans M. Réville un défenseur convaincu, n'occupa ouvertement le pouvoir ni pendant le règne de son mari, ni pendant celui de son fils, mais elle n'en exerça pas moins une influence considérable et généralement bienfaisante, même sous ce fou couronné qui portait le nom de Caracalla. Elle avait organisé autour d'elle une petite cour ou plutôt un véritable « salon », où se réunissait tout ce qu'il y avait alors de distingué dans la politique, la jurisprudence, les lettres, les arts et la philosophie, sans distinction d'école ni de race. De ce cénacle, où dominait le néo-pythagorisme, sortit un roman qui faillit donner au monde

Digitized by Google

une religion nouvelle : *La vie d'Apollonius*, par Philostrate de Samos.

Tout ce qu'on sait de positif sur cet Apollonius de Tyane, qu'on a surnommé un « Christ païen », c'est qu'un philosophe pythagoricien de ce nom semble avoir réellement vu le jour à Tyane en Capadoce, au 1er siècle de notre ère, et qu'il exerça une influence notable sur la foule par ses actions merveilleuses comme par son enseignement élevé. Il est même vraisemblable qu'il voyagea en Orient; qu'il composa plusieurs ouvrages, entre autres une *Vie de Pythagore*, un traité sur les sacrifices et un autre sur les prédictions astrologiques, des épîtres et un Testament; qu'il se consacra à l'évangélisation de ses contemporains et qu'il se trouva exposé aux tracasseries de Domitien. Un de ses disciples, nommé Damis le Ninivite, avait consigné les souvenirs que lui avaient laissés les voyages et les enseignements du maître dans un livre perdu aujourd'hui, comme, d'ailleurs, tous les traités d'Apollonius lui-même. Cette *biographie*, de forme assez simple et peu littéraire, étant tombée entre les mains de Julia Domna, celle-ci chargea le meilleur conteur de son entourage, Philostrate, de refaire le travail, en s'aidant de tous les documents, voire de toutes les traditions qu'il pourrait recueillir sur le réformateur de Tyane.

L'ouvrage de Philostrate n'a qu'une autorité médiocre au point de vue historique, mais, en dehors de sa valeur littéraire, il est surtout intéressant en ce qu'il reflète les idées favorites du syncrétisme dominant et en ce qu'il joua un rôle considérable dans le mouvement religieux de l'époque. Il nous est impossible de résumer les détails de ce véritable *évangile*. Nous devons nous contenter de renvoyer le lecteur, pour tout ce qui concerne les aventures et les miracles d'Apollonius, aux ouvrages spéciaux ou au résumé qu'en donne M. Réville lui-même. Ce qui nous importe surtout, c'est — à côté de cette partie merveilleuse, qui répondait aux croyances et aux aspirations superstitieuses des esprits même les plus avancés de l'époque — le côté spirituel et moral qui résumait les tendances nouvelles du sentiment religieux et qui fait d'Apollonius, tel

Digitized by Google

qu'il nous apparaît à travers l'œuvre de Philostrate, « l'incarnation du paganisme réformé, avec toutes ses grandeurs, mais aussi avec toutes ses faiblesses. »

Apollonius n'est ni un magicien ni un dieu; il le déclare lui-même; c'est simplement un « homme divin », c'est-à-dire tellement pénétré de la nature divine qu'il possède des facultés en quelque sorte surhumaines. Il proclame l'existence d'un Dieu suprême, source de tout bien et de toute sagesse; cependant, ce n'est pas lui qui engagera les diverses cités à changer leur culte traditionnel; il s'efforce, au contraire, de rétablir dans leur pureté primitive les pratiques religieuses abandonnées ou dégénérées. Ces rites ont, du reste, été établis par les dieux eux-mêmes, que la Divinité supérieure a préposés, comme autant de ministres, au gouvernement des divers départements de son empire. Il semble, en réalité, qu'Apollonius ne se soit guère complu aux longues dissertations métaphysiques. Ce qu'il se propose surtout, c'est d'instruire, d'édifier et de réformer les hommes : « Restaurer les temples, dit M. Réville, redresser les torts, réformer les pratiques superstitieuses ou impures, combattre le charlatanisme religieux, dévoiler les iniquités et défendre la justice, guérir les plaies morales de l'individu ou de la société et surtout amener les âmes à l'état de pureté, voilà la sainte tâche à laquelle il s'est consacré. » Sa morale ne reste pas dans le domaine de la théorie pure, mais elle est essentiellement pratique et humanitaire.

Par certains de ses éléments spirituels, peut-être plus encore que par les rapprochements de faits, la *Vie d'Apollonius* rappelle suffisamment les Évangiles pour qu'on ait voulu y voir un pastiche païen, destiné à combattre les chrétiens avec leurs propres armes. M. J. Réville repousse cette opinion; pour lui, et nous croyons qu'il est dans le vrai, la *Vie d'Apollonius* et les Évangiles sont des produits indépendants de tendances religieuses analogues : « En présentant à leurs contemporains la figure idéalisée de « l'homme divin », les syncrétistes de la cour de Julia Domna obéirent, probablement sans le savoir et sans le vouloir, aux mêmes tendances

Digitized by Google

qui amenaient des milliers de fidèles aux pieds de Jésus glorifié. Il leur fallait un héros de la religion morale, dont la grandeur consistât en élévation de sentiments, en pureté de vie et en dévouement à l'humanité, plutôt qu'en exploits mythologiques. Il leur fallait un sage qui non seulement eût enseigné la vérité religieuse, mais qui en eût été lui-même la réalisation vivante. Il leur fallait un apôtre de ce paganisme réformé qu'ils cherchaient à propager; un héros humanitaire qui dispensât généreusement à tous les hommes de bonne volonté les moyens de salut réservés au cercle restreint des initiés de certains mystères. »

Cependant, dans cette compétition, ce fut le christianisme qui triompha. L'Apollonius de Philostrate ne tarda pas à jouir d'une vénération universelle; on lui éleva partout des statues, et pendant longtemps les païens l'opposèrent aux chrétiens comme un être bien supérieur au Jésus de Nazareth. Mais ses liens avec les vieux cultes étaient trop étroits pour que la réforme poursuivie en son nom ne fût pas définitivement enveloppée dans la chute du paganisme.

III

On ne peut se défendre d'une certaine surprise quand on voit M. Réville placer, à côté de la tentative précédente, celle d'Élagabal pour établir à Rome la prédominance d'un dieu syrien. Sans doute, le soin que le prêtre d'Émèse, devenu empereur grâce aux intrigues de sa mère et de son aïeule, mit à réunir autour de son idole les symboles et les emblèmes des autres divinités, prouve qu'il voulait, lui aussi, subordonner toutes les religions au culte de son Baal, et, jusqu'à un certain point, M. Réville est fondé à dire que, là où les réformateurs néo-pythagoriciens avaient voulu réaliser l'unité religieuse en formant une fédération de tous les cultes autour d'un drapeau commun, Élagabal poursuivit le même but en établissant, au profit de son dieu, une monarchie à l'orientale. — Il n'en est pas moins vrai que ce « premier triomphe d'un dieu jaloux dans le monde occidental » est moins un

Digitized by Google

cas de syncrétisme que de pure monolâtrie; l'établissement même de ce culte fut dû à un accident politique plutôt qu'à un phénomène normal de l'évolution religieuse, et son succès passager ne démontre que la platitude du Sénat, ainsi que les vices de l'organisation impériale.

Mais nous avons hâte d'en venir à la troisième tentative décrite par M. Réville, celle d'Alexandre Sévère. Ce prince, qui eut un règne trop court pour le bonheur de l'empire, avait été élevé par sa mère, Julia Mamæa, dans des dispositions religieuses et morales qui en firent le représentant le plus élevé du syncrétisme gréco-romain. Il montra qu'on peut être religieux et même mystique sans appartenir à aucun culte déterminé. Tout le monde a entendu parler de l'oratoire qu'il se fit construire pour y placer côte à côte Apollonius de Tyane, Jésus, Abraham, Orphée, Alexandre le Grand, devançant ainsi de seize siècles le culte des héros de l'humanité, esquissé par Comte et réalisé par certains disciples du philosophe français. Mais, en même temps, Alexandre Sévère pratiquait tous les cultes populaires, participant indifféremment aux cérémonies en l'honneur de Jupiter, du Soleil, de Sérapis, de Baal et de la Mère des dieux; on raconte même que, non content d'accorder liberté et protection aux chrétiens comme aux juifs, il songea un instant à construire un temple au Christ. Pour retrouver une pareille largeur d'idées sur le trône, il faut descendre jusqu'au XVI^e^ siècle de l'Inde, où l'empereur Akbar s'efforça de concilier, dans le culte du Dieu unique, les cultes des musulmans, des chrétiens, des juifs, des Hindous et des Parsis.

C'est le sort, semble-t-il, de ces éclectismes individuels que, plus ils sont le fruit d'un choix raisonné, moins ils ont de chances pour s'imposer au sentiment religieux des foules. Le paganisme, d'ailleurs, avait besoin d'une plus grande concentration pour se défendre contre le christianisme, et celui-ci fut toujours trop exclusif pour accepter les avances du syncrétisme païen.

L'oratoire d'Alexandre Sévère disparut donc avec lui, du jour où les légions, fatiguées de tant de sagesse et de vertu, égorgèrent le fils de Julia Mamæa au profit d'un gardeur de

Digitized by Google

bœufs. Mais sa tentative semble marquer le triomphe définitif du syncrétisme universaliste dans la religion de l'empire romain.

Ce fut le culte du Soleil qui en profita d'abord, — soit qu'on assimilât à ce dieu les autres divinités du paganisme, — soit qu'on fît de sa forme visible la représentation matérielle par excellence de la divinité; — sans compter que ce culte avait reçu, au sein des mystères mithriaques, comme nous l'avons dit plus haut, la portée morale et spirituelle nécessaire pour donner satisfaction aux nouvelles aspirations de la conscience religieuse. — A partir d'Aurélien, le culte du Soleil devient la religion officielle de l'empire; c'est contre lui que le christianisme livrera ses batailles décisives et c'est avec lui que, sous le règne de Julien, s'opérera le dernier retour offensif du paganisme. Or, cette sorte de monothéisme solaire ne peut s'expliquer que par le triomphe des tendances représentées par les syncrétistes du IIIe siècle.

Comment se fit-il que ce triomphe du syncrétisme fut de si courte durée? « Comme la plupart des réformateurs, écrit M. Réville, les syncrétistes païens ne prévirent pas les conséquences que l'épanouissement de leurs principes devait entraîner... Leur monothéisme était, de toutes les formes du paganisme, celle qui se rapprochait le plus de la doctrine catholique, encore insuffisamment arrêtée et par conséquent susceptible d'interprétations très variables. L'âme du Soleil — qu'ils saluaient comme la divinité suprême — était aussi l'Intelligence suprême, l'ancien Logos stoïcien, le dispensateur de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles. De son côté, le Christ n'était plus simplement le Fils de l'homme, doux et humble de cœur, enfant de Nazareth et prophète galliléen; il était la lumière du monde, le Logos divin, dispensateur de tout salut et de toute grâce [1]. »

[1] Pour montrer combien la confusion était facile entre le Christ et le Soleil, M. Réville rappelle, d'après Eusèbe, la prière commune qui, sous Constantin, servait aux légionnaires pour adorer le Soleil, Mithra et le Christ. — Voir aussi V. DURUY, *La politique religieuse de Constantin*. (*Bulletin de l'Acad. des sciences morales et polit.*, 1880.)

Digitized by Google

De même, le christianisme profita de l'importance accordée par les réformateurs païens aux êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes. « L'idée même qu'il fallait un intermédiaire, un médiateur entre la divinité et l'humanité, constituait, pour la société antique, une véritable propædeutique en faveur du christianisme. Autant la théologie syncrétiste préparait les esprits à recevoir le christianisme, autant ce que j'appellerai la « politique syncrétiste » hâtait la victoire du christianisme au sein de l'organisation sociale. Elle prônait une religion universaliste, élevée au-dessus des distinctions de nationalité ou de race. Or, toutes les religions qui se disputaient la faveur des hommes étaient plus ou moins dominées par leur caractère national, particulariste. Jupiter était capitolin, Isis alexandrine, Mithra perse, etc. »

D'autre part, en face des cultes traditionnels vainement rapprochés par le syncrétisme dans l'unité idéale d'un monothéisme solaire universel, l'Église chrétienne apportait au monde, non pas seulement l'unité spirituelle, mais encore l'unité positive et concrète dans son organisation ecclésiastique. — Le syncrétisme, prétendant conserver indistinctement les anciens cultes et les anciennes traditions, se plaçait dans une situation d'infériorité notoire vis-à-vis du christianisme, qui offrait les mêmes satisfactions à l'esprit nouveau, sans être empêtré de ce bagage compromettant. — Enfin, il s'en faut que le christianisme fût toujours confiné à la doctrine simple et pure de son fondateur : « Tandis que le paganisme se christianisait, le christianisme se paganisait... Son monothéisme rigoureux se transforme peu à peu, sous l'influence de la philosophie néo-platonicienne, en polythéisme mal déguisé sous des apparences monothéistes... Sa dogmatique emprunte, par l'intermédiaire de l'école d'Alexandrie, les plus nobles pensées de la philosophie grecque. Son administration se calque sur celle de l'empire romain... En vérité, il n'y a guère moins de différence entre le christianisme de Nicée et le christianisme de Jésus qu'entre le monothéisme solaire des syncrétistes et le paganisme traditionnel encore tout imprégné de naturisme. »

Digitized by Google

M. Réville ne semble pas éloigné d'admettre que tous les principes essentiels du syncrétisme païen ont passé dans le christianisme. Nous en trouvons un malheureusement qui fait exception : c'est la tolérance religieuse, dont Alexandre Sévère donna au monde un si rare exemple, et, quand nous songeons à ce que devint, sous le christianisme vainqueur, la liberté de penser, cette exception doit suffire pour que nous hésitions à décider si la solution qui prévalut fut la meilleure dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation. D'autres ont même répondu négativement à cette question, notamment un des philosophes les plus profonds de notre temps, M. Renouvier, dans son curieux et intéressant ouvrage : *l'Uchronie, Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne, tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être* [1]. (Paris, 1876.)

Mais reste à savoir si la société païenne aurait pu échapper au sort qui l'a frappée. Or, si quelque chose se dégage de l'étude impartiale que nous soumet M. Réville, c'est que le paganisme antique était irrévocablement condamné et que même le syncrétisme, quelle que fût sa valeur morale, était impuissant à le sauver. Le christianisme, tel que l'avait façonné l'école alexandrine, était en parfaite concordance — il ne faut pas l'oublier — avec les aspirations morales les plus hautes et les théories philosophiques les plus avancées de son temps; tout ce qu'il faut regretter, c'est que, par un vice d'origine, il ne tarda pas à renier les tendances latitudinaires des Origène et des Clément d'Alexandrie pour se jeter dans un exclusivisme et une intolérance dont il est encore imparfaitement émancipé.

IV

Parmi les questions historiques qu'aborde M. Réville, il n'en est peut-être pas de plus intéressante et de plus instructive que celle-ci : Comment la société romaine qui, de Cicéron

[1] Voir l'analyse qu'en a faite M. Ch. Potvin dans la *Revue* du 15 novembre 1876.

Digitized by Google

à Lucrèce, marchait à grands pas dans la direction du scepticisme, se rejeta-t-elle graduellement dans les bras de la religion et même du mysticisme? Il ne suffit pas de répondre que le scepticisme marque simplement la transition entre la disparition de croyances dépassées par les besoins moraux ou intellectuels d'une époque et l'avènement ou la formation d'une religion mieux adaptée aux aspirations nouvelles. Ce qu'il importe de rechercher, ce sont précisément les faits d'où ressort cette conclusion.

On a assigné à la réaction religieuse qui marqua la fin du paganisme des explications partielles et généralement insuffisantes.

Ainsi, l'on a fait valoir qu'Auguste et ses successeurs, rompant avec la politique libre-penseuse de Jules César, remirent en honneur les croyances et les rites de la religion romaine. Mais les tendances mystiques du sentiment religieux étaient absolument étrangères aux conceptions légalistes et en quelque sorte contractuelles de la vieille religion romaine qui allait être emportée par le torrent. La vérité est que les conservateurs religieux n'eurent bientôt plus d'autre ressource que d'interpréter leurs vieux rites dans le sens des idées nouvelles. De toute façon, c'en était fait du vieux culte.

On a également invoqué l'invasion du mysticisme oriental. Sans doute, les formes nouvelles qu'emprunta la religiosité vinrent surtout d'Orient; mais leur propagation même ne fut possible que parce qu'elles répondaient à une disposition générale de la société par leur portée universaliste, leur organisation démocratique, le caractère mystérieux de leurs rites et le mysticisme de leur doctrine sur l'immortalité. Le culte oriental, qui faillit surtout l'emporter, le *mithriacisme*, était précisément celui qui réunissait ces caractères au plus haut degré.

MM. Victor Arnould, Jacques de Boisjolin et d'autres écrivains de la même école ont soutenu, à la suite de Proudhon, qu'il y avait surtout un fait économique dans l'avènement du christianisme et que sa rapide propagation était due à l'échec

Digitized by Google

des tentatives de révolution ou de réforme sociale qui, depuis les guerres serviles jusqu'au dernier soulèvement de l'Asie Mineure sous Trajan, avaient tenté de secouer le joug des riches et des puissants. Quand les classes opprimées furent convaincues de leur impuissance à améliorer leur condition en ce monde, elles reportèrent leurs aspirations vers la vie future et se laissèrent gagner par les doctrines qui leur promettaient le royaume de Dieu [1]. — Il est certain que le sentiment de désespérance résignée, engendré par l'impuissance de l'homme et surtout du pauvre à réparer dans ce monde les injustices du sort, fut pour beaucoup dans l'acceptation de l'idéal chrétien, et M. Jean Réville n'a peut-être pas assez insisté sur ce côté du problème. Mais il n'en reste pas moins impossible de tout expliquer dans l'histoire par des causes économiques. D'ailleurs, les guerres civiles dataient de la république, et jamais la condition des esclaves ne fut plus douce que sous l'empire. Jamais, non plus, on ne s'était autant occupé des faibles et des malheureux que sous les Antonins et les Sévères. S'il est vrai que la grande propriété perdit l'Italie, ce phénomène local explique la disparition de la classe moyenne, mais n'implique pas d'aggravation sensible dans la condition des classes inférieures. Quant aux excès des mauvais empereurs, ce fut presque exclusivement l'aristocratie romaine qui en supporta le poids et il y a de quoi nous faire réfléchir sur la prétendue misère de cette époque, quand nous voyons un des hommes qui l'ont étudiée avec le plus de soin et de compétence, l'éminent historien Momsen, formuler cette conclusion dans son récent volume : *Die Provinzen von Cæsar bis Diocletian :* « Aujourd'hui encore, il y a tel pays, en Orient comme en Occident, pour lequel l'empire romain a marqué le meilleur gouvernement qu'il ait connu, avant comme après. Et si jamais un ange du Seigneur fait le bilan du passé et du présent, s'il recherche quand le domaine possédé par Sévère Antonin a été admi-

[1] Voir les ingénieux développements que M. Victor Arnould a donnés à cette thèse dans les dernières années de la *Revue positive,* sous le titre : *Tableau d'une histoire sociale de l'Église.*

Digitized by Google

nistré avec le plus de sagesse et d'humanité, *si, dans l'ensemble, le monde a vu croître le bien-être et la civilisation, il est fort douteux que la sentence soit prononcée en faveur du présent.* »

M. Réville énumère encore, parmi les autres raisons qu'on a invoquées, la décadence de la vie politique, l'absence de grands mobiles dans une société où il n'y a plus ni patriotisme ni besoin d'extension, le déclin de la philosophie indépendante de la religion, l'absence d'une science sérieuse capable d'accaparer les esprits avides de vérité religieuse, l'exemple du christianisme et la nécessité de le combattre en relevant le paganisme déconsidéré, le rassasiement d'une société blasée sur les grandeurs, les richesses et les séductions de la matière, l'épuisement d'une civilisation qui a donné tous les fruits qu'elle était capable de porter, l'influence du malheur des temps, depuis les catastrophes et la peste pendant les dernières années de Marc-Aurèle et sous Commode jusqu'aux sanglantes guerres civiles de Septime Sévère et aux menaces toujours plus redoutables des barbares.

Mais, tout en reconnaissant que chacune de ces explications renferme une part de vérité, M. Réville fait observer qu'en somme elles aboutissent toutes à la conclusion suivante : « La société romaine au III^e^ siècle est dégoûtée de ce qui suffisait jusqu'alors à son bonheur; elle est désabusée, désillusionnée, que ce soit par satiété ou parce que les événements ne lui permettent plus d'éprouver le même contentement. Elle est dégoûtée de la gloire, de la jouissance sensuelle, dégoûtée des philosophies qui l'ont nourrie jusqu'alors. Il lui faut quelque chose de mieux, un nouvel idéal, une nouvelle source d'émotions, un nouveau principe de vie spirituelle : comme la réalité ne lui offre rien de pareil, elle se retourne vers ses dieux, elle en appelle au sentiment religieux, elle va chercher dans le monde supra-sensible les consolations et les espérances dont elle a besoin. Il y a ainsi une frappante coïncidence entre la renaissance religieuse et la conscience de la fin du monde antique. »

Digitized by Google

V

On ne peut nier que la plupart de ces traits ne se rencontrent également dans la société d'aujourd'hui, et il n'est pas un chapitre, dans l'ouvrage de M. Réville, qui ne nous inspire à cet égard des rapprochements significatifs. Ainsi, au point de vue moral, il serait puéril de contester que nous naviguions en plein pessimisme et, sans examiner en ce moment si cette disposition d'esprit n'est pas justifiée par les circonstances, il faut reconnaître que le pessimisme a été, de tout temps, le symptôme avant-coureur des réactions religieuses.

En est-il de même au point de vue intellectuel et économique? Outre la résistance de nos anciens cultes qui suffisent encore, ou à peu près, aux besoins spirituels de la masse, il faut compter ici avec deux éléments qui s'opposent à l'action du sentiment religieux dans les milieux où s'élaborent d'habitude les grandes transformations religieuses. L'un opère surtout chez les esprits éclairés des classes supérieures; c'est le progrès constant des sciences positives qui écarte le supra-sensible non seulement de la vie ordinaire, mais encore du raisonnement philosophique. L'autre, qui se rencontre surtout chez les esprits mécontents et inquiets des classes populaires, c'est la tendance actuellement antireligieuse du socialisme, qui conserve encore une certaine foi dans la science et dans la politique pour changer les conditions de la vie humaine.

Mais qui nous dit que la période d'invention scientifique, aujourd'hui en plein épanouissement, aura une durée indéfinie? Le simple raisonnement, non moins que l'expérience du passé, doivent nous faire comprendre que les périodes d'expansion intellectuelle sont fatalement séparées par des périodes de torpeur ou tout au moins de ralentissement, comme celle qui se produisit vers la fin du paganisme, malgré le remarquable développement de la littérature et même de l'instruction publique. Qui nous dit qu'alors la phi-

Digitized by Google

losophie, se soustrayant à la domination exclusive des méthodes positives, n'en reviendra pas de préférence, comme elle l'a fait si souvent dans l'histoire de la pensée humaine, aux procédés ordinaires de l'intuition en se bornant à s'appuyer sur le bagage acquis, mais stationnaire, des connaissances humaines? Déjà tout ce qu'elle a pu faire, aux plus beaux jours de la méthode expérimentale, ç'a été de ramener l'univers, par des généralisations hardies, à l'énigme de la matière et de la force. Mais derrière ces entités n'en plane pas moins, dans une sorte de brouillard menaçant, l'Être sans âge et sans forme que les disciples de Comte ont vainement cherché à exorciser par une sévère discipline de l'esprit, et qu'ils n'ont pu empêcher de reparaître jusque dans les œuvres de Hœckel et de Spencer.

Quant au socialisme, il finira par constater que la science peut sans doute améliorer les conditions de la vie humaine, mais que, pas plus que la force, elle ne peut changer la nature de l'homme ni les lois de l'univers. Quand il subira cette désillusion, si la religion se présente avec son cortège de promesses, nul doute qu'il ne se jette dans les bras du nouveau dieu. Entre la science et la religion, la lutte sur ce terrain n'est pas égale, car l'une est confinée dans les limites du réel et l'autre a pour domaine le champ sans limites de l'impossible.

Cette alliance éventuelle du socialisme et de la religion est le plus grand des périls qui menacent la société moderne. Irréligieux, le socialisme — qu'il se proclame anarchiste ou collectiviste — pourra amener des désastres locaux et momentanés; mais il est impuissant à rien fonder ou même à maintenir une domination de fait, car, depuis une trentaine d'années qu'il est sorti de sa phase mystique, il ne représente plus qu'une explosion d'appétits, favorisée par un malaise général et justifiée par des souffrances trop souvent réelles. Mais si nous ne parvenons pas à rencontrer, par des mesures équitables et opportunes, ce que renferment de légitime les griefs de cette réaction populaire contre le développement exagéré de notre industrialisme, elle pourrait bien, le jour

Digitized by Google

où elle s'allierait au sentiment religieux, attirant à elle les forces qu'immobilisent aujourd'hui les vieux cultes, provoquer dans notre situation économique, morale et religieuse des changements aussi profonds que le christianisme dans la société antique.

Sera-ce un bien ou un mal? Le problème est bien autrement insoluble encore que la question de savoir si la chute de la société païenne a été un gain ou une perte pour l'humanité, car nous savons, du moins, ce qui a succédé au paganisme, tandis que rien jusqu'aujourd'hui ne nous permet de prévoir ce qui prendrait la place de la société moderne.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

LE MARIAGE D'ANGO [1]

X

Un mois se passa sans que je reçusse aucune nouvelle d'Ango, et je commençais à croire qu'il avait peut-être renoncé à sa fatale résolution, quand, un jour de février 1871, la poste m'apporta la lettre suivante : « Mon cher Marcel, nous « sommes arrivés hier en bonne santé. Viens nous voir. Ton « Ango. » En post-scriptum se trouvait indiquée l'adresse.

J'y courus en toute hâte. C'était dans une des rues du nouveau Schaerbeek, sur le penchant du coteau qui domine Laeken et la vallée de la Senne. Le temps était horrible, un temps de dégel et de boue; de longues traînées de nuages lourds, couleur de suie, chevauchaient à travers un ciel blafard, déchiquetées par la bourrasque; à mesure que j'avançais dans les quartiers excentriques qui commençaient à se masser derrière l'église Sainte-Marie, tout prenait un air plus désolé et plus lugubre.

On enfonçait dans les fondrières le long d'embryons de rues hérissées de palissades, de pignons à demi construits, de façades inachevées, dont la brique prenait des tons de rouille; de grands amas de neige fondue mettaient des taches d'un blanc grisâtre sur la glaise jaunâtre des terres bouleversées, et les coups de vent balayaient par saccades le plateau découvert, avec des hurlements stridents qui se terminaient comme une plainte d'enfant malade.

Trempé de pluie, transi de froid, je finis par découvrir la

[1] Voir la *Revue* du 15 juillet 1886.

Digitized by Google

nouvelle demeure de mon ami Ango, vers le milieu d'une des rues en pente qui descendent vers la place Liedts. C'était une toute petite maison à deux étages et à deux fenêtres de façade, presque isolée dans un amas de constructions inachevées. Elle semblait à peine terminée, et le mortier, tout frais encore, s'écaillait sous la morsure du dégel; mais elle avait un assez grand jardin et, des fenêtres des chambres de derrière, on devait avoir, en été, une vue superbe sur le château de Laeken et les hauteurs de Jette et de Ganshoren. Mais en hiver, par les temps de neige fondue, quelle habitation sinistre pour un enfant des pays du soleil! Singulière idée qu'avait eue là mon ami Ango! Alors, je me souvins qu'il avait toujours aimé les quartiers à demi bâtis, balayés par le vent, ouverts à des horizons larges, et tout en pestant contre ce goût bizarre, je sonnai.

Une servante vint m'ouvrir, et je me trouvai dans un étroit vestibule, encombré de malles et de paquets. Derrière une porte placée sur le côté, on entendait des glapissements rauques, de véritables miaulements de chat en fureur, à travers lesquels je distinguai tout à coup la voix sourde et gutturale de mon ami Ango.

J'ouvris brusquement la porte et je tombai au milieu de la famille Bartels. A côté d'un berceau où se démenait en criant un petit être olivâtre, à la chevelure noire embroussaillée, Ango, sa femme et leur fils s'empressaient et gesticulaient avec animation.

Mon apparition transforma la scène; le petit être noir cessa de crier et se mit à me regarder fixement de ses grands yeux adamantins, et Ango, qui me faisait face, poussa un cri de joie et me sauta au cou.

Trois ans d'absence ne l'avaient pas changé, mais sa barbe avait poussé, et sa physionomie me parut plus sombre. Par contre, c'est à peine si je reconnus Elsa. Le soleil de Java avait été meurtrier pour cette fleur pâle de notre Europe; le teint de la jeune femme était fané, ses traits étaient tirés, sa chevelure blonde me sembla éclaircie, ses yeux seuls, ses beaux yeux gris, avaient gardé le charme de leurs vingt-

Digitized by Google

cinq ans dans ce visage qui semblait déjà marquer la quarantaine.

Non, Elsa n'était plus l'ondine aux cheveux d'or, la naïade aussi fraîche qu'un bouton de rose ; c'était une bonne petite bourgeoise insignifiante et pâlotte, comme on en rencontre mille tous les jours dans les rues de Bruxelles.

Les enfants avaient meilleure mine. Paul avait grandi, mais c'était toujours le même gros chérubin joufflu, tout blanc, tout rose, qui ressemblait à sa mère lorsqu'elle était petite. Quant à Virginie, à Nina, comme on l'appelait, c'était bien une vraie Malaise, avec ses yeux sombres et plissés, son teint olivâtre, son épaisse toison noire plantée très bas sur le front, ses grosses lèvres rouges et son nez écrasé. Avec cela, vive comme la poudre, farouche, colère et violente comme un jeune singe des forêts de Java.

Comme il commençait à faire sombre, Elsa alluma une lampe à pétrole suspendue au plafond, et nous nous assîmes en demi-cercle autour de la cheminée, où ronflait un poêle de fonte.

En les regardant à la lueur blafarde de la lampe, je me sentis tout à coup le cœur serré. Était-ce ainsi que je devais revoir mon Ango, mon nabab, mon demi-roi de Java? Ce n'était pas la misère que respirait cet intérieur, c'était pis, c'était la vulgarité plate. Meubles communs et d'occasion, poêle de fonte, tentures banales, et puis ce désordre d'un aménagement hâtif, ce berceau, ces linges, ces vêtements qui traînaient sur les chaises, que tout cela semblait laid, sordide, désagréable à l'œil! Quelle différence avec le luxe élégant de la rue Souveraine!

Ango s'aperçut sans doute de mon étonnement.

« Tu vois, Marcel, nous sommes campés, dit-il de sa voix gutturale, qui me parut plus sourde encore qu'autrefois. C'est une installation provisoire, nous l'avons prise au débotté, comme elle se présentait. Nous avons dû partir brusquement, sans avoir terminé nos arrangements là-bas. Et, dame, nous sommes un peu gênés pour le moment. J'ai dû liquider mes affaires, et tu comprends que la liquidation n'a pas été facile. C'est quelques mois un peu durs à passer, voilà tout.

Digitized by Google

Quand mes frères auront achevé d'arranger les choses et que je serai maître de ma fortune, tout changera. Nous achèterons une jolie maison du côté du bois de la Cambre et nous vivrons heureux.

En attendant, je vais chercher une occupation, car tu penses bien que je ne puis passer maintenant ma vie à ne rien faire; mes ressources sont restreintes, et puis le travail est une distraction, tu me l'as dit bien des fois. Nous chercherons ensemble, si tu veux. Dès que j'aurai mis un peu d'ordre dans mes malles, je serai ton homme. J'ai déjà commencé, du reste. Ah! Elsa, as-tu trouvé les cigares de Marcel? Ils doivent être dans la grande malle grise.

— Les voilà, dit Elsa. »

Il me présenta en riant un gros paquet de manilles. « Tu vois que je ne t'ai pas oublié, dit-il, en me serrant les mains. Ah! combien de fois n'avons-nous pas parlé de toi avec Elsa! Si Marcel était ici, disions-nous, tout irait mieux.

Reconnais-tu cela? »

Il prit sur la cheminée une petite boîte, l'ouvrit et je reconnus mon canif, mon pauvre vieux canif de l'Institut continental.

Alors, il se mit à me parler de nos amis d'autrefois, de nos baignades, des Cottrely, de tout ce passé déjà lointain, où les mystères de l'avenir nous apparaissaient derrière une gaze rose. Puis il me donna des nouvelles de la famille Ordener, que je n'avais plus vue depuis un certain temps. M. Ordener ne donnait plus que des leçons particulières maintenant; madame avait cédé son commerce à ses deux filles; Betta venait d'épouser un blanchisseur de linge, Mina était à la veille de se marier à son tour; Siegfried, qui avait pris un mauvais numéro au tirage au sort, servait dans les lanciers et se préparait pour les examens de brigadier; Gottfried seul faisait le désespoir de ses parents; mauvais sujet, paresseux, cent fois renvoyé de tous les ateliers, il était allé on ne sait où; il devait être domestique quelque part.

Ango racontait tout cela froidement, sans s'échauffer, avec une sorte d'indolence hautaine, en fumant une ciga-

Digitized by Google

rette. Elsa l'écoutait d'un air distrait et semblait plus occupée de ses deux enfants et des soins du ménage que de notre conversation.

Sur le poêle de fonte, elle prépara du café, nous coupa des tartines et m'invita à partager leur goûter, vieille habitude bruxelloise qu'Elsa n'avait jamais voulu abandonner.

Je lui parlai de Java, j'essayai de connaître quelles impressions elle rapportait de ce pays étrange, de ces mœurs bizarres, de cette nature grandiose et féerique. Elle me répondit gentiment, mais sans le moindre élan d'admiration ou d'enthousiasme; et je vis bien que ce qui l'avait le plus frappée là-bas, c'étaient les menus détails de la vie quotidienne. On eût dit un grand enfant qui raconte des aventures de voyage.

Quand je quittai les Bartels, par ce soir de boue et de neige, je me sentis profondément affligé. L'illusion était tombée. Je voyais l'avenir en noir. Non, Elsa n'était pas la femme qu'il fallait à mon Ango! Et lui, mon fier lion, mon beau fauve, je ne pouvais me le représenter enfermé dans la cage étroite de cette triste maison, aux chambres étriquées, avec son papier vulgaire, son poêle de fonte, ses odeurs de cuisine, et tout le train banal des ménages pauvres. Ango, mon Ango, vous aviez beau dire, vous ne pouviez être heureux ainsi! Votre imagination vous le faisait peut-être croire encore; mais le jour où la réalité vous apparaîtrait brutale, quel amer réveil!

Plût au ciel qu'il n'arrivât jamais!

Il arriva, hélas! mais lentement, avec les années. Pour s'occuper, Ango s'était mis à tenir les écritures dans une maison de commerce. Il appelait cela, en riant, sa galère. Depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, il alignait des chiffres, remplissait des colonnes. Son seul plaisir était de sortir le dimanche avec les enfants et Elsa. Alors, ils allaient voir les parents ou bien ils vagabondaient à travers champs, et se rendaient à l'*Amour*, à la *Maison-Rouge*, au *Pannen-Huys* ou aux *Deux-Maisons*. Parfois aussi il se rendait avec moi aux bains Saint-Sauveur, et nous renouvelions les prouesses du temps passé. Ces jours-là, il retrouvait sa bonne humeur et son entrain.

Digitized by Google

Cependant, le mal du pays commençait à le ronger de nouveau; mais il souffrait sans espérance, maintenant qu'il avait tout sacrifié à Elsa. Son teint se plombait comme cinq ans auparavant; il devenait taciturne et morose, et de temps en temps, vers l'automne, une petite toux sèche le prenait à la gorge.

Pour comble de malheur, les rentes que ses frères étaient chargés de lui envoyer devenaient plus rares; un jour même, elles cessèrent tout à fait : une crise commerciale venait d'éclater, les terres ne se vendaient pas, la liquidation se trouvait arrêtée.

Alors, la misère se glissa lentement au foyer d'Ango; ce n'est pas avec les deux cents francs par mois de son métier de teneur de livres qu'il pouvait espérer d'y échapper. On fit des économies, on renvoya la servante, on sous-loua les appartements, et le nabab javanais, l'homme des larges plaines et des horizons sans bornes, se trouva un beau jour claquemuré dans deux petites chambres, plus une cuisine de cave.

C'en était trop! Ango fit un effort énergique. Il secoua la torpeur indolente dans laquelle il s'endormait depuis des mois et résolut de retourner à Java pour prendre des arrangements définitifs.

Je l'encourageai dans cette idée. Elsa s'en effrayait; mais je lui parlai raison, je m'efforçai de lui faire comprendre qu'elle n'aimait pas son mari comme il devait être aimé. Emporté par une sourde colère qui grondait depuis longtemps dans mon cœur, je lui dis même des paroles dures, je lui reprochai de ne pas avoir été à la hauteur de ses devoirs d'épouse, d'avoir engourdi l'énergie du plus noble des hommes au lieu de l'avoir encouragé et soutenu.

Elle m'écouta en ouvrant de grands yeux. Il me parut qu'elle ne comprenait pas trop ce que je voulais lui dire. Mais enfin, elle fit trêve à des larmes que j'avais osé qualifier de jérémiades et consentit à laisser partir son mari et à se retirer chez sa mère avec ses deux enfants, en attendant le retour d'Ango.

Il partit en automne, en 1874, par la voie de Suez, et revint au printemps suivant.

Digitized by Google

De nouveau, il me parut rajeuni par le soleil d'Orient, plein d'espérance et de rêves d'avenir. Cette fois, la liquidation était finie, mais au prix de quels sacrifices! De son immense fortune foncière, il lui restait deux cent mille francs!

C'était, en tout cas, l'aisance assurée et du pain pour sa femme et ses enfants: mais ce n'était pas davantage. Ango voyait les choses autrement. Il allait se mettre dans les affaires; à ces dix mille francs de rente, il comptait en ajouter bientôt annuellement dix autres, et dès lors on vivrait heureux.

Vivre heureux! Toujours le même refrain. Pour cet Oriental, la vie heureuse, c'était la vie facile, indépendante, la vie où l'on n'a qu'à se laisser vivre, et sans doute il avait raison, mais dans son pays seulement, dans ce pays du soleil où les mœurs et le climat s'accordent avec un pareil genre d'existence. Là-bas, on rêve et l'on vit de son rêve; ici, le rêve est un ennui, et l'ennui fait mourir.

D'ailleurs, dans notre Europe, dans notre Belgique enfumée par la suie des machines, livrée à toutes les âpretés du combat pour la vie, on n'arrive pas à la fortune sans une lutte acharnée contre la destinée. Ango pourrait-il soutenir cette lutte ardente, quotidienne, incessante?

Une première fois, il l'avait tenté, et l'expérience m'avait paru désastreuse. Réussirait-il mieux maintenant? Je me pris à l'espérer pendant quelque temps.

Ango commença par louer une jolie maison rue Mercelis, non loin de l'avenue Louise; puis il essaya de monter, avec l'aide de ses frères, une maison de commission à Anvers; mais il n'avait ni la persévérance ni l'habileté nécessaires pour ce genre d'entreprises. Quelques aigrefins du commerce le lancèrent dans de fausses spéculations, et l'exploitèrent sans vergogne. Alors, pris de dégoût, il liquida l'affaire et se remit à son ancien métier de gratte-papier au prix de deux cents francs par mois.

Et cette fois, sa vie parut avoir pris une direction définitive; désormais, elle semblait destinée à s'écouler paisiblement au milieu de ces occupations monotones et régulières. Il avait

Digitized by Google

trente-trois ans; ses enfants grandissaient: Paul avait neuf ans, Nina cinq. Jamais bambins ne furent plus aimés; la petite Virginie surtout était l'idole de son père. Quand il rentrait de son bureau, il la prenait sur les genoux, lui racontait des histoires et l'endormait dans ses bras. Et le dimanche, c'était une fête pour lui de courir les champs et les bois avec sa femme et ses deux enfants.

A les voir si bien unis en apparence, si tranquilles, si gais, on les eût crus parfaitement heureux. Mais je sentais bien qu'un ver rongeur rampait au sein de cette paix. De jour en jour, mon Ango devenait plus grave; son teint reprenait de sinistres reflets plombés, la maudite toux reparaissait chaque automne; enfin, je m'aperçus qu'Ango commençait à se livrer à la boisson. Oui, lui, si sobre, se laissait séduire par les attraits malsains du petit verre, et dans ses beaux yeux calmes de fauve au repos, passaient quelquefois des lueurs fiévreuses.

Cependant, il ne se plaignait jamais, il ne me faisait jamais la moindre confidence et je me berçais de l'espoir que les regrets des jours anciens s'étaient endormis pour toujours dans son âme et qu'il fallait attribuer au climat seul les changements que j'observais en lui.

XI

Un soir d'automne, en 1877, j'étais allé le voir. C'était un dimanche. Je le trouvai seul. Sa femme et les enfants étaient en visite chez les parents Ordener. Il les attendait au coin du feu, assis dans un fauteuil, et fumait en regardant vaguement les flammes qui se tordaient dans le foyer ouvert. De temps en temps, un accès de toux lui montait à la gorge, une toux sèche, petite, qui faisait songer à l'étisie.

Nous causâmes des jours passés. Il venait d'apprendre la mort du vieux Podas, et cette nouvelle nous rappelait tous ceux que nous avions connus. L'Institut continental était fermé maintenant, tué par la concurrence de l'athénée. M. Durandal, tombé du sommet des grandeurs, en était

Digitized by Google

réduit à donner des leçons pour vivre. La Science était devenu un vieil ivrogne dont la gloire avait entièrement sombré. Libri Spongiole siégeait au Parlement de l'Italie délivrée. Boulette était surveillant à l'athénée et faisait toujours des vers en soignant ses ongles. Cotriol avait disparu. Anderson seul n'avait pas changé et continuait à parcourir Bruxelles, son portefeuille sous le bras, en brandissant sa grande canne à pomme d'or.

Plus près de nous, la famille Ordener existait toujours. Le bon Zô, sa femme, ses filles mariées, Siegfried, aujourd'hui sous-lieutenant aux lanciers, tout ce petit monde avait traversé sans se désunir les tempêtes de la destinée; quant à Gottfried, il avait, disait-on, passé en Amérique.

Et nous parcourions toute la gamme de nos souvenirs, nous les évoquions toutes, les ombres bénies ou maudites d'autrefois, Fricasse, maintenant conseiller provincial, le grand flandrin de Wittekop, l'Allemand Kikedotch, le gros Ringé, l'infernal Balandard, l'ignoble Goliath et la comète de 1857, qui devait nous apporter la fin du monde!

Le monde vivait toujours, mais bien des vivants étaient descendus sous la terre! Vingt ans s'étaient passés depuis lors! Quelle moisson de fils des hommes la mort avait fauchée depuis vingt ans!

Alors nous revenions à Podas, ce pauvre Podas qu'on allait enterrer demain.

« Il est bien heureux, dit tout à coup Ango. »

Je tressaillis, glacé jusqu'aux moelles. Cette phrase, ce ton! c'était comme un abîme qui venait de s'ouvrir devant moi.

Ango me regarda et s'aperçut de mon trouble.

« Ah! » s'écria-t-il comme dans une plainte; et, jetant son cigare, il prit son visage dans ses deux mains, et je vis, chose horrible, je vis deux larmes glisser à travers ses doigts.

Je me précipitai vers lui :

« Qu'as-tu donc? lui dis-je, tu souffres? »

Il poussa un soupir et laissa retomber ses mains sur ses genoux en découvrant son visage baigné de larmes. Larmes

Digitized by Google

cruelles et brûlantes, qui faisaient un poignant effet sur ces joues de bronze et ce masque de fauve.

« Je suis bien malheureux, » dit-il après un long silence.

Et lentement, amèrement, affaissé dans son fauteuil, il me découvrit le fond de son cœur, de ce cœur que je croyais encore si bien enveloppé d'illusions et qui, hélas! n'en avait plus!

« Marcel, dit-il, la vie est une chose odieuse. Je me meurs ici, vois-tu bien, dans ce pays du brouillard; je me meurs et j'aurais pu être si heureux! Ah! si l'on pouvait recommencer sa vie! Quelle folie! quelle folie! quelle folie! Je suis seul.

— Ta femme?...

— Elsa! Ah! mon ami, oui, tu pouvais parler ainsi il y a dix ans. Oh oui! pour Elsa, j'aurais alors tout supporté, tout accepté, mais... je ne l'aime plus.

— Malheureux!

— Je ne l'aime plus d'amour. C'est fini, vois-tu bien; le voile est tombé... C'est horrible ce que je te dis; mais il faut que je te le dise : Elsa n'est plus l'ondine aux cheveux d'or; elle n'a plus rien des séductions d'autrefois; elle est vieillie, fanée, tu le sais comme moi. Je ne l'aime plus d'amour, et comment pourrais-je l'aimer autrement? Nos deux esprits ne peuvent s'accorder. C'est une bonne petite femme, bien gentille, bien terre à terre, tout entière à son ménage; mais crois-tu que j'oserais lui confier les soucis qui me rongent? Elle ne les comprendrait pas! Ce n'est pas sa faute, c'est la mienne... Tu avais raison! Ce qu'il me fallait à moi, vois-tu, et tu me l'as souvent répété, c'est une femme de cœur chaud et d'intelligence haute, une femme brillante, énergique, enthousiaste, capable de partager mes désirs, mes joies, mes passions.... Ce que je te dis est brutal, c'est de l'égoïsme, mais je le pense ainsi, et je dois te le dire, puisque tu es mon seul ami, mon seul confident... Non, Marcel, rien ne fera plus renaître pour moi l'Elsa d'autrefois, rien... Si du moins elle avait voulu rester en Orient, si elle avait pu s'intéresser à mon pays, comprendre et aimer mon Java,

Digitized by Google

j'aurais sans doute continué à l'aimer. Mais peut-être serait-elle morte là-bas! Ici, c'est moi qui meurs.

— Mais tes enfants, Ango!

— Mes enfants, c'est vrai; ils sont ma joie, c'est pour eux que je me cramponne à la vie. Pauvres chères créatures, les quitter, cela m'attriste! Que deviendront-ils quand je ne serai plus? Leur mère les aime bien, sans doute, mais saura-t-elle les élever?... Ah! mes enfants, mes enfants, ne plus les voir, c'est affreux! »

Un sanglot lui déchira la gorge et s'éteignit dans une quinte de toux.

« Oui, c'est affreux, lui dis-je; mais laisse-moi te dire, Ango, tout cela n'est pas vrai. C'est ton imagination qui travaille encore. Autrefois, c'étaient les spectres roses; maintenant, ce sont les spectres noirs. Laisse là ces fantômes! A trente-six ans, on ne parle pas de mourir. Tu n'aimes plus ta femme d'amour; mon Dieu, crois-tu donc que l'amour survive souvent à treize ans de mariage! Mais tu l'estimes, n'est-ce pas? Tu l'estimes pour ce qu'elle peut être, étant données sa nature et son éducation, et non pour ce qu'elle devrait être, si elle était la femme de tes rêves. Cette estime n'est-elle donc rien à tes yeux? Et tes enfants qui grandissent, n'est-ce pas aussi du bonheur? Je t'assure, cela vaut peut-être l'amour.

— Tu as raison, me dit-il, et tout ce que tu me dis, je me le suis dit cent fois; mais que veux-tu? Tu as voulu ma confession, la voilà, c'est le fond de mon cœur que je t'ai livré. S'il est noir et trouble, tant pis pour moi. »

En ce moment, la clef tourna dans la serrure. Elsa et les enfants rentraient.

« Pas un mot, n'est-ce pas? dit Ango en se levant brusquement. C'est un morceau de moi-même que je viens de te confier. »

La porte s'ouvrit et les deux enfants se précipitèrent vers leur père, les bras ouverts, en poussant des cris de joie. Elsa me salua; elle était radieuse et riait de toutes ses dents blanches. Je la regardai avec attention. C'est vrai qu'elle

Digitized by Google

avait vieilli. Teint de rose, menton fripon, joues rebondies, taille de guêpe, tout cela avait disparu, et disparu bien vite, car à trente ans une femme peut être très belle encore. Mais ces minois chiffonnés passent comme un déjeuner de soleil. Certes, elle n'était plus la femme qu'on peut aimer d'amour, de cet amour brûlant et passionné dont voulait parler Ango. Mais enfin, à tout prendre, Elsa était encore gentille, très gaie, très aimable et, dérision amère, on voyait dans ses yeux qu'elle aimait toujours son Ango du même petit amour tranquille.

Je sortis, le cœur navré. Ango était perdu; rien ne le sauverait. Je le voyais aussi clairement que si j'eusse connu l'avenir. L'Oriental mourait de la nostalgie de l'Orient.

Il traîna longtemps. De jour en jour, je le voyais se recroqueviller. Sa maigreur devenait effrayante; ses jambes, ses admirables jambes d'athlète flageolaient dans ses pantalons trop larges, son torse se voûtait, son beau muffle de tigre s'affinait d'une manière étrange et prenait un aspect grimaçant et fûté, ses yeux brillants de fièvre avaient un éclat vitreux. Ce n'était plus Angó, c'était son fantôme.

Au printemps, il retrouva des forces et se remit à faire de longues promenades; puis la lassitude le prit. Il renonça à son emploi, et pendant de longues heures il se tenait assis dans un fauteuil, dans la cour, en plein soleil de juillet. Les jambes étendues sur une chaise, le manille à la bouche, il fumait, silencieux.

Phénomène terrible! Il ne s'inquiétait plus de rien maintenant, il ne buvait plus; sa femme, ses enfants même le laissaient indifférent; quand ils s'approchaient de lui, il leur passait la main dans les cheveux en souriant d'un air vague.

Malgré sa frivolité, Elsa finit par s'émouvoir. Un matin, elle me parla de la santé d'Ango. Je ne lui cachai pas qu'il était très mal et que son état exigeait les plus grands soins.

Elle se récria : « Rien ne lui manquait! C'était un petit coq en pâte! »

Le petit coq en pâte s'en allait doucement. A quoi rêvait Ango pendant ces longues journées de somnolence? Revoyait-il

Digitized by Google

la jungle où se rasent la panthère et le tigre, les sommets sulfureux du Tankoubanprahou, les mers ensoleillées de son pays? Songeait-il aux longues chevauchées par les chemins d'Asie, au milieu des plantations embaumées des cannelliers? Les sons barbares du gamelang retentissaient-ils à son oreille pendant que les bayadères enroulées dans les langoutis roses à paillettes d'or se balançaient mollement d'une hanche sur l'autre, les yeux allanguis par le coheul, le corps luisant de parfums? Sans doute que dans ces longs rêves au soleil tous ces souvenirs passaient devant ses yeux clos et que son âme d'Oriental jouissait encore des plaisirs d'Orient...

Dans les derniers jours, une grande paix sembla se faire en lui. Il s'enfonçait de plus en plus dans son rêve, et sa femme et ses enfants ne lui apparaissaient plus que dans une buée d'or, lumineuse comme le ciel de Batavia.

Un matin de septembre 1878, comme l'aube rouge se levait à peine, il s'éteignit sans souffrances, sans agonie, comme si son âme était allée continuer ailleurs le rêve commencé ici-bas.

Il n'avait pas trente-sept ans!

. . . . . .

Et maintenant, les restes d'Ango Bartels reposent au cimetière d'Ixelles. Les neiges d'hiver et les orages d'été lavent tour à tour la pierre sous laquelle dort du sommeil sans fin le nabab de Java.

Tous les ans, Elsa vient avec Paul et Nina déposer sur cette tombe une couronne d'immortelles, et donner quelques larmes au souvenir de ce noble cœur qu'elle n'a jamais compris.

C'est une bonne mère, elle a bien élevé les enfants d'Ango.

H. Pergameni.

Digitized by Google

NECESSITÉ DES HUMANITÉS DANS L'ENSEIGNEMENT MOYEN

HUMANITÉS MODERNES

Les langues anciennes n'ont qu'à bien se tenir et à bien se défendre, si elles ne veulent pas que leurs jours soient comptés. Notre jeunesse « studieuse » ne les aime pas déjà trop ; le respect presque superstitieux dont elles jouissaient autrefois auprès de ceux-là même qui ne les comprenaient pas, a fait place au scepticisme et à l'incrédulité ; les gens d'esprit se permettent toute sorte de plaisanteries à leur égard. H. Heine, par exemple, dit que, de tout son latin, il ne se rappelle plus que la différence entre les verbes réguliers et les verbes irréguliers, à savoir que ceux-ci vous valent plus de pensums que les autres.

Voilà maintenant que, sérieusement à ce qu'il paraît, on déclare inutile cette étude, qui occupa la plus belle partie de nos années de jeunesse. Et celui qui proclame et défend cette thèse n'est pas un homme comme le recteur magnifique du *Vicar of Wakefield*, qui ne voyait pas à quoi le grec pouvait être bon, puisque lui-même, sans le savoir, mangeait bien, buvait sec et avait 10,000 florins par an ; non, c'est un homme qui a fait ses humanités complètes, qui sait encore par cœur le « jardin des racines grecques », qui a été dans son temps un « fort en thème », qui a même fait des vers latins. Avec de tels adversaires, je le répète, les langues anciennes n'ont qu'à bien se tenir et à bien se défendre, ou c'en est fait d'elles.

Je suppose qu'elles sauront se défendre et qu'elles trouveront des champions plus capables que moi. Si je me permets

Digitized by Google

quelques remarques à propos de l'article auquel j'ai fait allusion, c'est plutôt pour empêcher qu'on ne lui donne une portée plus grande peut-être que l'auteur n'a voulu lui donner, mais que le titre surtout semblerait justifier : *Inutilité des humanités dans l'enseignement moyen.*

Entendons-nous bien, et nous serons peut-être bien près de nous mettre d'accord.

Les objets de toute étude, les matières de tout enseignement, toutes nos connaissances peuvent se diviser en deux grands groupes :

1° L'homme et les phénomènes de l'humanité : la parole et la pensée, l'art, la morale, la religion, la société, le droit, la politique, l'histoire : — HUMANITÉS.

2° La matière et ses phénomènes : physique, chimie, histoire naturelle, géographie, astronomie ou cosmographie : — RÉALITÉS.

Les mathématiques tiennent à la fois des deux groupes; elles forment un côté de l'homme intellectuel, mais aussi un côté de toute science qui s'occupe des réalités.

Je ne puis pas croire qu'on entende proscrire ou déclarer inutiles les humanités ainsi comprises. *The proper study of mankind is man.* Mais l'homme moral et intellectuel doit être étudié dans ses manifestations authentiques, dans les mœurs, les institutions, les lois des peuples, dans les mythes, les cultes, les religions, les langues; enfin, dans l'art, expression synthétique d'idées qui échappent à la définition et à l'analyse scientifique.

Ne confondons pas cette étude, toute empyrique, basée sur l'observation, avec la philosophie abstraite et théorique qui, prenant pour point de départ un axiome, incontestable ou incontesté, procède par déduction pour en faire sortir le système qu'elle veut construire. L'étude de l'homme dans les humanités a pour base des faits, concrets à la fois et généraux, des faits humains, tout au moins nationaux, qu'elle observe, compare, analyse et qui, par une induction de plus en plus complète, permettent de généraliser peu à peu et de formuler des règles et des lois. Les études philosophiques

Digitized by Google

proprement dites supposent, à un haut degré de perfectionnement, la faculté de généralisation et d'abstraction que les humanités ont à former et à développer. Celles-ci doivent, en outre, fournir à la philosophie la connaissance des faits humains, c'est-à-dire la substance sur laquelle elle opère par une méthode différente. Les humanités sont donc une préparation nécessaire aux études philosophiques, mais ne sont pas la philosophie.

L'étude des réalités aussi apprend à généraliser, à remonter des faits concrets aux abstractions, des phénomènes à la loi. Mais enseignées seules, elles laisseraient en friche et absolument inculte un vaste champ de l'éducation, la partie la plus noble, la plus importante de l'être humain. Vouloir faire l'éducation de l'homme par les choses seules, au moyen de la matière et de ses phénomènes, c'est comme si vous vouliez donner à l'enfant, pour seule nourriture, des substances inorganiques. Il lui faut quelque chose de plus assimilable, de plus homogène : ce sont les humanités. Ce résidu des traditions de tous les siècles forme le capital commun, accumulé depuis les origines de l'espèce. L'individu qui ne serait pas riche de ce trésor intellectuel et moral de l'humanité serait bien pauvre, en effet; ce serait à peu près l'homme des cavernes, muni seulement d'engins perfectionnés. L'homme qui, sans éducation humanitaire, ne posséderait que la science réaliste et ne jouirait que du bien matériel qu'elle peut créer, serait un barbare au milieu d'une civilisation avancée. Disons, toutefois, qu'il n'en existe pas de pareils. Celui qui comprend et parle seulement sa langue maternelle possède déjà, en elle, un immense trésor de culture humanitaire. L'éducation systématique, l'instruction méthodique doit augmenter ce trésor, compléter ce savoir et le rendre conscient.

On me concédera probablement que ce que j'appelle les humanités doit avoir sa place dans l'éducation intellectuelle et morale de la jeunesse; peut-être même voudra-t-on accorder aux humanités la première place, convenir que leur valeur pédagogique est plus grande que celle des réalités.

Digitized by Google

Mais, dans cet immense domaine, qu'aucun homme ne peut posséder tout entier, quel sera le champ restreint que nous cultiverons? Car, il faut bien d'abord le dire : un enseignement encyclopédique ne serait pas un enseignement éducatif. C'est seulement après avoir cultivé longtemps, assidument, et de ses propres mains, le petit coin de terre qu'on a choisi pour lui, que l'élève pourra être conduit sur une hauteur d'où il embrassera d'un regard le vaste panorama de l'activité humaine dans d'autres champs et dans d'autres genres de culture; alors seulement ce tableau de l'ensemble lui dira quelque chose. Un enseignement encyclopédique ne fait pas l'éducation intellectuelle, il la présuppose.

Quelles sont donc les branches à inscrire au programme de l'enseignement moyen? Comme le but de cet enseignement est de former, de cultiver, de mûrir l'esprit des jeunes gens, c'est surtout la plus ou moins grande valeur pédagogique des différentes matières qui déterminera le choix. Puisqu'il n'est pas possible d'enseigner tout ce que comprennent les humanités, nous donnerons la préférence aux parties qui sont les plus propres à faire l'éducation des jeunes esprits.

Cette règle posée, il ne peut pas être sérieusement contesté que l'étude de la parole, et de la pensée humaine dans la parole, doit occuper la première place dans tout enseignement éducatif.

La parole est le corps organique de la pensée. L'homme ne pense que dans la parole. Il vous arrive d'être comme en gestation, en travail d'une pensée. Tant que vous cherchez et ne trouvez pas l'expression, ce n'est qu'un embryon. La pensée naît dans la parole. Cela arrive même chez des nations entières. Le cri de « Liberté, Égalité, Fraternité! » ne fut-il pas la véritable naissance de cette grande révolution politique et sociale que la France avait portée dans son sein pendant tout le XVIII^e^ siècle ?

A proprement parler, pensée et parole ne sont qu'une seule et même chose. *Rede*, *logos* signifient l'une et l'autre. Celui qui possède une langue particulière s'est approprié, par là même, tout ce qu'une nation a élaboré d'idées et de

Digitized by Google

pensées. L'homme n'est homme que par la parole, et chaque langue particulière est l'incarnation du génie particulier d'un peuple.

N'est-il pas étonnant alors que certains réformateurs de l'enseignement parlent avec dédain des études linguistiques, qu'ils appellent une « science de mots » et où ils ne voient qu'une simple affaire de mémoire? Peut-être la manière dont on enseigne encore souvent les langues explique-t-elle et justifie, en quelque sorte, ce dédain. Mais que l'enseignement linguistique soit ce qu'il devrait être : l'étude de la pensée dans son corps organique : la parole, — l'étude de la logique dans le *logos* vivant; rien alors ne pourra être plus instructif, car rien ne peut mieux apprendre à penser juste que l'analyse de la pensée dans son expression correcte.

Pour étudier méthodiquement n'importe quoi, il faut observer des faits, les comparer, les grouper d'après leur analogie, remarquer ce qu'ils ont de commun et le généraliser en forme de lois ou de règles. Lorsqu'il s'agit d'une langue, le fait le plus simple, mais complet, est une proposition énoncée, écrite et comprise. La proposition énoncée et écrite seulement, mais non comprise, serait comme un cadavre;l'étudiant pourrait bien la disséquer anatomiquement; mais la vie, les fonctions vitales des organes lui échapperaient. On ne peut donc bien étudier qu'une langue qu'on sait; — du moins on ne peut étudier qu'un fait linguistique qu'on possède complètement, une proposition entendue, écrite, comprise.

L'enfant dont on commence l'instruction méthodique connaît et parle, plus ou moins correctement, sa langue maternelle dans la limite de ses idées. Si son vocabulaire est restreint et si les formes de sa pensée sont les plus simples, c'est néanmoins déjà tout un printemps de vie intellectuelle qui vient d'éclore, qui a germé et poussé en lui d'une manière inconsciente.

Il faut qu'il apprenne maintenant la langue écrite, la lecture et l'écriture. C'est un procédé tout mécanique : identifier un signe visible avec un son déterminé de la voix.

Digitized by Google

Mais c'est une tâche bien ardue, à cause de l'orthographe embrouillée de la plupart de nos langues. Aplanir ces difficultés et faire servir à l'éducation intellectuelle cet enseignement, si aride en apparence, voilà le problème.

N'entrons pas ici dans des détails. Supposons que la faculté de lire est acquise; celle d'écrire restera encore limitée à la reproduction de ce qui a été lu, en copiant d'abord, puis en écrivant de mémoire.

Dorénavant, le livre sera pour l'élève un des principaux moyens de s'instruire. La lecture élargira le cercle de ses idées, enrichira son vocabulaire et lui présentera de nouvelles formes grammaticales et syntaxiques, répondant à des formes plus élaborées de la pensée, à une logique plus précise à la fois et plus compliquée que celle de l'enfance et même que celle de la vie ordinaire et populaire. Aussi le livre de lecture a-t-il pour l'éducation intellectuelle et morale une importance qu'on ne saurait exagérer. Il doit progresser graduellement du connu à l'inconnu, du simple au compliqué, augmentant lentement mais constamment les difficultés; il ne doit rien contenir qui ne soit parfait dans la forme, qui n'ait une valeur réelle quant au fond. Bien employé, il formerait le centre autour duquel se grouperait presque tout l'enseignement, le tronc d'où pousseraient toutes ces « branches » qui encombrent nos programmes et dont la nomenclature abondante et savante est plus propre à jeter de la poudre aux yeux du public qu'à favoriser une éducation sensée, vraiment méthodique.

Simplifions : Unité dans la diversité, concentration dans la division, voilà le problème.

Jusque-là, pas de grammaire proprement dite, c'est-à-dire pas d'étude analytique de la parole. Ce ne sera guère qu'à l'âge de dix ans qu'on pourra la commencer. Et qu'alors la grammaire ne soit pas un code, un recueil de règles toutes faites que l'élève aurait à apprendre, un règlement de police défendant ceci, prescrivant cela, mais l'analyse de la parole, la distinction des formes du langage et la recherche de la signification exacte de ces différentes formes. La gram-

Digitized by Google

maire n'a pas pour premier but, n'a pas pour tâche immédiate « d'apprendre à parler et à écrire correctement »; mais de faire mieux comprendre les formes de la parole. La physiologie enseigne-t-elle à mieux digérer, à respirer plus correctement? Non, elle explique, elle nous fait comprendre ces fonctions de nos organes, ces phénomènes de la vie physique. Mais, comme la médecine et l'hygiène profitent des leçons de l'anatomie et de la physiologie, de même l'élève parlera et écrira mieux, et surtout plus correctement, s'il connaît et comprend les lois du langage.

Il règne contre la grammaire une prévention assez générale. C'est elle surtout qui est l'objet de ce dédain dont j'ai parlé plus haut. Les réformateurs de l'enseignement l'admettent tout au plus comme un mal nécessaire et voudraient la réduire aux limites les plus étroites. Les professeurs qui en font plus de cas et qui insistent sur sa nécessité sont considérés comme des pédants. Parlez-moi d'un insecte ou d'un pachiderme, voilà des objets intéressants, recommandés pour leurs propriétés et vertus pédagogiques; le squelette de l'homme non plus ne doit manquer dans aucune école, les petits garçons et les petites filles doivent connaître tous les os et osselets dont il se compose, comparer le bassin de l'homme avec celui de la femme, savoir nommer et énumérer les muscles et les tendons, les membranes, les intestins, etc. Mais la parole, la pensée, l'esprit : vieilleries, pédantisme, enseignement ennuyeux et stérile, science de mots! Il nous faut des choses, du réalisme, voire du naturalisme.

Il y a là un engouement, et tout engouement est passager. Cependant, il faut bien l'avouer, c'est en grande partie à la manière dont elle était, dont elle est encore souvent enseignée, que la grammaire doit cette défaveur. La méthode intuitive et heuristique peut et doit être appliquée aussi à cette étude; et l'on ne parlera plus alors de science de mots, d'enseignement ennuyeux et stérile.

La littérature d'un peuple est l'ensemble des documents de son activité intellectuelle. Il faut la connaître, la posséder pour être co-participant du trésor national, du capital

Digitized by Google

commun. L'école ne peut guère qu'initier l'élève à ces richesses immenses et innombrables, accumulées dans le cours des siècles chez toute nation dont la civilisation ne date pas seulement d'hier. Que le jeune homme lise quelques-unes des œuvres les plus remarquables et les plus parfaites dans les différents genres de composition littéraire. Si la simple lecture ne produit par sur son esprit et sur son cœur l'effet et l'impression que l'œuvre comporte, la cause en peut se trouver dans les difficultés de style et de langage, — difficultés qui pourront être levées par une analyse attentive ou par une explication, — ou dans l'ignorance de certains faits que l'auteur suppose connus, — un commentaire peut y suppléer; — ou dans un manque de maturité générale, dans l'absence de cette expérience intime et personnelle qui seule peut rendre intelligibles les caractères et les états psychologiques. Dans ce dernier cas, rien ne sert d'expliquer ou de commenter. Il ne fallait pas choisir une telle œuvre, ou, si d'autres considérations vous l'imposent, il faut prévenir vos élèves qu'ils la comprendront mieux et autrement quand ils la reliront à l'âge de trente ans.

Une œuvre, ainsi lue, expliquée et commentée, sera comprise; pour qu'elle soit sentie dans toute sa force et dans toute sa beauté, pour qu'elle fasse impression sur l'âme et produise sur le sens esthétique et moral l'effet qu'elle peut, qu'elle doit produire, il importe qu'elle soit entendue, débitée avec une prononciation correcte, avec une intonation juste, d'une voix expressive et bien modulée et avec le rythme qui en marque comme les lignes architectoniques. Le plus beau morceau, lu des yeux seulement, est comme le dessin d'un tableau auquel manquent la couleur et la touche du pinceau, ou comme la partition d'une pièce de musique sans la sonorité des voix et des instruments. Que le professeur le lise donc à haute voix, — il faut qu'il sache lire, — pour le faire sentir après l'avoir fait comprendre, et que les élèves apprennent cet art de la belle lecture. Ne néglige-t-on pas trop ce côté important de l'éducation littéraire?

Ce n'est qu'après avoir fait comprendre une œuvre et sentir

Digitized by Google

ses beautés et sa portée, ce n'est que lorsqu'elle a produit son effet sur l'esprit de l'élève qu'on peut rechercher les causes de cet effet, les moyens employés par l'auteur pour l'obtenir. C'est cette recherche que nous appelons l'analyse littéraire.

Tout cela n'est que l'étude des détails : des mots et de leurs formes, — des propositions, des phrases et de leur construction, — des œuvres littéraires et de leur composition. Il faudra aussi donner au moins un aperçu de l'ensemble, étudier l'histoire de la langue et de la littérature, c'est-à-dire l'histoire de l'esprit, de la pensée, des idées de son peuple. Mais ici l'enseignement moyen devra se tracer des limites bien étroites. Le champ est immense, le temps est très restreint. L'histoire de la langue française, par exemple, de son vocabulaire et de sa grammaire, même en laissant de côté, si cela était possible, sa langue mère, le latin, et ses langues sœurs, le provençal, l'italien, l'espagnol, etc., — quelle tâche! Il faudra se borner à faire connaître quelques œuvres typiques, caractéristiques de leur époque, en faisant remarquer les différences lexicologiques et grammaticales entre elles et le français d'aujourd'hui, ainsi que les grandes phases de l'évolution des idées, les modifications et transformations de la manière de penser et de concevoir le monde. Ce n'est qu'à partir du siècle de Louis XIV qu'il conviendra d'être plus complet, d'entrer dans plus de détails et de s'occuper davantage de l'individualité, du génie personnel des principaux auteurs.

J'aurais encore à parler de ce qu'on nomme les exercices de style, de rédaction ou de composition. Pas plus que la grammaire n'a pour but immédiat d'apprendre à parler et à écrire correctement, les études littéraires n'ont pour but d'enseigner l'art de faire des discours, des tragédies, des poèmes épiques, etc. Nous étudions les œuvres littéraires pour les connaître et les comprendre; qui les a bien étudiées ne s'avisera pas de vouloir en fabriquer d'après des règles et des formules. Sans doute, on parlera et l'on écrira plus correctement si l'on a étudié la grammaire; de même, celui qui a bien

Digitized by Google

étudié les grands orateurs et poètes n'en sera que meilleur orateur et poète, en supposant qu'il soit né l'un ou l'autre. Mais l'enseignement ne peut former ni des orateurs ni des poètes, ni des écrivains d'aucun genre; il réussirait tout au plus à former des rhéteurs, des faiseurs de phrases, des gens sachant parler sans avoir rien à dire. Il y en a assez de cette espèce.

Évidemment, pour être artiste, il faut savoir manier les outils, connaître le métier et sa technique. C'est là ce que nous pouvons enseigner, ce qui s'apprend par des préceptes, surtout par l'exercice. Sur quels sujets nos élèves s'exerceront-ils au maniement habile de la parole? Certes, pas sur un sujet qu'ils ne possèdent pas intimement, qu'ils ne peuvent pas posséder, — ce qui exclut peut-être les deux tiers des sujets de rédaction et de composition qu'on a l'habitude de donner. Il en reste assez, et il y aurait bien des choses à dire sur le choix à faire, sur la gradation à observer dans les difficultés selon l'âge et la classe, etc. Mais je dois abréger, me contentant de souligner ceci :

L'enseignement ne se propose pas de former des écrivains, des poètes, des orateurs; il doit exercer les jeunes gens au maniement de la parole et les initier à la technique du style et de la composition.

Celui qui, de la manière que je viens d'esquisser, aurait étudié sa langue maternelle et la littérature d'un peuple civilisé, ne serait certainement pas un barbare. Il se serait approprié, en grande partie au moins, la civilisation et la culture intellectuelle de ce peuple; il posséderait en outre la clef qui pourrait lui ouvrir les trésors de l'esprit national qu'il ne connaît pas encore. Cette éducation humanitaire ne suffit-elle pas?

Pourquoi, dira-t-on, faudrait-il encore apprendre d'autres langues, étudier la littérature d'autres peuples?

D'abord pour mieux apprendre et pour mieux comprendre sa langue maternelle. Il est sans doute très spirituel de dire : « Le meilleur moyen de savoir le français, c'est d'étudier le français. » Reste seulement une petite question : Quelle est

Digitized by Google

la meilleure manière de l'étudier? Nos idées ne deviennent claires, nos notions exactes, que par la comparaison, qui est l'âme de toute étude sérieuse. S'il n'existait qu'une couleur, nous ne saurions pas ce que c'est que la couleur. L'étude grammaticale de la langue maternelle ne devient réellement sérieuse et utile que par sa comparaison avec un idiome étranger. Il est vrai qu'on enseigne souvent la grammaire à de petits enfants qui n'y comprennent pas grand'-chose. Je voudrais retarder cet enseignement et avancer celui d'une langue étrangère. La comparaison des formes différentes qui expriment les mêmes rapports logiques amènerait les élèves, les forcerait en quelque sorte à se rendre compte de ces rapports, de la valeur et signification de ces formes. L'idiome étranger a des formes dont la langue maternelle ne possède pas l'équivalent exact et dont elle ne peut pas rendre la portée ou doit la rendre par d'autres moyens. Ou bien encore, la langue étrangère ne possède pas de moyen direct pour exprimer des distinctions et des nuances qui existent dans l'esprit de l'élève parce que sa langue maternelle les exprime; alors la langue étrangère doit sacrifier ces nuances, ou employer des biais pour les faire sentir. Dans les deux cas, l'analyse de la pensée s'impose, et ce qui n'était qu'une fonction instinctive devient une opération consciente. Bref, la grammaire n'acquiert toute sa valeur pédagogique, ne devient réellement l'analyse de la pensée dans la parole que par la comparaison de l'idiome maternel avec un idiome étranger.

Il en est de même des mots, qui expriment les idées. Si à chaque mot français correspondait un mot latin ayant exactement la même signification, alors la traduction de l'une dans l'autre de ces deux langues ne serait qu'un travail tout machinal, une copie du même dessin dans une autre couleur, et l'étude d'une deuxième langue une pure affaire de mémoire. Pas plus que les formes grammaticales, les mots d'une langue ne trouvent leurs équivalents exacts dans une autre. Tel mot français se rend de trois, quatre manières différentes dans une autre langue, et vice versa. C'est que, tout

Digitized by Google

en n'exprimant qu'une seule idée fondamentale, les diverses applications de cette idée donnent au mot des significations différentes. On se voit forcé de chercher cette idée fondamentale, sens premier du mot, et de faire, dans son application, des distinctions auxquelles on n'aurait peut-être jamais pensé si l'on n'apprenait qu'une seule langue. C'est ainsi qu'on est amené à fouiller le fond même des idées, à en tracer, pour ainsi dire, la genèse.

Mais pourquoi faudrait-il aussi connaître la littérature d'une nation étrangère? Pourquoi serait-il nécessaire de lire ses auteurs dans leur propre langue? Les Français, par exemple, ne se sont-ils pas approprié et assimilé tout ce que les autres peuples civilisés, anciens et modernes, ont produit de remarquable et créé de vraiment grand et beau? Celui-là ne manque certainement pas d'une bonne éducation humanitaire qui, élève et disciple des Racine, Fénelon, Bossuet, Voltaire, Hugo, s'est assimilé les résultats de la civilisation universelle, tels qu'ils se trouvent digérés et résumés dans les œuvres de ces grands écrivains. Sans doute. Mais encore faudrait-il qu'il eût une idée du procédé au moyen duquel une nation adapte à son génie particulier les résultats du travail intellectuel d'une autre, de la manière dont les Français se sont assimilé, en les modifiant, souvent en les transformant, les idées des Grecs, des Romains, des Anglais. Croyez-vous réellement que la lecture de *Télémaque* dispense de l'étude de l'*Odyssée?* que Victor Hugo vous donne une idée juste de Shakespeare? Il est impossible de faire étudier et connaître à nos élèves toutes les littératures anciennes et modernes, soit! Qu'ils en étudient une au moins, qu'ils remarquent les traces de son influence dans leur littérature nationale, qu'ils voient comment les idées se modifient en passant d'un milieu dans un autre, qu'ils fassent eux-mêmes, ne fût-ce que dans un cas particulier, ce travail d'adaptation : ils comprendront alors, dans une certaine mesure, ce grand travail collectif où chaque race a sa tâche, où l'une communique à l'autre le produit de son évolution, et dont le résultat est la civilisation universelle.

Digitized by Google

Nous ne faisons que le possible. Je considère l'étude d'une langue étrangère et de sa littérature comme absolument nécessaire dans l'enseignement moyen pour faire l'éducation intellectuelle des jeunes gens, pour les mettre à même de comprendre le monde moral, de s'approprier les fruits de la civilisation. Les mêmes raisons recommanderont l'étude d'une deuxième langue et littérature étrangères comme utile et désirable. Elle compléterait et approfondirait l'étude grammaticale et, en ouvrant un nouvel horizon, en initiant à un monde d'idées encore différent, permettrait de mieux distinguer l'essentiel de l'accidentel et de voir l'être humain à travers le prisme national.

Je crois l'étude de deux langues étrangères — outre la langue maternelle — suffisante pour le but pédagogique que doit se proposer l'enseignement moyen. L'éducation grammaticale doit être faite alors; l'élève a appris la bonne manière, l'art d'étudier une langue. Si, dans nos athénées, on enseigne encore une troisième, une quatrième et même une cinquième langue étrangère, ce ne peut être que dans un but utilitaire. Dans tous les cas, cet enseignement doit se baser sur ce qui est acquis, l'appliquer au nouvel idiome, le compléter en tant que de besoin ; il ne doit pas vouloir tout refaire. Mais commencer simultanément l'étude de plusieurs langues étrangères est un contre-sens pédagogique et didactique. Il faut bâtir par assises réglées si l'on veut avoir une construction solide. Qu'on ne commence donc une seconde langue étrangère qu'après avoir jeté un bon fondement grammatical par l'étude de la première et par sa comparaison avec la langue maternelle. Encore sera-t-il impossible, je le crains, d'apprendre six langues en sept ans, outre les autres branches si multiples qui encombrent nos programmes.

Puisqu'il faut choisir entre les différentes langues étrangères, qu'est-ce qui déterminera notre choix? Enseignerons-nous plutôt les langues anciennes, mortes, ou les langues modernes, vivantes? Quelle sera surtout la première, pour servir à ce que j'ai appelé l'éducation grammaticale de l'élève? Ces questions doivent être décidées par des considérations

Digitized by Google

pédagogiques, qui se résumeront en celle-ci : Quelle est la langue étrangère la plus propre à faciliter l'analyse de la pensée par sa comparaison avec la langue maternelle ? Quelle est la littérature dont la connaissance fera le mieux comprendre le développement de la littérature nationale ?

Jusqu'à nos jours, c'est le latin qui, chez tous les peuples occidentaux, occupe la position, remplit le rôle important de premier éducateur humanitaire. « Possession vaut titre », du moins jusqu'à preuve du contraire. Or, il serait difficile de prouver que le latin n'est pas éminemment propre à remplir son rôle. Sa grammaire est riche quant aux formes, précise et claire quant aux règles de la syntaxe; son étude grammaticale formera un excellent cours pratique de logique élémentaire. Ses analogies avec les langues modernes, et avec le français en particulier, sont assez grandes, et en même temps les différences assez frappantes pour se prêter, pour inviter même à la comparaison des deux idiomes. Les trois quarts peut-être des mots français se retrouvent dans le vocabulaire latin, non comme *disjecta membra*, ce qui est souvent le cas pour les langues modernes, mais en familles complètes, véritables arbres généalogiques : souche, branches, rameaux. Vous y retrouvez en même temps, claire et bien accusée, la forme phonétique qui, en français, est si souvent effacée et presque méconnaissable; vous y trouvez le sens propre et premier du mot, qui seul peut bien expliquer la signification conventionnelle et usuelle d'aujourd'hui qui en dérive, mais qui souvent en est bien éloignée. Pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours, le latin a exercé une influence considérable sur toutes les langues occidentales, non seulement sur le français, l'italien, l'espagnol, mais aussi sur les langues germaniques et sur plusieurs langues slaves. C'est même cette influence qui, outre le christianisme, constitue le caractère générique de la civilisation moderne. Moyen âge, renaissance, modernité trouveront souvent leur explication dans le latin, et seraient difficiles à comprendre sans la connaissance de cette langue, de cette littérature, de cette civilisation romaine qui leur a servi de source et de modèle.

Digitized by Google

Est-ce à dire que sans latin il n'y ait pas de salut; qu'aucune autre langue ne pourrait le remplacer dans ce que nous avons appelé son rôle pédagogique? Je n'irai pas jusqu'à soutenir cette thèse. Un Français en apprenant l'allemand, un Allemand en apprenant le français, peut très convenablement faire les analyses, les comparaisons, les généralisations, les exercices qui constituent la valeur pédagogique des études linguistiques. Les avantages que peut présenter le latin à certains égards sont peut-être contrebalancés par d'autres avantages que possède une langue moderne. Dans tous les cas, celle-ci *peut* servir à cette éducation intellectuelle et humanitaire que nous considérons comme le véritable but de toute étude, de tout enseignement, *pourvu qu'on l'y fasse servir en l'enseignant d'une manière rationnelle et pédagogique.*

Choisissez donc! Mais sachez que votre choix a une portée plus grande qu'il ne paraît peut-être d'après ce qui précède.

Si vous vous décidez pour le latin, vous placez le centre de gravitation aussi bien que le foyer de rayonnement de toute votre éducation dans une civilisation éteinte aujourd'hui, mais qui florissait il y a deux mille ans et dont tous les siècles suivants, jusqu'au nôtre, ont été les héritiers et les disciples. Vous êtes presque obligés de remonter au grec, à cette civilisation hellénique, plus ancienne encore, sœur aînée, préceptrice et modèle de la civilisation romaine. Si, après être ainsi remontés jusqu'aux sources, après avoir exploré les régions élevées qui nous envoient leurs eaux fertilisantes, vous trouvez le temps de parcourir aussi et d'apprendre à connaître les vastes plaines du présent, où vous êtes appelés à vivre et à agir, ce sera sans doute l'éducation préférable, la plus complète et la plus solide.

Mais si le temps ne suffit pas pour les deux choses, s'il est trouvé impossible d'achever un édifice pédagogique qui aurait pour base large et solide l'étude de l'antiquité dans ses langues, sa littérature, sa civilisation, et pour couronnement la connaissance du présent, — s'il faut choisir, enfin, et opter entre les langues modernes : lesquelles préférerons-nous?

Nous écartons d'abord les considérations purement, disons

Digitized by Google

vulgairement utilitaires; nous nous maintenons sur le terrain pédagogique : le but de notre enseignement doit être l'éducation de l'homme. Mais cette éducation n'est pas achevée quand le jeune homme a fini ses classes; elle se continue à travers la vie, par les études supérieures, par la lecture, par l'activité professionnelle, par la famille, la société, les institutions publiques, par les relations et rapports qu'elles nous créent, par les devoirs et le travail qu'elles nous imposent. Or, comme chaque classe prépare les élèves pour la classe suivante, les mettant en état de profiter des leçons actuelles, de même tout l'enseignement scolaire doit préparer les jeunes gens aux leçons que la vie ne leur épargnera pas, les placer dans les meilleures conditions pour recevoir cette éducation ultérieure qui n'est jamais achevée, et qui ne se termine qu'à la mort. De toutes les connaissances et aptitudes acquises, celles-là auront fait le plus pour l'éducation de l'homme qui ne risquent pas d'être stérilisées et oubliées, faute de trouver une application dans la vie réelle.

Si nous appliquons cela aux langues, il faut bien convenir que peu de nos élèves trouveront plus tard une occasion d'entretenir ce qu'ils auraient appris de latin et de grec, d'approfondir et d'étendre cette connaissance, de la faire fructifier pour leur éducation ultérieure. Il est vrai que les études supérieures ne pourraient guère être sérieuses sans la connaissance ni sans une application fréquente des langues anciennes. Comment, sans cela, étudier le droit, l'histoire, la philosophie, la philologie même des langues modernes, à moins d'adopter sans contrôle ni examen les opinions émises par d'autres et de renoncer à toute recherche propre? Or, cela ne serait plus de la science. Quant à l'application de l'étymologie grecque aux termes scientifiques de la botanique, de la chimie, etc., j'en fais peu de cas, et je crois que l'éducation générale et humanitaire n'y gagne guère.

Dans tous les cas, la plupart de ceux qui ont passé par les classes d'un athénée n'ont plus, après leurs années d'école, aucune occasion de faire usage du grec et du latin, et ils en ont appris trop peu pour lire avec assez de facilité, par conséquent

Digitized by Google

avec goût et plaisir, les auteurs qui, à un âge plus mûr, pourraient devenir pour eux une source de jouissance intellectuelle et contribuer à cultiver leur esprit. Il leur reste bien de leurs études le fruit de l'exercice et du développement des facultés, ce que les Allemands appellent l'*éducation formelle*, et, certes, cela n'est pas d'une importance secondaire; mais les connaissances acquises seront à peu près stériles pour la vie et pour l'éducation par la vie.

Il n'en est pas ainsi des langues modernes. Le savant comme l'homme du monde, le négociant comme l'homme politique, l'avocat et le médecin, — tous rencontrent mille occasions de se servir de leur allemand ou de leur anglais, de l'entretenir, de le cultiver, de s'y perfectionner. Les livres, les revues, les journaux, les voyages, les congrès, la conversation des salons, nous offrent ces occasions tous les jours; car les relations internationales se multiplient, il y a entre les grandes nations civilisées un échange continuel d'idées, et la république universelle, en attendant sa réalisation sur le terrain politique, existe déjà pour ainsi dire dans le domaine du travail intellectuel. Aussi celui qui ne connaît que sa langue maternelle se trouve-t-il presque isolé dans ce grand mouvement; autour de lui s'agite tout un monde d'idées dont il ne voit que les reflets affaiblis dans les comptes rendus, dans les traductions, dans les interprétations que d'autres lui en fournissent; de ce concert cosmopolite, il n'entend distinctement qu'une seule voix, et l'harmonie de l'ensemble est en grande partie perdue pour lui. Il se trouve privé d'un moyen puissant et des plus importants de continuer à travers la vie et de compléter cette éducation intellectuelle qui a été commencée et préparée à l'école.

S'il était donc impossible d'enseigner à la fois les langues anciennes et les langues modernes, si l'on se voyait forcé de choisir entre les deux, il paraît qu'il faudrait préférer les dernières, parce que les connaissances ainsi acquises trouveront une application et continueront l'œuvre de l'éducation pendant toute la vie.

A condition, toutefois, que leur enseignement même serve

Digitized by Google

à cette éducation humanitaire, qu'il la commence et en jette les bases solides à l'école. Si vous enseignez l'allemand selon la « méthode facile » de la bonne d'enfants; si, au lieu d'une étude sérieuse de la grammaire, du vocabulaire, du style, de la littérature, vous vous contentez d'inculquer à vos élèves les phrases ordinaires d'une conversation banale et les trois ou quatre cents mots qui en constituent le répertoire, vous n'aurez rien fait pour leur éducation intellectuelle et humanitaire. Un garçon de café qui a servi à l'étranger pendant quelques mois en sait ordinairement autant; est-il un esprit cultivé pour cela? On peut parfaitement être un sot en sept langues, si l'on n'en sait que ce qu'il faut pour exprimer les idées et les pensées d'un sot.

Je crois que, comme exercice intellectuel, comme gymnastique de l'esprit, comme analyse de la pensée, l'étude de l'allemand pourrait remplacer celle du latin. Mais alors il faut l'*étudier*, et pas seulement l'*apprendre*, ce qu'on appelle ordinairement apprendre une langue. Je crois que la littérature allemande vaut tout autant la peine d'être étudiée et connue que l'ancienne littérature romaine; mais alors qu'on l'étudie et qu'on apprenne à bien la connaître. Je me méfie des méthodes « faciles et pratiques », je me méfie de ceux qui vantent les langues modernes à cause de leur facilité et de leur utilité, qui recommandent leur enseignement dans les écoles parce que « tout le monde n'est pas assez riche pour donner à ses enfants une bonne anglaise ou allemande ».

Résumons. Je soutiens la nécessité pédagogique des humanités. Une éducation véritable n'est pas possible sans l'étude de l'homme comme être pensant et moral, tel qu'il se manifeste dans la parole, dans la société, dans l'histoire, dans l'art, en un mot, dans la civilisation.

L'étude de la parole, pour être fertile et pour pouvoir servir de base à toute l'éducation humanitaire, exige la comparaison de différents idiomes.

S'il est possible d'étudier le latin et le grec, et d'apprendre en outre une ou deux langues modernes, ce sera l'éducation la plus complète et la plus solide que nous puissions donner

Digitized by Google

à nos élèves. Connaissant l'antiquité, ils comprendront d'autant mieux le monde moderne.

Mais il y a des élèves, et le nombre en est grand, pour qui ce champ est trop vaste, la route à parcourir trop longue, et qui, du reste, perdraient en grande partie le fruit de leur étude de l'antiquité, parce que rien dans leur vie ne les ramènerait vers ces régions. Pour ceux-là, il faut restreindre le cadre, retrancher les langues anciennes, limiter l'enseignement aux langues et à la civilisation modernes et donner cet enseignement au point de vue pédagogique, pour en faire l'instrument d'une bonne éducation intellectuelle et humanitaire. Que surtout la première langue étrangère enseignée — moderne ou ancienne — le soit de manière que l'élève y apprenne à analyser la parole, et, dans la parole, la pensée; qu'il y apprenne l'art d'étudier une langue; bref, que la méthode soit strictement et sévèrement grammaticale.

A côté des humanités anciennes, il y a les humanités modernes. Peut-être l'enseignement des langues vivantes, tel qu'il se donne encore ordinairement ou, du moins, souvent, ne mérite-t-il pas encore ce nom. Il faut qu'il le mérite. Quoi qu'on fasse, l'étude des langues anciennes, déjà considérée comme inutile dans la section professionnelle des athénées, sera de plus en plus délaissée par la jeunesse. Celle-ci restera-t-elle alors sans cette culture harmonieuse et équilibrée de l'esprit qui, je crois l'avoir démontré, est impossible sans études linguistiques et littéraires? L'enseignement se bornera-t-il à inculquer aux jeunes gens certaines connaissances d'une utilité pratique, qui les préparent à une profession? Il est vrai que le nom malencontreux de « section professionnelle » semble suggérer une telle idée, et nos programmes mêmes ne la démentent pas toujours. Mais prenons-y garde! Une nation qui, dans son système d'éducation, n'aurait d'autre principe, d'autre idéal que l'utilitarisme, qui abandonnerait l'étude de l'homme pour l'étude exclusive de la nature brute et des sciences commerciales et industrielles, qui renoncerait au culte désintéressé des Muses, une telle nation serait vouée à la décadence.

TH. HEGENER.

Digitized by Google

LA THÉORIE ANTHROPOLOGIQUE EN MYTHOLOGIE

ANDREW LANG. *La Mythologie*, traduit de l'anglais par L. Parmentier, ancien élève de l'École normale supérieure de Liége, avec une préface par Ch. Michel, professeur à la faculté des lettres de Gand. Paris, Dupret, 1886.

L'ouvrage que nous sommes heureux de signaler aux lecteurs de la *Revue* expose, sous une forme facile, les dernières théories qui ont été avancées dans le domaine mythologique.

Depuis quelques années, ce n'était plus qu'avec une certaine défiance qu'on accueillait des ouvrages qui se rapportaient à cette science. La raison en était aux divergences profondes qui existaient entre ses différents disciples, tout en laissant intacte la méthode comparative elle-même, représentée surtout par Max Müller. M. Lang, dans l'article *Mythology* de l'*Encyclopédie britannique*, dont MM. Michel et Parmentier viennent de nous fournir une traduction, rejeta la méthode elle-même. Si l'on pouvait dire, depuis quelque temps, que la théorie de Max Müller descendait vers l'horizon, je présume que cet ouvrage, écrit dans un style simple, avec une clarté et un bon sens remarquables, ne contribuera pas peu à accélérer ce mouvement en répandant sur le continent des idées que l'Angleterre connaît déjà depuis plusieurs années.

La préface substantielle que M. Michel a ajoutée en tête du livre rend compte des recherches mythologiques depuis le commencement de ce siècle. C'est une étude concise et cependant assez complète des différentes méthodes d'exégèse, avec des aperçus sur les principaux savants qui se sont occupés

Digitized by Google

de la mythologie, des indications sur les principes qui les ont guidés et les ouvrages qu'on peut consulter sur la matière.

Aussi longtemps qu'on considérait la mythologie comme un ramassis de fables absurdes, sans signification ni valeur, et émanant d'une imagination malade, les interprétations qu'on en proposait ne pouvaient être scientifiques. C'était précisément l'élément absurde et irrationnel, contenu dans toute mythologie, qui frappa l'esprit des philosophes et les engagea à en chercher l'origine. Aussi, dès l'antiquité, voyons-nous naître des tentatives d'explication de la mythologie grecque; n'ayant pas de points de comparaison avec d'autres croyances, ces essais ne pouvaient avoir aucune valeur. Le moyen âge, bon catholique, était persuadé que les mythologies païennes étaient une corruption de la religion des Juifs, et que les fables qui avaient cours parmi les Grecs, les Romains et les Germains dérivaient toutes du récit biblique.

Notre siècle reprit cette étude. Muni de plus de documents, il put, mieux que les âges précédents, exercer son esprit d'investigation sur les religions éteintes. Il affirma hautement son droit illimité de critique, et ne se laissa pas arrêter par une tradition admise jusqu'ici sans preuve. Jusque dans les derniers temps, cette assertion téméraire gêna considérablement le monde savant. L'orthodoxie exigeait donc, que dans la grande loi du progrès universel, on fît une exception en faveur des Hébreux! Ce préjugé s'évanouit bientôt devant le flambeau de la critique. Maintenant, le privilège d'une connaissance plus profonde de la nature et de ses mystères n'est plus accordé à aucune époque ni à aucun peuple antérieurs. S'il y a eu des peuples privilégiés, — et il y en a encore, — ce sont ceux qui actuellement ont derrière eux la plus grande période de développement. C'est ainsi que tour à tour les Hindous, les Babyloniens, les Égyptiens et enfin les Hébreux ont dû descendre du piédestal sur lequel les avait élevés une tradition sacrée, mais qui ne résiste pas à l'examen des faits. Auparavant, on assignait à ceux-ci, dans

Digitized by Google

l'histoire des religions, une place particulière comme porteurs de l'idée de Dieu; on allait même plus loin : ce que l'on retrouvait chez d'autres peuples et qui présentait quelque ressemblance avec les usages ou croyances des Hébreux, fut attribué à ceux-ci, comme un bien antique qui leur aurait été confié par une révélation inexplicable; ils l'auraient transmis à d'autres peuples, qui l'auraient modifié et altéré. Cette opinion n'est pas encore entièrement abandonnée, mais ne mérite cependant pas qu'on s'y arrête.

Ce n'est que du commencement de ce siècle que datent les tentatives scientifiques d'exégèse mythologique. Nous négligeons des théories de moindre importance pour en arriver directement au système qui est encore aujourd'hui le plus généralement adopté. C'est celui de Max Müller, connu sous le nom de système philologique. Pour lui, la mythologie comparée est la fille cadette de la philologie comparée, et doit être basée complètement sur celle-ci. Les mythes sont des personnifications et se sont formés par un oubli des métaphores naturelles du langage. Ils sont, en un mot, ce que l'on est convenu d'appeler la « maladie du langage ». Cette cause productrice des mythes est encore active parmi le peuple, car « il est un mythologue naïf qui veut se rendre compte des noms qu'il entend, et qui trouve aisément une histoire pour expliquer un nom propre [1] ». (Bréal.)

Dans cette école, il y a des divergences, non pas quant à la méthode, mais quant aux résultats obtenus. Max Müller a voulu rattacher les mythes à tout ce qu'il appelle « le drame solaire », le lever et le coucher, le retour quotidien du jour et de la nuit, le combat entre la lumière et l'obscurité; tandis que le célèbre mythologue et indianiste Ad. Kuhn explique les mythes par l'orage et la nuée ténébreuse.

D'où ces différences? C'est que, se basant cependant tous deux sur la langue et la littérature sanscrites, les deux savants ne sont plus d'accord sur l'*interprétation* des termes.

[1] Voyez à ce sujet le beau livre de K.-G. Andresen sur l'étymologie populaire : *Ueber deutsche Volksetymologie*. Heilbronn, Henninger. 4e édition, 1883.

Digitized by Google

A part ce point, la méthode et les principes concordent.

Mais si cette théorie a été défendue avec une grande science et un talent remarquable, les résultats pratiques se sont montrés non seulement insuffisants, mais même inacceptables. Leurs disciples surtout tombèrent dans des excès auxquels devait les mener une explication par trop étroite pour des manifestations si multiples et si variées. En présence de cette application maladroite d'un système qui a pour lui au moins l'exactitude scientifique dans les recherches, quelqu'un a objecté avec beaucoup de justesse [1] : « Croire que nos barbares ancêtres étaient toujours occupés à décrire les merveilles de l'aurore, la course quotidienne du soleil à travers les cieux, à l'aide de riches métaphores poétiques, c'est une idée simplement absurde. Le paysan est aveugle aux beautés de la nature et le sauvage ne se soucie que de ses besoins physiques. »

On peut faire à ce système deux objections qui attaquent directement sa base. D'abord, Max Müller a exagéré la valeur du Rig-Véda. Alors qu'il considère les chants sacrés de l'Inde comme l'œuvre spontanée d'un peuple dans l'enfance, la science moderne ne veut plus y voir qu'une œuvre essentiellement artificielle, le code liturgique relativement moderne du sacerdoce hindou [2].

« Ensuite, ce n'est qu'à force de conjectures, et souvent de conjectures fort hasardées, que les mythologues essayent de restituer la physionomie, de deviner la signification que les noms mythiques ont eue à un moment quelconque de leur période primitive. » (Van den Gheyn.)

Une science basée sur des données aussi peu sûres et avec des résultats si disparates n'était pas de nature à inspirer beaucoup de confiance. Aussi y eut-il peu de savants qui montrèrent de l'enthousiasme pour la théorie philologique.

Des objections lui furent faites de nombreux côtés; et l'on

[1] Voyez SAYCE, *Principes de philologie comparée,* traduit par E. Jovy. Paris, 1884, p. 240.

[2] Voyez l'abbé GIRARD, *Le Rig-Véda et ses derniers exégètes.* Liége, Vaillant-Carmanne, 1886, p. 16 et 17.

Digitized by Google

commençait peu à peu à désespérer de la mythologie comparée, et même à lui refuser le nom de science.

L'apparition du livre de Tylor : *Primitive Culture*, en 1871, sauva la science mythologique et porta le principal coup à la théorie de Max Müller. Dans cet ouvrage inestimable, Tylor résuma tout ce qui avait paru dans le domaine ethnographique. Il essaya de trier et d'ordonner les faits très disséminés et les matériaux excessivement nombreux; considérant d'un point de vue psychologique général la masse confuse des faits, il mit la vie des peuples civilisés en rapport avec la vie des sauvages, et essaya de fournir la preuve de l'unité de la nature, de l'invariabilité de ses lois, la succession fatale de la cause et de son effet, même par rapport à l'esprit de l'homme. Il appliqua cette théorie à la langue et à la philosophie, à la religion et à la mythologie, aux usages et aux coutumes, en remontant jusqu'aux époques les plus reculées de la pensée humaine. Il basa notre pensée complètement sur l'organisation de l'esprit des sauvages, et expliqua nos usages et nos coutumes comme autant de *survivances*, que nous avons conservées de notre état sauvage primitif.

Ces idées trouvèrent des adhérents. Plusieurs d'entre eux se sont déjà fait connaître par des publications très importantes en faveur de la nouvelle théorie, qui, basée sur l'anthropologie, fut nommée la théorie anthropologique. Fiske, en 1873, essaya de vulgariser quelques résultats dans son beau livre : *Myths and Mythmakers;* M. H. Gaidoz s'efforça de la faire accepter en France, dans la revue folkloriste *Mélusine*. Edw. Clodd, en partant du principe de l'évolution, examina avec une logique très serrée les idées qui nous sont restées sur le monde surnaturel, dans son ouvrage : *Myths and Dreams*, 1885. Andrew Lang avait, peu de temps avant Clodd, appliqué la nouvelle théorie plus spécialement à la mythologie, dans son article de l'*Encyclopédie britannique*. Ces deux derniers ouvrages se complètent, et il est à regretter que le livre de Clodd ne soit pas encore traduit en français.

Les sources et les points d'appui de la méthode anthropo-

Digitized by Google

logique sont nombreux : on les trouve dans les relations de voyage des missionnaires et des voyageurs dans les pays sauvages. Tout ce qu'ils ont annoté par rapport aux coutumes et usages, aux solennités et fêtes, aux contes populaires et à la vie sociale de ces peuples, leur folklore en un mot, sert de sources, où la nouvelle école puise ses arguments. C'est pourquoi on l'appelle souvent en Angleterre : *the method of folklore*.

C'est au moyen de cette méthode qu'il nous fut donné de suivre l'évolution lente des idées mythologiques chez les races inférieures. Il est impossible de méconnaître le développement successif des mythes chez elles; plus un peuple est sauvage, plus ses mythes sont grossiers; si sa vie sociale se civilise, ses mythes aussi deviennent plus nobles, plus moraux. Ainsi le veut la loi du progrès; donc, si nous voulons comprendre nos mythologies classiques et germanique, et toutes les idées superstitieuses qui ont encore cours parmi le peuple, il nous faut d'abord examiner la psychologie du sauvage.

N'oublions cependant pas qu'il y a dès le commencement un écueil qu'il faut savoir éviter. Les excès dans lesquels l'école philologique est tombée peuvent nous avertir qu'en général nous aimons à modeler l'esprit du sauvage sur le nôtre. Max Müller, Kuhn et tous leurs disciples virent l'Arya primitif trop à travers leur prisme particulier.

Un examen même superficiel des mythologies sauvages nous apprend que la première règle de l'interprétation doit être la *simplicité*. Seule une explication simple peut avoir quelque valeur. Nous agissons contre les lois du développement intellectuel, quand nous cherchons des significations cachées et fines dans les explications naïves que le sauvage fournit des choses; on n'y doit rien voir que ce qui est à la surface.

L'homme mythopœique ne s'est pas encore élevé au-dessus de l'illusion des sens; très lentement nous sommes arrivés à la découverte que la nature est autre qu'elle paraît. Dans ces temps primitifs, le sentiment dominait, le jugement dor-

Digitized by Google

mait. Les figures lui sont étrangères. Ne cherchons donc dans ses conceptions ni éléments abstraits, ni moraux, ni symboliques. Cette condition de l'esprit de l'homme sauvage ressemble à une démence temporaire, et les traces qu'elle a laissées dans les mythologies des peuples civilisés nous prouvent que, nous aussi, nous avons eu à traverser cette période.

C'est cette simplicité de l'esprit sauvage qui lui fait confondre les objets animés et inanimés. L'enfant frappe la chaise contre laquelle il se heurte; en quoi diffère-t-il de l'homme primitif? Ce phénomène psychologique a été nommé par Tylor l'*animisme*. C'est la grande extension donnée à la personnalité, qui est la base de tous les mythes imaginés par l'homme sauvage pour expliquer l'origine des choses.

L'homme taille toujours ses dieux à son image : de même pour le sauvage le ciel, le soleil, la mer, le vent, ne sont pas seulement des personnes, ils sont des personnes *sauvages*. Ils ont ses besoins, ses passions; leur conduite n'est pas celle que des hommes civilisés attribueraient à des êtres aussi augustes; elle est celle que des hommes incultes considèrent comme naturelle et convenable chez des êtres semblables à eux.

Or, l'idée que se fait le sauvage de sa place et de son influence dans le monde diffère totalement de notre conception moderne.

Le sauvage porte le personnalisme si loin, qu'il se croit apparenté aux animaux. Les relations des voyageurs ont signalé chez la plupart des peuples sauvages l'existence du *totémisme*, c'est-à-dire la croyance que certaines familles d'hommes, dans les diverses tribus, descendent par le sang de certains êtres animés ou inanimés, mais spécialement des bêtes. Leur code de lois tient compte du totémisme, notamment pour ce qui concerne le mariage.

Une dernière particularité de la philosophie sauvage, c'est la croyance aux esprits et au commerce de l'homme avec les ombres des morts. Pour lui, la mort naturelle n'existe pas : il l'explique par la violence exercée sur l'esprit par un sorcier. La maladie aussi est attribuée à la magie ou à l'action d'esprits

Digitized by Google

hostiles. Après la mort, l'homme survit à l'état d'esprit; quelquefois il prend la forme d'un animal, quelquefois il est invisible.

Tels sont les principes qui ont présidé à la formation des mythes, par lesquels le sauvage s'explique l'origine de toutes choses. Les objets personnifiés, habités par des esprits non compris et redoutés, ont donné naissance aux dieux portant l'empreinte des deux lois que nous venons d'énoncer.

Les dieux étaient d'abord thériomorphiques et, à mesure que la civilisation se développe, on voit s'introduire des figures semi-anthropomorphiques, pour aboutir aux dieux anthropomorphiques. Mais cette transformation ne s'est pas opérée d'une manière complète : l'esprit conservateur religieux a excepté beaucoup de détails, qui se transmettent intacts d'âge en âge, et sont autant de survivances des anciennes formes.

C'est ainsi que Lang retrouve beaucoup de restes de totémisme en Égypte; il fait ressortir les détails sauvages qui se sont conservés, par exemple, dans l'histoire d'Osiris. La Grèce nous présente encore des traces du culte des pierres; la religion hellénique n'était pas la moins remplie d'idées familières aux races inférieures. Chez les Germains encore, les métamorphoses en animaux étaient loin d'être rares, et l'on n'a qu'à se rappeler celles d'Odin et celles encore plus remarquables de Loki. Nous nous trouvons ici en présence de traits qui sont évidemment anciens.

Après avoir expliqué l'origine des dieux et déterminé leur nature par les deux lois précitées, Lang passe aux mythes par lesquels l'homme sauvage explique l'origine des choses. Les mythes peuvent se grouper autour de quelques grandes questions, qu'il se pose, et dont les principales sont : 1. Quelle est l'origine du monde? — 2. Celle de l'homme? — 3. D'où viennent les arts de la vie (l'usage de l'arc, les procédés de poterie, l'agriculture, les cérémonies des mystères, la divination et toutes les autres sciences)? — 4. D'où viennent les étoiles, le soleil, la lune (les taches de la lune, les Pléiades, la constellation de Castor et Pollux, la Voie lactée)? —

Digitized by Google

5. Quelle est la cause de la mort? — 6. D'où viennent les traits et les caractères particuliers des animaux et des plantes?

Chacune de ces questions produit un groupe de mythes, et autour d'elles se réunissent les principales fables, tant des peuples civilisés que des races sauvages.

C'est le mythe de Prométhée que Lang choisit pour montrer l'invraisemblance de la théorie de Max Müller. Il en fournit une explication qui a le mérite de s'appuyer sur les besoins naturels et les passions de l'homme.

Dans un chapitre très intéressant, Lang nous montre comment se rattachent à la mythologie les contes populaires ainsi que les légendes mythiques, telles que celles de Jason, Persée, Ulysse, Sigurd, etc. Il prend la légende de Jason et en dissèque le thème en traits qu'il compare avec les contes populaires de diverses nations. Chez les peuples civilisés, comme chez les sauvages, ces contes revêtent un caractère identique. Les traits communs, fort nombreux, ne s'expliquent que comme survivances de l'ancien état psychologique. Le conte en a même conservé plus que la légende mythique, et Lang en conclut à la plus grande antiquité du conte populaire.

On le voit, la nouvelle école ne craint pas d'aborder *tous* les éléments que renferment les mythes; c'est ce qui fait sa supériorité sur l'école philologique. Il est cependant une objection, sur laquelle M. Michel appelle l'attention dans sa savante préface.

Il ne s'ensuit pas, qu'à cause de la défectuosité de la théorie philologique et surtout de ses résultats contradictoires, elle n'ait point rendu de services à la science. La grande exactitude avec laquelle ont travaillé les partisans *sérieux* de cette théorie est déjà un grand pas en avant, non pour arriver à des résultats immédiats, mais pour fixer la méthode scientifique de recherche. Nous avons pour premier devoir de suivre la même exactitude dans l'application du nouveau principe à la mythologie et à ses expressions.

Ensuite, dans les limites d'un certain domaine, la méthode philologique peut encore servir et devenir même une aide

Digitized by Google

précieuse de la nouvelle école. Bien plus, seule la méthode philologique peut nous apprendre ce qui, parmi des peuples qui parlent des langues apparentées, est particulier à chacun, et ce qui doit être ramené à une source commune. Seule la philologie comparée peut rendre compte des transformations des croyances que des tribus de même race ont emportées, comme leur patrimoine, du berceau commun. Le mythologue n'a pas qu'à s'occuper de l'*origine* et du *sens primitif* des mythes. Une question tout aussi importante, c'est de tracer leur *histoire*, leur *développement successif*, dans les limites d'un certain domaine, et voilà justement la tâche qui incombe à l'école philologique. Toutefois, il faudra encore user ici de beaucoup de circonspection, car, comme Lang le dit fort bien, les mythes subissent beaucoup d'influences, qu'il est souvent difficile de constater.

Quant au sens premier des mythes, il ne saurait être cherché dans les limites étroites que doit observer la philologie comparée; il faut en baser l'explication sur une comparaison des peuples civilisés et sauvages.

Aug. Gittée.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI 1886.

E.-J. HERNANDEZ. L'ouvrier. 5

C. COQUILHAT. Souvenirs d'un séjour chez les Bangala 35

BABUT DU MARÈS. La crise agricole et la déperdition des engrais . . 68

LÉONTINE MUSIN. Sœur de lait, *nouvelle (dernière partie)*. 92

LIVRAISON DU 15 JUIN 1886.

AUG. GITTÉE. Les études folkloristes en France. 117

IS. VAN CLEEF. Radicalisme et libéralisme. — La signification du scrutin du 11 mai. 132

H. PERGAMENI. Le mariage d'Ango. (*Première partie.*). 158

ANTONIO GHISLANZONI. Daniel Nabaäm De-Schudmoëken. (Traduit de l'italien, par FERD. GRAVRAND.) 188

J. STÉCHER. La chanson flamande au moyen âge 201

ESSAIS ET NOTICES :

B. ANDRY. Un temple protestant en Belgique à la fin du XVIII^e^ siècle 212

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1886.

ÉM. DE LAVELEYE. Essais sur le droit public dans les démocraties . . 217

ALF. LAVACHERY. Bruyère blanche (*nouvelle*). 235

H. MARICHAL. La représentation proportionnelle 259

H. PERGAMENI. Le mariage d'Ango. (*Deuxième partie.*) 278

Dr COSSMANN. Chronique de la littérature allemande 308

ESSAIS ET NOTICES :

CH. POTVIN. L'enseignement et les legs en sa faveur aux États-Unis 327

LIVRAISON DU 15 AOUT 1886.

L. GENIS. Le travail et les grèves aux États-Unis de l'Amérique du Nord 329

G. DUCHAINE. De la suppression de l'article 117 de la Constitution . . 360

GOBLET D'ALVIELLA. La dernière floraison du paganisme antique. . . 376

H. PERGAMENI. Le mariage d'Ango. (*Fin.*) 397

TH. HEGENER. Nécessité des humanités dans l'enseignement moyen. Humanités modernes 410

AUG. GITTÉE. La théorie anthropologique en mythologie. 429

B 12963

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google